This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKE
Prevost

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

TOME TRENTE-UNIÈME.

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

DE LA VERTU,

EXTRAITS DU JOURNAL D'UNE JEUNE DAME.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

MEMOIRES
D'UNE
JEUNE DAME.

QUELLE étrange lettre & quel ſingulier mor-
l, ma Cécile! Plus je réfléchis ſur ſa conduite,
plus mon étonnement augmente. Quel mélange
ans ſon caractère! de l'extravagance dans ſes
ées juſqu'au romaneſque; cependant quelle ré-
lution! quelle fermeté! quelle conſtance dans
exécution! Généreux, on n'en peut douter: com-
ien peu de jeunes gens ſe jetteroient dans les mê-
es embarras & les mêmes dépenſes, par des
otifs de compaſſion ſi nobles & ſi déſintéreſſés?
u contraire, je m'imagine que la plûpart des
ommes ſeroient aſſez cruels pour prendre une
rte de plaiſir à faire le tourment d'un autre
omme qui leur auroit ſuccédé dans le cœur d'une
aîtreſſe autrefois ſi chère, & ſe feroient un lâche
iomphe de ſe voir, quoique ſans raiſon, un objet

de jalousie pour celui qui leur auroit ravi toute espérance. Monsieur Falkland est supérieur à cette foiblesse.

Je ne puis désavouer, ma chère, que je ne lui sois extrêmement obligée, quel que puisse être le succès de l'entreprise extraordinaire dans laquelle il s'est engagé pour moi. Cependant, je souhaiterois que la séparation de M. Arnil & de madame Goring fût venue de toute autre cause. Supposons que par quelque accident, quoique je ne le croie guères possible, la vérité parvienne un jour à M. Arnil, ne seroit-elle pas capable de l'aliéner de moi, plus même encore qu'il ne l'est aujourd'hui? Ou si les effets de cette bizarre aventure étoient de le ramener à sa malheureuse épouse, de lui faire regretter ses injurieux soupçons, & de la rétablir dans son estime & sa confiance, pourroit-il, pourroit-il jamais lui rendre cette heureuse paix qui, depuis si long-tems, est étrangère à son cœur? Ne resteroit-il pas quelque secrette étincelle capable de rallumer le feu de la discorde? Qu'on se porte difficilement à réparer une offense, lorsqu'on doit se reprocher de s'y être abandonné sans raison. Pauvre M. Arnil, si j'ai le bonheur de me voir justifiée à ses yeux, combien ses réflexions ne le rendront-elles pas misérable? Mais s'il est bien convaincu, comme je le demande au ciel à toutes les heures du jour, il ne sera pas malheu-

reux, si je suis capable de servir à son bonheur. O, ma chère! le vœu, la plus ardente passion de mon ame, est de recouvrer l'estime de mon mari, au prix de son amour même, s'il le faut! car j'attends l'être qui connoît le secret des cœurs, que depuis l'instant de mon mariage, toutes mes pensées & toutes mes actions se sont uniquement rapportées à la mériter.

Ma mère n'a pas voulu souffrir la lecture des lettres de M. Falkland; mais elle ne s'est pas éloignée d'en entendre la substance. J'avoue que son choix m'a fait plaisir, parce que les lettres contiennent quantité d'expressions libres, dont elle se seroit offensée; c'est une réflexion que mon frère n'a pas faite, lorsqu'il nous les a données à lire. Les observations de ma mère ont été graves & fréquentes pendant mon récit. Combien de fois n'a-t'elle pas levé les yeux d'étonnement à la conduite de madame Goring! elle a souvent répété que l'entreprise de M. Falkland étoit celle d'un vrai fanatique, & qu'elle ne comprenoit pas qu'il eût osé se charger d'une si terrible femme. Lorsque je suis arrivée à cette partie où la dame se laisse persuader d'écrire à M. Arnil, j'ai proposé à ma mère de lui lire la copie de cette lettre, en l'assurant qu'elle l'entendroit avec plaisir; elle y a consenti, & j'ai lu; mais avec l'attention de passer sur les apostilles de M. Falkland. Elle ne m'a pas interrompue; &

voyant, après avoir fini, que ſon ſilence continuoit, j'ai levé les yeux ſur elle, & j'ai vu ſes joues inondées de larmes. Oui, chère fille, m'a-t-elle dit en jetant paſſionnément les bras autour de moi, vous étiez injuriée: le ciel ſait qu'on vous a fait une horrible injure, & c'eſt lui qui publie préſentement votre innocence par la bouche de votre plus cruelle ennemie. Enſuite elle a cité le paſſage du prophète, qui loue dieu *d'avoir tourné le cœur des pécheurs à la ſageſſe des juſtes*; & ſe répandant en bénédictions, elle a fait des vœux pour le pardon des péchés de cette femme, en faveur de cette ſeule action, & pour la récompenſe de M. Falkland, qu'elle croyoit dûe à tant de bonté. Sûrement, a-t-elle conclu, M. Arnil va revenir à lui-même; ſûrement il reprendra ma chère & vertueuſe fille; il reprendra dans ſon ſein cette pauvre abandonnée, & les larmes de ma tendre mère couloient à grands flots.

Vous jugez, Cécile, que les miennes n'étoient pas plus épargnées; elles m'ont ôté pendant quelque tems le pouvoir d'ouvrir les lèvres; à la fin j'ai répondu à ma mère que je ne doutois pas du retour de la tendreſſe de mon mari, & que s'il étoit bien convaincu de mon innocence, nous pouvions redevenir heureux. Plaiſe, plaiſe au ciel! a-t-elle repris, en s'eſſuyant les yeux; mais qu'eſt devenue notre pauvre pénitente? M. Falkland en

aura ſans doute honorablement uſé avec elle; car mon excellente mère ne doutoit pas que la lettre de madame Goring ne fût venue de ſon propre repentir. Comme je ne m'étois pas arrêtée au détail de toutes les peines que M. Falkland s'étoit données pour l'obtenir, il ne tomboit pas à l'eſprit de ma mère que la dame pût avoir écrit de ce ton, par d'autres motifs que ceux qui ſe préſentoient d'abord. Je n'ai pas manqué de lui faire entendre combien il étoit à craindre que madame Goring ne fût pas auſſi pénitente qu'elle paroiſſoit le ſuppoſer, & je lui ai dit alors les vraies raiſons que cette femme avoit eues pour écrire de ce ſtyle. Enſuite ayant achevé de lui raconter ce qui s'étoit paſſé après la lettre, & comment M. Falkland en avoit uſé, j'ai conclu par l'informer que madame Goring étoit mariée, & fort noblement pourvue. Cette dernière circonſtance a fait un grand plaiſir à ma mère. M. Falkland, a-t-elle dit, n'avoit aucun droit de punir les crimes d'autrui; & s'il n'avoit pas pourvu décemment à la ſubſiſtance de cette femme, jamais je n'aurois pu reprendre la moindre eſtime pour lui.

Elle a dit encore que malgré la joie qu'elle avoit au fond de voir madame Goring ſéparée de mon mari, elle n'étoit pas ſi ſatisfaite du moyen; qu'il n'étoit pas impoſſible qu'un homme auſſi ſenſé que M. Arnil n'eût ouvert les yeux tôt ou tard ſur

ſon erreur, & qu'il auroit été beaucoup mieux qu'il fût revenu au droit chemin de ſon propre mouvement. J'ai répondu qu'on auroit pu l'eſpérer; mais qu'on pouvoit craindre auſſi que ſa prévention ne durât aſſez long-tems pour cauſer la ruine entière de ſa famille; & que pour ce qui me concernoit en particulier, je ne voyois pas de moyens plus ſûrs pour le guérir de ſes injuſtes ſoupçons, que ceux que M. Falkland avoit employés.

Ma mère eſt convenue à la fin que j'avois raiſon, & ſes vœux ont recommencé pour le ſuccès. Je ſuis fort aiſe, a-t-elle ajouté, que M. Falkland ne penſe point à rentrer ſitôt en Angleterre; & je ne connois qu'un évènement qui pût me faire déſirer ſon retour; ce ſeroit qu'il vînt rendre juſtice à l'infortunée miſs Burchill. Si je le voyois déterminé à ſe laver de cette tache, en prenant le parti d'en faire ſa femme, je pourrois reprendre l'opinion que j'ai eue de lui: à préſent il me reſte, je l'avoue, un peu de chagrin qu'un homme auſſi blâmable qu'il l'eſt à mes yeux, ait acquis des droits ſur la reconnoiſſance de ma fille.

J'ai répondu, ma chère Cécile, que je me réjouirois beaucoup de lui voir faire à miſs Burchill toutes les réparations qui paroiſſoient dépendre de lui; mais que malheureuſement elle n'avoit perſonne qui plaidât ſa cauſe auprès de M. Falkland; que s'il étoit informé de la triſte vie qu'elle mène,

& de la modeſtie de ſa conduite, peut-être s'attendriroit-il en ſa faveur, ſur-tout s'il voyoit le malheureux fruit. Il ne peut eſpérer de repos, à dit ma mère, qu'il n'ait eſſuyé les larmes de miſs Burchill.

La jeune perſonne eſt arrivée lorſque nous étions encore à parler d'elle. Ma mère la voit toujours avec plaiſir : cette pauvre fille avoit été furieuſement choquée de l'enlèvement de ſa tante par M. Falkland. Elle regardoit cet évènement comme une barrière ſi déciſive à ſes eſpérances, déjà fort mal aſſurées, qu'elle en étoit comme hors d'elle-même. Quoiqu'il n'y ait rien de commun dans le ſang, le degré d'alliance entr'elle & la veuve de ſon oncle, lui faiſoit conſidérer l'intrigue ſuppoſée avec la dernière horreur. Elle s'en étoit expliquée avec nous d'une manière ſi vive, que ſi le père de ſon enfant étoit venu lui préſenter ſon cœur & ſa main, la vertu ou la décence commune n'auroit pu lui permettre de les accepter. Ma mère, pour qui les actes d'humanité ſont un délicieux plaiſir, s'eſt empreſſée de lui communiquer ce qu'elle venoit d'apprendre. C'étoit l'intérêt de la jeune perſonne de garder notre ſecret ; je n'ai fait aucune difficulté d'achever un éclairciſſement qui devoit contribuer beaucoup au calme de ſon eſprit ; mais voici les circonſtances.

Ma mère l'a fait aſſeoir près d'elle, en lui di-

ſant : miſs Burchill, j'ai quelque choſe à vous révéler que je crois capable de vous faire plaiſir. La malheureuſe jeune fille a levé ſes yeux mélancoliques, & ſecouant triſtement la tête : ah ! madame, c'eſt ce que je crois déſormais impoſſible. Votre tante eſt mariée, a repris ma mère ; mais ce n'eſt pas à M. Falkland, & bien plus, il ne s'eſt jamais rien paſſé entr'eux qui puiſſe être un obſtacle pour vous s'il revient à vous conſidérer de l'œil qu'il devroit. Elle a marqué le plus grand étonnement : enſuite ſes yeux ſe ſont tournés de ma mère à moi, comme demandant une explication. Ma mère m'a dit alors de lui raconter l'hiſtoire dans toute ſon étendue : je l'ai fait, & j'ai pris ſoin de ne pas omettre la manière tendre dont M. Falkland parle d'elle dans une de ſes lettres à mon frère. Elle a laiſſé tomber quelques larmes au récit ; & ſe tournant vers ma mère : il eſt vrai, ma chère bonne madame, que cette nouvelle me ſauve du déſeſpoir. J'étois accablée, je doute qu'il m'eût été poſſible de ſurmonter mes peines ; mais un foible rayon d'eſpérance recommence à luire ſur moi. M. Falkland peut donc encore être à moi ſans crime ! ou ſi ce bonheur ne m'arrive jamais, j'aurai du moins la ſatisfaction de ne le pas croire auſſi coupable qu'il me le paroiſſoit il y a deux heures ; & s'adreſſant à moi, ah ! madame, vous voyez combien M. Falkland vous révère, ſi vous

aviez seulement la bonté de parler pour moi ! vous auriez tout pouvoir sur son cœur ; vous guideriez sa raison, vos moindres désirs seroient une loi pour lui.

Ses beaux yeux fixés sur les miens, & remplis de la plus persuasive éloquence, m'ont fait pénétrer toute sa pensée, & m'en ont dit plus que tous ses discours n'auroient fait. Je vous entends, mademoiselle, ai-je répondu, & mon cœur s'afflige de l'idée que je ne puis, ni ne dois m'intéresser pour vous par des voies que je prendrois ardemment si je n'y voyois des obstacles. M. Falkland, comme vous voyez, est exempt du crime où nous avons craint qu'il ne se fût plongé. Il sent l'injure qu'il vous a faite, & vous ne sauriez douter, sur ses propres termes, qu'il ne conserve un tendre sentiment de votre mérite : il est libre encore ; il a même déclaré qu'il veut persister dans cet état : toutes ses raisons conduisent à l'espérance. Votre conduite vraiment irréprochable, jointe à l'affection paternelle, peut encore amener cet heureux évènement qui fait vos impatiens désirs ; mais c'est l'ouvrage du tems, c'est l'ouvrage de son propre cœur. Vous savez que de son naturel il est ennemi de la contrainte. Quoique jeune, il a peu de ces légèretés, qu'un âge plus mur corrige infailliblement, lorsque la bonté & celle du jugement se trouvent unies. Pardonnez, mademoiselle, si

j'ajoute que M. Falkland, quelque blâmable qu'il ait été dans ſa conduite avec vous, n'eſt pas un homme ſans généroſité. Toutes ces obſervations bien peſées peuvent, dis-je, vous faire eſpérer qu'il ſe déterminera quelque jour à vous accorder la réparation que nous déſirons autant que vous, ma mère & moi.

Ah! madame, (auſſi vivement que ſi ſa réplique eût été prête) M. Falkland eſt fort loin d'ici; le ſouvenir qu'il peut conſerver de moi, n'eſt déjà que trop affoibli; le tems, la diſtance & la variété des objets doivent entièrement l'effacer. Votre main, la puiſſante magie de votre pinceau, ranimeroit bien plus ſûrement les couleurs de ces traits foibles & ternis, qui peuvent reſter de moi dans ſa mémoire. Quel effet ne me promettrais-je pas de votre plume guidée par un cœur ſi tendre, ſi ſenſible à la compaſſion pour les maux d'autrui, ſur celui d'un homme qui vous conſidère comme une divinité? S'il lui reſtoit la moindre eſpérance de votre côté, madame, je ſerois une préſomptueuſe d'expoſer mes droits; mais ſoyez mon avocat, lorſque vous ne pouvez être ma rivale. De grâce, chère angélique madame, (en levant ſes deux mains jointes) écrivez pour moi à M. Falkland; ſi vous pouvez me le rendre, quels vœux ne ferai-je pas toute ma vie pour votre bonheur!

Ma mère fort touchée de ſon diſcours, m'a dit

de l'air & du ton le plus empreſſé ; réellement, chère fille, ce ſeroit une excellente action. Qui ſait ce que la haute eſtime dont M. Falkland paroît rempli pour vous, eſt capable de produire?

Je n'ai pas été trop contente que le bon cœur de ma mère l'ait fait entrer ſi ſubitement dans l'opinion de miſs Burchill ; c'étoit l'exciter à redoubler ſes inſtances ; auſſi s'eſt-elle panchée ſur les mains de ma mère, qu'elle a baiſées vingt fois ; les paroles lui manquoient pour lui faire ſes remercîmens.

Je ne voulois pas marquer de froideur pour les intérêts de miſs Burchill, ni refuſer ce que ma mère approuvoit : l'ancienne loi que je m'étois impoſée, de n'avoir jamais la moindre correſpondance avec M. Falkland, m'a déterminée. Quand j'aurois pu croire qu'à la rigueur, dans une ſi ſingulière occaſion, je pouvois me diſpenſer, ſans imprudence, d'une promeſſe faite à mon propre cœur, & que je regardois par conſéquent comme une ſorte de vœu, la ſeule décence indiſpenſable dans la ſituation critique où j'étois moi-même, ſuffiſoit pour m'arrêter, & je voulois conſerver le droit, dans la ſuppoſition du retour de M. Arnil, de pouvoir dire hardiment que je ne m'en étois jamais écartée.

J'ai donc répondu à miſs Burchill, qu'il n'y avoit qu'une raiſon qui pût m'empêcher de me

rendre à ſes inſtances; mais une raiſon ſi forte, qu'après l'aveu que j'en allois faire, j'eſpérois qu'elle ne me preſſeroit pas davantage. En quittant M. Arnil, ai-je dit, j'ai formé l'inviolable réſolution, non-ſeulement de ne jamais voir M. Falkland; mais de ne pas recevoir une ligne de lui, de ne lui en pas écrire une, ou dans d'autres termes, de n'avoir aucune ſorte de rapport avec lui. Je n'étois pas sûre que s'il apprenoit la vérité, ſe reconnoiſſant la cauſe de mon infortune, comme il l'étoit, quoiqu'innocemment, il entreprît, ſoit dans le deſſein de me conſoler, ſoit pour ſe juſtifier lui-même, de me voir ou de m'écrire; mais j'aurois eu tort de m'alarmer là-deſſus: ſa prudence ou ſa conſidération pour moi m'a miſe à couvert de l'un & de l'autre. Cependant ma réſolution n'en étoit pas moins dûe à l'honneur de mon mari, qu'au mien. La même raiſon ſubſiſte encore: peut-être n'a-t-elle de poids que dans mon imagination; mais dans cette ſuppoſition même, je vous demande un peu d'indulgence pour ma ſingularité. A la veille, comme j'en ai l'eſpérance, de rentrer dans l'eſtime de M. Arnil, je veux pouvoir l'aſſurer que ces yeux, ces oreilles, ces mains n'ont pas été plus coupables que mon cœur, & n'ont pas eu plus de rapport avec M. Falkland. C'eſt une déclaration qui me paroît convenable à cette ſcrupuleuſe exactitude, ou ſi vous

me permettez un autre nom, à cette délicateſſe que je me ſuis efforcée d'obſerver dans toute ma conduite. O ma mère! vous m'avez toujours appris à redouter juſqu'à l'ombre du reproche.

Ma mère m'a fait la grâce de reconnoître que j'avois raiſon. Elle a dit à miſs Burchill que, ſuivant les principes par leſquels j'avois toujours été gouvernée, je ne pouvois me charger actuellement de ſa cauſe, & qu'à la première vue elle n'avoit pas enviſagé le cas dans le jour où je l'avois mis.

Miſs Burchill n'a répondu que par ſes larmes. Nous étions attendries toutes deux, & je regrettois ſincèrement de ne pouvoir la ſervir. Je lui ai promis, ſi je ſuis réunie à M. Arnil, de faire tous mes efforts pour l'engager dans ſes intérêts, & pour obtenir de lui la permiſſion d'écrire à M. Falkland. Mais alors, madame, a-t'elle repris fort ſenſément, quel moyen de vous intéreſſer pour moi, tandis que M. Arnil demeurera perſuadé d'une criminelle intrigue entre ma tante & M. Falkland? Je conviens, lui ai-je dit, que cette penſée ne m'eſt pas venue à l'eſprit, & qu'elle ne fait pas une petite difficulté; car ſi mon mari découvre que l'évaſion de madame Goring n'a pas été volontaire, & que la lettre qu'il a reçue d'elle étoit extorquée, je me reverrai peut-être auſſi mal dans ſon opinion, que j'y aie jamais été par les fauſſes inſinuations de cette dangereuſe femme. La ſolu-

tion de tous ces nœuds, chère miſs, doit être laiſſée au tems qui, j'eſpère, les démêlera en notre faveur. Il ne faut pas entreprendre tout d'un coup de faire mon ouverture à M. Arnil : non, non, je dois être auparavant bien sûre du rétabliſſement de ſa confiance & de ſon affection. Mais après cet heureux changement, comptez ſur tous mes efforts pour vous ſervir, du moins ſi j'ai, comme vous le croyez, quelque influence ſur M. Falkland; & ſi les circonſtances me permettent d'en uſer.

Fiez-vous, chère miſs, a conclu ma mère, aux promeſſes de ma fille. Si la paix renaît dans ſa maiſon, vraiſemblablement M. Falkland, que je ne crois à préſent hors du pays, que pour ne pas donner d'ombrage à M. Arnil juſqu'à la fin de cette malheureuſe diviſion, ſe fera bientôt revoir en Angleterre.

18 *Décembre.*

L'humeur ſombre de mon frère continue. Il nous voit peu; & lorſqu'il le fait, la converſation de ſa part eſt très-froide. Il s'eſt procuré la connoiſſance de pluſieurs particularités qui regardent la liaiſon du pauvre M. Arnil avec madame Goring; car depuis l'évaſion de cette femme, on a parlé d'elle plus qu'auparavant, & toute ſon hiſtoire eſt connue. Elle eſt fille d'un cabaretier de province; n'ayant jamais eu que des mœurs fort libres, elle ſe fit enlever après une liaiſon de peu

de jours, par M. Goring, capitaine d'infanterie, dans une marche qu'il faiſoit au travers de ce canton. Il paroît qu'il prit pour elle des ſentimens ſi paſſionnés, qu'ils le portèrent à l'épouſer. Dans la même ivreſſe, il la fit paſſer pour une jeune perſonne qui lui avoit apporté de la fortune & de la naiſſance. Cette fauſſeté, qu'il fit recevoir dans ſa famille, engagea ſa ſœur, veuve de conſidération, à la charger, en mourant, du ſoin de ſa malheureuſe fille. Quelques années de mariage avancèrent ſa vieilleſſe, & lui cauſèrent des infirmités qui lui firent quitter le ſervice avec la penſion ordinaire de la demie paye. Il choiſit la campagne pour retraite, & le plus ſouvent il vivoit dans le petit bien d'Ashby, qu'il avoit acheté ſur la tête de ſa femme. Sa fortune avoit été fort honnête; mais il l'avoit diſſipée, par ſes exceſſives complaiſances pour une jeune coquette, à laquelle il n'avoit jamais refuſé que la liberté de vivre à Londres ſans lui, quoiqu'elle n'eût pas ceſſé de la déſirer. Elle s'étoit conſolée de ce refus, par tous les plaiſirs qui ſont le partage des provinces; toujours la première aux eaux minérales, aux courſes de chevaux, aux aſſemblées de danſe & de jeu; & cette profuſion continuelle, jointe à ſa dépenſe domeſtique, ſur-tout à celle du jeu, ſon plaiſir ſuprême, avoit réduit en cinq ou ſix ans le capitaine à l'indigence dont elle convient elle-même

auſſi que notre procès ne tourne pas bien. Si nous le perdons, c'eſt cet accident qu'il faudra nommer un funeſte coup.

19 *Décembre.*

Miſérable ſituation, que l'incertitude! Je ſuis plus malheureuſe à préſent, s'il eſt poſſible, que je n'ai jamais cru l'être lorſque je n'avois aucun eſpoir de rentrer dans l'eſtime de ce cher mari, & plus cher encore, depuis qu'il eſt perdu ſans reſſource. Notre cauſe, après avoir été plaidée pluſieurs jours, quoiqu'on ne m'en ait informée que ce matin, pour me préparer à l'évènement, vient d'être décidée contre nous. M. Arnil perd neuf cens livres ſterling de rente, ſans parler des frais. Il ne reſte que mon douaire. Dans quel abîme de honte & de miſère, mon infortuné mari s'eſt-il plongé! Oh! du moins, ſi je pouvois le voir! ſi je pouvois regagner ſa confiance, pour être propre à le conſoler dans ſes afflictions!

Mon frère eſt très-dur. Après m'avoir apporté la nouvelle, il m'a déclaré que je ſerois fort blâmable de revivre avec M. Arnil, quand il le déſireroit. Quelle autre perſpective avec lui, m'a-t'il dit, que celle de vous voir réduite à l'aumône? car, je ſuppoſe qu'au premier pas, il va vous ôter la jouiſſance de votre douaire, unique reſſource qui vous reſte, pour vous & pour vos enfans.

O mon frère, mon frère, ai-je répondu, vous êtes ſans cœur ! & mes larmes m'ont coupé la voix.

Peut-être ne ſerez-vous pas miſe à l'épreuve, a-t-il répliqué cruellement ; mais s'il vous fait l'offre, vous prendrez le parti qui vous conviendra, madame Arnil ; car mon ſentiment n'a jamais été d'un grand poids pour ma mère ni pour vous.

Chevalier, lui a dit ma mère, ce n'eſt pas en uſer bien avec votre ſœur & moi. Ne l'empêchez pas, je vous en ſupplie, de ſuivre les inſpirations de ſon devoir. Si l'infortuné M. Arnil reconnoît ſes fautes, pouvez-vous être aſſez peu chrétien pour vous efforcer d'endurcir contre lui le cœur de ſa femme ? O mon fils ! c'eſt prendre une mauvaiſe voie pour obtenir du ciel le pardon de vos propres foibleſſes. Loin de ma fille toute obſtination à rejeter les offres d'un mari pénitent : & ſe tournant vers moi ; ma chère, ne vous affligez pas. Si la grâce eſt tombée d'en haut ſur votre mari, vous ſerez heureux enſemble, autant que le ſecours de mon bien y pourra contribuer. Oui, madame, a dit aigrement le chevalier, l'infortune ſert beaucoup à faire tomber la grâce ; je ne doute pas que mon honnête beau frère ne ſe repente fort amèrement d'avoir mangé tout ſon bien, & que l'eſpérance d'en retrouver d'autre ne lui tienne lieu de grâce pour revenir à ſa femme. Mon fils, a dit

ma mère d'un air irrité, vous m'obligerez de vous taire là-dessus. J'ai fini, madame, a-t-il répliqué; & tirant sa révérence, il nous a quittées.

J'oublioís de vous apprendre à quoi la veuve paroît devoir le gain du procès. Vous vous souviendrez qu'elle avoit menacé, dès les premiers tems, de produire un témoin, pour prouver que son mari, peu de tems avant sa mort, avoit passé quelques heures de nuit avec elle. Le nom & la qualité de ce témoin étoient un secret impénétrable. Il a paru néanmoins lorsqu'on a plaidé la cause; & le devineriez-vous? C'est un des frères de madame Goring, celui que M. Arnil a sauvé de la prison, & peut-être du supplice. On prétend qu'il a vécu dans une intime liaison avec elle pendant la vie même de son mari; mais qu'il fût ami de feu M. Arnil, c'est sur quoi nous n'avons pas d'autre témoignage que le sien. Ce qui paroît très-certain, est qu'il étoit soupçonné d'une intrigue avec elle pendant sa séparation, & que suivant toute probabilité humaine, l'enfant sur qui tombe l'héritage est de lui.

On ne peut guères douter que ce n'ait été du même personnage que la veuve a reçu la première idée de son entreprise, & qu'il ne l'ait soutenue secrètement dans toutes les procédures. Observez, ma chère, que le procès étoit commencé lorsqu'il fut mis en prison, & qu'on s'employoit pour sa

liberté à la prière de madame Goring. M. Arnil s'imaginoit peu que le miſérable qu'il ſauvoit devoit ſervir un jour à le ruiner.

Je ne ſaurois croire que madame Goring fût dans le ſecret : elle n'auroit pas voulu contribuer à la ruine d'un homme qui l'avoit miſe dans l'abondance : mais le témoignage de ce ſcélérat, joint à celui d'une ſervante de la veuve Arnil, a formé la preuve dont on a fait dépendre toute l'affaire. Malheureuſement pour nous, il ne s'eſt pas trouvé un témoin à leur oppoſer, & les déſordres récens de M. Arnil ont donné à leurs dépoſitions l'apparence au moins de la vérité. Que dieu leur pardonne un crime ſi noir ! je ne voudrois pas du revenu d'un monarque au prix que leur coûte le bien de M. Arnil. Le bruit court que la veuve fait un mariage ſecret avec ſon champion : elle lui doit cette récompenſe ; car j'appréhende qu'il n'ait beaucoup riſqué pour la ſervir. L'effronterie du miſérable eſt allée juſqu'à reconnoître ſes anciennes obligations à M. Arnil, en déclarant d'un autre côté qu'il n'y avoit qu'un motif de conſcience & ſon juſte attachement pour la veuve & l'orphelin de ſon ami, qui lui puſſent arracher un témoignage à notre préjudice.

Vous comprenez aiſément de quel œil mon pauvre mari voit cette affaire. Il a confeſſé à pluſieurs perſonnes de qui mon frère le tient qu'il eſt juſte-

mer de cette ouverture, dont il me ſemble qu'on peut attendre beaucoup. Je ne dirai pas que je vous ai vue, pour n'avoir rien à lui dire de vous.

J'ai demandé à milord ſi miladi étoit informée de l'état des choſes. Il m'a dit qu'elle n'ignoroit rien; que l'évaſion de M. Falkland avec madame Goring l'avoit ſi vivement irritée, qu'il avoit fallu la détromper; & qu'elle avoit voulu me rendre le même ſervice, après avoir été la première à m'inſtruire de l'aventure; mais qu'il s'y étoit fortement oppoſé, pour laiſſer le plaiſir à M. Falkland de lever lui-même tous les voiles. Elle étoit trop mon amie, a-t-il ajouté, pour ne pas entrer dans mes intérêts avec la plus vive chaleur; & le délai du voyage l'avoit tranſportée d'impatience.

J'ai fait mes remercîmens à milord de ſon amitié & de celle de ſa femme. Il m'a demandé enſuite des nouvelles de notre procès. Le malheureux dénouement l'a fait pâlir. Bon dieu! s'eſt-il écrié, que deviendra votre infortuné mari?

Il m'a quittée auſſi-tôt, après m'avoir dit que lui ou ſa femme viendroit dans l'après-midi m'apprendre le réſultat de leur conférence avec M. Arnil.

Je n'ai fait qu'un pas pour aller communiquer cette joyeuſe nouvelle à ma mère. Elle a ſupplié le ciel de faire tourner heureuſement les préſages de milord; & m'embraſſant les larmes aux

yeux, elle a dit qu'elle étoit de la même opinion.

C'eſt avec un cœur enflé de joie, ma chère Cécile, que j'ai jeté par écrit les circonſtances de l'heureuſe matinée. Faſſe le ciel que l'autre partie du jour termine encore plus agréablement mon journal !

JAMAIS je n'avois compté les heures avec tant d'impatience que je l'ai fait aujourd'hui, en attendant la viſite de milord ou de miladi V.... J'avois ordonné que la porte de ma chambre ne fût ouverte que pour l'un ou l'autre.

A midi & demi, l'excellente miladi V.... eſt arrivée ſans milord. Le bruit de ſon carroſſe m'a rendue tremblante ; & lorſque s'étant preſſée de monter, elle eſt entrée dans ma chambre, je ſuis demeurée incapable d'ouvrir la bouche ou de la ſaluer. Elle eſt accourue vers moi ; & me prenant les deux mains, elle m'a tendrement embraſſée. Ma mère étoit avec moi ; j'ai fait un effort pour la préſenter. Alors miladi m'a repris la main pour me faire aſſeoir, & s'aſſéyant près de moi : courage, m'a-t-elle dit, remettez-vous, ma chère madame, tout va prendre une heureuſe face.

J'ai voulu faire quelques excuſes de la peine que je lui avois laiſſée de venir, pendant que tout m'obligeoit à lui rendre mes devoirs chez

Sa contenance & ſa voix découvroient l'humiliation de ſon ame. Après quelques mots de compliment, nous nous ſommes aſſis pour le déjeûner. Votre mari a pris du café, mais n'a rien mangé; nous étions impatiens de nous voir libres, & nous avons fait ſortir les gens auſſi-tôt qu'il ſe pouvoit. Milord a jeté alors un coup d'œil ſur moi, pour m'avertir qu'il alloit ouvrir la converſation, & ſe tournant vers votre mari : eh bien, cher Arnil, vous nous voyez à la ville, miladi & moi, pour répondre à vos inſtances. Dites-nous à quoi vous voulez nous employer, & je vous aſſure que nous ſommes prêts tous deux à vous rendre tous les ſervices de l'amitié.

Je vous rends grâces, milord, a-t-il répondu : la bonté particulière dont vous m'honorez, auroit pu m'être avantageuſe depuis quelque tems, ſi j'en avois fait plutôt uſage; mais je n'y dois plus penſer aujourd'hui. Quand j'ai pris la liberté de vous engager, vous & miladi, à faire le voyage de Londres, c'étoit pour ſolliciter votre entremiſe entre ma femme & moi. Je ſais que je l'ai maltraitée, & que de toute autre femme, je ne pouvois eſpérer le pardon que j'étois prêt à lui demander; mais j'oſois me le promettre de madame Arnil, & je me flattois que vos bons offices hâteroient notre réunion. Aujourd'hui tout change; & je ne la déſire, ni ne l'eſpère à préſent.

Monſieur, ai-je interrompu, c'eſt ce qui me fâche; vous & votre femme, je vous jure que vous ne pouvez être heureux que par cette voie.

Savez-vous, madame, a-t-il répliqué en me regardant d'un œil réellement égaré, que vous voyez devant vous un homme abſolument à l'aumône; un homme qui n'a plus un pouce de terre, accablé de dettes, peut-être à la veille de n'avoir pas une maiſon pour lui ſervir de retraite? Je mérite cet état; mais il n'en eſt pas de même de madame Arnil. Croyez-vous qu'après les injuſtices qu'elle eſt en droit de me reprocher, je veuille encore l'envelopper dans ma pauvreté? Non, madame, non, je ne ſuis pas abandonné du ciel à ce point. Ce que je déſire uniquement de vous, c'eſt de dire à ma femme que je lui demande pardon, & que je la prie de ſe charger du ſoin de nos deux enfans; quoiqu'avec le petit douaire auquel la ſcrupuleuſe délicateſſe de ſa mère l'a bornée, elle en ait à peine le pouvoir. Mais je me figure que miladi Bidulphe, auſſi long-tems que le ciel lui conſervera la vie, ne les laiſſera pas dans le beſoin.

Il a prononcé toutes ces déclarations d'un ton ſi ferme, que nous n'avons pas eu la penſée de l'interrompre.

Comme j'ignorois encore la perte de votre procès, je n'ai pas été peu ſurpriſe de l'entendre parler de ſa ſituation dans ces termes; & j'ai craint

réellement que ſa tête ne fût altérée ; mais quelques mots de milord m'ont appris votre malheur. Il a dit enſuite à M. Arnil que ſa joie étoit extrême de lui voir reprendre l'opinion qu'il devoit avoir de vous : mon étonnement, a-t-il ajouté, c'eſt que vous en ayez pu concevoir quelque doute. Il a répondu que c'étoit auſſi le ſien ; mais que depuis plus d'un an il avoit vécu dans un ſonge, dans un horrible délire dont la vile enchantereſſe, qui l'avoit cauſé, venoit de le réveiller.

J'avois ſouhaité qu'il pût toucher cette corde : n'en avez-vous pas appris quelque choſe, lui ai-je demandé, depuis qu'elle a quitté le canton ?

Il a tiré de ſa poche une lettre qu'il m'a préſentée, ſans autre réponſe que de me ſupplier de la lire : enſuite, quittant ſa chaiſe, il s'eſt mis à ſe promener dans la chambre.

Nous avons lu la lettre de madame Goring, milord & moi ; aſſez curieux d'une pièce dont M. Falkland nous avoit parlé dans ſa correſpondance.

Monſieur, ai-je dit à M. Arnil, en la lui rendant, il n'eſt pas beſoin d'une preuve de cette nature, pour ceux qui connoiſſent votre épouſe ; & je n'avois pas non plus une ſi mauvaiſe opinion de M. Falkland, moi qui le connois depuis l'enfance, & qui n'ai jamais eu la moindre raiſon de ſoupçonner ſon honneur.

Sur ce point, m'a répondu M. Arnil, je le crois tout à fait innocent; mais vous ne vous imagineriez jamais combien cette méchante femme a pris de peine, pour me faire penſer autrement : & les rétractations d'une langue ſi fauſſe, ont bien moins d'effet ſur moi, que d'autres circonſtances qui les confirment. Sa fuite avec l'homme dont elle m'avoit rendu jaloux, après m'avoir dépouillé de preſque tout ce que j'avois à donner, n'a pas l'air d'une réſolution ſoudaine, le plan devoit être concerté; & je juge qu'elle voyoit Falkland, dans le tems même qu'elle noirciſſoit lâchement madame Arnil : mon aveuglement ſur les charmes perſonnels de ma femme, ne va pas juſqu'à m'imaginer que le plus léger des hommes pût s'en dégoûter ſi vîte.

Il eſt vrai, lui a dit milord, que cette conſéquence eſt très-naturelle, & que, jointe à la fauſſeté connue de madame Goring, elle ne laiſſe aucun doute que la perfide n'ait trahi M. Falkland & votre femme, dans la ſeule vue de parvenir à ſes odieuſes fins. Elle en reconnoît une partie dans ſa lettre, c'eſt-à-dire, le deſſein de vous voir entièrement à elle, quoiqu'elle n'en donne pas la vraie raiſon; & je crois que ſon autre motif n'eſt pas moins clair aujourd'hui par les effets; elle comprenoit fort bien qu'étant une fois jaloux de votre femme, vous ne la ſoupçon-

neriez pas elle-même de recevoir le même homme qu'elle faiſoit ſervir pour allumer votre jalouſie. Il eſt certain, monſieur, ai-je dit alors, pour mettre mon poids dans la balance, que le caractère irréprochable de madame Arnil, ſa vertueuſe éducation, ſon affection pour vous, & la vie qu'elle a menée avec ſa mère, depuis votre ſéparation, rendent abſolument incroyable tout ce qu'on oſeroit dire à ſon déſavantage.

Miladi, m'a répondu impatiemment votre mari, j'en ſuis auſſi convaincu qu'il ſoit poſſible. Je me reconnois un monſtre d'ingratitude & d'aveuglement : que pouvez-vous dire de plus ? Falkland, je vous remercie de m'avoir délivré de cette peſte : Ah ! que n'êtes-vous parti avec elle, avant que j'euſſe le malheur de la voir ? je ne ſerois pas le miſérable que je ſuis. Milord, miladi, (en mettant la main ſur ſa poitrine) me ferez-vous la faveur de dire à ma femme & à ſa mère, quelle eſt l'amertume de mon repentir ? Lorſque je pouvois offrir quelque choſe de plus, je me ſerois jeté à ſes pieds pour lui demander pardon, & je l'aurois conjurée de revenir dans mon ſein, dans cette maiſon qui étoit la ſienne, & dont ma folie l'a chaſſée ; mais je n'ai pas à préſent une maiſon où je puiſſe la mener ; & je ne déſire plus même de reparoître devant elle.

Son agitation étoit d'une violence, qui m'a fait

craindre ſérieuſement quelque déſordre pour ſon cerveau. Milord, à qui la penſée en eſt venue comme à moi, lui a dit qu'il portoit le déſeſpoir trop loin, & que le mal n'étoit pas encore ſans remède. Enſuite il s'eſt informé de la ſituation réelle de ſes affaires, qui ſont à la vérité, j'ai regret, madame, de vous le dire, dans un déplorable état. On nous avoit aſſurés, avant notre départ du canton, qu'une partie de South-park étoit engagée, & nous n'en avions rien cru, parce que nous ſavions que votre douaire étoit aſſigné deſſus. Sur notre demande, M. Arnil en eſt convenu lui-même, & nous a confeſſé, en même-tems, qu'on l'avoit déterminé à cette action, pour ſauver la vie au frère de madame Goring, & que c'étoit l'autre frère qui s'étoit chargé pour lui de la conduite de cette affaire. Nous trouvons que ſoit d'argent emprunté ſur South-park, ſoit des frais de ſon procès, il doit environ ſept mille livres ſterling, pour l'acquit deſquelles il n'a pas, dit-il, la valeur de ſix deniers, à la réſerve de ſa vaiſſelle & de ſes meubles de ville & de campagne.

Quoique j'euſſe verſé bien des larmes, pendant le récit & les peintures de miladi, j'ai prêté l'oreille à cette dernière partie, avec une attention plus compoſée. Elle s'en eſt apperçue; & prenant une de mes mains dans les ſiennes, elle m'a dit qu'elle étoit fâchée de ſe voir dans la néceſſité de

me

me donner de ſi triſtes éclairciſſemens ; mais que ne pouvant être long-tems ſans les recevoir, j'approuvois ſans doute le parti qu'elle prenoit de ne les pas différer, & qu'elle étoit sûre que je trouverois des armes dans ma raiſon & ma patience, pour réſiſter à tant d'infortunes.

Milord, a-t-elle repris, s'eſt efforcé de contenir ſon étonnement, à cette malheureuſe confeſſion. Il a demandé tranquillement à M. Arnil, ſi, dans la ſuppoſition que ſes amis puſſent rendre ſa ſituation un peu plus aiſée, & que ſa femme voulût revivre avec lui, il y voyoit quelqu'autre difficulté.

Soyez sûr milord, a-t-il répondu, qu'au moment où j'ai reçu le premier avis de l'évaſion de madame Goring, j'ai conçu l'eſpoir de retrouver mes ſens égarés & la paix de mon eſprit, par une prompte réconciliation avec mon épouſe. Dès ce tems, ſon innocence m'eſt devenue évidente ; & c'eſt ma ſeule confuſion qui m'a retenu, lorſque tous mes ſentimens me portoient à voir miladi Bidulphe, pour lui propoſer notre réunion. La lettre de madame Goring, ſoit qu'elle ſoit venue d'un vrai repentir, ou de la cruelle intention de me rendre mon malheur plus ſenſible, cette lettre où l'innocence de madame Arnil eſt ſi parfaitement établie, m'a fait ſentir encore plus vivement que je devois me hâter de faire à ma femme

toutes les réparations qui étoient en mon pouvoir. Quels que fuſſent mes remords d'avoir mangé follement une grande partie de mon bien, j'étois encore en poſſeſſion de neuf cens livres ſterling de rente, diſputées à la vérité par ma belle-ſœur, mais ſi sûrement à moi dans l'opinion de tous les juriſconſultes, qui m'ont amuſé juſqu'au dernier moment, que je n'ai jamais cru mon procès douteux. Malgré mes dettes, qu'il falloit acquitter par degrés, je ſavois qu'avec une femme du naturel de la mienne, ce revenu ſuffiroit pour nous rendre la vie heureuſe; & que joint à ſon douaire, que j'eſpérois d'éclaircir bientôt, il nous mettroit en état de vivre à la campagne dans une honnête abondance : & ma réſolution étoit de faire toute l'étude de ma vie du bonheur de madame Arnil. Tels étoient mes ſentimens, milord, lorſque je vous ai preſſé, vous & miladi, de faire le voyage de Londres. Le courage me manquoit, j'en conviens, pour entreprendre ce que je déſirois le plus, ſans l'entremiſe de deux illuſtres amis, dont j'étois bien perſuadé que le noble cœur ſe feroit une joie du ſuccès, comme je l'étois auſſi que leurs bons offices auroient beaucoup d'aſcendant ſur madame Arnil. Rendez-moi la juſtice de croire, milord, que ſi je ne m'étois pas ſenti capable de réparer toutes les injures que j'ai faites à ma femme, cette main ſe feroit plutôt employée à me mettre deux balles

de piſtolet dans la tête, qu'à vous demander votre médiation dans cette affaire. Mais depuis que mon procès a ſi mal tourné, je ne voudrois pas, pour l'empire du monde, envelopper madame Arnil dans ma ruine, ni que ſa famille pût dire que j'ai recherché leur amitié, lorſqu'il ne me reſtoit plus d'autre eſpérance.

Sur ce dernier point, lui a dit milord, je peux rendre témoignage que la lettre, où vous m'avez propoſé le voyage de Londres pour m'employer à votre réconciliation, m'eſt venue en province, avant que vous fuſſiez menacé du beſoin où vous êtes de l'aſſiſtance des amis de votre femme ou des vôtres; car je m'imagine qu'ils s'attendoient, comme vous, au gain de votre procès; & ſi vous ne l'aviez pas perdu, je conçois qu'avec un peu de tems & de ſoin, vous auriez pu rétablir vos affaires. Ainſi je ſuis en état de réfuter l'odieuſe accuſation, & je le ferai devant l'univers entier. A l'égard du reſte, il faut prendre les meilleures voies que nous pourrons. Enſuite milord a propoſé quelques méthodes, pour rendre les affaires un peu plus aiſées; & je compte que ſon amitié pour vous, madame, & pour M. Arnil, lui feront trouver quelque heureux expédient.

La politeſſe & la généroſité de miladi l'ont fait paſſer ſur le détail des méthodes; mais j'oſe-

rois parier que le noble milord V. ira bien plus loin que je ne le déſire.

Après un aſſez long entretien, a continué miladi, dans lequel milord n'a pas eu de peine à vaincre les réſiſtances de M. Amil, il a dit que je me chargerois de vous expliquer ſa ſituation; qu'il ne doutoit pas que votre tendreſſe ne vous fît oublier le paſſé, & ne vous mît dans la diſpoſition d'embraſſer ſa fortune, bonne ou mauvaiſe; car je ſuis sûr, a-t-il ajouté, que madame Amil ſe croira plus heureuſe avec vous & deux cens guinées de revenu, qu'elle ne ſeroit ſans vous avec quatre fois autant de mille.

Ah! madame, ai-je interrompu, milord a lu dans mon cœur.

Elle a ſouri & continué: miladi Bidulphe, a dit milord, eſt une femme de ſi bon naturel, qu'au moindre ſigne de repentir, vous pouvez compter ſur ſon pardon & ſon amitié. Qu'il n'en doute pas, a répondu vivement ma mère: ma fortune eſt médiocre & ne m'a jamais laiſſé grand'choſe à mettre en réſerve: mais s'il ſe dégage aſſez des difficultés préſentes pour être en état de ſe retirer paiſiblement à la campagne, je partagerai le peu que je poſsède avec lui.

Les yeux de ma chère miladi ſont devenus humides, & les miens étoient tout-à-fait inondés.

Je vous assure, mesdames, a-t-elle repris, que ce n'a pas été sans une abondance d'argumens de la part de milord, & sans une vraie querelle de la mienne, que nous avons obtenu le consentement de M. Arnil pour vous faire toute autre déclaration que celle de son repentir, & pour vous communiquer, avec ses motifs, la résolution qu'il avoit prise de ne vous revoir jamais. Il prétend que le chevalier Bidulphe n'a jamais été de ses amis; & supposant son aversion redoublée, il seroit fâché de lui avoir la moindre obligation.

Ma mère, qui ne dissimule jamais sa pensée, a fait une réponse naïve: c'est sur quoi M. Arnil doit être sans crainte; mon fils n'est pas libéral; il s'est déclaré contre la réunion de sa sœur avec son mari, & je vous le garantis fort éloigné de contribuer au rétablissement de leur bonheur: D'ailleurs, étant prêt lui-même à se marier, il n'est guères occupé que de ses amours.

Miladi n'a pu se défendre de quelque surprise; je n'ai pas été trop contente que ma mère ait parlé du chevalier avec cette liberté, devant une dame pour laquelle ils sont tout-à-fait étrangers, elle & lui: mais elle est si bonne, que ses erreurs mêmes viennent de vertu.

Reprenons, a dit miladi, après avoir vu le mauvais côté de la perspective; il faut nous tourner

vers des objets plus rians. Quelle eſt votre intention, madame Arnil ?

Mon intention, madame ? d'aller droit chez mon mari.

Fort bien, fort bien, a-t-elle répliqué en ſouriant ; c'eſt ce que je ſuppoſe à merveilles : mais quel ordre vous propoſez-vous de mettre dans vos petites affaires domeſtiques ?

Il me ſemble, a dit auſſi-tôt ma mère, que votre meilleur parti, ma fille, eſt de vous rendre directement à ma maiſon de Wiltshire. Vous ſavez que les meubles ſont à moi pendant ma vie, & doivent paſſer enſuite à votre frère. Envoyez prendre à South-park vos deux enfans & votre Betty. Défaites-vous ici de votre maiſon, & vendez tous vos effets, ceux de South-park & d'Eſſex comme ceux de Londres : que le produit de la vente ſoit employé au paiement de quelque partie des dettes. A votre douaire, que vous ne ceſſerez pas de toucher, je joindrai par an deux cens livres ſterling, qui vous mettront en état de payer le reſte de vos dettes par degrés ; & je ne vois pas ce qui pourroit vous empêcher de mener une vie aſſez douce.

Rien de mieux, a dit miladi, pourvu que tout ſoit laiſſé au bon ménagement de madame Arnil : la charge du loyer ſe trouve épargnée ; je ſuis sûre que milord prendra ſur lui la conduite des affaires

de Londres ; en un mot, je voudrois vous voir partir tous deux pour Wiltshire, le plutôt qu'il vous ſera poſſible.

Je ſuis tout-à-fait du ſentiment de miladi, a dit ma mère : qu'en penſez-vous, chère fille ? Je penſe, ai-je répondu, que je ſuis la plus heureuſe femme qui reſpire. Une mère telle que vous ; une amie telle que miladi V.... & mon mari, tel que je me promets de le retrouver ; comment ne ſe-rois-je pas heureuſe ? Je ſuis prête à faire avec joie tout ce que votre amitié me preſcrira. Chère miladi ! ne dois-je pas voir immédiatement le pauvre M. Arnil ?

Le voir.... oui, ſans doute, a-t-elle dit ; mais je ne voudrois pas que ce fût une ſurpriſe : il a promis de venir aujourd'hui dîner avec nous, & je le préparerai à vous recevoir chez moi dans l'après-midi, ſi c'eſt votre intention.

Rien au monde, chère miladi, ne m'empêcheroit d'être chez vous à cinq heures. Je compterai là-deſſus, a-t-elle dit ; apportez un peu de courage avec vous, & que l'entrevue ne vous attendriſſe pas trop.

Elle a pris congé, parce que l'heure du dîner approchoit. Ma mère & moi, nous avons paſſé le tems à parler de nos plans de vie pour l'avenir. Elle m'a dit : ſouvenez-vous, chère fille, que vous

ttie de
ne à
qu'il vous
une loi de
que chose de
umer à vivre
tenir compagnie
ie du mariage
rît mal mon de-
ai son imperieux
nous allons faire
ri : mais je trou-
ie nous aurons fait

hère Cécile, d'é-
a mienne ; & par
s représenter par
s l'attente d'une
e craignois pres-
toient pas pour
ec un cœur in-
ir la pensée de
ù je le suppo-
ère rencontre
approchant.
ble & saisie
s'est effor-

cée de m'inspirer du courage. A l'heu
on m'a mise dans une chaise à porteu
chez milord V....

J'ai trouvé sur l'escalier miladi q
pour me recevoir. A peine pouvois-je
m'a conduite dans son cabinet, & m
pour reprendre mes esprits. Elle n'é
plus sans émotion. Je souhaiterois,
en souriant, que vous eussiez affaire
vous auroit mieux préparée pour cett
miladi Bidulphe : croiriez-vous qu'ils
à table, où le champagne n'est p
pour donner à votre mari, dit milor
de vous regarder en face ? En effet
M. Arnil ne savoit s'il devoit me cr
je l'ai prévenu sur votre visite. Là-de
présenté quelques sels que je n'ai pas re
dit qu'elle alloit m'envoyer mon mari
main, & je l'ai suppliée de lui dire de
s'il vouloit m'obliger, il ne parleroit
& que notre entrevue se feroit, co
n'avions été séparés que par un voy

Elle m'a quittée. Quelques min
M. Arnil estentré dans le cabinet. Il s
de moi sans ouvrir la bouche ; mes
étendus pour le recevoir ; il s'y est pré
n'avons parlé ni l'un ni l'autre ; des
été notre seul langage, & nous en

damment verſé. Un ſanglot eſt ſorti du ſein de M. Arnil, pendant que je le preſſois contre le mien. Chère Sidney! a-t-il dit, ſe peut-il que vous m'aimiez encore?

Si miladi s'étoit acquittée de ma commiſſion, mon cher M. Arnil, vous ne me feriez pas cette demande.

J'entends, m'a-t-il dit. Ma chère! je n'ai jamais fait de vœux qu'à préſent, pour les richeſſes & une longue vie; mais ce que je peux, comptez que je le ferai.

De grâce encore une fois, ai-je répondu, ſouvenez-vous de ce que j'ai déſiré; & pour faire prendre un autre tour à ſes idées, ma mère eſt dans l'impatience de vous voir; quand lui ferez-vous votre viſite?

Je me jetterai à ſes pieds, a-t-il dit; je languis pour ſa bénédiction.... & ne m'en envoye-t-elle pas une? *En jetant encore ſes bras autour de moi.*

Quelles obligations, ai je repris, n'avons-nous pas à nos excellens amis, milord & miladi V...?

Ah! c'eſt le chemin du ciel qu'ils m'ont ouvert, a-t-il répondu? Sans eux....

Il me ſemble, ai-je interrompu, que nous ferions bien de les aller joindre; ils partageront notre bonheur.

Il m'a priſe par la main, ſans aucune réponſe, & m'a conduite au ſallon où il les avoit laiſſés.

Tom. 2 pag. 42
Chere Sidney! Se peut-il que vous m'aimiez encore?
R. De Launay le J.ne

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

J'ai tâché, Cécile, de me rappeler cette conversation, quoique sans suite & sans ordre, & je vous donne fidellement ce qui m'en est revenu; mais ce n'est pas tout, sans doute.

Les yeux de milord ont étincelé lorsqu'il nous a vus paroître ensemble: mais je m'imagine qu'il étoit convenu avec miladi de ne rien dire qui pût ramener des sujets condamnés à l'oubli; car ils n'ont fait que sourire à notre arrivée; & milord s'est avancé pour dire à M. Arnil qu'il lui trouvoit l'air aussi galant à me donner la main, que s'il n'avoit été marié que depuis une heure. Aussi milord, ne le suis-je pas de plus long-tems, a répondu mon mari.

Miladi, pour m'épargner d'autres embarras, s'est jetée sur le sujet de notre départ. Elle avoit déjà informé M. Arnil de la proposition de ma mère; & j'ai répété ce que ma mère m'avoit dit de plus, lorsque je m'étois trouvée seule avec elle. Milord a non-seulement renouvelé ses obligeantes offres, mais nous a priés de ne pas prendre d'autre maison que la sienne pendant le séjour que nous ferions encore à la ville: notre résolution, a-t-il ajouté, étant de quitter si-tôt la nôtre, il jugeoit qu'il nous seroit plus agréable de n'y pas rentrer du tout, & que d'un autre côté M. Arnil ne logeroit peut-être pas volontiers chez ma mère, parce qu'il y faudroit voir quelquefois le chevalier. Mon

mari a remercié milord ſans aucune objection; & je n'en ai pas fait d'autre que de témoigner la joie que j'aurois d'obtenir l'approbation de ma mère ſur ce point. J'ai demandé à M. Arnil s'il ne penſoit pas que nous ferions bien tous deux, d'aller l'informer de l'obligeante invitation de milord? Sans doute, a dit miladi, & vous ne ſauriez y aller trop tôt; je vais faire mettre les chevaux, ſi vous l'ordonnez; il faut voir dès aujourd'hui miladi Bidulphe. M. Arnil, loin de s'en défendre, a répondu que c'étoit ſon deſſein même auparavant.

Le carroſſe ne s'eſt pas fait attendre long-tems. Miladi m'a répété qu'elle avoit un appartement prêt, & qu'avec la permiſſion de ma mère, elle m'attendroit le ſoir. Nous avons promis de revenir, & nous nous ſommes fait mener chez ma mère.

J'ai laiſſé M. Arnil dans une ſalle baſſe; & je ſuis montée rapidement pour annoncer ſa viſite. Un haſard auſſi malheureux qu'imprévu, m'a fait trouver le chevalier avec ma mère. Le ton de ſa voix m'a fait juger en montant qu'il parloit avec chaleur: cependant il s'eſt arrêté à ma vue. Il étoit debout, & ſon chapeau à la main. J'ai conclu qu'il étoit prêt à ſortir, & je n'en étois pas fâchée; mais jetant ſur moi un regard froid avec un ſourire ironique, je vous ſouhaite, m'a-t-il dit, toute la joie poſſible, madame Arnil; & mon nom, il

là prononcé avec emphaſe. Quoique très-piquée de cette raillerie, je n'ai pas voulu le témoigner. Mes remercîmens, mon frère, ai-je répondu; il eſt vrai que j'ai ſujet de me réjouir. Ho! ſans doute, a-t-il répliqué; & toute la famille n'en a pas moins, de voir que votre mari, après vous avoir réduite à la mendicité, vous & vos enfans, vous avoir chaſſée de ſa maiſon & couverte d'infamie, daigne enfin vous recevoir dans ſes bonnes grâces.

Chevalier, lui ai-je dit, vous me bleſſez exceſſivement. Quel beſoin de ces cruelles répétitions? En vérité vous n'êtes pas obligeant; & je n'ai pu retenir mes larmes.

Plus la conduite de M. Arnil mérite de blâme, a dit ma mère, plus nous avons ſujet de nous réjouir. Il faut pardonner quelque choſe à la foibleſſe humaine.

Oui, madame, a répondu le chevalier; mais pourquoi cette ſage maxime ne vous eſt-elle pas venue à l'eſprit, lorſqu'il étoit queſtion de M. Falkland?

Ma mère a paru choquée de cette réponſe; mon frère nous regardoit en ſouriant d'un air de triomphe.

Ma mère ne ſe hâtant pas de répliquer, je l'ai fait pour elle: les cas, chevalier, ſont très-différens; ce que le devoir oblige de paſſer dans un mari, l'honnêteté morale peut ne pas permettre

de le regarder du même œil dans un autre homme.

C'eſt la vérité, a repris enfin ma mère; une femme ne doit pas épouſer un homme de mauvaiſes mœurs, lorſqu'elle le connoît tel : mais ſi ſon malheur l'a jetée dans un engagement de cette nature, elle ne doit pas rejeter ſon mari, ſur-tout lorſqu'il paroît diſpoſé à ſe réformer. Où eſt le vôtre, ma fille? Madame, il eſt à deux pas; il attend vos ordres pour venir vous demander votre indulgence & votre bénédiction. Qu'il paroiſſe, je lui promets l'une & l'autre, a dit vivement ma mère, & j'y joindrai mes prières. Le chevalier, quoiqu'un peu ſurpris, s'eſt donné le noir plaiſir d'ajouter qu'il ne vouloit pas interrompre une ſi pieuſe cérémonie; mais qu'il demandoit la permiſſion de ſe retirer avant que M. Arnil fût appelé; & faiſant une légère révérence à ma mère, il nous a tourné le dos. Nous n'avons rien dit pour le retenir. Ma mère a ſonné : mais avant qu'on ſoit venu pour ouvrir la porte & le conduire, il a pris la peine de l'ouvrir lui-même, & l'a tirée violemment après lui.

Allez, m'a dit auſſi-tôt ma mère; amenez-moi votre cher mari. J'ai trouvé M. Arnil inquiet de mon retardement. Dans ſa ſituation, tout ce qui reſſembloit à la froideur étoit capable de l'alarmer. Je lui ai dit que le chevalier s'étoit trouvé chez ma mère, & que n'ayant pas jugé qu'il pût

être agréable pour l'un ni pour l'autre de ſe voir ſi-tôt, j'avois attendu qu'il fût ſorti. Je l'ai vu paſſer, m'a dit mon mari, & le bruit qu'il a fait en ſortant m'a fait connoître qu'il me ſavoit ici. Montons, ai-je dit pour toute réponſe; & le prenant ſous le bras, je l'ai conduit à ma mère.

Cette meilleure des femmes l'a reçu avec une tendreſſe qui m'a pénétrée. Il a voulu mettre un genou à terre; elle l'a retenu dans ſes bras, en le ſerrant avec une affection maternelle. Enſuite, elle a pris ſa main & la mienne, qu'elle a jointes entre les deux ſiennes: que le ciel, a-t-elle dit, répande ſes bénédictions ſur vous, mes enfans! & puiſſiez-vous n'être jamais ſéparés juſqu'au jour où vous ſerez appelés dans ſon ſein l'un ou l'autre!

Alors il l'a ſuppliée de lui pardonner toutes les peines qu'il avoit eu le malheur de nous cauſer, proteſtant que ſa vénération pour elle & ſa tendreſſe pour moi, étoient augmentées à l'infini, & régleroient à l'avenir toute ſa conduite.

Nos affaires domeſtiques ont ſuccédé: nous avons communiqué à ma mère la propoſition de milord V...; & nous lui avons repréſenté que pour quelques jours que nous avions à paſſer dans Londres, il étoit plus convenable d'accepter l'offre de nos amis, que de bannir mon frère de la maiſon maternelle par notre préſence. C'eſt un intraitable perſonnage, nous a-t-elle dit; mais ne voulant pas de

querelle avec mes enfans, je loue la prudence qui vous fait préférer l'appartement de milord à cette maiſon.

M. Arnil a parlé de ce qu'il doit à la généroſité de milord ; ſes obligations, a-t-il dit, ſont inexprimables. Ce bon ſeigneur a promis non-ſeulement d'arranger toutes nos affaires de Londres, mais de liquider celle de South-park, parce qu'il craint, dit-il, que ceux avec qui M. Arnil a contracté ne ſoient pas d'auſſi tendres créanciers que lui ; & le produit de tous nos effets ne pouvant ſuffire pour le paiement des dettes, il propoſe auſſi de faire le reſte, & de ſe rendre notre ſeul créancier. Sans cette heureuſe reſſource, a conclu M. Arnil, j'étois réſolu, meſdames, malgré toute la bonté que je vous connois à l'une & l'autre, de ne jamais reparoître devant vous.

Nous ſommes convenus de partir dans trois jours ou quatre au plus tard ; & nous avons pris congé de ma mère pour cette nuit.

21 *Décembre.*

J'ai dit ce matin à miladi V.... que toute déterminée que j'étois à ne dire jamais un mot de nos infortunes à M. Arnil, je me ſentois une vive curioſité de ſavoir quels moyens madame Goring peut avoir employés pour faire naître, & pour enflammer ſi vivement les ſoupçons de mon mari ; mais que je renoncerois plutôt à cet éclairciſſement,

ciſſement, que de lé mortifier par mes queſtions.

Je ſuis en état de vous ſatisfaire, m'a-t'elle-répondu, & d'autant mieux que j'ai tout appris de M. Arnil même. Je ne vous diſſimule pas que j'ai eu cette curioſité comme vous, & je n'ai pas fait difficulté de la lui marquer. Ce fut hier, pendant que nous l'avions comme entre les mains, dans l'intervalle entre le dîner & l'heure à laquelle je vous attendois. Il me parut aſſez compoſé pour recevoir mes interrogations de bonne grâce.

Il me dit que depuis votre arrivée à South-park, madame Goring n'avoit pas ceſſé de l'alarmer par ſes inſinuations; qu'elle avoit commencé par lui demander ſi vous êtiez une bonne femme? & que ſa réponſe ayant été civile pour vous, elle avoit répliqué qu'elle s'en réjouiſſoit, parce qu'elle étoit bien informée que votre cœur avoit été fort touché en faveur d'un très-aimable jeune homme dont la fortune étoit ſi ſupérieure à la vôtre, que votre mère craignant quelqu'indiſcrétion de la violence de vos ſentimens, vous avoit menée à la campagne, dans la ſeule vue de vous éloigner de lui, & s'étoit hâtée de vous marier pour mettre votre réputation à couvert.

Votre mari ſe ſouvient qu'il avoit lui-même informé madame Goring de la manière dont il avoit fait connoiſſance avec vous, & de la précipitation avec laquelle votre mariage s'étoit conclu; cepen-

dant en lui parlant du même ſujet dans la ſuite, elle ſe prétendit informée auparavant de ces circonſtances.

Il avoue que ſes diſcours, quoique fort éloignés de lui faire ſoupçonner votre vertu, avoient fait néanmoins quelque impreſſion ſur lui. Vous ſavez, madame, m'a-t-il dit, que malgré ma folle paſſion pour madame Goring, je n'avois pas ceſſé de traiter ma femme avec beaucoup de tendreſſe & de reſpect, & ce fut apparemment ce qui fit monter la jalouſie de madame Goring juſqu'à mettre tout en œuvre pour nous ſéparer. Il n'y avoit pas long-tems que M. Falkland étoit chez vous, lorſqu'elle me demanda d'un air empreſſé, s'il viſitoit ſouvent ma maiſon? Je lui répondis qu'il n'y étoit pas encore venu, & je voulus ſavoir d'où venoit cette queſtion. Elle affecta de s'interrompre elle même, en me proteſtant qu'elle n'avoit aucune vue particulière; mais ce fut d'un ton qui ne fit que redoubler ma curioſité. Enfin, paroiſſant ſe rendre à mes inſtances, elle me dit que M. Falkland étoit cet amant que ma femme avoit paſſionnément aimé. La jalouſie étoit déjà dans mon cœur; elle y prit l'alarme : je me rappelai que la première fois que je l'avois vu chez vous, madame Arnil m'avoit dit qu'elle l'avoit connu particulièrement, & je crus même avoir obſervé ſur ſon viſage quelque mouvement extraordinaire,

dans l'occaſion qu'elle avoit eue de lui parler. Il me parut clair alors qu'il n'étoit venu dans le voiſinage que pour elle. Mes tourmens ne peuvent être décrits; car malgré mon refroidiſſement qui me ſembloit parvenu juſqu'à l'averſion, je ne pouvois ſupporter l'idée de mon deshonneur. Il ſurvint un accident qui fortifia mes ſoupçons; & M. Arnil m'a rappelé la nuit de l'incendie, où, comme je l'ai ſu de vous-même, il vous rencontra dans une hôtellerie au moment que M. Falkland vous aidoit à monter dans votre voiture. Il convient que madame Goring étoit avec lui dans le même lieu, & qu'il l'avoit priſe à la comédie, pour aller ſouper le même ſoir avec elle. Lorſqu'elle le tint dans ſa petite maiſon d'Ashby, elle affecta de parler avec ſupriſe de votre imprudence à ſouffrir que dans un tel lieu, & la nuit, un jeune homme auſſi renommé par ſes galanteries que M. Falkland, parût avec vous.

Quoique le récit de ma femme, a continué M. Arnil, m'eût ſatisfait dans l'occaſion, ces nouvelles inſinuations ranimèrent mes reſſentimens. Madame Goring feignit de vouloir les appaiſer; mais elle prit la voie la plus oppoſée. Elle étoit perſuadée, me dit-elle, que mon honneur n'avoit pas encore ſouffert d'injure; mais, pour le garantir efficacement, l'unique moyen étoit de défendre à ma femme de voir ſon amant. L'artificieuſe

South-park, ſous prétexte d'une indiſpoſition que je crus feinte : mais j'attendis fort impatiemment ſon retour, pour recevoir l'explication d'un rendez-vous ſi choquant. Elle tarda peu ; & ſans ſe faire preſſer par mes queſtions, elle me dit, avec les plus grandes apparences d'inquiétude & de reſſentiment ſur ce qui s'étoit paſſé chez elle, que m'attendant le ſoir à ſouper comme nous en étions convenus, & craignant que madame Arnil, dont elle n'avoit pas reçu la viſite depuis ſa bleſſure, ne prît ce jour pour la voir, elle l'avoit fait prier à dîner pour le lendemain ; dans la vue non-ſeulement de n'être pas interrompue avec moi, mais de ne ſe pas dévoiler trop aux yeux de ſes domeſtiques, en ſe faiſant celer pour la femme, tandis qu'elle ſeroit avec le mari. Il eſt vrai que la même crainte m'avoit fait demander le matin à madame Arnil, comment elle ſe propoſoit de paſſer le jour ; & que ſa réponſe avoit été qu'elle ne quitteroit pas la maiſon.

Madame Goring me dit que ſa ſurpriſe avoit été fort vive, après ſon meſſage, de voir arriver ma femme à l'heure du dîner ; qu'elle n'avoit pas laiſſé de la recevoir de bonne grâce ; mais que pour ſe défaire plutôt d'elle & m'attendre en liberté, elle avoit parlé d'un engagement qui l'obligeoit de ſortir l'après-midi ; que madame Arnil ne s'étoit pas moins obſtinée à demeurer ; qu'elle

n'avoit pu ſe diſpenſer de lui tenir compagnie ; & qu'enſuite elle avoit été fort ſurpriſe d'entendre annoncer M. Falkland, qui s'étoit fait voir auſſi-tôt lui-même.

Cette viſite, continua madame Goring, que je pris pour un rendez-vous concerté, m'irrita beaucoup. Je ne connoiſſois M. Falkland, que pour l'avoir vu aſſez légèrement à Bath. Cependant il me fit audacieuſement ſes excuſes de ne m'être pas venu voir plutôt ; il n'avoit ſu, me dit-il, que depuis un jour ou deux, mon ſéjour dans le canton ; il ſe flatoit d'obtenir de moi le permiſſion de cultiver notre ancienne connoiſſance. J'eus peine à gagner ſur moi de lui faire une réponſe civile ; mais après deux mots d'honnêteté, je lui dis que j'étois engagée pour le reſte du jour, & prête à ſortir. C'en étoit aſſez pour me faire entendre de madame Arnil, & je m'attendois qu'elle auroit la diſcrétion de prendre congé. Elle me demanda pardon, à la vérité, de m'avoir arrêtée ſi long-tems ; elle proteſta que mon engagement lui étoit ſorti de la mémoire, & qu'elle étoit déſeſpérée de me retenir encore ; mais elle ajouta qu'ayant ordonné ſa voiture pour le ſoir, elle attendroit qu'elle fût venue, parce qu'elle ne ſe trouvoit pas aſſez bien pour retourner chez elle à pied. Je vis clair alors dans tout le ſyſtême. M. Falkland devoit naturellement de-

meurer pour lui tenir compagnie, & moi leur laiſſer à tous deux l'uſage de ma maiſon. La réſolution que je pris, fut de rompre entièrement leurs vues ; & m'offrant à reconduire madame Arnil, je donnai des ordres pour faire mettre ſur le champ mes chevaux. Elle s'y oppoſa fortement, ſous prétexte de m'épargner de la peine ; elle répéta qu'elle ſe trouvoit mal ; elle dit qu'elle alloit à la porte pour prendre un peu l'air ; je la ſuivis auſſi-tôt ; & comme vous arrivâtes à l'inſtant, je ſuppoſe que votre préſence retint M. Falkland dans la chambre, car il dût vous voir par la fenêtre. Vous ſavez le reſte, conclut madame Goring ; & je vous laiſſe à juger ſi madame Arnil eſt fort diſpoſée à vous tenir parole, ſur ce qui touche M. Falkland.

Après ce que j'avois vu, madame, a continué votre mari, après ce que je venois d'entendre, me blâmerez-vous ſi ma fureur devint une rage ? La cruelle femme, ſûre alors du ſuccès de ſon infernal deſſein, n'eut plus qu'à nourrir mon déſeſpoir. Cependant, au milieu de mes tranſports, je fus capable d'une obſervation, que je lui communiquai : la ſuppoſition d'un engagement qui l'obligeoit de ſortir, étant un pur incident, & n'ayant rien de réel, M. Falkland & ma femme n'avoient pu compter ſur l'occaſion d'un tête-à-tête, quand leur rendez-vous avoit été concerté,

Madame Goring me répondit qu'elle en convenoit, & qu'apparemment ils ne s'étoient d'abord propoſé que le plaiſir de ſe voir, après une longue ſéparation ; mais que ſe trouvant favoriſés par les circonſtances, leurs déſirs s'étoient ſans doute échauffés, & leurs vues étoient allées plus loin. Enſuite, après m'avoir fait jurer le ſecret, elle me dit que madame Arnil, pendant deux ou trois minutes qu'elle avoit eues pour lui parler à la porte, l'avoit conjurée de ne pas m'informer de la viſite de M. Falkland, parce que j'étois d'un caractère jaloux, & qu'étant inſtruit de ce qui s'étoit paſſé avant mon mariage, je ne lui permettrois plus d'approcher d'Ashby, ſi j'apprenois que M. Falkland y mît le pied. Je lui ai promis tout ce qu'elle déſiroit, ajouta madame Goring ; & je ſuis preſque sûre que ſe repoſant ſur la bonté de mon naturel, & ſur la tendreſſe qu'elle me croit pour elle, tôt ou tard elle tentera de faire de moi la confidente & la protectrice de ſes amours.

Madame Goring ne laiſſa pas de me dire, en finiſſant, qu'elle ne croyoit pas qu'il ſe fût encore paſſé rien de criminel entre M. Falkland & madame Arnil, du moins depuis qu'il étoit dans le canton ; mais que la volonté d'une femme ne connoiſſant aucun frein, il y avoit beaucoup d'apparence que la mienne trouveroit quelque moyen de voir ſon amant dans un autre lieu, s'il falloit

y renoncer du côté d'Ashby. Je m'abandonnai à la fureur, aux menaces; je parlai de me couper la gorge avec M. Falkland, & de renfermer ma femme ſous la clé. Alors madame Goring employa ſon adreſſe & ſes argumens à me faire perdre ces idées. Elle me repréſenta qu'un ſimple ſoupçon ne m'autoriſoit pas à quéréler l'homme, & qu'avec les plus fortes raiſons de lui croire des vues injurieuſes pour moi, n'ayant aucune preuve directe, je m'expoſerois à la raillerie publique par des violences dont je ne pourrois faire connoître la juſtice. A l'égard du châtiment, dont je menaçois madame Arnil, elle me dit que ces humiliantes meſures rendoient une femme plus déſeſpérée, & ne ſervoient à rien moins qu'à prévenir le mal; en un mot, qu'il lui paroiſſoit plus ſage, pour un mari, de ſe ſéparer paiſiblement, ſans entrer en guerre avec les amis de ſa femme, & ſans ſe charger de l'odieux office de geolier. Elle ne me diſpoſa que trop aiſément à ſuivre ſon fatal conſeil. J'écrivis chez elle cette cruelle lettre, qui ne laiſſa pas d'autre parti à ma femme, que de ſe retirer chez ſa mère. Madame Goring me retint juſqu'à minuit pour enflammer mon reſſentiment, & je partis dans la réſolution de ne jamais voir madame Arnil. Le matin, après avoir aſſuré la deſtination de ma lettre, j'allai paſſer quelques jours chez un ami, à la diſtance de plu-

m'a confeſſé, lorſque vous l'avez chaſſée de chez elle, qu'elle avoit découvert votre amour, par une converſation qu'elle avoit entendue dans ce lieu, entre vous & madame Goring. J'ai tiré cet aveu d'elle, après l'avoir aſſurée que votre intrigue ne m'étoit pas étrangère : & répétant à votre mari ſes propres termes, tels que vous me les aviez rapportés, j'ai eu le plaiſir de lui voir reconnoître qu'il s'en ſouvenoit. J'ai repris : à préſent, monſieur, pour prouver le ſentiment que j'attribue à madame Arnil, ſuppoſez qu'elle vous eût reproché votre infidélité, comme d'autres femmes l'auroient fait dans cette occaſion, n'eſt-il pas certain qu'elle ſe feroit garantie du malheur de ſe voir ſacrifiée à la plus artificieuſe & la plus méchante femme du monde ? Auroit-il été poſſible alors de vous en impoſer, par des fauſſetés auſſi palpables que le choix qu'on faiſoit faire à madame Arnil de la maîtreſſe de ſon mari pour ſa confidente, & de ſa maiſon pour le rendez-vous d'une intrigue d'amour ? Obſervez que la méchante femme elle-même n'a trouvé, dans la ſage & généreuſe conduite de madame Arnil, aucune raiſon de croire qu'elle lui fût ſuſpecte.

Votre mari a levé les yeux au ciel ; & ſe frappant la poitrine : malheureux aveugle ! s'eſt-il écrié, monſtre de folie & d'ingratitude ! n'y a-t-il donc plus

de réparation, plus de récompenſe en ton pouvoir, pour tant de bonté?

Vous ne ſerez pas ſurpriſe, ma chère Cécile, que je n'aie pu ſoutenir une ſi vive deſcription du repentir d'un mari. J'ai prié miladi V... d'arrêter; & ne voyant plus d'autre éclairciſſement à déſirer pour moi, j'ai changé la converſation.

22 *Décembre.*

Nous nous préparons, avec toute la diligence poſſible, à prendre le chemin de Wiltshire. Betty a déjà mes ordres, pour s'y rendre directement avec mes deux filles. M. Arnil a remis toutes ſes affaires entre les mains de milord V.... notre généreux ami; & nous eſpérons que ce qui nous reſte à Londres, à South-park, & dans la terre d'Eſſex, ſuffira pour acquitter nos dettes les plus preſſantes.

Miladi V.... eſt le meilleur caractère qu'il y ait au monde. Elle ſait que dans les circonſtances, mon mari ni moi, nous ne ſommes pas pour les viſites; & l'ordre eſt donné à ſa porte, de n'en recevoir aucune pendant ces deux jours. Cette contrainte m'afflige, quoiqu'elle ait la bonté de lui donner un tout autre nom. C'eſt après demain que nous quittons Londres. Demain, nous donnons le jour entier à ma mère, avec milord & miladi V.... qui ſont charmés d'elle; enſuite, adieu à la

ville, & peut-être pour toujours : ſi ma mère nous ſuit d'aſſez près, comme elle y eſt réſolue, comptez, chère amie, que je ne ſerai jamais tentée d'y retourner.

Au château de Treham en Wiltshire. 29 Décembre.

Je me revois dans le lieu de ma naiſſance, heureuſe avec un mari, qui ne paroît pas l'être moins avec ſa femme. Félicitez-moi, chère Cécile. Mes enfans ſont dans la meilleure ſanté, & d'une figure charmante. Pauvres petites créatures ! Elles ne pouvoient avoir aucune idée de leur perte, lorſque je crois les voir touchées, néanmoins, du plaiſir de me revoir. Ma fidelle Betty eſt folle de joie : je n'ai pas d'autre ſervante qu'elle, & M. Arnil n'a retenu qu'un de ſes gens ; c'eſt tout notre domeſtique, avec un ancien valet, que ma mère a laiſſé pour concierge. Le jardin eſt cultivé par un payſan du voiſinage, à qui ma mère donne quelque choſe pour l'entretien.

Que je rappelle délicieuſement les jours de ma première jeuneſſe, qui ſe ſont paſſés ici dans une tranquillité ſi douce ! Vous venez, chère Cécile, vous mêler à toutes mes penſées. Chaque lieu, chaque pas que j'y fais, vous préſente à ma mémoire ; le petit bois de noiſettiers, le cabinet de verdure, la colline, & le clos de châteigniers, où nous aimions tant à nous promener ! mais la vue

de notre ancienne demeure me rend mélancolique. Il me ſemble que je n'aurois pas la force de mettre le pied dans la maiſon. L'avenue déſerte me paroît plus ſombre qu'elle ne l'étoit de notre tems; vos pauvres pigeons, que je vois voler à l'entour, ſemble devenus ſauvages, & je me figure qu'ils ſentent l'abſence de leur careſſante & chère maîtreſſe. O Cécile! que le ſentiment des plaiſirs & des peines eſt pénétrant, dans ceux à qui la nature a donné en partage une ame trop délicate! Vous le ſavez, vous, dont la ſenſibilité ne cède pas à la mienne. Pour les naturels de cette trempe, tout devient une ſource de joie ou de douleur. Je trouve nos noms, nos noms de fille, gravés ſur l'écorce de pluſieurs vieux ormes. Cette vue raſſemble dans mon eſprit mille charmantes idées, & me rappelle ces jours, où l'amitié nous rendoit inſéparables. Mais vous n'êtes plus miſs. *Rivers*, & je ne ſuis plus miſs. Bidulphe. Je conſidère enſuite combien j'ai ſouffert, depuis que j'ai perdu ce cher nom; je penſe à quelle diſtance vous êtes de moi; & je me mets à pleurer comme un enfant. Mais loin toutes ces réflexions. Je ſuis plus heureuſe, oui, je crois, plus heureuſe à préſent ſans comparaiſon, que je ne l'étois avant mes diſgrâces. Je fais infiniment plus de cas aujourd'hui du cœur de M. Arnil, que lorſqu'il m'en fit la première offre; parce que je le crois convaincu

que je le mérite, & que je ſuis sûre, par conſéquent, qu'il ne me l'ôtera plus.

4 Janvier.

Il n'y avoit guères moins de trois ans que j'avois quitté cette province; & la joie que tous nos anciens voiſins ont témoigné de me revoir, m'a cauſé plus de ſatisfaction que je ne puis l'exprimer. M. Arnil eſt charmé des marques d'affection qu'il me voit recevoir, chaque jour, de ceux qui m'ont connue dès l'enfance; & moi-même, j'y ſuis d'autant plus ſenſible, qu'elles ſemblent me donner un nouveau luſtre à ſes yeux : c'eſt une preuve, du moins, que ma conduite s'eſt ſoutenue, dans une ſi longue familiarité avec nos anciens amis; & je crois qu'un homme eſt toujours bien aiſe de voir ce qu'il aime approuvé des autres. Ma propre expérience le confirme. M. Arnil eſt exceſſivement careſſé par tous mes amis, & je partage la joie qu'il en reſſent. Vous ſavez, ma chère, que nous avons de fort honnêtes gens pour voiſins : ſi je vous avois à ma portée, vous, votre mère & miladi V.... je regarderois notre canton comme un paradis.

10 Janvier.

Il m'eſt venu aujourd'hui deux lettres; l'une de miladi V.... l'autre de ma mère. Miladi m'aſſure que ſon mari s'agite beaucoup : il a déjà trou-

vé à nous défaire du bail de notre maiſon de Londres & de tous les meubles. On ne les a fait monter qu'à 2700 livres ſterling. Comme toute notre vaiſſelle y eſt compriſe, avec le carroſſe & les trois chevaux, nous ſommes bien loin de notre attente : mais on n'a pu tirer des meubles que la moitié de leur prix, quoique nous n'en ayons pas fait un long uſage. Miladi ajoute que milord a fait partir un homme de confiance pour le château d'Arnil, avec la commiſſion de diſpoſer de ce que nous y avons laiſſé : mais elle appréhende qu'on n'en tire pas beaucoup, parce qu'il n'y a qu'une partie des meubles qui ſoit venue de M. Arnil, & que tous les vieux doivent retourner à la veuve, avec la maiſon. L'intendant des affaires de milord, chargé des inſtructions de ſon maître pour tout ce qui concerne South-park, écrit que le mobilier ne produira guères plus de quatre cent livres ſterling : à la vérité cette maiſon n'eſt pas grande, & les meubles ſont modeſtes. L'intendant écrit encore qu'elle eſt chargée d'une dette de quatre-vingt livres ſterling, pour je ne ſais quel ouvrage d'architecture qu'on a fait, dit-il, dans le jardin de madame Goring, & qui n'en vaut pas trente. Cependant, miladi ajoute que tout ſera liquidé par les meilleures voies, & que pour nous épargner les embarras, qui pourroient naître des non-valeurs, milord ſe charge d'y ſuppléer. Quel tré-

ſor,

fot, ma chère, qu'un honnête & tendre ami!

Ma mère m'informe, par ſa lettre, que le Chevalier fut hier marié à miladi Sara D.... Elle dit que ſa nouvelle épouſe, quoique parée juſqu'à l'extravagance, n'a paru ni belle, ni même jolie. C'eſt beaucoup, pour la plume de ma mère; mais je ſais qu'elle n'a jamais eu de goût pour cette ladi Sara, qui ne l'a jamais traitée non plus avec les égards dûs à ſon caractère, & ſur-tout au reſpectable degré d'alliance où ma mère eſt à préſent pour elle. Je me ſouviens de vous avoir déjà dit, que les bénédictions du bon ſens & du bon naturel n'ont pas été prodiguées à miladi Sara; & pour une perſonne de qualité, je ſais de miladi V.... car je n'ai jamais vu ma belle-ſœur, qu'elle n'a pas eu la meilleure éducation. Mais une grande fortune couvre, aux yeux de la plupart des hommes, une multitude d'imperfections. D'ailleurs l'affection, que je lui ſuppoſe pour mon frère, en pourra faire une bonne femme.

23 *Janvier.*

Je ſuis devenue, ma chère, une vraie femme de fermier. J'ai une baſſe-cour du premier ordre, compoſée de quatre vaches, qui me fourniſſent, je vous aſſure, plus que ma proviſion de lait, & de la plus belle volaille du canton. Vous prendriez mon jardin pour celui d'Eden. M. Arnil eſt ſi bon chaſſeur, que ſouvent nous ſommes em-

barraſſés de l'abondance de notre gibier. La chaſſe eſt ſon principal exercice.

Celle de mes filles qui porte votre cher nom, promet d'être un jour la première beauté du pays. L'autre, que nous appelons *miſs Arnil*, eſt la grande favorite de ſon père : avec deux petites joues couleur de ceriſe, elle jaſe comme un perroquet. Quel délicieux office pour moi, que celui d'étendre & de former l'eſprit à ces petits anges! Avec quelle joie & quelle reconnoiſſance pour le ciel, je jette les yeux ſur l'orageuſe mer que j'ai traverſée! Mon voyage n'a pas été long; mais j'ai prodigieuſement ſouffert pendant ſa durée. Il faut l'avouer, ma chère, je n'avois pas encore joui de la vie depuis le tems de mon mariage. Vous ſavez qu'il n'a d'abord été l'effet que de ma ſoumiſſion pour la meilleure des mères; & quoique mon cœur, ſi je l'ai jamais bien connu, fût libre alors de tout autre attachement, il n'étoit pas ſi dévoué à M. Arnil, qu'il l'eût préféré à tous les autres hommes, ſi je n'euſſe été déterminée dans cette action, comme dans toutes celles de ma vie, à me conduire par la volonté de ceux à qui mon reſpect & mon obéiſſance étoient dûs. J'eſtimois M. Arnil, lorſque j'ai reçu ſa main; & cette diſpoſition dans une femme, à l'égard de ſon mari, ſuffit pour ſervir de fondement à l'amour. Enſuite ſes attentions pour moi, & ma propre re-

connoiſſance, ont rendu mes ſentimens plus tendres; & je haſarderai d'aſſurer que peu de femmes ont auſſi bien aimé, nulle mieux peut-être. Vous ſavez que je n'ai jamais pu regarder l'amour comme une divinité enfantine, dont le pouvoir s'exerce à jeter le cœur dans un raviſſement tumultueux. Ma tendreſſe, quoique d'un ordre plus tempéré, avoit l'ardeur ſuffiſante pour rendre la froideur de mon mari capable ſeule de me bleſſer très-ſenſiblement le cœur : mais lorſque j'ai vu cette froideur aggravée par de cruelles défiances, le coup m'eſt devenu inſupportable; & je n'avois pas connu, juſqu'alors, le progrès qu'il avoit fait dans mes affections.

Les chagrins, chère Cécile, attendriſſent & ſubjuguent prodigieuſement l'ame : je crois que mon cœur étoit mieux préparé, par ſes ſouffrances, à recevoir la tendreſſe renaiſſante de M. Arnil, qu'il n'eût pu l'être dans une ſituation heureuſe & riante, par un ſiècle d'empreſſement & de ſoins. Je triomphe du retour de ſes affections, & je crois l'aimer mille fois plus que jamais. Il en eſt digne; j'en ſuis ſûre. M. Arnil avoit été détaché de moi par enchantement; rien de moins n'en auroit eu le pouvoir. Mais, grâces au ciel! le charme eſt rompu, & je le retrouve enfin le plus tendre & le meilleur des hommes. Chaque action de ſa

ne ſeriez pas moins ſatisfaite, que moi d'apprendre de vous, la naiſſance d'une archiducheſſe. En vérité, ma Cécile, tous mes jours ſe reſſemblent ſi parfaitement dans leur cours tranquille, que pour vous offrir un peu de variété, je crains d'être bientôt obligée de vous raconter mes ſonges.

19 Mars.

Nous avons eu ce matin une noce dans le voiſinage. Le jeune Maine, frère de Berty, a trouvé le moyen d'obtenir une jeune fille très-aimable, avec une fortune de cinq mille livres ſterling. Ils s'aimoient depuis l'enfance; mais le bien de la jeune fille étoit au-deſſus des eſpérances de l'amant. Cependant avec l'affection de ſa maîtreſſe, il ſe flattoit que ſon application au travail, & la réputation à laquelle il eſt déjà parvenu dans ſon art, ſeroient de quelque poids en ſa faveur; & dans cette confiance il avoit demandé la jeune perſonne à ſon frère, dont elle dépend depuis la mort de leur père; mais il s'étoit vu rejeté d'un ton mépriſant, avec défenſe de mettre le pied dans la maiſon.

Il paroît que le père étoit un homme bizarre, qui n'avoit laiſſé du bien à ſa fille qu'avec des reſtrictions fort dures. Elle étoit aſſujetie à ne pas ſe marier ſans le conſentement de ſon frère, ſous peine d'être privée de la ſucceſſion; de ſorte qu'il falloit ſe réſoudre à la pauvreté, ou renoncer au

pouvoit de disposer d'elle-même. Mais pour la disposition de sa fortune, elle étoit plus libre; & dans l'âge établi par les loix, elle étoit maîtresse de la léguer à son gré. Le frère, d'ailleurs honnête homme, n'avoit pas d'autre motif que l'intérêt de sa sœur, pour refuser M. Maine. Un amant plus riche se présentoit pour elle, & son frère la pressoit de l'accepter; mais elle étoit ferme dans le premier attachement de son cœur.

M. Maine prit le parti de lui déclarer dans une lettre, que son art le mettant en état de la soutenir honnêtement, il renonçoit volontiers au bien qu'elle tenoit de son père, & qu'il ne demandoit que sa main. Elle eut la prudence de ne pas expliquer, dans sa réponse, ce qu'elle pensoit de cette proposition; mais elle lui conseilla de faire la même offre à son frère. Elle n'étoit pas sans quelque soupçon que son frère souhaitoit de conserver toute la succession dans la famille, & que c'étoit pour sauver les apparences qu'il lui proposoit d'autres partis, pour lesquels il étoit sûr de lui trouver de l'éloignement. Au fond elle lui faisoit une injustice; cependant il lui parut utile, du moins, de le mettre à cette épreuve; ne fût-ce que pour donner une couleur plus honnête à son mariage, en épousant l'homme qu'elle aimoit.

Après tout, l'idée étoit mal conçue, & ne pouvoit avoir de succès. Si le frère eût accordé son

consentement, il ne lui seroit pas resté de prétexte pour retenir le bien de sa sœur; ou s'il l'eût gardé, par le désistement volontaire de sa sœur, il auroit paru trop évidemment que son premier refus venoit d'un mauvais motif.

Les réflexions des deux jeunes amans n'ayant pas été si loin, ils résolurent de suivre leur plan, & M. Maine écrivit au frère une lettre fort soumise, qui contenoit l'offre d'abandonner solemnellement toute prétention à la dot pour obtenir son consentement, sans lequel, ajoutoit-il, le respect de la jeune personne pour son frère ne lui permettroit jamais de penser au mariage.

Cette lettre n'eut pas d'autre effet, que d'allumer la bile du frère. Il fit dire à M. Maine qu'il regardoit sa proposition comme un très-sanglant outrage, & que pour convaincre tout le monde qu'il n'avoit aucune vue sur la portion de sa sœur, il promettoit de consentir à son mariage avec tout autre que lui. Une réponse si décisive fut un coup de foudre pour le pauvre amant. Il se consola néanmoins de cette rigueur du frère, par le fond qu'il pouvoit faire sur le cœur de sa maîtresse. On prétend qu'outre l'inégalité des fortunes, il y avoit quelqu'ancien sujet de haine entre les deux familles.

Ces évènemens s'étoient passés quelque tems avant mon départ de Londres; mais immédiate-

ment après mon arrivée, la pauvre jeune perſonne eut le malheur de ſe faire une contuſion violente au ſein, dans une chute, dont les circonſtances ſeroient inutiles. De-là une maladie ſérieuſe, qui rompit toute correſpondance entre elle & l'amant. La fièvre, qui l'avoit ſaiſie d'abord, fut le ſeul mal qui s'attira de l'attention, & le coup au ſein fut négligé; de ſorte qu'après l'avoir aſſez heureuſement délivrée du premier de ces deux accidens, on trouva que le ſecond avoit fait un très-dangereux progrès, & demandoit promptement les ſecours de l'art. Vous vous imaginez bien que le choix ne put tomber ſur le pauvre Maine. On fit appeler un autre chirurgien moins habile, mais plus agréable à la famille.

La malheureuſe victime fut à la torture dans les mains de ce bourreau pendant environ trois mois; à la fin deſquels le mal n'ayant fait qu'augmenter par l'impropriété des remèdes, il déclara qu'il ne reſtoit pas d'autre moyen pour ſauver la vie à ſa malade, que de lui couper le ſein. Toute la famille en reſſentit la plus grande affliction. La malade ſeule paroiſſoit tranquille au milieu de ceux qui pleuroient ſur elle. Elle eut le courage de fixer le jour où ſa fermeté devoit être miſe à cette cruelle épreuve; ce fut à la diſtance d'une ſemaine. Les objections du chirurgien furent inu-

tiles contre la longueur du terme ; elle s'obſtina, & ſes déſirs prévalurent.

La veille du jour nommé, elle conjura ſon frère de permettre que M. Maine fût préſent à l'opération. Elle eut d'autant plus de peine à l'obtenir, qu'on craignoit pour elle beaucoup d'agitation de cette entrevue. Mais le chirurgien d'office, qui fut conſulté, décida que la préſence de M. Maine ne pouvoit être nuiſible, & ce jeune homme fut appelé. Il étoit inconſolable de la dangereuſe ſituation de ſa maîtreſſe, & le lendemain il avoit le cœur percé, lorſqu'il vint ſe préſenter à ſa porte.

Il fut conduit à ſa chambre, au milieu de laquelle il trouva l'appareil chirurgique étalé. La jeune perſonne étoit dans ſon cabinet ; mais elle parut bien-tôt avec un viſage d'une parfaite ſérénité. Elle s'aſſit dans un grand fauteuil ; & lorſqu'on ſe diſpoſoit à l'opération, elle demanda un quart d'heure pour dire quelques mots à ſon frère. Il fut averti. A ſon arrivée, le prenant par la main, elle le pria de s'aſſeoir & de l'écouter.

Vous m'avez ſervi de père, lui dit-elle, depuis la perte du mien. Je reconnois, avec un vif ſentiment, la tendreſſe de vos ſoins. Si vous m'avez refuſée à M. Maine, je ſuis perſuadée que votre unique motif étoit le déſir de me voir plus riche avec un autre homme ; ainſi je vous pardonne ſin-

cérement cette action, la seule où vous ayez fait valoir l'autorité que mon père vous a donnée sur moi. On me fait entendre que ma vie est à présent dans un grand danger, & le hasard presque égal, soit que je me livre ou non, au fer du chirurgien : cependant, comme on m'assure qu'il y a quelque chose de plus à parier en faveur de l'opération, je suis résolue de m'y soumettre.

Je l'ai différée jusqu'à ce jour, parce que c'est celui de ma naissance : j'achève aujourd'hui ma vingt-&-unième année ; & considérant que le péril auquel je vais m'exposer peut m'ôter en un moment le pouvoir d'exécuter mes intentions, j'ai employé ce matin quelques heures à faire mon testament. Vous, mon frère, vous jouissez d'une ample fortune, & je n'ai pas de pauvres parens : j'espère que je serai justifiée aux yeux du public d'avoir choisi M. Maine pour mon héritier. En achevant de parler, elle tira de sa robe un papier qu'elle remit à son frère pour le lire. C'étoient ses dernières volontés écrites & signées de sa main, avec le témoignage de deux domestiques de la maison. Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers le chirurgien d'office, je suis prête au moment que mon frère sera sorti.

Vous vous représentez aisément, ma chère, les divers effets que ce discours produisit. Le frère, quelque mécontent qu'il en pût être, avoit trop

d'humanité pour s'en plaindre dans les circonſtances; il rendit le papier à ſa ſœur ſans ouvrir la bouche, & ſe retira. Maine, qui depuis ſon arrivée s'étoit tenu derrière le fauteuil de ſa maîtreſſe, s'y étoit efforcé pendant tout le tems d'étouffer ſes larmes : mais à cette nouvelle preuve de tendreſſe & de généroſité, il lui devint impoſſible de les retenir; elles forcèrent le paſſage avec la dernière violence. L'autre chirurgien le pria de ſe compoſer, parce que c'étoit perdre du tems & troubler trop la malade.

L'héroïque jeune fille, d'un air ſouriant, le preſſa auſſi d'être plus tranquille : peut-être, dit elle, en pourrai-je revenir. Alors s'étant affermie dans ſon fauteuil, elle répéta d'une voix ferme, je ſuis prête.

Deux ſervantes étoient aux deux côtés du fauteuil, & le chirurgien s'approcha pour commencer ſon pénible office. Il avoit déjà découvert le ſein & levé les appareils, lorſque M. Maine, jetant les yeux ſur le mal, demanda qu'avant d'aller plus loin, il lui fût permis de l'examiner. L'autre, avec quelque indignation, répondit que c'étoit cauſer d'inutiles délais, & prenoit déjà le redoutable inſtrument. Mais M. Maine n'ayant pas laiſſé d'obſerver l'état du ſein, déclara qu'il croyoit pouvoir le ſauver, ſans mettre la vie de la jeune perſonne en danger. Réſiſtance de la part de l'au-

tre qui, le regardant avec un ſourire mépriſant, lui dit qu'il étoit fâché de lui voir une ſi mauvaiſe opinion de ſes lumières, & ne s'obſtinoit pas moins à vouloir commencer l'opération. Mais alors M. Maine lui ſaiſit le bras, en proteſtant qu'elle ne ſe feroit pas en ſa préſence, & s'engageant ſous toutes ſortes de peines à rendre la guériſon parfaite dans un mois, ſans douleur pour la malade, & ſans aucun riſque.

Cette querelle s'étoit élevée à ſes yeux; car elle n'avoit pas voulu même que ſon viſage eût été couvert. Elle crut qu'il étoit tems de ſe faire entendre; & s'adreſſant à l'aveugle opérateur, il devoit être bien perſuadé, lui dit-elle, que toute méthode dont elle pourroit eſpérer ſa guériſon ſans douleur & ſans danger, lui paroîtroit préférable à celle qui devoit lui cauſer une perte certaine, avec un ſuccès douteux. Cependant elle n'étoit pas aſſez foible, pour vouloir ſe garantir d'une opération néceſſaire; mais puiſqu'on lui donnoit l'eſpérance de guérir par une voie plus douce, elle jugeoit raiſonnable d'en faire l'expérience; & pour ne pas s'aveugler dans ſa propre cauſe, elle s'en rapporteroit, ajouta-t-elle, à la déciſion d'une troiſième perſonne de l'art, dont l'opinion la détermineroit. Les deux ſervantes, ennemies comme toutes les femmes des opérations

chirurgiques, se rangèrent aussi-tôt de son sentiment; & soutenant toutes deux que c'étoit un péché mortel de couper & de hacher en pièces une chrétienne, elles se hâtèrent de couvrir le sein de leur jeune maîtresse.

Le chirurgien rebuté, eut peine à se contenir assez pour ne pas injurier ces deux femmes: mais après avoir dit à M. Maine qu'il lui apprendroit à ne pas détruire un praticien tel que lui, il sortit dans une violente passion, en disant à la malade que si sa résolution étoit de se tuer elle-même, il ne pouvoit l'empêcher.

Le modeste amant, ranimé par l'espérance de sauver sa chère maîtresse, lui demanda la permission de mettre un nouvel appareil à la partie affligée; & la conjurant de faire appeler le plus habile chirurgien du pays, il se retira.

Les vrais sentimens du frère furent éclaircis par sa conduite. Il n'eut pas plutôt appris ce qui s'étoit passé, qu'il fit partir un exprès pour Bath, avec ordre d'engager, par de grandes offres, quelque éminent chirurgien à se rendre ici. On en vit arriver un dès le jour suivant; mais dans l'intervalle, le savoir du pauvre Maine avoit failli de lui coûter cher. Son adversaire l'avoit fait appeler en duel, en rentrant chez lui; ils s'étoient rejoints dans un champ voisin du bourg, & Maine avoit

dreſſe ; & vers le tems qu'il avoit marqué, il eut le plaiſir de voir ſa maîtreſſe entiérement rétablie.

L'effet de tous ces incidens a tourné fort heureuſement pour eux. Après quelques jours de réflexion & de ſilence, le frère, ne trouvant dans M. Maine que de vrais ſujets d'eſtime pour ſa conduite & ſon caractère, eſt allé lui dire qu'il le croyoit un des plus honnêtes & des plus généreux hommes du monde ; & qu'étant bien convaincu que c'étoit à la perſonne de ſa ſœur, & non à ſon bien, qu'il étoit attaché, il avoit pris la réſolution de lui donner l'un & l'autre. L'exécution de cette promeſſe n'a pas été différée ; & M. Arnil ne s'intéreſſant pas moins que moi au bonheur des deux amans, nous avons aſſiſté ce matin à leur mariage.

Ma Betty n'eſt pas peu ſatisfaite de la bonne fortune de ſon frère. L'honnête jeune homme qui, depuis la mort de leur père, a ſoutenu toute la famille, c'eſt-à-dire, ſa mère & pluſieurs jeunes enfans, invite à préſent ſa ſœur à vivre avec lui : mais quoique fort ſenſible à ſes offres, elle ne me quittera pas, répond-elle, auſſi long-tems que je la jugerai digne de ma confiance. Je me crois d'autant plus obligée à ſon choix, que la ſituation où elle eſt, ne peut être telle que j'eſpérois de la rendre pour elle, lorſque je l'ai priſe à mon ſervice :

ſervice : mais je lui tiendrai compte, en affection, de ce qu'elle perd du côté de l'intérêt. En vérité, je la conſidère moins comme une fille à mes gages, que comme une amie ; & M. Arnil la traite toujours avec une ſorte de reſpect.

20 Mars.

Un de mes chagrins, je devrois dire le ſeul, eſt de ne pouvoir exécuter ce que j'ai promis à cette pauvre miſs Burchill : mais c'eſt une corde à laquelle je n'oſe encore toucher. Je ne puis ſouffrir le moindre mot qui mène au ſujet. Chaque fois que mon mari commence à ſe reprocher ſa malheureuſe conduite avec madame Goring, ce qu'il fait ſouvent, je l'arrête, ou je fais prendre un autre cours à la converſation. Il ne parle plus d'elle à préſent qu'avec une mépriſante indifférence, & je le vois ſi fermement perſuadé que ſa fuite avec M. Falkland étoit volontaire, que je n'oſe encore le détromper comme il le faut, néanmoins, pour amener l'affaire de la réparation, par le mariage de M. Falkland avec ſa nièce. M. Arnil ne ſait pas un mot de l'aventure. Je me ſuis avancée une fois juſqu'à lui dire, que j'avois entendu parler d'un ancien goût de M. Falkland pour cette jeune perſonne : il eſt fort heureux pour moi, me répondit-il, qu'il ſe ſoit tenu au goût : s'il avoit été plus loin, je n'aurois pas été ſitôt délivré du vil eſcla-

vage de la tante. Cette réponſe me ferma la bouche. Je ſuis dans le dernier embarras ſur ce point. Pourquoi M. Falkland ne penſe-t-il pas lui-même à rendre juſtice, s'il la doit, à cette aimable & malheureuſe fille? Ma mère m'écrit qu'il eſt informé, par mon frère, du plein ſuccès de ſes vues, & que dans ſa réponſe, il en témoigne ſa joie par les plus vives expreſſions. Je ne puis déſavouer, Cécile, que j'ai d'extrêmes obligations à ſa généroſité. Il eſt actuellement en Italie; mais il parle de revenir cet été en Angleterre. Pernol lui donne quelquefois de ſes nouvelles, & vit fort bien avec ſa femme.

Ma mère ajoute qu'elle voit ſouvent miſs Burchill, & qu'elle continue de la ſoutenir dans ſes eſpérances, pour le retour de M. Falkland. J'aurois la plus ſincère ſatisfaction du ſuccès. La naiſſance de cette fille n'eſt pas mépriſable; ſon bien eſt honnête, ſa figure aimable. Le malheureux faux-pas qu'elle a fait, n'eſt connu que d'un petit nombre de perſonnes immédiatement intéreſſées; en un mot, ſon caractère public eſt ſans reproche. Madame Goring n'étoit après-tout que ſa belle-tante; & ſi ſon bonheur n'avoit pas d'autre obſtacle, je me déterminerois à révéler toute l'aventure, en faiſant entrer, à mes propres riſques, mon mari dans ce dangereux ſecret, plutôt que de nuire à l'établiſſement de la pauvre jeune fille.

Cette affaire ne me revient jamais à l'eſprit, ſans m'arracher un ſoupir. Que le ciel lui donne une heureuſe fin!

26 Mars.

Hélas, ma Cécile! l'affreuſe nouvelle que nous recevons! Milord V.... ce généreux, ce conſtant, cet incomparable ami, n'eſt plus. Il ſe diſpoſoit à partir pour ſes domaines de Kent; mais un coup de ſang, dont il fut frappé, il y a trois jours, en montant dans ſon carroſſe, le priva du ſentiment, avant qu'il pût recevoir la moindre aſſiſtance. Ah! nous faiſons une étrange perte, par la mort de ce cher & reſpectable ami! Mais, pourquoi parler de notre perte? Sa femme, la pauvre miladi V... en eſt preſque hors d'elle-même. Elle a bien raiſon: le meilleur des maris, des pères; elle perd tout! Leur aîné, qu'il faiſoit voyager, eſt rappelé dans cette mélancolique occaſion.

L'affliction de ma mère eſt exceſſive. Tous ceux dont milord étoit connu, n'en peuvent reſſentir moins. Pour M. Arnil & moi, c'eſt perdre plus qu'un père. Mais toujours l'intérêt propre. Ne parlons que de miladi V... & n'ayons pas la hardieſſe de nous plaindre pour nous-mêmes. Cependant mes obligations étoient d'une nature, qui demande toute ma reconnoiſſance pour la mémoire d'un tel ami, & l'abondance de larmes que j'ai déjà répandues.

nière heure. Ils ne s'étoient pas revus depuis leur querelle ; mais la veille de sa mort, elle a fait prier sa fille favorite de venir recevoir ses derniers soupirs : le mari, par mépris pour sa belle-mère, ou pour sa femme, ou pour l'une & l'autre, s'est absolument opposé à cette visite. Ma mère, en reconnoissant que miladi Grimston est justement punie, dans l'espèce, d'avoir refusé à son mari la satisfaction de voir sa seconde fille dans les mêmes circonstances, ne laisse pas d'être pénétrée de cette mort. Elle y trouve un avertissement pour elle-même ; car elles étoient précisément du même âge. En effet, ma chère, j'appréhende que ma mère ne soit plus mal qu'elle ne le prétend : elle remet son voyage de Wiltshire, sans m'en dire la raison.

22 *Avril.*

Vos tendres vœux pour le repos de ma vie, méritent la plus vive reconnoissance de mon cœur ; mais l'opinion où vous paroissez être, que je suis à la fin de mes peines, est plus conforme à ces obligeans désirs qu'à la vérité de ma situation. Le jeune milord V.... est de retour. Qu'il ressemble peu à l'honnête homme auquel il succède ! Que ses vertueux parens se sont trompés, dans les espérances qu'ils avoient de lui ! il n'a pas le moindre sentiment de vertu. Je reçois une lettre de sa mère, qui contient des lamentations sur les mau-

faiſes qualités d'un fils qu'on lui faiſoit regarder, dans l'éloignement, comme un modele de perfection : elle étoit trompée par le gouverneur, homme dépravé lui-même, & qui n'a fait que nourrir les vices de ſon élève. En un mot, elle parle de ſon fils comme d'un vrai réprouvé, ſans reſpect, ſans ménagement pour elle ; ce dernier point la touche particulièrement en notre faveur. Nous ne leur devons pas moins de cinq mille livres ſterling ; & miladi craint qu'il ne preſſe mon mari. Il eſt, dit-elle, prodigue dans ſes dépenſes, ſans la moindre généroſité.

Que deviendrons-nous, ma chère ? Il n'y a pas la moindre apparence de pouvoir nous acquitter autrement de cette ſomme, qu'en vendant le peu de fonds qui nous reſte. Si milord avoit vécu, il nous faiſoit eſpérer, pour M. Arnil, quelque honnête emploi, qui l'auroit mis en état de payer à l'aiſe, ſans être obligé de nous dépouiller de tout. Notre économie pouvoit nous faire voir la fin de nos dettes en quelques années. Cette eſpérance eſt évanouie pour nous. Il faut nous ſoumettre. J'ai déja prié M. Arnil de vendre immédiatement mon douaire ; car ce n'eſt pas d'un jeune homme du naturel de milord V.... que nous devons attendre de l'indulgence. Nous aurons, pour ſubſiſter, la penſion dont nous ſommes redevables à la bonté de ma mère. A la vérité ce ſecours eſt précaire ;

mais qui ſait ce qui peut arriver ? Je me repoſe ſur cette providence, qui m'a protégée juſqu'aujourd'hui.

2 *Avril.*

Les craintes de miladi n'étoient que trop bien fondées. Nous avons reçu de l'intendant de ſon fils, l'ordre de payer, & nous ſommes déterminés à vendre le fond de deux cens cinquante livres ſterling de rente. Il ne nous en reſtera que cinquante que nous puiſſions dire à nous. Je ne compte pas ſur la vie de ma mère ; ces nouvelles afflictions hâteront infailliblement ſon départ pour un autre monde. De la part du chevalier, toute attente ſeroit vaine : il eſt abſorbé dans ſes idées de grandeur ; ſes nouvelles alliances l'occupent uniquement.

Ma chère miladi V..... me promet tout ſon crédit & tous ſes efforts, pour faire tomber quelque honorable office à M. Arnil : elle a quantité d'amis puiſſans. Croyez-moi, Cécile, je ne ſuis pas abbatue par mes nouvelles diſgraces. Si M. Arnil pouvoit ſe réconcilier avec lui-même, je ne regarderois pas encore le repos de ma vie comme un bonheur impoſſible. Aujourd'hui, ma chère, je ne veux pas anticiper ſur mes infortunes, comme vous m'en accuſez ſouvent. Ce qui nous reſte, ſuffit pour vivre au moins décemment ; & ſi les efforts de ma généreuſe miladi ont quelques ſuccès, notre

vie peut devenir encore assez douce. J'empêcherai, à force de soins, que l'idée d'une mort peu éloignée pour ma mère, vienne s'y mêler. Que je puisse parvenir seulement à calmer les remords & les alarmes du pauvre M. Arnil, & je serai satisfaite de mon sort.

12 *Mai.*

Aidez-moi, Cécile, à remercier la bonté du ciel! Nous avons fini avec l'impitoyable milord V.....; son argent sera remis dans ses propres mains. Ma tranquillité renaît; je jouis en paix du peu que je possède, & j'ai la douceur de voir mon mari respirer plus librement, en homme de cœur & de raison, qui se fait à son partage. J'attribue ce changement à la bonté de miladi V..... plus qu'à mes continuels efforts. Elle nous écrit qu'elle se croit sûre pour nous d'un poste honorable & lucratif, mais qu'il faut attendre quelques mois. La personne qui possède à-présent cette place, en obtient une meilleure; & miladi a la parole d'un honnête homme, pour le successeur; « d'un hon-» nête homme, dit-elle dans sa lettre, qui n'en » est pas moins un homme du plus haut rang; » mais comme c'est sur la première partie de son » caractère que je fais fond, je ne parle de l'autre » que par accident. »

Jugez, chère amie, si je n'ai pas raison d'être fort contente. Aurois-je le cœur sensible, si je ne

l'étois pas ? Mais je le ſuis, ma chère Cécile, je le ſuis ; & je recommence à me croire heureuſe. Notre félicité domeſtique n'a ſouffert que de violens orages ; elle n'a pas été ſubmergée.

Je finis. Il ſe préſente une occaſion particulière, de vous faire tenir cette longue portion de mon journal.

Ici le journal de madame Arnil eſt continué par Betty, ſa femme de chambre & ſa confidente.

10 *Mai.*

Ma maîtreſſe me donne ordre de prendre la plume, pour écrire tout ce qui ſe paſſe dans cette maiſon ; & l'obéiſſance que je lui dois, me fait oublier que j'en ſuis peu capable. Cette divine maîtreſſe eſt dans un trouble, qui ne lui laiſſe pas le courage d'écrire, ni preſque de s'appliquer à rien.

Mon maître .... ô madame ! où prendrai-je des expreſſions ? mon cher maître, à préſent qu'il eſt ſi bon.... j'appréhende bien que nous ne ſoyons à la veille de le perdre. Mais il faut qu'à l'exemple de ma maîtreſſe, je mette de l'ordre dans mes récits.

Vous ne ſauriez vous imaginer, madame, dans quelle union ils ont vécu, depuis qu'ils ſe ſont rejoints. De jour en jour, ſa paſſion ſembloit augmenter pour elle ; je ſuis perſuadée qu'il l'adoroit ; & ma maîtreſſe le mérite bien.

Vous ſavez, madame, qu'elle n'a jamais été s un équipage; mais ils l'ont quitté, depuis ils ſont venus vivre ici. Elle demandoit un jour f. Arnil s'il avoit un cheval aſſez doux, pour permettre quelquefois de le monter. J'obſervai : mon maître tourna le viſage, & porta ſon uchoir à ſes yeux; je juge qu'il ſe rappeloit la ſée d'une petite jument favorite, dont il avoit : préſent à madame Goring. Je n'en ai pas un, chère, répondit-il, ſur lequel je vouluſſe vous oſer. Je ne me ſouviens que trop de celui.... folie déſeſpérée ne vous a pas même laiſſé te ſatisfaction : mais j'en ferai chercher un, qui ſſe vous convenir. Non, non, répliqua-t-elle c un ſourire; & le prenant par la main, je rcherai, la marche me fera beaucoup mieux. ère femme! dit mon maître, avec un pro- d ſoupir, quand me verrai-je capable de vous e une digne réparation?

Il déploroit à chaque moment la perte de ſa tune, pour l'intérêt de ſa femme & de ſes en- s. Que deviendrez-vous? que deviendoient-ils ſi mourois avant vous? répétoit-il continuelle- nt, lorqu'il s'eſt vu forcé de vendre ſon douaire. oleuroit, il ſe tordoit les mains. Ma maîtreſſe oria de chaſſer ces mélancoliques idées, en lui teſtant qu'elles n'avoient jamais eu de pouvoir elle. J'eſpère, lui dit-elle, que vous ne mour-

rez pas avant moi; mais ſi le ciel me traitoit avec cette rigueur, peu, très peu me ſuffiroit pour le reſte de mes jours. M. Arnil l'embraſſa, elle & les enfans, & lui dit qu'avec quelques mois de vie & de ſanté, il comptoit de ſe voir encore le plus heureux de tous les hommes. Combien de fois n'ai-je pas été témoin de ces entretiens? car ils connoiſſoient ſi bien mon attachement pour eux, quils ne faiſoient pas difficulté de parler librement devant moi. Ah! madame, jamais il n'y eut de pénitent plus ſincère que mon maître. Ma chère maîtreſſe m'a dit, depuis que le douaire eſt vendu; Betty, quoique nous ſoyons réduits maintenant à cinquante livres ſterling de rente, je ſuis beaucoup plus heureuſe que lorſque nous en avions douze cens: j'ai la ſatisfaction de voir M. Arnil tel que je l'ai déſiré. Il eſt bien changé, Betty: il eſt ſolidement vertueux; & je ſuis sûre qu'il m'aime à-préſent par de vrais principes de raiſon. Je ſuis contente du peu qui nous eſt laiſſé.

J'ai toujours prié le ciel pour leur proſpérité; mais il lui a plu, madame, d'en ordonner tout différemment de ce qui nous paroît le mieux, à nous autres, pauvres & aveugles mortels. Ma maîtreſſe a toujours été la bonté même, & j'eſpère encore qu'il la délivrera de ſes peines, quoiqu'extrêmes & ſans nombre.

Elle m'a recommandé d'être exacte, & ſur-tou

de m'attacher aux détails. Vous excuſerez, ma bonne madame, la groſſièreté de mon langage. Je ne ſuis pas encore arrivée à la terrible partie de mon office, & je ſais à peine comment je l'achéverai, car je ſuis forcée de l'interrompre à tout moment pour pleurer. Hélas! j'en ai aſſez de ſujet; mais qu'eſt-ce que mon affliction, comparée à celle de ma maîtreſſe?

Avant-hier, mon maître fut engagé dans une partie de chaſſe, par quelques gentilshommes du voiſinage; il n'y avoit pas d'inclination, parce que ma maîtreſſe n'étoit pas trop bien, & qu'il auroit voulu ne la pas quitter; mais comme il aime beaucoup la chaſſe, elle le preſſa elle-même de partir. Combien ne ſe l'eſt-elle pas reproché depuis? mais elle n'étoit pas un prophète, pour lire dans l'avenir. Il partit vers ſix heures du matin. A neuf, ma maîtreſſe étoit à déjeûner, & je lui ſervois le thé. L'autre fille m'appela. Le laquais, qui avoit ſuivi ſon maître, étoit dans l'office, & me parut pâle comme la mort. Je lui demandai ce qu'il avoit? Ce pauvre garçon, à peine capable de parler, me dit à la fin: mon maître a fait une horrible chûte, en ſautant un foſſé, & je crains qu'il ne ſe ſoit fendu le crâne: il eſt dans la ferme du hameau voiſin, & l'on a couru pour le chirurgien; mais comme ce lieu n'eſt pas convenable, & qu'on parle de l'apporter ici, j'ai cru devoir préparer

madame, avant qu'elle le voie dans cet état. Ma réponſe fut coupée par la ſonnette de ma maîtreſſe; je courus auſſi-tôt à ſa chambre. Je devois avoir l'air d'un fantôme, car en me voyant, elle treſſaillit. Ciel! Betty, qu'avez-vous? me dit-elle: ſeroit-il arrivé quelque choſe à votre maître? Rien de conſidérable, répondis-je. Il eſt tué! s'écria-t-elle, en s'élançant de ſa chaiſe. Non, madame, en me plaçant vîte entr'elle & la porte; mais il a fait une chûte dont il eſt un peu bleſſé. Elle ne me fit aucune réponſe; & ſe précipitant malgré moi vers la porte, elle deſcendit avec la même vîteſſe, elle traverſa la cour, & prit le chemin de l'avenue auſſi légèrement qu'une flèche. Je me mis à courir ſur ſes traces, & les autres domeſtiques après moi. Nous he pûmes la rejoindre; mais elle fut bientôt arrêtée par la rencontre de pluſieurs hommes qui apportoient mon malheureux maître ſur un brancard de feuillage, Je ſuppoſe qu'elle le crut mort; car elle s'évanouit auſſi-tôt, & nous l'apportâmes dans nos bras après lui.

Mon maître fut mis au lit. Il étoit vivant; mais hors d'état de parler. On lui voyoit une large bleſſure à la tête, & quantité de contuſions en divers endroits. Auſſi-tôt que ma maîtreſſe eut repris la connoiſſance, nous lui dîmes que mon maître n'étoit pas tué. Elle ſe ſoutint ſur moi pour remonter à ſa chambre; mais ne retrouvant pas la force

uvrir la bouche, elle s'aſſit comme une ſtatue pierre auprès de ſon lit. Le chirurgien n'arriva une demi-heure après. Je le crois fort ignorant, après avoir panſé la bleſſure, il nous dit qu'il avoit aucun danger. Nous en conçûmes cette érance, d'autant plus que vers deux heures mon ître reprit l'uſage de la voix; mais il ſe plaignit n mal d'eſtomac & d'une violente douleur dans ıtes les parties du corps.

Ma maîtreſſe l'ayant entendu parler, ſembla veillée comme d'un profond ſommeil. Les chaſ- ırs avoient fait demander des nouvelles du ma- le, & quelques-uns même étoient venus à ſa ambre ſans qu'elle eût paru s'en appercevoir. Le emier mot qu'elle prononça fut pour m'appeler : ıtty, me dit-elle, pourquoi ne vois-je pas ici . Maine ? C'eſt un de mes frères qui exerce la irurgie; & je crois, madame, qu'elle vous en parlé dans ſes lettres comme d'un fort bon artiſte. n le fit avertir auſſi-tôt. Il ne voulut pas toucher la tête, parce que l'autre chirurgien avoit dé- aré que le crâne étoit ſain; mais il nous promit être préſent lorſque l'appareil ſeroit renouvelé lendemain, & de veiller la nuit dans la cham- e de mon maître.

Il fut impoſſible d'engager ma maîtreſſe à paſ- r dans un autre appartement, & même à rien endre pendant tout le jour. Mon maître eut

une fort mauvaiſe nuit dans l'agitation d'une fièvre ardente, & je crois m'être apperçue qu'il s'efforçoit d'étouffer ſes plaintes pour ne ſe pas faire entendre de madame. Elle les entendoit néanmoins, & je ſuis ſûre que c'étoit pour elle autant de coups de poignard. Je la voyois quelquefois ſortir de la chambre pour une minute, & je pouvois l'entendre diſtinctement fondre en larmes, auſſitôt qu'elle étoit de l'autre côté de la porte; enſuite elle revenoit & reprenoit ſa place au chevet du lit, juſqu'à ce que ſon cœur fût redevenu ſi plein, qu'elle étoit forcée de ſortir encore pour ſe ſoulager. Toute la nuit ſe paſſa dans ce lugubre exercice.

Lorſque la bleſſure de la tête fut viſitée le jour ſuivant, mon frère trouva le crâne aſſez bien dans l'endroit où le coup avoit porté; mais il découvrit ailleurs deux fractures, & ſi dangereuſes, qu'elles le firent déſeſpérer de la vie du malade, parce que le trépan n'y pouvoit être employé. L'autre chirurgien reconnoiſſant qu'il s'étoit trompé, joignit alors ſa déciſion à celle de mon frère. O, madame! ſi vous aviez pu voir ma maîtreſſe lorſqu'on lui fit cette déclaration! jamais, jamais cette triſte image ne s'effacera de ma mémoire. J'ai vu des tableaux qui repréſentoient le déſeſpoir; mais ils n'avoient rien de ſi lamentable & de ſi touchant.

Ce ſecond jour & cette ſeconde nuit furent ce qu'il

qu'il y a jamais eu de plus terrible. Mon frère ne nous quitta pas un inſtant, quoiqu'il n'eût guères d'autre ſervice à rendre que de veiller mon cher maître, dont la raiſon s'égaroit par intervalles. Ma maîtreſſe ne prit pas plus de repos. On ne put obtenir d'elle d'aller reſpirer quelques momens dans une autre chambre.

Depuis ces deux jours, elle n'a goûté de rien ni fermé les yeux : elle ne peut vivre dans un ſi cruel état. Qu'allons-nous devenir tous? Je me ſuis hâtée d'écrire à miladi Bidulphe, pour l'informer de la déplorable ſituation où nous ſommes. Grand dieu ! que deviendront les pauvres enfans, ſi ma maîtreſſe continue à ſe ménager ſi peu ? Il n'eſt pas poſſible aſſurément que ſans nourriture & ſans ſommeil, elle ſoutienne les tourmens de ſon cœur. O, madame ! il m'eſt impoſſible auſſi de continuer ma commiſſion. Je me ſens la main tremblante ; je ne ſuis parvenue juſqu'ici qu'à pluſieurs repriſes. Conſidérez que nous n'avons plus la moindre eſpérance au monde. Mon maître empire à chaque heure. Sa raiſon eſt revenue ; mais c'eſt pour lui faire ſentir qu'il n'a que peu de momens à vivre. Le ciel ſait avec quelle joie je donnerois ma vie pour ſauver la ſienne. Ma perte ne ſeroit rien ; mais lui...! Dieu de bonté, prends pitié de moi ! Je ne ſuis plus capable de tenir ma plume.

C'eſt ici M. Maine, qui continue.

16 Mai, à trois heures du matin.

M. Arnil fut hier en délire, une grande partie du jour; mais vers ſix heures du ſoir, ayant recouvré un peu de connoiſſance, & ſentant que ſa mort approchoit, il ſouhaita que les prières de l'Egliſe fuſſent récitées auprès de lui. Madame envoya auſſitôt chez le miniſtre du bourg; mais il étoit depuis quelques jours en voyage. Son vicaire avoit été ſaiſi la nuit précédente d'une fièvre aiguë, qui ne lui permettoit pas de quitter ſon lit. Il ſe chargea néanmoins de faire avertir un autre miniſtre, qui demeure à trois milles d'ici, mais qui ſe trouvant arrêté par le même devoir dans ſa propre paroiſſe, répondit qu'il ne pouvoit venir que le lendemain. Ces courſes avoient pris plus de deux heures; de ſorte qu'au retour du meſſager, il en étoit neuf. Dans l'intervalle, M. Arnil n'avoit pas toujours eu l'eſprit libre. Cependant je m'apperçus qu'il revenoit un peu à lui-même, & n'en augurant pas mieux de ſon état, je me tournai vers l'apothicaire, que je vis entrer, & je lui dis à l'oreille que notre malade ne pouvoit vivre juſqu'au matin. Madame, qui m'obſervoit, voulut ſavoir ce que j'avois dit, je ne me fis pas preſſer: je crains, dis-je tendrement, que le mi-

niſtre n'arrive trop tard, s'il remet ſa viſite à demain.

Elle ne me fit aucune réponſe; mais elle parut ſe recueillir un peu. Enſuite, s'approchant du lit de M. Arnil, elle lui dit: mon cher, notre miniſtre eſt abſent; ſon vicaire eſt malade au lit; & nous ne pouvons nous procurer, ce ſoir, la viſite d'aucun autre eccléſiaſtique. Mais, comme vous déſirez de vous occuper des choſes du ciel, trouverez-vous bon que je liſe, près de vous, les prières pour les malades? Il tendit la main vers elle, en diſant d'une voix foible, mais empreſſée; oui, oui, mon cher ange! Les larmes couloient des yeux de madame, lorſqu'elle tourna la tête vers nous; mais les ayant auſſi-tôt eſſuyées, elle nous pria, l'apothicaire & moi, de la ſeconder dans l'office qu'elle alloit faire; & quoique ſon entrepriſe, nous dit elle, fut peut-être irrégulière, elle eſpéroit que dans un cas de néceſſité, ſes intentions ſeroient approuvées du ciel: elle donna ordre à ma ſœur d'apporter le livre de prières; & ſans ajouter un mot, elle ſe mit à genoux devant le lit de M. Arnil.

Jamais je n'ai vu de ſpectacle ſi touchant. Ses beaux yeux & ſes belles mains ſe levèrent vers le ciel, lorſqu'on eut mis devant elle le livre ouvert, ſur une petite table. Quel air de reſpect, d'ardeur, & cependant de triſteſſe, dans ſes yeux charmans!

elle me parut quelque choſe de plus qu'humain. Après avoir invoqué le ciel en ſilence, dans cette poſture, elle commença la lecture des prières.

Non, je n'avois eu, juſqu'alors, qu'une idée foible de la vraie piété. Au ton de ſa voix, à la ferveur de ſa prononciation & de ſes regards, on auroit jugé qu'elle voyoit ſon créateur des yeux du corps. Pour moi, je la regardois avec un ſi profond ſentiment de vénération, que je croyois voir un ange, intercédant pour notre malheureuſe race de pécheurs & de mortels.

Elle fit toute ſa lecture, avec une admirable force d'eſprit. A l'endroit où la formule s'étend ſur l'approche *de la dernière diſſolution*, ſa voix parut un peu troublée. Elle s'arrêta même un inſtant; mais reprenant auſſi-tôt, elle pourſuivit juſqu'à la fin, d'un ton ferme. Tout le monde, à l'exception d'elle-même, fondoit en larmes autour d'elle. Après avoir achevé, elle nous remercia de la patience, nous dit-elle, dont nous avions eu beſoin pour l'entendre; & me regardant d'un œil attendri, elle me pria de demeurer auprès du pauvre M. Arnil, auſſi long-tems qu'il y auroit apparence de pouvoir lui donner du ſoulagement. Je lui dis que ſes volontés ſeroient ſuivies, & que je ne m'éloignerois pas du malade, quoiqu'il ne fût plus au pouvoir des hommes de lui prolonger la vie. Elle me remercia triſtement; & s'aſſéyant près du

lit, elle y demeura dans une attitude composée & dans un profond silence.

Vers minuit, trouvant que M. Arnil avoit perdu l'usage de la voix, je la conjurai de se retirer dans sa propre chambre, & si le sommeil se refusoit à ses yeux, de prendre du moins quelque rafraîchissement. Tout ce jour, & les deux précédens, elle n'avoit pris qu'une tasse de thé, que ma sœur l'avoit forcée d'avaler. Monsieur Maine, me répondit-elle, souffrez que je sois ici quelques instans de plus : je vois que ma tâche ne sera pas longue. Il y auroit eu de la dureté à la presser; elle continua d'être immobile dans la même place.

A deux heures, M. Arnil pousſa un profond gémissement ; c'étoit son dernier soupir. Il est passé, dit elle d'une voix foible & tremblante, en s'élançant de sa chaise : elle prit une de ses mains, qui étoit sur la couverture du lit, & la portant à ses lèvres, elle l'y tint près d'une minute. Ensuite, sans aucune autre démonstration de douleur, elle sortit de la chambre.

Je prie le ciel tout-puissant de soutenir & de consoler cette excellente femme.

Betty reprend le Journal.

A dix heures du matin.

Grand Dieu! exaucez les vœux de mon frère & les miens. Ma chère maîtresse est dans un état, qui fendroit le cœur aux plus insensibles.

Il ne m'étoit pas poſſible d'aller plus loin, ma bonne madame, & j'ai ſupplié mon frère d'écrire les incidens, à meſure qu'ils ſont arrivés : il l'a fait dans de meilleurs termes que les miens. Ma maîtreſſe s'eſt renfermée pendant tout le reſte de la nuit, & n'a voulu ſouffrir perſonne auprès d'elle. Il eſt aiſé de s'imaginer l'emploi qu'elle a fait de tems.. Du repos, elle n'en a pas pris, j'en ſuis ſûre; elle n'auroit pû, quand elle y auroit eu de penchant; car la chambre, dont elle avoit ôté la clé pour s'y renfermer, étoit ſans lit. Ce matin une très-vertueuſe dame du voiſinage l'eſt venue prendre dans ſon carroſſe, elle & les deux enfans. Elle n'a ni refuſé, ni conſenti; elle nous a laiſſé faire d'elle tout ce que nous avons déſiré, ſa ouvrir la bouche, & s'eſt laiſſée conduire par dame & moi, juſqu'à la voiture. Mais la v des deux enfans l'a jetée dans une telle agoni que je me ſuis crue prête à mourir du ſe ſpectacle.

J'ai fait partir une ſeconde lettre pour mila Bidulphe. Elle ſera promptement ici, ſi ſa ſar le permet; mais j'aimerois mieux qu'elle nous retourner à Londres. C'eſt à préſent une tri demeure que cette maiſon pour ma maîtreſſe.

20 Mai.

Madame a reçu deux lettres conſécutives de mère, qui la preſſent de partir immédiateme

pour Londres, avec les enfans. Les infirmités de miladi Bidulphe ne lui permettent pas d'entreprendre le voyage de Wiltshire ; & miladi V.... nous fait l'amitié d'envoyer ſon carroſſe, pour tranſporter la petite famille à la ville.

Mon frère a pris ſoin des funérailles. Le corps ſera tranſporté au château d'Arnil, ſépulture ordinaire de la famille. Après toutes ces triſtes cérémonies, nous tenterons d'engager ma maîtreſſe à partir. Rien ne l'oblige à rentrer dans ce château déſolé, & j'appréhenderois que ce ne fût aſſez pour la tuer.

30 *Mai.*

Grâces à la protection du ciel, nous ſommes à Londres, & ſans aucun accident. Ma maîtreſſe réſiſte admirablement au poids de douleur dont il eſt aiſé de voir qu'elle a le cœur oppreſſé. Il ne ſort ni plaintes, ni lamentations de ſa bouche, comme il arrive à tant d'autres femmes, qui n'ont pas la moitié de ſes peines. Elle a parlé peu dans tout le cours du voyage. Elle s'eſt efforcée d'arrêter ſes pleurs ; mais il ne m'a pas été difficile d'obſerver que chaque fois que ſes regards s'attachoient ſur les deux petites innocentes, dont l'aînée étoit aſſiſe près de moi, & l'autre ſur mes genoux, les larmes couloient comme deux ruiſſeaux ſur ſon viſage.

Sa première entrevue avec miladi Bidulphe, a

fait une ſcène bien plus lugubre. La pauvre vieille dame ſent les malheurs de ſa fille auſſi vivement qu'elle-même, & paroît accablée de ſes propres maux. Je crains qu'elle n'y réſiſte pas long-tems: ſes épreuves ont été terribles pour une femme de cet âge. M. le chevalier eſt venu voir ma maîtreſſe. Il a paru troublé: j'eſpère qu'il aura de la tendreſſe & de la généroſité pour elle.

1 *Juin.*

Ma maîtreſſe m'a demandé ce matin, ſi j'avois penſé à ſon journal, pendant ces quinze derniers jours. Je lui ai dit que rien n'avoit été négligé. Elle a ſouhaité de voir mon travail; & cette lecture lui a fait verſer tant de larmes, que le papier en étoit humide, lorſqu'elle me l'a rendu. Elle m'a chargée de le mettre ſous une enveloppe, & de le faire partir tel qu'il eſt. Vous comprendrez bien, madame, que dans ſa ſituation elle n'eſt guère capable d'y rien ajouter.

Madame Arnil reprend ici le journal.

20 *Juin.*

Oui, chère Cécile, j'ai beſoin des tendres conſolations dont votre obligeante lettre eſt remplie. Vous pouvez bien m'appeler un enfant d'affliction: Je ſuis à préſent ſi familiariſée avec la douleur, que l'avenir même ne m'offre plus d'autre perſpective.

J'ai trouvé Betty fidelle journaliſte. Elle a conduit ſa mélancolique narration juſqu'à ce jour, ce jour, ma Cécile, où depuis près de deux mois, je reprends pour la première fois une plume. Je me ſens les yeux beaucoup meilleurs, & j'eſpère que je n'aurai plus beſoin de celle d'autrui, ſi quelque nouveau malheur ne m'ôte encore le pouvoir de me ſervir de la mienne.

Cependant, au milieu de mes meilleurs ſentimens, n'ai-je pas des grâces à rendre au ciel, de m'avoir réſervé un aſile, tel que les bras de la meilleure des mères? O! ma chère, tandis que ce bien me reſtera, comment pourrois-je penſer que j'aye tout perdu? Mon frère, depuis ma fatale perte, eſt devenu plus obligeant pour moi qu'il ne ſembloit l'être; mais il y manque encore cette cordialité, qu'il avoit anciennement. Je connois très-peu ſa femme: elle m'eſt venue voir deux fois depuis que je ſuis à Londres, avec toutes les formalités & la pompe d'une viſite d'état. Que ce frivole étalage convient mal dans une maiſon de deuil! Ses viſites ont été fort courtes, ſon langage étudié, & ſes manières très-froides. Cette dame paroît pleine d'elle-même; & j'ai cru la voir bleſſée de trouver dans un appartement de louage, deux femmes qui lui ſont alliées d'auſſi près que ma mère & moi. Elle doit faire cet été le voyage l'Ecoſſe avec mon frère, pour y voir un pair, ſon

oncle du côté maternel. Elle pouſſe l'enflure de la grandeur juſqu'au ridicule, & malheureuſement elle en a fait prendre au chevalier les mêmes idées: à-préſent, m'a dit ma mère, à peine oſe-t-il reconnoître pour parent, quelqu'un qui n'eſt pas titré.

21 *Juin.*

Miladi V...., dont la précieuſe amitié eſt depuis long-tems une de mes plus grandes conſolations, a quitté ce matin Londres. Elle ſe retire & je crains que ce ne ſoit pour toute ſa vie, dans une partie fort reculée de Lancashire, chez ſa ſœur aînée, dame de mérite, & veuve comme elle, pour laquelle ſon affection a toujours été fort vive. La conduite de ſon fils aîné lui cauſe tant de mécontentement, qu'elle s'eſt déterminée rompre entièrement avec lui. Le plus jeune a pris le parti des armes, ſans ſon approbation je crois & dans notre dernière entrevue, elle m'a dit qu'elle ne voyoit plus rien qui puiſſe lui faire aimer la vie ou l'aſſujetir du moins à des embarras pénibles. Elle m'a demandé la continuation de notre commerce avec des aſſurances répétées de cette tendre amitié dont j'ai fait une ſi réelle expérience. Dans un autre tems, la perte d'une ſociété ſi chère m'auroit été plus ſenſible; mais je ſuis comme endurcie à toute ſorte de maux, & mon indifférence va juſqu'au ſtoïciſme.

liſs Burchill eſt ſouvent avec nous ; plus affi-
, plus empreſſée que jamais à tenir compagnie
a mère. J'ai ſu même qu'elle avoit paſſé deux
s près d'elle, à l'occaſion d'un redoublement
oibleſſe où l'avoit jetée la première nouvelle
non infortune. Pauvre fille ! ma mère me dit
ſon inquiétude eſt allée juſqu'à témoigner des
tes ſur l'état de femme libre, où je me re-
ve : mais ma mère a calmé ſon eſprit, en lui
elant qu'outre les raiſons qui la regardent, &
ont toujours les mêmes, je lui ai ſolennelle-
t promis d'employer tout mon crédit & mes
offices en ſa faveur. J'ai fait cette promeſſe
fet, & je la remplirai de tout mon pouvoir.
compter l'abſence de M. Falkland, qui ne
'a pas permis juſqu'à préſent, je ne pouvois
re qu'avec la participation de M. Arniſ. S'il
vécu, pleinement rétablie comme je l'étois
ſon eſtime & ſa confiance, j'aurois haſardé
i découvrir le grand ſecret, & peut-être l'au-
e engagé à joindre ſes ſoins aux miens pour
nheur de miſs Burchill. A préſent l'entrepriſe
egarde ſeule, & je ne ſuis pas moins diſpoſée
ervir.

22 *Juin.*

ous ſerez ſurpriſe, ma Cécile, d'apprendre
M. Falkland eſt en Angleterre. C'eſt de miſs
ill que je le ſais. Elle en a parlé d'un air

froid en s'adreſſant à ma mère plus qu'à moi. Sa délicateſſe apparemment ne lui a permis aucune réflexion ſur les circonſtances ; elle a même affecté de changer promptement de ſujet. Ma mère a de mandé impatiemment depuis quand il étoit arri vé ? où il étoit ? avec pluſieurs autres queſtions aux quelles la jeune perſonne a répondu ſimplement qu'on le diſoit revenu depuis environ trois mois & qu'il étoit dans ſes terres d'Hertfordshire. Il e étonnant, ma chère, que le chevalier ne m'en a jamais rien dit, lui qui n'a pu l'ignorer, & q n'eſt pas extrêmement délicat dans ſes idées. A reſte, c'eſt une attention de bienſéance dont je li ſuis obligée. Miladi V.... ne le ſavoit pas, ſa doute, puiſqu'elle ne m'en a pas parlé.

Je ne vois pas à préſent ce qui pourroit m'em pêcher d'embraſſer ardemment la cauſe de mi Burchill. C'eſt une charmante jeune fille à qui ne puis refuſer ma pitié. Tant d'années d'incer tude & d'un amour preſque ſans eſpoir, mérite la récompenſe qu'elle déſire. D'ailleurs ſon enfa eſt très-joli. Elle n'a pas fait difficulté de l'amen un jour à ma mère. L'ancienne femme de cha de M. Falkland le viſite quelquefois, & fourn abondamment tout ce qui convient à ſon uſage

J'ai dit à miſs Burchill, lorſqu'elle ſe leve pour ſortir, qu'auſſi-tôt que la décence le pe mettroit, elle auroit en moi un avocat des pl

zélés. Elle m'a ſerré la main, en me répondant d'une voix timide ; chère madame ! mon ſort dépend de vous. Je voudrois qu'il dépendît en effet de moi ; miſs Burchill ſeroit bientôt heureuſe. Mais je lui tiendrai parole, autant que je le pourrai.

22 *Juin.*

Aujourd'hui, ma chère, c'eſt-à-dire la première fois que j'ai vu le jour depuis que je ſuis à Londres, je me ſuis laiſſée perſuader d'aller dîner chez mon frère. Mon inclination ne m'y portoit pas ; mais ma mère, qui n'eſt pas trop bien, s'étoit excuſée, & m'avoit fait craindre que ſi je faiſois comme elle, ma belle-ſœur, de qui venoit l'invitation, ne prît pas bien mes excuſes. D'ailleurs elle m'avoit dit elle-même, que je ne devois pas appréhender de trouver chez elle aucun viſage étranger, parce que ce n'étoit pas un jour public. Tant mieux, avois-je penſé ; & réellement cette ſeule raiſon m'a déterminée.

Vous comprenez que c'eſt auſſi la première fois que j'ai vu la maiſon du chevalier. Elle eſt magnifique, à deux ou trois portes de celle de M. Falkland ; dans la place de ſaint-James ; car ma belle-ſœur n'a pas trouvé de ſon goût celle que mon frère occupoit auparavant. En vérité, ma Cécile, l'oſtentation de cette femme m'a rendue malade. Tant d'appareil de grandeur, tant de pompe &

qui me l'a rendue très-mépriſable. Après le dîner, j'ai ſu trouver des prétextes pour abréger ma viſite, dans la ferme réſolution qu'elle ſera la dernière.

Vous pouvez, ſur cette petite peinture, vous faire une idée de la femme de mon frère. Je le trouverois à plaindre, ſi je le croyois d'un caractère extrêmement oppoſé.

24 Juin.

On m'apprend que la veuve du frère de mon mari, eſt actuellement mariée au vil procureur qui lui ſervoit de conſeil, & qui, vraiſemblablement, étoit plus que ſon complice. Du moins ſuis-je fort contente qu'elle ait perdu le nom d'une famille dont elle faiſoit la honte. Tout le monde eſt à préſent perſuadé qu'on nous a fait une cruelle injuſtice. Mais que ſert la compaſſion? elle n'a pas d'autre effet que d'humilier, lorſqu'elle eſt exprimée par des termes & des regards de pitié, de la part de gens qui n'ont ni le pouvoir, ni la volonté de vous aſſiſter. Cette madame Arnil eſt viſitée, careſſée, toute méchante qu'elle eſt. La faveur ſuit toujours la fortune.

25 Juin.

Mon frère & ſa femme ſont aujourd'hui partis pour l'Ecoſſe. Le mari eſt venu prendre congé de nous; mais il nous a fait les excuſes de ſa chère moitié, à qui la multitude de ſes embarras n'a

pas permis de paſſer à notre porte. Ils doivent être trois mois chez milord K.... leur oncle. Mon frère m'a dit en partant qu'il m'écriroit à ſon arrivée, & qu'il a quelque choſe d'extraordinaire à me communiquer.

8 Juillet.

Depuis quinze jours, ma chère, j'admirois qu'entre ma mère & moi, les évènemens de notre vie n'euſſent pas fourni deux lignes à mon journal; mais les occupations vont renaître. J'ai reçu du chevalier, la lettre qu'il m'a promiſe; une lettre ſingulière, extraordinaire, comme je vous ai marqué qu'il me l'avoit annoncée. Je n'anticiperai pas ſur ce qu'elle contient: liſez vous-même.

4 Juillet 1706.

» Le ſujet, ma ſœur, que j'offre à votre conſi-
» dération, eſt d'une importance qui m'a fait
» penſer à vous le communiquer par écrit, plutôt
» que dans une converſation où l'on ne peut tou-
» jours éviter des interruptions, des objections,
» & de frivoles délicateſſes, dont vous avez déjà
» trop ſouffert.

» J'ai reſpecté cette bienſéance, qui vous eſt ſi
» chère, juſqu'à n'avoir jamais prononcé devant
» vous, depuis que vous êtes veuve, le nom de
» M. Falkland, quoiqu'il y ait près de quatre
» mois qu'il eſt de retour en Angleterre.

» Comme j'ai toujours été dans une étroite » correſpondance avec lui pendant ſon abſence, » vous ne doutez pas que je ne l'euſſe informé de » votre réconciliation avec feu votre mari ; ré- » conciliation dont vous devez reconnoître, ſi » vous y avez attaché quelque bonheur, que vous » avez eu l'obligation à M. Falkland. Ce fut cet » incident ſeul qui lui fit prendre la réſolution de » revenir dans notre île, qu'autrement il n'auroit » peut-être revue de ſa vie, quoique la néceſſité de » ſes affaires, qu'il avoit laiſſées à l'abandon, de- » mandât continuellement ſa préſence. De même, » ce fut pour éviter tout ce qui pouvoit donner de » l'ombrage à votre mari, qu'il prit le parti de ſe » retirer ſolitairement dans ſes terres, où je lui ai » rendu plus d'une viſite. Peu de ſes amis ſavoient » avec moi qu'il fût dans le royaume.

» Souvenez-vous, chère ſœur, des extrêmes » obligations que vous avez à M. Falkland; & » que cette idée ſerve à préparer votre eſprit, » pour ce que vous allez lire.

» Vous êtes redevenue libre : Falkland vous » aime toujours, avec une incomparable affec- » tion. Dans une lettre que j'ai reçue de lui, peu » de jours après votre arrivée à Londres, il par- » loit du renouvellement de ſes eſpérances, fon- » dé ſur votre ſituation préſente, & me preſſoit » de ne pas oublier ſes intérêts. Cependant il

» me recommandoit de ne pas vous dire un mot
» de lui, jusqu'à l'expiration du terme décent;
» sans quoi j'aurois pu vous faire plutôt cette ou-
» verture : mais Falkland a lui-même un peu trop
» de cette ridicule délicatesse que vous admirez
» tant. Il me semble qu'étant veuve depuis en-
» viron trois mois, vous ne sauriez vous plaindre
» que je n'aye pas assez attendu.

» J'ai peu de raisons de m'imaginer que dans
» cette occasion, mon entremise ait beaucoup de
» poids sur vous, ou sur ma mère. Le passé m'ap-
» prend à juger du présent. Mais j'espère que
» vous ne serez pas assez aveugle sur votre pro-
» pre intérêt, pour refuser le bien que la fortune
» jette encore une fois à vos pieds. Je ne puis
» vous supposer assez foible, pour souffrir que l'ab-
» surde objection qui vous a fait perdre autrefois
» votre bonheur, ait la force de vous faire rejeter
» le même avantage, qu'on revient encore vous
» offrir.

» Ma mère & vous, chère sœur, vous avez
» appris à pardonner les fragilités humaines. En
» vérité, vous en avez pardonné de si énormes,
» qu'en comparaison, celle de Falkland étoit l'in-
» nocence même. Mais je ne veux faire aucun
» reproche à la mémoire des morts.

» Quelque prétexte que vous puissiez avoir au-
» trefois pour porter vos délicatesses à l'excès,

» certaines circonſtances de votre vie ont rendu
» votre ſituation fort différente : vous êtes deſti-
» tuée de fortune, & chargée d'enfans. Réfléchiſ-
» ſez-y, & que votre propre imagination faſſe le
» reſte. Avec toute autre que vous, je croirois
» toutes ces obſervations inutiles ; mais je connois
» les eſprits auxquels j'ai à faire.

» Je dois prendre cette occaſion pour vous dire
» que je ſuis ſupris de l'opiniâtre attachement de
» ma mère, pour la jeune miſs Burchill. C'eſt
» une artificieuſe créature ; & je ne la crois pas
» une connoiſſance qui vous convienne. Loin tou-
» te penſée de l'injurier ; mais cette liaiſon peut
» être dangereuſe.

» Attendez-vous, chère ſœur, à recevoir bien-
» tôt des nouvelles de Falkland. Je ne crains pas de
» le répérer, vous lui devez plus que vous n'êtes
» capable de lui rendre. Cette récompenſe, qu'il
» déſire, ne peut qu'aſſurer votre propre bonheur
» & votre proſpérité. Votre reconnoiſſance &
» votre jugement vont être mis à l'épreuve, &
» votre conduite, dans cette occaſion, détermi-
» nera ſous quel jour je dois déſormais vous re-
» garder. Préſentez mon reſpect à ma mère. Ma
» femme vous offre à toutes deux ſes ſervices. Je
» ſuis, &c.

Quelle lettre, ma Cécile ! Mais le chevalier eſt

toujours le même, peu civil, ſans l'ombre du ſentiment; il ne ſonge qu'aux brillans avantages du rang & de la fortune. Et quels raiſonnemens, s'il vous plaît? Foible raiſonneur! » Il ne peut me » ſuppoſer aſſez foible, pour ſouffrir que la même » objection (il la nomme abſurde) qui m'a fait » perdre autrefois mon bonheur, ait la force de » me faire rejeter le même avantage. « Pourquoi non? M. Falkland l'a-t-il donc levée? Les prétentions de miſs Burchill ne ſont-elles pas les mêmes? N'ont-elles pas plus de force que jamais, ſi pluſieurs années d'un amour conſtant peuvent les fortifier? » Ma mère & moi, nous devons avoir » appris à pardonner les fragilités humaines. *Nous* » *en avons pardonné d'énormes.* « Cruel homme, d'en vouloir à la malheureuſe cendre de ſon frère! Nous avons appris ſans doute à pardonner les fragilités humaines; mais c'étoient celles d'un mari, & d'un mari pénétré de repentir, qu'une vraie ſéduction avoit entraîné dans un déſordre qu'il abhorroit: eſt-ce une raiſon de fermer les yeux ſur celui d'un autre, à qui je ne ſuis pas liée par les mêmes nœuds? » *Je ſuis ſans fortune, & chargée* » *d'enfans:* « Frère dur, & peu délicat! Croit-il donc cet argument bien favorable à ſa propoſition? Au contraire, il la combat fortement. Moi, qui, dans la fleur de ma jeuneſſe, avec quelques avantages perſonnels, que le tems & la douleur n'ont

pu manquer d'affoiblir, avec une fortune ſupportable, ai rejeté ſon ami par des motifs qui ſubſiſtent encore, dois-je conſentir aujourd'hui que ces avantages ſont perdus pour moi, à recevoir l'homme que j'ai refuſé ? Ne ſeroit-ce pas reconnoître ouvertement que l'humiliante révolution m'a réduite à ces mêmes principes qu'on m'a vue autrefois condamner ? Ne ſeroit ce pas m'impoſer de mortifiantes obligations, & détruire le mérite d'un refus fondé ſur de ſi raiſonnables motifs ?

Non, mon frère, ſi j'étois capable de rendre à M. Falkland le bien qu'il m'a fait, je m'y porterois avec tout l'empreſſement de mon cœur ; mais par la voie que vous propoſez, c'eſt ce que vous ne devez pas attendre d'une ame telle que la mienne. Je ne parle pas de mon engagement avec miſs Burchill ; quand je n'aurois rien promis, mes ſentimens, par les conſidérations que j'expoſe, n'en ſeroient pas moins les mêmes : mais cette promeſſe par laquelle je me crois liée, détermine abſolument ma conduite en mettant mon devoir hors de doute.

Que les préventions de mon frère ſont peu raiſonnables contre cette malheureuſe jeune fille ! Il ne ceſſe pas de l'attaquer par quelque invective. Cet acharnement n'eſt-il pas cruel ? Je veux néanmoins le lui pardonner, parce que j'en connois la ſource, qui n'eſt qu'un extrême attachement pour

ſon ami. Il n'eſt pas beſoin de me rappeler à la reconnoiſſance que je lui dois; je l'avoue, je la ſens : mais nous différons beaucoup, le chevalier & moi, dans nos idées ſur la manière de l'exprimer. « Ma conduite dans cette affaire déterminera » ſous quel jour il doit déſormais me regarder ». Hé bien, j'y conſens. Il y a long-tems qu'il a perdu pour moi la tendreſſe d'un frère. Je ne la rachéterai pas aux dépens de mon honneur. Ne ſais-je pas que le pis qui puiſſe m'arriver eſt la pauvreté? De tous les maux de la vie, c'eſt preſque le ſeul que je n'ai pas encore ſenti dans toute ſon étendue; j'y ſuis préparée : mais je ne me croirai jamais pauvre, lorſqu'avec un cœur droit, qui ſera ma ſeule richeſſe, il me reſtera quelque moyen mince, mépriſable, ſi l'on veut, de ſoutenir ma vie & celle de mes enfans. D'ailleurs, pourquoi dire mépriſable? n'ai-je pas, ma chère, un revenu de cinquante livres ſterling bien complets, que je puis nommer mon bien? C'eſt ce qu'on m'a laiſſé de mon douaire, lorſqu'on a vendu le reſte. Avec cette petite rente, lorſqu'il plaira au ciel d'appeler ma mère, je me retire dans une cabane de quelque province où les vivres ſoient à bon marché, & là, menant une vie paiſible avec mes enfans, je rirai de la grandeur & des richeſſes.

Toutes les parties de la lettre de mon frère m'ont extrêmement choquée. *Sa femme nous offre*

ſes ſervices. Vaine créature! Cette expreſſion convient-elle pour la mère de ſon mari? Je ſuis ſi piquée, que je ſuis tentée de laiſſer la lettre ſans réponſe Le chevalier ne ſentiroit pas ce que j'ai à lui dire pour ſoutenir mes opinions; & je ne ferois que m'engager dans une conteſtation déſagréable.

Ma mère eſt dans une colère ſérieuſe contre lui. Elle l'appelle un miſérable eſclave de l'intérêt propre, qui ſacrifieroit, dit-elle, tout honneur & toute juſtice à ſon orgueil.

19 Juillet.

Pauvre miſs Burchill! Que je la plains! Son inquiétude augmente à chaque heure. Elle tient, n'en doutez pas, un œil ouvert ſur tous les mouvemens de M. Falkland; car nous ſavons d'elle qu'il eſt arrivé à Londres. La malheureuſe fille m'a fait peine; jamais il n'y eut d'amour de l'extravagance du ſien. Elle l'a nourri dans la ſolitude, & je lui crois un cœur d'une tendreſſe extraordinaire; ſans quoi j'aurois peine à concevoir qu'avec ſi peu d'eſpérance, ſa paſſion ait pu ſubſiſter ſi long-tems au même degré. Il faut convenir auſſi que, par je ne ſais quel haſard, divers accidens ont concouru à l'entretien de cette flamme. Elle reconnoît que ſon premier rayon d'eſpérance eſt venu du changement de nos diſpoſitions pour M. Falkland: elle avoit, dit-elle,

de fortes raiſons de croire que j'étois la ſeule femme au monde qui mettoit obſtacle à ſon bonheur ; & la conſtance de M. Falkland à garder le célibat, n'a fait que la confirmer dans cette opinion. Enſuite la généreuſe attention qu'il marqua pour elle, en la recommandant aux ſoins de ma mère, lorſqu'il partit d'Angleterre ; les nobles ſecours qu'il n'a pas ceſſé de fournir depuis, pour l'uſage de l'enfant ; ſa conduite avec madame Goring, qui eſt, dit elle, la plus ſéduiſante créature du monde ; la manière tendre dont il parloit d'elle dans ſa lettre à mon frère ; la bonté dont ma mère ne s'eſt pas relâchée pour elle, dans l'idée qu'elle obtiendroit un jour l'affection de M. Falkland ; toutes ces circonſtances réunies ont entretenu le plus vif & le plus romaneſque amour dont j'aie jamais entendu parler. Les hommes ont bien raiſon de dire que les femmes rebutées ſont toujours les plus paſſionnées amantes. Miſs Burchill en eſt un grand exemple ; mais je ne crois pas que j'en doive faire un autre. Il y a quelque choſe d'inexplicable pour moi, dans cette jeune perſonne : elle eſt toute compoſée de tendreſſe & de langueur. Je l'ai entendue parler de M. Falkland, avec des tranſports qui m'ont jetée dans l'étonnement ; juſqu'à m'avouer un jour, qu'elle ſeroit morte, s'il n'eût pas répondu à ſon amour. Répondu ! ah ! Cécile, comment l'a-t-il fait ! Que

la ſituation de miſs Burchill eſt mortifiante ! ſe trouver forcée de rechercher l'homme qui la fuit, & d'y employer la médiation d'une rivale ! Mais que ce nom ſoit banni de ma mémoire ; c'eſt ce que je ne ſuis plus pour elle, & je ferai mes derniers efforts pour le prouver. Elle m'a fatiguée de ſes importunités pour me faire écrire à M. Falkland, à préſent qu'il eſt à Londres : mais je l'ai priée de prendre un peu de patience, & d'attendre qu'il ait fait quelque démarche pour renouveler notre ancienne connoiſſance ; comme il y a beaucoup d'apparence, lui ai-je dit, qu'il le fera de ſon propre mouvement. Vous jugez que je me ſuis bien gardée de lui communiquer l'avis de mon frère. Elle ſemble appréhender que je ne reçoive une viſite de M. Falkland : Oh ! madame, a-t-elle dit auſſi-tôt, s'il vous revoit ſeulement, je ſuis perdue ; à moins que vous n'ayez commencé par obtenir.... Elle s'eſt arrêtée. Je vous entends, chère miſs ; mais ſoyez tranquille : je vous donne ma parole de ne pas le voir, ſi je ne vois jour auparavant à le ramener vers vous. Ah ! madame, que vous êtes bonne ! Votre influence toute puiſſante fera des miracles en ma faveur : ſi M. Falkland perd une fois l'eſpérance de vous voir à lui, peut-être reviendra-t-il à ſon premier amour. Ma chère, devoit-elle tenir ce lan-

gage ? Mais n'importe. Il eſt égal à préſent pour moi qu'elle ſoit ſon premier ou ſon ſecond amour.

20 *Juillet.*

Il m'eſt arrivé, comme j'ai dû m'y attendre après la lettre du chevalier, un billet de ſon ami, avec de grands complimens par la bouche du porteur, pour ma mère & pour moi. Miſs Burchill, qui vit preſque avec nous, étoit préſente. Ses belles couleurs ſont parties & revenues pluſieurs fois pendant qu'on m'informoit du meſſage. Je lui ai donné la lettre après l'avoir lue. Vous n'y trouverez rien d'alarmant, mademoiſelle, ai-je dit; prenez la peine de lire vous-même quelques lignes obligeantes, telles que nous pouvions les attendre d'un homme civil. Ses mains ont tremblé pendant qu'elle a tenu le papier. A préſent, madame, a-t-elle dit en me le rendant, vous avez une charmante occaſion de lui écrire. Comptez, ai-je répondu, que je ne manquerai pas d'en faire uſage, ni de vous communiquer ce que j'écrirai.

Voici le billet.

Eſt il permis, madame, au plus oublié de vos amis, quoiqu'il n'en ſoit pas le moins ardent, de s'informer de votre ſanté ? Pardon, ſi je renouvelle vos douleurs, en vous aſſurant que par le vif intérêt que je prendrai toujours à ce qui vous tou-

che, je me ſuis profondément affligé avec vous de la dernière infortune qui vous eſt arrivée. Lorſque miladi Bidulphe ouvrira ſa porte à toutes ſes connoiſſances, ſi je puis eſpérer d'être ſouffert dans la foule, je me ferai un honneur particulier d'aller lui baiſer les mains; mais je ne prendrai pas cette liberté ſans ſa permiſſion. Elle eſt trop bonne pour me la refuſer; & je me flatte, madame, que vous ne l'interdirez pas au plus dévoué, comme au plus humble de vos ſerviteurs,

ALCANDRE FALKLAND.

Ce mardi matin.

Oui, Alcandre Falkland, je vous l'interdirai. Je connois les conſéquences de vos inſidieuſes viſites. Vous m'avez donné l'occaſion de vous écrire, & je penſe, ſans bleſſer aucune loi. L'intérêt de la pauvre miſs Burchill tient aujourd'hui le premier rang dans mes vœux, & je tenterai du moins ce que je puis attendre de mes ſollicitations pour le repos de ce cœur à demi-romaneſque.

Quelle ſera ma joie, ſi ma médiation qu'elle croit toute puiſſante, a l'effet qu'elle déſire!

21 *Juillet.*

J'écrivis hier à M. Falkland. Ma mère, à qui je fis voir ma lettre avant que de la faire partir, l'approuva beaucoup. M. Falkland n'étoit pas chez lui, lorſqu'elle y fut envoyée; mais comme il m'a ré-

pondu ce matin de bonne heure, je vais vous transcrire les deux lettres & commencer par la mienne.

» Je vous rends grâces, monsieur, & du fond » du cœur, de vos politesses & de votre amitié. » Si j'ai différé long-tems à vous témoigner ma » reconnoissance, pour les faveurs signalées que » j'ai reçues de vous, ne m'accusez pas d'ingrati- » tude. Je reconnois volontiers que c'est à votre » compassion, votre générosité, & votre noble » désintéressement, que j'ai eu l'obligation du » plus sensible bien de ma vie. Je vous dois la » justification de mon honneur soupçonné, & le » retour de l'affection de mon mari. Des services » de cette nature vous donnent un droit éternel » à mes bénédictions & à mes prières. Mais lors- » que vous échauffez si vivement ma reconnoissance » & mon estime, laisserez-vous soupirer un cœur » qui n'a d'admiration, d'amour & d'adoration » que pour vous; un cœur digne de l'ardeur du » vôtre, & dont vous ne sauriez contester les » droits à toute votre tendresse? Est-il besoin que » je nomme l'aimable souffrante? Non; il n'y a » qu'une seule femme au monde, à qui cette peintu- » re puisse convenir. Permettez que je devienne son » avocat : elle m'a conquise à son parti. En vé- » rité, monsieur, elle mérite seule votre amour; » & je répondrois que vous avez toujours possédé

» le ſien ſans rival, quoique ſa jeuneſſe, ſa beau-
» té, & ſes charmantes perfections, puiſſent avoir
» inſpiré les plus tendres ſentimens à tous ceux
» dont elle n'a pu fuir la vue. Il y a plus de qua-
» tre ans qu'elle vous a dévoué les prémices de
» ſon cœur. Quel eſt ſon partage, depuis ce fatal
» moment? les larmes, la ſolitude, une conti-
» nuelle affliction. . . . Comment une ame telle
» que la vôtre, ſi capable de pitié pour les maux
» d'autrui, a-t-elle pu condamner à des peines
» ſans relâche, une femme ſi digne d'un autre
» ſort? Comment cette généroſité, ſi vive dans
» d'autres occaſions, s'éteint-elle, ou tombe-t-
» elle en langueur, avec une ſi forte raiſon de
» s'exercer toute entière?

» De grâce, M. Falkland, qu'il me ſoit per-
» mis de plaider dans votre cœur pour cette chère
» miſs Burchill. Je ferois valoir l'affection pater-
» nelle; mais vous ne ſauriez être ſourd à la voix
» de la nature. Un aimable & tendre enfant vous
» demande juſtice pour ſa mère & pour lui; cette
» malheureuſe mère implore votre compaſſion; la
» mienne, qui l'aime & qui vous admire égale-
» ment, vous ſupplie; moi, pour qui vous avez
» eu quelque eſtime, je vous conjure. L'aiguil-
» lon ſecret, que vous portez dans le cœur, ne ſe
» joindra-t-il pas à nos ſollicitations? Pourquoi

» donc, pourquoi vos oreilles seroient-elles fer-
» mées aux instances réunies de la raison, de la
» conscience & de la nature? Non, non, vous n'y
» résisterez pas. Le mérite & les souffrances de
» miss Burchill doivent être récompensés, & je
» bénirai alors dans M. Falkland, le protecteur
» des infortunées, le consolateur des affligés, le
» gardien de son propre honneur ainsi que du
» mien. C'est à ces titres, monsieur, à ces titres
» seuls, que je me réjouirai de vous voir.

Voici sa réponse.

» C'est bien fait, très-bien fait, madame, de
» prévenir ma propre requête, & d'employer votre
» cruelle éloquence à me condamner au désespoir.
» Oui, je vois que miss Burchill vous a conquise
» à son parti; mais qu'ai-je donc fait pour mé-
» riter un aussi mauvais destin, que celui de vous
» trouver, vous entre tous les êtres créés, chargée
» de la défense de sa cause? Je n'aurois pas cru
» madame Arnil disposée à faire un si barbare
» usage de son pouvoir. Dites-moi, vous, cher
» tyran! comment ai-je mérité cette rigueur?
» N'auroit-il pas été plus humain de me dire tout
» d'un coup; Falkland, cesse d'espérer, je ne serai
» jamais à toi; je te hais, je te méprise, & t'a-
» bandonne à ton sort. Oh! non; vous mettez de
» l'art dans votre cruauté; vous voudriez pré-

venir

» venir juſqu'à mes déſirs, & couper cours à
» mes eſpérances, avant qu'elles ayent oſé s'ex-
» pliquer.

» Mais vous n'avez pas conſidéré que vous me
» fourniſſez des armes contre vous-même; & j'en
» uſerai, madame, avec auſſi peu de ménagement
» que vous. Il y a plus de quatre ans que j'ai part
» aux affections de miſs Burchill : n'y a-t-il pas
» auſſi long-tems que je vous aime avec une ar-
» deur.... O cœur inſenſible ! N'étiez-vous pas à
» moi, madame, de votre propre conſentement,
» avec l'approbation de votre mère ? Le jour,
» l'heure n'étoit-elle pas fixée, où nous devions
» tous deux paroître à l'autel ? Jamais les eſpé-
» rances de miſs Burchill n'avoient été ſi loin
» que les miennes, lorſqu'une furie vengereſſe
» vint m'arracher un bonheur promis.... ſongez
» quelles furent alors mes ſouffrances ! Je vous
» vis enſuite dans les bras d'un autre : miſs
» Burchill n'a jamais ſouffert de tels tourmens.
» Si je vous avois vue heureuſe, madame, j'au-
» rois pu me conſoler. Si j'étois aimé de miſs
» Burchill, comme vous l'étiez de moi, elle ſe
» réjouiroit de l'eſpérance de me voir heureux.
» Votre bonheur auroit fait le mien; que le ciel
» m'en ſoit témoin ! Oui, ſi je vous avois vue
» heureuſe, je n'aurois pu, même en vous perdant,
» me croire & me nommer miſérable.

» Pourquoi me forcer de vous découvrir une » vérité désagréable pour miss Burchill? Elle n'a, » madame, aucune sorte de droit à mes vœux. » Ma gratitude, ma compassion, sont tout ce » qu'elle peut attendre, & que je lui rends. La » suite du tems auroit peut-être fait plus en sa fa- » veur, si je n'avois jamais vu madame Arnil.

» Souvenez-vous que je ne demande pas encore » la permission de me jeter à vos pieds: mon res- » pect est trop profond, pour me permettre à » présent de le désirer. Mais ne me bannissez pas » de votre présence. Je ne puis répondre d'être » toujours à l'épreuve de ces rigoureuses loix. » Laissez-moi du moins l'espoir, que l'avenir » pourra faire quelque chose en ma faveur. Je ne » vous prie pas de me le dire, mais ne me défen- » dez pas de le penser. Miladi Bidulphe sait com- » bien je la révère, & n'en est pas moins dure » pour moi. Si je parvenois à la fléchir, dites, » madame, ne vous laisseriez-vous pas fléchir » aussi?

Que cet homme est embarrassant pour moi, chère amie! dans quelle entreprise je me suis jetée! cependant j'irai jusqu'à la fin. Ma crainte est que miss Burchill ne voie sa réponse, tant il s'y trouve de mortifications pour elle. Quelle apparence néanmoins de pouvoir la lui cacher? Il est absolument nécessaire de ne lui rien déguiser dans

cette occaſion. Elle a mis toute ſa confiance en moi, je ne dois pas lui donner le moindre ſujet de ſoupçon. *Nulle ſorte de droit à ſes vœux!* c'eſt un langage qu'il a tenu conſtamment. Il faut, ma chère, que cette jeune perſonne s'explique nettement avec moi. Je me défie qu'elle n'a pas été tout-à fait ſincère dans ſes entretiens avec ma mère. Je veux la voir de ce pas, & diſcourir avec elle plus particulièrement que je n'ai jamais fait ſur ce point.

Je ſors d'une longue conférence avec miſs Burchill; longue & tête à tête, car j'avois prié ma mère de me laiſſer ſeule avec elle. J'ai commencé par lui faire lire la réponſe de M. Falkland. Cette lecture a produit l'effet que j'en avois attendu. Miſs a paru furieuſement bleſſée. J'ai mis auſſitôt le doigt ſur l'article, *elle n'a, madame, aucune ſorte de droit à mes vœux.* Vous ſentez, ma chère miſs, ai-je dit, combien il eſt néceſſaire que vous ayez là-deſſus une parfaite confiance en moi. Je n'ai pas fait difficulté d'entrer en lice pour vous, & je n'abandonnerai pas votre cauſe; mais il dépend de vous-même de me fournir des argumens en votre faveur. Si vous m'écartez du droit chemin par des inſinuations peu ſincères, au lieu de me donner le pouvoir de vous ſervir, vous ne faites que multiplier les obſtacles.

Le ſujet, mademoiſelle, eſt très-délicat; & depuis que je vous connois, j'ai toujours évité d'y toucher; mais, dans votre ſituation actuelle, il eſt de la dernière importance pour vous que je ſois bien éclaircie. La première fois que M. Falkland vous a recommandée à l'amitié de ma mère, il l'a renvoyée à votre honneur, pour l'explication de certaines circonſtances, d'une nature ſi délicate, que j'ai peine à vous y faire penſer : cependant ; chère miſs, vous devez me pardonner, ſi je vous demande de l'ouverture. M. Falkland s'eſt vu dans la néceſſité de déclarer que jamais il n'a cherché à faire naître vos ſentimens; que loin de prendre avantage des tendres diſpoſitions qu'il vous avoit reconnues pour lui, il a toujours évité les occaſions d'y répondre; qu'il a même été ſurpris, & pouſſé au pas fatal qui vous a rendue ſi malheureuſe, par les artifices de cette odieuſe femme, à qui vous étiez donnée en garde.

M. Falkland a fait tant de fond ſur votre candeur, qu'il s'eſt rapporté, comme j'ai dit, à vous-même, pour la confirmation de ce point, dans l'idée apparemment que votre témoignage pourroit ſervir à diminuer ſa faute. Cependant j'ai quelques raiſons de croire que dans vos entretiens avec ma mère, vous avez préſenté les choſes ſous un jour moins favorable à M. Falkland. J'étois mariée, avant qu'elle eût reçu de vous la moin-

dre information ; & ce qui pouvoit ſervir de quelque excuſe à M. Falkland, étant devenu fort indifférent pour moi, je n'eus pas de curioſité pour l'approfondir : mais autant que j'en ai pu juger par les diſcours de ma mère dans le tems, & par le langage qu'elle m'a ſouvent tenu depuis, il ſemble, ou que M. Falkland a déguiſé quelques circonſtances, ou que vous, par une délicateſſe fort naturelle aux jeunes perſonnes de notre ſexe, vous avez cru devoir mettre un voile ſur quelques parties de votre hiſtoire. Aujourd'hui, ma chère miſs, tout déguiſement doit être mis à l'écart : croyez-moi, votre plus forte recommandation à l'eſtime de M. Falkland ſera la candeur ; & peut-être, en le juſtifiant à mes yeux, m'allez-vous mettre en état de vous ſervir efficacement.

Pendant mon diſcours, une variété de paſſions s'eſt peinte ſur ſon viſage ; mais la confuſion dominoit. Elle eſt demeurée muette, & ſa tête s'eſt penchée. Je l'ai priſe par la main : n'appréhendez pas, ma chère, que ma vue ſoit de vous tendre un piège ; loin de mon cœur une telle perfidie ! Ne vous ai-je pas promis mon aſſiſtance ? Je proteſte devant le ciel qui m'entend, que j'y employerai tout mon pouvoir. Mais prenez garde qu'une fauſſe honte n'arrête la vérité ſur vos lèvres, ce ſeroit fermer la porte à votre bonheur. Parlez donc,

très-chère miſs, M. Falkland a-t-il été juſte dans ſes repréſentations?

Le paſſage s'eſt ouvert par un déluge de larmes. Oh! madame Arnil, vous liſez juſqu'au fond de mon ame; que ſerviroit le déguiſement à des yeux auſſi pénétrans que les vôtres? Oui, M. Falkland n'a dit que la vérité, je l'avoue, quelque honteuſe que cette confeſſion ſoit pour moi. Madame Goring, mépriſable femme! m'a cruellement trahie, & ma folle paſſion a fait tout le reſte. Peu de jours après la fatale ſoirée, M. Falkland me dit nettement qu'il étoit le plus malheureux des hommes depuis ce qui venoit d'arriver. Il me dit qu'il y avoit une femme dans le monde pour laquelle ſa main étoit deſtinée, que ſon mariage ſe négocioit actuellement, & qu'on le preſſoit de retourner à Londres dans cette vue; qu'il n'avoit jamais vu cette dame, mais que ſon honneur étant engagé au frère, qui étoit ſon plus intime ami, il ne pouvoit ſe regarder comme un homme libre. Il accuſa ſon mauvais deſtin de lui avoir dérobé l'occaſion de m'en informer plutôt, pour arrêter un penchant dont il admiroit la force, en faveur d'un homme qui ne pouvoit y répondre. Qu'avois-je à dire, madame? les reproches & les plaintes auroient mal convenu dans ma bouche. Je n'aurois pu les faire tomber que ſur moi-même: j'avois déclaré mon

frénétique amour à M. Falkland, ſans la moindre ſollicitation de ſa part; j'avois imploré le ſien, & dans un terrible inſtant, j'étois devenue la victime de ma propre foibleſſe. Il ne me reſta qu'une eſpérance fondée ſur l'aveu que M. Falkland m'avoit fait, qu'il n'avoit jamais vu ſa future épouſe. Si je vous avois connue, madame, j'aurois ſenti la vanité de cette reſſource : mais dans mon aveuglement, il ne me ſembla pas impoſſible qu'il ne pût naître à M. Falkland quelque objection contre la figure ou le caractère de la perſonne; ou qu'elle-même, peut-être, quoique cette ſuppoſition me parût preſque incroyable, ne trouvât pas M. Falkland de ſon goût; & dans l'un ou l'autre cas, je voyois une lueur d'eſpérance. La généreuſe compaſſion dont je le trouvai rempli pour moi, me fit croire qu'il ne me haïſſoit pas, & je ne voulus pas perdre la petite part que je me flattois d'avoir à ſon cœur, par des plaintes, beaucoup moins par des reproches auxquels il n'avoit pas donné lieu : je me déterminai donc à la patience, réſolue d'attendre ce que le ciel avoit ordonné de moi, & de rappeler mon amour à M. Falkland, ſi le projet de ſon mariage avortoit. Je ne m'ouvris pas à ma tante, ſur le réſultat de l'entrevue qu'elle m'avoit ménagée, la honte lia ma langue; mais bientôt il ne fut plus en mon pouvoir de lui rien cacher. Elle avoit tout ſoupçonné; cependant elle me reprocha

vivement un malheureux oubli de moi-même dont elle étoit la première cauſe. Mais je crois que ſon plus grand chagrin fut de voir M. Falkland échappé du piège ; car je ſuis sûre que n'ayant pu me rendre ſa femme, elle auroit été capable de conſentir qu'il me gardât pour maîtreſſe : il n'étoit pas le premier en faveur duquel cette méchante femme eût tenté de me ſéduire par des vues d'intérêt propre.

Dans l'horreur de ma ſituation, j'appris que M. Falkland étoit à la veille de ſon mariage. La terrible perſpective que j'avois devant les yeux me réduiſit preſque au déſeſpoir. Je voyois qu'il m'étoit impoſſible de demeurer long-tems chez mon oncle. Je ne voyois pas où fuir. Au milieu de ces agitations, je pris le parti d'écrire à M. Falkland. Vous avez lu mon billet, madame, ce billet ſiniſtre qui lui coûta ſon bonheur.

Je reçus bientôt une réponſe dans laquelle il me faiſoit le récit des funeſtes effets de ma lettre. Il y plaignoit le plus tendrement du monde, ma triſte poſition ; il s'engageoit à me procurer une retraite ; & comme je devois être fort étrangère à Londres, où je n'avois jamais mis le pied, il m'y faiſoit eſpérer la connoiſſance d'une dame de mérite, miladi Bidulphe, qui, n'ignorant pas ma malheureuſe aventure, ne pouvoit conſentir à me voir que pour me rendre tous les bons offices de l'humanité. Ici,

madame, je l'avoue en rougiſſant, il me propoſoit de ne pas cacher à cette dame la moindre circonſtance de la vérité. Vous ſavez, me diſoit-il, que je ne ſuis pas un ſéducteur. Lavez-moi de ce noir ſoupçon, & juſtifiez mon honneur dans l'opinion de miladi Bidulphe. Voyez, ma chère miſs Burchill, quel fond je fais ſur le vôtre, lorſque dans une occaſion de cette nature, je me repoſe de ma juſtification ſur vous. Il n'en finiſſoit pas moins par cette mortelle déclaration, que tout rejeté qu'il étoit de miſs Bidulphe, il l'aimoit avec une paſſion qui ne lui permettoit jamais de penſer à d'autres femmes, & qu'auſſi long-tems qu'il auroit un cœur, il renonceroit à l'idée du mariage.

Vous ſavez, madame, qu'il partit alors pour les pays étrangers, & telles étoient les circonſtances de mon ſort, lorſque j'arrivai dans la maiſon qu'il avoit fait préparer pour moi. Tous ſes procédés avoient été ſi droits & ſi nobles, qu'auſſi pénétrée d'admiration que de déſeſpoir, je m'étois déterminée, toutes les puiſſances du ciel m'en ſont témoins, au riſque de divulguer ma propre honte, à le diſculper de tout mon pouvoir dans l'eſprit de miladi Bidulphe, & qu'au milieu de mes pleurs j'aurois été capable de me réjouir, ſi j'avois pu lui procurer le bonheur qu'il déſiroit, de rentrer dans votre eſtime, après lui en avoir cauſé, quoiqu'in-

volontairement, la perte. Mais la fortune avoit disposé de vous autrement, lorsque je vis miladi Bidulphe. Elle m'en informa aussi-tôt, & je vous avoue, madame, que ne voyant plus de barriere insurmontable à mes espérances, je fus assez lâche pour n'oser dire la vérité. Il me sembla qu'elle devenoit inutile aux vues de M. Falkland. L'œil de miladi Bidulphe m'effraya. Cependant je crois qu'elle-même, par le tour de ses questions, elle me conduisit, comme naturellement, à me justifier; tant elle étoit prévenue contre M. Falkland: ou peut-être ayant déja disposé de votre main, souhaita-t-elle, pour sa propre justification, de n'être pas détrompée. Je dois donc le répéter malgré ma confusion; il est vrai que je ne fus pas sincère. Il m'échapa quelques termes ambigus, qui durent faire penser à miladi Bidulphe, que ma ruine avoit coûté de la peine & des soins à M. Falkland. Mon seul motif, si j'en eus quelqu'un, pour manquer d'ingénuité, fut l'espoir de paroître moins coupable aux yeux d'une dame, dont l'air vertueux m'intimidoit. Je m'imaginai qu'en acquèrant son amitié, je pouvois me flatter d'obtenir un jour la vôtre. Je ne craignois pas que M. Falkland, dévoué comme il étoit à vous, fît un second choix; ou si, dans la suite il se laissoit engager au mariage, j'espérai que ses idées pour-

roient ſe tourner vers moi. C'eſt dans cette attente que j'ai paſſé tant d'ennuyeuſes années : je ne me ſuis pas trompée, en jugeant qu'il ne trouveroit perſonne digne de ſuccèder dans ſon cœur à madame Arnil. Il vous aime encore, madame; mais vous déclarez que vous ne ſerez jamais à lui; mais il eſt encore libre; deux conſidérations qui doivent nourrir mes eſpérances. A préſent, madame, mon cœur eſt dans votre main. Je vous ai rendue maîtreſſe de mon ſecret. Pouvez-vous me pardonner! mais vous avez une ame héroïque. Souvenez-vous, ma chère madame, que je dépoſe dans votre généreux ſein ce qui m'eſt bien plus cher que la vie. Si M. Falkland, ſi miladi Bidulphe apprenoient que j'ai abuſé de leur confiance, je crois que je n'y ſurvivrois pas.

Jamais ils ne l'apprendront de moi, ai-je répondu. Je vous rends grâces, mademoiſelle, de cette noble ouverture. Je ſerois malheureuſe d'en abuſer; & je me flatte, au contraire, d'en faire un ſi bon uſage, qu'elle ſervira beaucoup à l'avancement de vos intérêts.

Eſt-il poſſible, madame, que vous puiſſiez céder vos droits ſur M. Falkland, ſans qu'il en coûte un ſanglot à votre cœur? L'exquiſe enchantereſſe! & cette exclamation, précédée d'un long ſoupir qui partoit du fond de ſa poitrine, elle l'a prononcée avec une emphaſe que je ne puis rendre. Mais

vous êtes héroïque, a-t-elle repris ; je ne puis aſſez le répéter ; le cœur que la nature vous a donné, n'eſt pas du moule ordinaire de votre ſexe. Etre adorée de M. Falkland, & le céder ſi tranquillement ! Des mondes ! Je donnerois mille mondes, pour en être aimée comme vous l'êtes. Mais vous êtes un prodige de femme..... J'interrompis les tranſports de miſs Burchill. Il y a moins de mérite, mademoiſelle, que vous ne ſemblez le croire, dans le parti que je prends : je me ſuis ſoumiſe au refus que ma mère a fait de M. Falkland, dans un tems où je n'étois pas indifférente pour lui ; mais ce que je ſuis diſpoſée à faire aujourd'hui pour vous, n'a rien d'étonnant. Mes affections ont eu depuis long-tems un autre objet, avec lequel vous devez juger qu'elle ſont enſévelies dans le même tombeau. Mes larmes ont ici rendu témoignage à la vérité de ce ſentiment. Miſs Burchill en a verſé auſſi. Elle étoit fort agitée. La confeſſion qu'elle venoit de faire, l'avoit humiliée ; ſon cœur étoit innondé d'amour ; je l'avois rempli des plus douces eſpérances ; toutes ces ſenſations réunies la faiſoient fondre en tendreſſe : cette jeune perſonne, ſi je ne vous l'ai pas déjà dit, eſt un compoſé de larmes, de ſoupirs, & de tranſports romaneſques.

Je puis déſormais, ai-je repris, aſſurer M. Falkland que vous lui avez rendu juſtice, & qu'il a de grandes obligations à votre candeur. Elle s'eſt

hâtée de m'interrompre : mais madame, s'il ſavoit que mon aveu eſt venu ſi tard..... C'eſt ce qu'il ne ſaura pas, ai-je répliqué; & ma mère n'en ſera pas informée non plus. Laiſſez-moi la conduite de vos intérêts, & comptez ſur ma promeſſe. Elle a ſaiſi vivement ma main, & l'a preſſée de ſes lèvres.

Mais, madame, en me voyant levée pour ſortir; ſur-tout, que M. le chevalier Bidulphe ne ſache rien de l'admirable bonté qui vous rend mon avocat. Il me hait; ſa haine eſt implacable pour moi : je ne puis l'attribuer qu'à ſon extrême amitié pour M. Falkland : il m'accuſe d'être, comme j'avoue que je le ſuis, mais ſans l'avoir ſu, l'occaſion du malheur de ſon ami : je ſuis ſûre que s'il apprenoit ce que vous entreprenez pour moi, il combattroit toutes vos vues, & n'épargneroit rien pour me perdre dans ſon cœur.

Je l'ai raſſurée ſur cet article, en lui promettant que le chevalier ne ſeroit informé de rien, & lui faiſant obſerver combien il étoit heureux pour elle qu'il fût abſent.

Entre beaucoup de réflexions dont je ne puis ici me défendre, ne ſemble-t-il pas, chère Cécile, qu'il y ait une fatalité comme attachée aux ſentimens que M. Falkland a conçus pour moi? Par quel étrange accident ſommes-nous parvenus à la connoiſſance de ſon aventure avec miſs Burchill? Avec

qu'elle auroit fait cet aveu plutôt, s'il eût pu ſervir à mon bonheur: peut-être l'auroit-elle fait; & je ne m'efforcerois pas de contribuer au ſien? J'y ſuis réſolue, je le dois; ma parole en eſt donnée. Cependant Falkland mérite..... ah! ma chère, il mérite un meilleur ſort.

22 *Juin.*

Je n'ai pas tardé, ma chère, à faire l'uſage que j'ai cru devoir des ouvertures de miſs Burchill. Voici ma ſeconde lettre à M. Falkland.

« Pourquoi me forcer, monſieur, après avoir » tenu avec moi une conduite ſi noble & ſi dé» ſintéreſſée, à vous accuſer d'une dureté qui la » dément? Vous me traitez d'inſenſible: ah! » c'eſt de ma trop grande ſenſibilité que toutes » mes peines ſont venues. Depuis que le bon» heur a fui de moi comme une ombre, & que » je ne vois plus même aucune poſſibilité d'y » parvenir, l'unique douceur à laquelle j'aſpire » dans cette vie, eſt de voir ceux à qui je doi » de l'eſtime, en poſſeſſion de cette tranquillité » d'ame que je ne puis eſpérer pour moi. Si » M. Falkland, ſi miſs Burchill étoient heureux » je ſerois moins miſérable. Souvenez-vous » monſieur, que ce n'eſt pas à cette aimable per» ſonne que vous devez reprocher le renverſe» ment de vos premières eſpérances. Elle n'a ja» mais tenté par les petits artifices de ſon ſexe

» d'engage

» d'engager un cœur que vous lui refuſez. Elle
» n'a pas pris des voies baſſes, pour ſuſciter des
» obſtacles à vos déſirs. Avec une paſſion ſans
» bornes, vous l'avez vue capable de dévorer les
» tourmens de ſon cœur, & de vous céder à ſa
» rivale; une rivale qui ne lui eſt ſupérieure en
» rien. Il eſt vrai, monſieur, que je devois être à
» vous, & de mon propre conſentement; mais
» n'eſt-ce pas avec mon conſentement auſſi, que
» le traité par lequel nous devions être unis, fut
» rompu ? J'étois convaincue alors que le droit
» de miſs Burchill avoit précédé le mien; je le
» penſe encore, & le penſerai toujours. La naiſ-
» ſance de miſs Burchill n'eſt pas vile; ſa for-
» tune eſt au-deſſus du commun : ſa beauté, ſes
» agrémens perſonnels ſont d'un ordre diſtingué;
» & ſi l'on ſuppoſe qu'elle n'eût pas connu
» M. Falkland, elle ſeroit innocente. Ne vous
» imaginez pas que je veuille aggraver votre faute;
» la candeur de miſs Burchill ne le ſouffriroit pas.
» Quelle charmante ingénuité dans ſa confeſſion!
» Au milieu de ſes larmes & de ſa rougeur, elle
» a fait l'aveu de ſa foibleſſe; vous ne méritez,
» dit-elle, aucun blâme. Elle a fait l'éloge de
» votre généroſité, de votre compaſſion, de votre
» droiture; & ſi le ſuccès de vos déſirs avoit dé-
» pendu de ſon ſuffrage, vous lui ſeriez réde-
» vable de ce que vous nommiez autrefois votre

» bonheur. Mais, quoique ſon témoignage vous
» ait peu ſervi, vos obligations ne ſont-elles pas
» les mêmes ? Miſs Burchill ne vous aime-t-elle
» pas avec une généroſité qui répond à la vôtre?
» Des années d'une vive & conſtante affection,
» ne méritent-t-elles aucun retour ? Ce cher in-
» nocent, qui vous appelle ſon père, n'a-t-il au-
» cun droit à votre attention pour ſon ſort ? Il
» porte votre nom, monſieur, ne l'en faites pas
» rougir : peut-être fera-t-il quelque jour votre
» honneur & votre joie. L'aimable perſonne, dont
» la vie eſt liée à la vôtre, a dans ſa diſgrace
» une grande ſource de conſolation ; celle d'avoir
» ſu ſauver ſa réputation de la cruelle malignité
» des langues, par les heureuſes meſures qui ont
» rendu ſon avanture ſecrète juſqu'après la naiſ-
» ſance de votre fils. La vie retirée qu'elle a me-
» née depuis, ſa conduite, modeſte, prudente,
» exemplaire, l'ont fait reſpecter de tous ceux
» qui la connoiſſent ; circonſtance qui doit être re-
» gardée comme un bonheur particulier pour elle
» même, mais capable en même-tems de vous
» décider en ſa faveur. La partie du monde qui
» ſe plaît à juger déſavantageuſement d'autrui
» n'aura pas l'occaſion d'exercer ici ſa noire cen-
» ſure. L'alliance, & les rapports mêmes de miſs
» Burchill avec madame Goring, ſont preſque in-
» connus à Londres ; elle n'a pas eu de commerce

» avec elle, depuis ſon veuvage ; & d'ailleurs la
» réputation de cette femme irrégulière n'avoit
» pas aſſez ſouffert juſqu'alors, pour pouvoir re-
» jaillir ſur une nièce de ſon mari, confiée quel-
» que tems à ſes ſoins. Comment perſiſtez-vous
» vous donc à la rejeter ? Vous reconnoiſſez
» qu'elle eſt aimable, & je vous aſſure qu'elle a
» mille bonnes qualités. Son amour pour vous,
» ſon incomparable amour lui ſera-t-il imputé
» comme un crime ? Si c'en eſt un, il n'a rien
» manqué à la longueur & à l'amertume de la
» punition ! C'eſt à vous de récompenſer à préſent
» ſes ſouffrances. Que ne pouvez vous pas vous
» promettre d'un cœur ſenſible & reconnoiſſant,
» qui vous adore ? Peut-être avec tout le mérite
» dont le ciel vous a partagé, ne trouverez-vous
» jamais tant d'amour & de fidélité dans une
» femme. Vous pouvez être heureux avec elle.
» Votre bonheur ſera l'unique étude de ſa vie, &
» ſera infailliblement confirmé par le témoignage
» de votre propre cœur, qui s'applaudira d'en avoir
» uſé noblement. Plaiſe au ciel de vous inſpirer des
» ſentimens qui ſoient capables de vous faire tenter
» cette généreuſe expérience ! Qu'ils releveroient
» votre caractère dans l'eſtime de quelques per-
» ſonnes, auxquelles vous faites une ſi conſtante
» profeſſion d'accorder la vôtre ! Que vous ſeriez
» adoré de votre aimable ſouffrante ! mais par-

» deſſus tout, quelle délicieuſe joie pour un cœur,
» de trouver en lui-même de juſtes raiſons de
» s'approuver ! Il ne manque que cette action à
» M. Falkland, pour être le plus eſtimable des
» hommes. Je voudrois vous eſtimer, vous reſ-
» pecter, vous admirer de toutes mes forces, &
» vous vous y oppoſez; vous voulez être un homme
» commun, ou peu diſtingué entre les inconſidé-
» rés de votre ſexe.

J'ai fait voir ma lettre à miſs Burchill. Elle l'a lue avec des larmes de reconnoiſſance, qui couloient ſur ſes deux joues. Une heure après, j'ai reçu la réponſe ſuivante :

» Miſs Burchill peut triompher, madame;
» puiſqu'elle vous a fait embraſſer ſes intérêts.
» On ne peut s'acquitter mieux de la commiſſion,
» dont votre rigoureux cœur s'eſt chargé. Je rends
» grâces à votre cliente, de la juſtice que ſa char-
» mante ingénuité, comme vous la nommez ju-
» ſtement, m'a rendue. Mais que m'en revient-
» il ? N'ai-je pas ſervi à relever la belle affligée
» dans votre eſtime, augmenté ſes prétentions
» à votre pitié, & fourni des armes contre moi-
» même à ſon avocat ? Malheureux ſort que le
» mien ! Je vois, je reconnois la force de tous vos
» argumens. Miſs Burchill eſt une fille aimable

» ſa ſincérité, ſa conſtance, & cet amour que j'ai
» ſi peu mérité, lui donnent des droits à la récom-
» penſe quelle déſire. Que n'ai-je un cœur à lui
» préſenter ! mais je n'en ai point. Vous le ſavez ;
» miſs Burchill le ſait auſſi. Si j'avois été capable
» du retour qu'elle mérite, je n'aurois pas évité
» ſi long-tems ſa vue. Elle a connu l'état de mon
» cœur par ma propre déclaration, dès le tems
» que j'eus perdu toute eſpérance de vous obtenir ;
» & tous mes efforts, après un déſeſpoir long-
» tems confirmé, n'ont pu m'affranchir de mon
» eſclavage. Comment offrir une main dévouée,
» comme toute mon ame, à d'autres charmes ?
» Quel préſent pour une femme, dont la conſtan-
» te, la tendre & délicate affection, demandoit
» tout le retour d'un cœur ſenſible à l'amour &
» à la reconnoiſſance ? C'eſt, madame, l'unique
» apologie que j'aie à faire pour moi, contre tou-
» tes ces raiſons dont vous appuyez votre déſir fa-
» vori. Conſultez votre propre délicateſſe ; que
» miſs Burchill conſulte la ſienne ; & peut être
» alors me croirez-vous acquitté d'ingratitude.

» Mon eſpoir, madame, après avoir été dé-
» chargé d'une autre imputation, étoit de retrou-
» ver quelque faveur dans l'eſprit de miladi Bi-
» dulphe & le vôtre. Je m'étois flatté de cette
» conſolation, quelque légère qu'elle fût en elle-
» même, lorſque toute autre eſpérance m'avoit

» abandonné. Enſuite, un évènement des moins
» attendus ayant rapproché de moi la perſpective
» du bonheur, la même réflexion eſt devenue plus
» importante, & n'a pu manquer de fortifier mes
» renaiſſantes eſpérances. Mais, d'une main in-
» flexible, vous prenez plaiſir à les détruire, &
» vous relevez entre vous & moi des barrières que
» le ciel même avoit renverſées. Que puis-je vous
» dire, impitoyable comme vous l'êtes? Eſt-ce
» donc à la ſeule miſs Burchill, que votre com-
» paſſion eſt réſervée? Vous pouvez diſpoſer de
» ma vie, madame; ſur le champ, elle ſeroit em-
» ployée pour vous: mais je ne puis, ni ne dois
» renoncer aux ſentimens de mon cœur; & juſ-
» qu'au moment où vous m'aurez déclaré, en ter-
» mes exprès, que je dois être le plus miſérable
» des hommes, je ne renoncerai pas même à
» l'eſpérance.

Ah Cécile! Ah ma chère! laiſſez-moi prendre un moment pour reſpirer.

Voyez-vous à quel cœur j'ai à faire! intraitable, obſtiné dans toutes ſes réſolutions. Je m'attendois à quelques difficultés; mais je n'aurois pas cru le trouver ſi déterminé dans la perſévérance de ſes ſentimens pour moi. Cependant il me ſemble que j'ai gagné un peu de terrein. En reconnoiſſant du mérite à miſs Burchill, il paroît touché de la dé-

claration qu'elle a faite en ſa faveur. Cet article m'a cauſé quelque embarras. Comme elle n'a pas eu pour ma mère autant de franchiſe que pour moi, je ne puis faire connoître à ma mère toute l'étendue de ſes aveux : auſſi ne l'ai-je informée qu'en général de ce que j'écrivois à M. Falkland dans ma dernière lettre : & j'ai pris ſoin, en lui liſant la réponſe, de paſſer ſur les endroits qui pouvoient lui faire déſirer un commentaire. J'avoue, comme je crois l'avoir déjà fait, que je ſuis un peu choquée de l'altération que miſs Burchill a miſe dans une partie des incidens; mais je répète encore une fois qu'une ſituation ſi critique demande une très-grande indulgence: & d'ailleurs je n'ai, dans mes idées même, aucun juſte reproche à lui faire; car il auroit été fort inutile pour moi qu'elle ſe fût expliquée plus ouvertement avec ma mère, dans leur première entrevue.

Vous jugez ſans doute, ma Cécile, qu'il faut parler ſans détour à M. Falkland. Oui, chère amie, c'eſt à ce parti que j'ai le courage de m'arrêter, & vous trouverez ici une copie de ma lettre. Mais je crois devoir conduire cet ardent eſprit avec douceur, & m'efforcer de convaincre ſa raiſon, ſans bleſſer ſa tendreſſe.

Troiſième Lettre de Madame Arnil à M. Falkland.

» Vous m'avez cauſé, monſieur, une joie très-

» vive : je commence à bien eſpérer de l
» & de celle de mon aimable amie. Je
» voyois ; un cœur tel que celui de M. F
» ne peut être endurci contre la reconnoiſſ
» la pitié ; ſentimens qu'il ne ſera pas diffi
» convertir en amour, lorſque leur objet e
» digne. Eſſayez, monſieur, de grâce, e
» l'expérience ne peut manquer de ſuccès.
» ſi noble triomphe ſur une malheureuſe p
» vous fera d'honneur ! Quels délicieux ret
» devez-vous pas attendre de la tendre &
» noiſſante compagne de votre bonheur ? N
» pelez pas inflexible ou rigoureuſe : auſſi
» ble à votre mérite qu'à vos bienfaits, je r
» rois moi-même ſi je balançois à reconn
» que vous valez, & que vous avez plus fa
» moi qu'il n'eſt en mon pouvoir de vous
» Je dois vous parler ouvertement, puiſqu
» m'en faites une loi : il eſt impoſſible que
» jamais à vous. Ce n'eſt pas ſans un extrê
» gret que je me vois forcée par la néceſſ
» circonſtances à vous faire une déclaratio
» je me ſerois imaginé que ma ſituation p
» devoit m'exempter : mais je vous parc
» monſieur, de m'avoir preſſée ſur ce poi
» j'en tire un très-heureux préſage pour le
» de vos déſirs & de vos eſpérances, dans
» qui ſe rapporte à moi. Vous en appele

» délicateſſe ſur l'offre de votre main, que je vous
» propoſe de faire à miſs Burchill, avec un cœur,
» dites-vous, qui n'eſt pas à elle. S'il n'y avoit que
» la délicateſſe à conſulter, la réponſe pourroit
» être aiſée : mais dans le cas où vous êtes, com-
» bien de conſidérations ſupérieures ! L'amour de-
» mande, ſans doute, d'être payé par l'amour :
» mais lorſqu'il s'agit de réparation pour l'honneur
» injurié, & du ſort d'un cher enfant qu'il faut
» ſauver de la dernière diſgrâce, ces délicates im-
» preſſions de l'ame doivent céder, & je ne fais
» pas difficulté d'aſſurer que miſs Burchill rece-
» vroit avec raviſſement une main qui la met-
» troit en poſſeſſion de deux ſi grands biens, eſ-
» pérant du tems, de ſa tendreſſe & de ſes infati-
» gables ſoins, celle d'un cœur dont cette action
» auroit ſi bien prouvé la nobleſſe. L'expérience,
» monſieur, m'autoriſe à prononcer ſur ce cas.
» Vous ſavez, & je ne déſavouerai jamais quels
» progrès vous aviez faits autrefois dans mon
» cœur : m'avez-vous crue aſſez légère pour me
» ſuppoſer capable, après avoir rompu avec vous,
» de changer ſitôt d'affection ? Non, non. Ma
» ſoumiſſion pour les ordres de ma mère fut le
» ſeul motif qui me fit engager mes vœux à M.
» Arnil ; & je ne lui portai à l'autel que des ſen-
» timens d'eſtime & de reconnoiſſance pour tout
» l'amour qu'il m'alloit jurer. Cependant cette

» froide ſemence produiſit enfin une tendre &
» ſincère affection, & jamais femme ne fut atta-
» chée plus cordialement à ſon mari. La bonté
» du mien lui fit obtenir & mériter toutes mes
» affections; après quoi, monſieur, une aliéna-
» tion paſſagère de ſon cœur ne fut pas capable de
» les refroidir. Le retour de ſa tendreſſe, dont
» j'avoue avec toute la reconnoiſſance poſſible que
» je vous eus l'obligation, me le rendit plus cher
» que jamais; & je fais profeſſion maintenant
» d'être mariée à ſa mémoire. Vous êtes en droit,
» monſieur, d'attendre de moi cette explication;
» pour votre propre intérêt comme pour celui de
» miſs Burchill, je ne dois pas vous laiſſer le
» moindre doute ſur ma réſolution. Mais d'un au-
» tre côté je répète, parce que vous m'y forcez,
» que miſs Burchill mérite votre amour, & que je
» lui crois un droit juſte à votre main. Elle s'en rap-
» porte à votre honneur, ſans prétendre que ce
» droit ſoit fondé ſur l'autorité des loix: s'il l'é-
» toit, monſieur, je ne m'abaiſſerois pas à ſolli-
» citer un homme qui ſeroit capable de lui refu-
» ſer cette ſorte de juſtice.

» Ma mère eſt ferme dans ſon premier ſenti-
» ment. Euſſiez-vous une couronne à m'offrir,
» ſon intégrité l'obligeroit à la rejeter; & comp-
» tez qu'une couronne ne me tenteroit pas de
» manquer à la ſoumiſſion que je lui dois.

» Voyez donc, monſieur, ſi cet évènement im-
» prévu, dont vous me parlez, évènement ſi fatal
» pour moi ! vous a rapproché du terme de vos
» déſirs. J'ajouterai même, par juſtice pour mes
» propres ſentimens, que quand mon cœur ſeroit
» diſpoſé à faire un choix, vous ſeriez le dernier
» homme ſur lequel il pût tomber. Ne me repro-
» chez pas de caprice ou d'ingratitude, ſans m'a-
» voir laiſſé le tems de m'expliquer. N'eſt-il pas
» certain, monſieur, que tout innocent que vous
» étiez dans l'occaſion que je rappelle, & quel-
» que noble empreſſement que vous ayez apporté
» à la réparation du mal, vous avez été la vraie
» cauſe d'une ſéparation entre mon mari & moi?
» Vous répondrez, je le ſais, que notre mutuelle
» innocence, & le ſecret d'une affaire dont le
» fond n'a jamais été connu que d'un petit nom-
» bre de nos amis, rendent cette objection fort
» légère. Elle peut paroître telle à d'autres yeux;
» tout le monde n'eſt pas également ſuſceptible;
» c'eſt mon infortune particulière, d'avoir un
» cœur qui l'eſt trop. Mes idées d'honneur, que
» vous traitez peut-être de ſcrupules, ne me
» permettent pas de donner pour ſucceſſeur à
» M. Arnil, celui qui fit naître ſes alarmes, &
» qui lui fit ſoupçonner ma fidélité. Ne ſeroit-ce
» pas une inſulte à ſa mémoire ? O monſieur !
» qu'eſt-ce que l'opinion du monde, comparée au

» témoignage de notre propre cœur ! jamais le
» mien ne m'a fait encore aucun reproche ; &
» cette penſée m'a ſoutenue dans mes plus rudes
» épreuves. »

» Juſqu'ici, monſieur, je n'ai fait valoir que
» mon reſpect pour la mémoire de M. Arnil ;
» mais j'ai d'autres raiſons pour excuſe. Si vous
» les nommez des rafinemens, mon cœur n'en
» reſſent pas moins la force. Je ne ſuis pas la
» même femme que vous avez autrefois aimée.
» Les afflictions ont altéré ma ſanté ; & ces petits
» avantages perſonnels, dont la nature m'avoit
» partagée, ne ſont pas augmentés par le tems.
» Mes eſprits, abbatus par l'infortune, m'ont
» laiſſée languiſſante, & peu ſenſible à la joie.
» La tranquillité fait mon ſeul goût, & preſque
» mon ſeul déſir. Celle qui s'attiroit autrefois les
» vœux de M. Falkland, étoit à la fleur de ſa
» jeuneſſe, admirée, careſſée d'un monde flat-
» teur ; irréprochable dans ſon caractère ; en poſ-
» ſeſſion d'une fortune qui lui ſuffiſoit : ſon cœur
» alors, ſon cœur pur & libre, étoit un préſent,
» ſi j'oſe le dire, digne du plus galant homme.
» Le bonheur d'autrui pouvoit être alors en ſon
» pouvoir, & M. Falkland n'auroit pas fait un
» marché trop inégal. Mais la ſcène eſt tout-à-
» fait changée. Qu'offrirois-je maintenant à votre
» tendreſſe ? un objet flétri par la douleur, une

» réputation bleſſée, quoiqu'injuſtement, par des » doutes, une petite famille ſans fortune, un » cœur veuf, peut-être mort à l'amour, peut- » être incapable de plaiſir. Ah! monſieur! m'eſt-il » poſſible de devenir votre femme à ces condi- » tions? Redevable comme je le ſuis à vos géné- » reux ſervices, ſans aucune poſſibilité de retour, » à quel excès feriez-vous monter l'obligation? » Que vous me rendriez pauvre à mes pro- » pres yeux! malgré l'humiliation où l'adverſité » m'a réduite, mon ame eſt trop fière encore, » ou trop délicate, permettez-lui cette opinion » d'elle-même, pour ſe ſoumettre à des loix ſi » dures. Non, quand il n'y auroit pas de miſs » Burchill au monde, ni d'empire maternel au- » quel je duſſe obéir, je crois que dans ma ſi- » tuation préſente, je ne voudrois jamais être » à vous.

» C'eſt ma dernière détermination que vous » recevez avec cette lettre. Je ne vous importu- » nerai plus ſur le même ſujet. Si votre cœur ſe » laiſſe toucher pour miſs Burchill, comptez ſur » le prix qui vous attend. Dans elle, vous êtes » sûr de trouver une tendre, une fidelle, une » charmante amie, qui ſaura payer chacun de vos » bienfaits avec uſure; & celui dont toute juſtice » & toute bonté viennent comme de leur ſource,

» ne manquera pas de vous prodiguer ſes béné-
» dictions. Je ſuis, &c. »

Il me ſemble à préſent, ma très-chère amie, que j'ai déchargé mon cœur d'un fardeau qui le tenoit oppreſſé. Que puis-je ajouter ? M. Falkland eſt maintenant informé de ma réſolution abſolue ; & s'il n'eſt pas d'une inſenſibilité ſans exemple, je juge que miſs Burchill doit obtenir à la fin le déſir de ſon ame. O Cécile ! j'ai connu l'amour ; mais je ne voudrois pas, pour le monde entier, que mon cœur fût dévoré par une flamme telle que la ſienne.

Il n'eſt plus queſtion de mes ſentimens. Le ſacrifice en eſt fait à mon devoir : & que m'importent les ſuites, dans une vie condamnée à la douleur ? Mais n'ai-je pas fait ce que j'ai dû ? Oui, j'en demeure convaincue. Il me reſte une vraie ſatisfaction de ma conduite, que je n'ai jamais éprouvée, lorſque j'ai fait mal. Il eſt des points délicats ſur leſquels nos propres cœurs ſont les meilleurs juges. Si M. Falkland perſiſte à rejeter la pauvre miſs Burchill, je puis ne le plus preſſer ; mais je ſuis déterminée à ne le pas voir.

25 *Juin.*

Que l'incertitude m'a cauſé d'agitations ces trois jours ! je doute que celles de miſs Burchill aient

été beaucoup plus vives. Nulle réponſe de cet étrange homme ! Seroit-il encore une fois diſparu ?

Non, je lui fais tort. On m'apporte à ce moment une lettre de ſa part.

Liſez, ma chère, liſez ; & faites-moi des félicitations que je vous promets de recevoir.

» Vous êtes née, madame, pour conquérir » ſouverainement. Eſt-il rien au-deſſus de votre » pouvoir ? Mon cœur étoit fait pour vous, & » vous pouvez lui donner la forme qu'il vous plaît. » Je vous forcerai de m'accorder du moins votre » eſtime. Pourquoi votre généroſité pour une mal- » heureuſe fille à laquelle vous n'avez aucune obli- » gation, eſt-elle pouſſée plus loin que celle d'un » homme qui croit lui devoir de la reconnoiſ- » ſance ? Je ſouhaiterois de pouvoir m'acquitter » de l'amour que je lui dois auſſi ; mais je tente- » rai à l'avenir d'expier ma faute ; & peut-être » retrouverai-je dans ſon aimable ſein cette paix » qui m'eſt étrangère depuis ſi long-tems. Elle » pardonnera la lenteur d'un cœur qui n'a jamais » ſu lui déguiſer ſes tourmens, & qu'elle a vu » déchiré par une fatale paſſion, qui, telle qu'une » cruelle maladie, a conſtamment triomphé de » l'attaque & de la réſiſtance. Mais, grâces à vous, » madame, je crois ſentir que ma guériſon s'ap-

» proche. La tendreſſe de miſs Burchill finira ce
» que vous avez commencé. Vous ne me ferez
» plus de reproche. Si j'ai quelque part à votre
» eſtime, je ne m'expoſerai plus à la perdre, &
» je forcerai le plus fier des cœurs à reconnoître
» malgré lui que Falkland n'en eſt pas indigne.

Chère Cécile! que direz-vous à préſent de mon Alcandre? mon Alcandre, oui, ma chère; qu'il me ſoit permis de lui donner encore une fois ce nom. A-t-il l'ame noble? Heureuſe, heureuſe miſs Burchill! vous touchez enfin au comble de vos déſirs. Puiſſiez-vous jouir longtems de leur objet, & lui faire ſentir à lui-même tout le bonheur qu'il mérite! Ma mère n'a pu contenir ſa joie, lorſque je lui ai fait la lecture de cette lettre. » Que dieu l'aime, que dieu le béniſſe, s'eſt-
» elle écriée! c'eſt à préſent qu'il eſt dans les voies
» de la juſtice.

Que je m'applaudis, ma chère, d'avoir été l'inſtrument d'un évènement ſi déſiré! Cependant il me ſemble que ſi j'étois miſs Burchill, quelle que pût être la violence de ma paſſion pour l'homme, je n'aurois pu conſentir à le recevoir aux mêmes termes. Il l'accepte, comme un préſent de ma main; c'eſt pour ſe relever dans mon eſtime, qu'il lui rend juſtice: ne ſemble-t-il pas, chère amie, qu'il veut ſe donner une ſorte de ſupériorité ſur moi,

moi, par ſon acceptation? Mais il en ſera ce qu'il lui plaît. Je ſerai contente dans mon humiliation, ſi mon refus lui rend le repos: & s'il l'obtient à la fin par cette voie, ne doit-il pas croire qu'il m'a quelque obligation?

Je balance à faire voir cette dernière lettre à miſs Burchill. Un conſentement, qui n'eſt pas donné de meilleure grâce, peut diminuer ſa joie. Après tout, je doute qu'elle ait aſſez de délicateſſe, pour être fort affectée de cette circonſtance.

Miſs Burchill m'a ſauvé l'embarras que je redoutois; elle eſt arrivée dans un tranſport qui, ne lui a pas laiſſé, pendant quelques minutes, le pouvoir de lier deux idées. Elle avoit reçu une lettre de M. Falkland, écrite, nous a-t-elle dit, de ſon angélique main. Je l'ai fait aiſément conſentir à me la laiſſer, & je la tranſcris.

» Eſt-il poſſible, mademoiſelle, que vous con-
» ſerviez encore un peu d'inclination pour moi,
» froid & négligent comme je l'ai toujours été
» pour vous, depuis que vous m'avez honoré de
» votre rendreſſe? Si vous pouvez me le pardon-
» ner, je ſuis prêt à vous offrir ma main; &, j'eſ-
» père que le dévouement de toute ma vie tien-
» dra lieu de réparation pour le vol que je vous
» ai fait, depuis tant d'années, d'un cœur que

» vous méritez, & qui vous appartenoit juste-
» ment.

» Je n'ai jamais eu d'autre mérite avec vous,
» que celui de la sincérité; & je ne dérogerai pas
» aujourd'hui à cette vertu, pour en affecter une
» autre, à laquelle je n'ai aucun titre. J'avoue,
» mademoiselle, que c'est à la prudence supérieu-
» re, à la délicatesse d'honneur de madame Arnil,
» que j'ai l'obligation d'avoir reconnu votre mé-
» rite, & tout ce que je vous dois. Si vous per-
» mettez que j'aye l'honneur de vous voir chez
» vous ce soir, vous recevrez un homme plein
» d'estime & de reconnoissance pour vous, & dé-
» terminé pour l'avenir à mériter, par une conduite
» soutenue, la continuation de vos sentimens. Je
» suis votre très-humble, &c.

Après avoir fait cette lecture, j'ai félicité miss Burchill sur l'approche de ses heureux jours. Elle ne pouvoit trouver de termes pour m'exprimer sa reconnoissance. Le service que je lui ai rendu est des plus importans, & dans ces occasions les paroles sont de peu d'usage; miss Burchill peut être éloquente sans leur secours. Elle a recommencé mille fois à m'embrasser; & dans son transport, elle m'a baigné le cou de ses larmes.

Ma mère est aussi charmée de cet heureux dénouement, que s'il étoit question de ses propres intérêts. Elle a recommandé à miss Burchill d'avoir

l'enfant chez elle, lorsqu'elle recevra la visite de M. Falkland. Il paroît qu'il ne l'a pas encore vu depuis son retour en Angleterre. La crainte de l'attirer des observations, qui pouvoient nuire à la mère, l'a toujours éloigné du quartier où cet enfant est élevé. Miss Burchill a fort approuvé le conseil, & nous a bientôt quittées, pour aller se préparer à l'entrevue dont elle brûle depuis si long-tems de voir arriver l'heure.

A présent, Cécile, s'il convient que je retombe sur moi, ne trouvez-vous pas que pour un... dirai-je pour un amant, M. Falkland a poussé le désintéressement bien loin? C'est avoir donné la plus noble preuve de son estime & de sa déférence pour moi, comme autrefois il m'en a donné plusieurs d'une véritable affection. Si cette miss Burchill ne se rendoit pas digne de lui, je me haïrois mortellement moi-même, d'avoir formé cette union. Mais, avec mille charmes réels, elle a trop d'amour pour ne pas obtenir la possession de son cœur, lorsqu'il va se trouver également engagé, par le devoir & par l'intérêt, à le lui donner entièrement. Toute liaison doit cesser désormais entr'elle & moi. Pour elle, comme pour M. Falkland, cette précaution devient nécessaire: ma présence peut troubler, mais ne peut jamais servir à cimenter la tranquillité de l'un ni de l'autre.

26 Juin.

Miſs Burchill étoit trop empreſſée de nous communiquer ſa joie, pour différer un moment à nous informer de ce qui s'étoit paſſé entr'elle & M. Falkland. Elle accourut hier au ſoir auſſi-tôt qu'il l'eut quittée; il n'étoit guères moins de dix heures.

Elle nous dit qu'il étoit arrivé à ſix; d'un air ſi charmant! elle n'avoit pas manqué de ſe mettre très-élégamment pour le recevoir; & je crois réellement qu'il dût la trouver belle comme un ange. La joie donnoit tant d'éclat à toute ſa figure, qu'elle ne paroiſſoit pas la même femme.

Elle avoit tâché, continua-t-elle, de ſe compoſer pour cette entrevue; elle s'étoit même étudiée à prendre quelque air de dignité; mais à l'approche de ſon conquérant, tout s'étoit évanoui; le tumulte de ſon cœur avoit tellement banni toute eſpèce d'attention, qu'elle ne fut pas capable de nous dire comment elle l'avoit reçu. Elle ſavoit ſeulement, nous dit elle, qu'ayant pris l'enfant qui ſe tenoit à ſa robe, elle l'avoit mis entre les bras de ſon père; & qu'en donnant ordre au petit innocent de le remercier de ſa bonté, elle avoit lâché la bride à ſes larmes. M. Falkland embraſſa ſon fils avec une émotion viſible; & l'ayant mis doucement à terre, il s'aſſit à côté de miſs Burchill. Elle ne ceſſoit pas de pleurer. Ces

énéreuſes larmes, lui dit-il en prenant ſa main, ut un reproche trop vif. Elles viennent, made- oiſelle, d'une tendreſſe que je n'ai pas méritée. ne puis vous regarder, ni ce cher enfant, ſans ugir. Mais vous m'avez pardonné. Ce ſera l'é- de de ma vie de faire votre bonheur à tous deux. h! madame, s'écria-t-elle en me regardant d'un il attendri, concevez-vous quelle délicieuſe joie tte déclaration m'a cauſée, de la bouche du bien- mé de mon cœur? J'ai ſerré ſa main: O mon- eur, votre bonté eſt extrême; comment la re- onnoître jamais! je ne vous demande qu'une grâce: ites moi que l'offre de votre main n'eſt pas tout- -fait involontaire, & je ſuis la plus heureuſe des emmes.

M. Falkland, reprit-elle, s'eſt arrêté un mo- ent: enſuite, avec ſa noble franchiſe, il m'a ré- ondu: vous ſavez, ma chère miſs, avec quel ex- ès de paſſion j'ai toujours aimé madame Arnil. Si madame Arnil n'avoit pas exiſté, je n'aurois pré- éré perſonne à vous: mais lorſque j'ai commencé à vous connoître, je me regardois déjà comme en- gagé avec elle, quoique je ne l'euſſe pas encore ue; & ma connoiſſance ne fit enſuite que ſerrer e lien. Je ne vous en fis pas un ſecret; rappelez- ous quelles furent mes déclarations, après la perte le mes eſpérances. Je n'ai même pas ceſſé, depuis e tems, de l'aimer avec toute l'ardeur de mon

ame. Je l'ai adorée jusques dans les bras d'un mari; & comme c'est mon attachement pour elle qui m'a toujours éloigné de vous, je suis d'assez bonne-foi pour vous avouer que je persisterois encore dans mon obstination, s'il me restoit la moindre espérance. Mais elle m'en a ravi jusqu'à l'ombre. Elle a déclaré qu'elle ne pouvoit jamais être à moi; & du même ton, elle m'a représenté si fortement ce que je vous dois, qu'elle m'a convaincu de l'obligation d'être à vous. Généreuse comme vous l'êtes, mademoiselle, connoissant la force de l'amour, vous me pardonnerez si je vous avoue que madame Arnil est l'arbitre de mon sort, & qu'en me rendant à sa décision, je crois suivre la loi du ciel même. Ainsi, quoique ma conduite n'ait pas d'autre guide qu'elle, ne croyez pas que je cède avec répugnance à sa volonté. Sa vertu, sa religion, la noblesse de son ame, m'ont dicté ce que ma raison me fait approuver. Je suis depuis trop long-tems l'esclave d'une passion sans espérance. J'ai pris la résolution de rompre mes chaînes. Vous, mademoiselle, assistez-moi dans cette entreprise. Je ne doute pas que le tems, joint à mes efforts, aidé par votre tendresse & par votre douceur naturelle, ne me fasse parvenir à la victoire, & ne la rende d'un égal avantage pour vous & pour moi. Mais vous permettrez, mademoiselle, que je renonce pour jamais à voir madame Arnil; c'est pour votre

épos comme pour le mien, que je fais de cét article un des préliminaires de notre union. Mon intention, lorſque vous m'honorez de votre main, ſi de la recevoir, s'il vous plaît, de la vertueuſe miladi Bidulphe. Il vous ſera, ſans doute, agréable que la célébration ſe faſſe abſolument ſans éclat; afin qu'en faveur de notre cher fils, je puiſſe vous préſenter comme une épouſe anciennement reconnue. Je ferai dreſſer dans cette vue, avec toute la diligence & le ſecret poſſibles, des articles dignes de votre mérite & convenables à ma condition.

Il entre auſſi dans mon plan, ſi vous l'approuvez, de partir après notre union pour l'Irlande, où j'ai des terres que je n'ai jamais vues, & que je me propoſois de viſiter, ſi cet évènement, cet heureux évènement (en baiſant ma main) ne s'étoit pas ſitôt accompli.

Pénétrée, ajouta miſs Burchill, du ſentiment de ſa généroſité & de ſa candeur, je n'ai pu me défendre de lever ſa main à mes lèvres; il l'a retirée tendrement, comme s'il eût été confus de ma condeſcendance. Enſuite ayant fait tourner le diſcours ſur des ſujets moins intéreſſans, il a paſſé trois délicieuſes heures avec moi; & lorſqu'il a pris congé, il a fixé vendredi, vendredi prochain, pour le jour de la bénédiction qui doit m'aſſurer de lui pour jamais.

Ce récit, ma chère Cécile, m'intéreſſoit trop, pour n'avoir pas apporté toute mon attention à le retenir, & je vous le rends preſque mot pour mot. Soyez, ſoyez heureuſe, répondis-je à miſs Burchill. Vous devez l'être, ou jamais. Ce que je déſire eſt de vous voir encore une fois, avant que vous ſoyez madame Falkland. Il ne ſe paſſera pas bien long-tems, ſans que ce nom ſoit le vôtre. Ma chère madame! me dit-elle, en paſſant la main flatteuſement ſur mon ſein, je ſuppoſe que tout eſt tranquille ici : elle me regarda fixement; mais, ajouta-t-elle, vous avez le plus noble des cœurs. Je le crois honnête, répondis-je, un peu déconcertée de ſon action & de ſon diſcours. Pourquoi s'adreſſer à moi dans ces termes, ma chère Cécile? Je me flatte de n'avoir laiſſé rien échapper dont elle puiſſe conclure que je vois ſa bonne fortune à regret. Si je l'avois fait, loin cette baſſeſſe du cœur de ton amie. N'eſt-ce donc pas moi, qui rends aujourd'hui cette miſs Burchill l'heureuſe femme qu'elle croit être? Cependant j'avoue qu'il y a quelque choſe dans la conduite de M. Falkland, qui réveille mon eſtime & mon admiration. O! puiſſe-t-il être heureux! ſans quoi je ſerois à la vérité fort miſérable.

Ma mère aſſura miſs Burchill qu'elle prendroit un plaiſir inexprimable à l'unir avec M. Falkland, & la pria de lui faire ſavoir demain à quelle heure

& dans quel lieu la cérémonie doit s'exécuter. Elle répondit que ce ſeroit dans ſa propre chambre, lieu le plus ſecret qu'elle puiſſe choiſir ; & que M. Falkland devoit engager à cet office un miniſtre de ſes intimes amis, ſon compagnon de collége, dont il connoît la diſcrétion.

Les eſprits de miſs Burchill étoient trop émus par la joie, pour la laiſſer penſer au ſommeil. Elle demeura fort tard avec nous ; & notre entretien l'ayant conduite à parler du chagrin qu'elle avoit de perdre ma ſociété, par la réſolution que M. Falkland a priſe de ne me pas voir, ma mère prit cette occaſion pour diſſerter gravement ſur les devoirs conjugaux. Elle commença par applaudir beaucoup à la réſolution de M. Falkland, dont elle fit obſerver que miſs Burchill devoit tenir compte à ſon mari, comme d'un nouveau mérite. Que cette idée, lui dit-elle, ne vous permette jamais d'oublier combien le nœud qui va vous unir eſt reſpectable & ſacré. M. Falkland, voyez-vous, ne veut pas s'expoſer au hazard des moindres tentations, qui puiſſent bleſſer la foi qu'il va vous promettre. Votre ſituation eſt délicate, & demande une extrême circonſpection de votre part, pour conſerver dans ſon cœur le rang qu'il ſemble diſpoſé à vous accorder. Ce n'eſt pas ſur vos charmes perſonnels que je vous conſeille de vous repoſer pour obtenir ou pour fixer les af-

fections d'un homme tel que lui ; vous voyez que ſeuls ils n'ont pu produire cet effet. C'eſt à l'honneur de M. Falkland, plus qu'à ſon amour, que vous devez la juſtice qu'il vous rend ; que jamais cette réflexion ne ſorte de votre mémoire : ſoyez reconnoiſſante ; mais que votre reconnoiſſance ait un air de dignité ; & par votre conduite, convainquez votre mari que votre premier motif, pour déſirer cette union, a toujours été l'honneur : l'amour, à la ſuite de l'honneur, viendra de meilleure grâce.

Le ton libre des inſtructions de ma mère ne me ſurprit pas, parce qu'elle dit toujours ce qu'elle penſe ; mais l'emphaſe de ſa prononciation n'étoit pas ordinaire. Miſs Burchill lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance, & parut entrer parfaitement dans ſa morale. Cependant j'ai pu m'appercevoir que cette leçon ne lui plaiſoit pas.

Après ſon départ, ma mère me dit que ſi ſes avis avoient été un peu durs, elle les avoit jugés néceſſaires. Miſs Burchill, ajouta-t-elle, n'eſt pas tout-à-fait ce que je l'ai crue. Il m'avoit ſemblé d'abord que jamais je n'avois vu tant de réſerve & de modeſtie dans une jeune fille : lorſqu'elle parloit de M. Falkland, c'étoit à la vérité d'un air très-affectueux ; mais avec tant de décence, qu'elle m'avoit convaincue de l'innocence & de la pureté de ſon cœur. Dans ces derniers tems, j'ai remar-

qué que les expreſſions de ſa tendreſſe ont été moins délicates. Il eſt quelquefois ſorti de ſa bouche des ſaillies qui ne conviennent point dans celle d'une jeune fille, & qui m'ont preſque offenſée; & ce ſoir, ſa joie ne connoiſſoit aucun frein. Elle a ſans doute une grande raiſon de ſe réjouir; mais pluſieurs conſidérations devoient réduire cette joie, du moins dans les apparences, aux termes d'une ſatisfaction modérée. Elle aime M. Falkland; mais qu'elle ſe garde de dégoûter un homme ſi ſenſé par une trop vive expreſſion de ſon amour.

L'obſervation de ma mère, & ſa manière de l'exprimer, me frappèrent prodigieuſement. Il eſt vrai que j'avois fait la même remarque; mais comme vous ſavez que ma mère n'eſt pas d'une pénétration extraordinaire, & qu'en général ſes réflexions ſont ſuperficielles, je n'en fus que plus étonnée de l'entendre. Miſs Burchill doit avoir été fort différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui, pour avoir fait, par ſon changement, une ſi forte impreſſion ſur elle. *Pluſieurs conſidérations devroient avoir modéré ſa joie.* Peut-être ma mère a-t-elle voulu dire qu'au milieu de ſa joie, miſs Burchill, avec un peu de réflexion, trouveroit de bonnes raiſons de s'humilier. J'eſpère du moins qu'il ne lui ſera pas tombé dans l'eſprit que la gaieté de cette jeune perſonne ait pu me bleſſer, pour un dénouement que j'ai preſſé avec tant d'ardeur. Ma

mère eſt trop franche, pour ne s'être expliquée qu'à demi. C'eſt peut être un ſimple jeu de mon imagination. Cependant il m'a mortifiée. J'ai dormi peu cette nuit, & je me ſuis levée ce matin à la pointe du jour pour jeter tout ce détail par écrit.

27 Juin.

Miſs Butchill n'eſt venue que ce ſoir, & même aſſez tard. Le plaiſir éclatoit dans ſes yeux. Je lui ai dit à l'oreille : nous partageons votre joie, mademoiſelle, & nous la partageons très-ſincèrement : mais notre ſituation préſente ne nous permet pas de prendre le même air de gaîté, quelque juſte qu'en ſoit la cauſe. Contenez-vous un peu ; ma mère ne trouveroit pas cet air obligeant, à la veille comme nous ſommes, de vous perdre. Elle a ſouri ; & me remerciant du conſeil, elle a compoſé ſur le champ tous ſes traits à tant de décence, je ne dirai pas de gravité, qu'on n'auroit pu découvrir qu'elle fût agitée d'aucune émotion extraordinaire. J'avoue, ma Cécile, que cet empire ſi prompt ſur ſa contenance, m'a cauſé beaucoup d'étonnement. Il m'a fait plaiſir néanmoins, parce que j'appréhendois que ma mère ne trouvât quelque nouveau ſujet de dégoût dans ſa conduite.

Elle nous a dit que M. Falkland lui faiſoit un douaire de mille livres ſterling de rente ; & cela, ſans qu'elle l'eût encore informé de ſa propre fortune.

Dans le tumulte de ſes mouvemens, a-t-elle ajouté, elle avoit tout-à-fait oublié de s'ouvrir là-deſſus avec lui. Généreux mortel! ai-je penſé en moi-même. Enſuite, s'adreſſant d'un air fort grave à ma mère, elle a dit qu'elle comptoit ſur l'honneur de ſa préſence, demain au matin, dans ſon propre appartement, où la cérémonie ſeroit célébrée ſans autres témoins que ma mère même, & l'ancienne femme de charge de M. Falkland; que le jour ſuivant, ils ſe propoſoient de ſe retirer dans la terre de M. Falkland en Hertfordshire, & bientôt après, de ſe mettre en chemin pour l'Irlande. Ma mère, louant la diligence de M. Falkland dans ſes diſpoſitions pour un événement de cette importance, a promis de ſe trouver demain à l'heure marquée.

Rien de ſi décent que la conduite de miſs Burchill, dans cette viſite. Elle a paru fort touchée de notre ſéparation. Mille choſes, nous a-t-elle dit, qui lui reſtoient à régler dans la foirée, ne lui permettroient pas d'être long-tems avec nous. En prenant congé de moi: O la plus digne des femmes, c'eſt elle écrite, je ne vous reverrai pas de toute l'année peut-être; mais la tendreſſe, le reſpect & la reconnoiſſance de mon cœur, auront la même durée que ma vie. Je vous donnerai ſouvent de mes nouvelles, & vous aurez la bonté de m'écrire quelquefois que je ne ſuis pas oubliée. Elle avoit

les larmes aux yeux en m'embraſſant : mais j'ai remarqué qu'elle deſcendoit trop légèrement l'eſcalier, pour avoir le cœur fort ſerré.

Ma mère, dans cette occaſion, a fort approuvé toute ſa conduite. Elle croit, dit-elle, que ce qu'il y avoit de trop libre auparavant dans ſes manières, venoit de l'ivreſſe de ſa joie, pour le changement ineſpéré de ſon ſort; & qu'ayant eu le tems de ſe recueillir, elle a repris naturellement l'air doux & modeſte, que nous prenions plaiſir à lui voir. Le deſſein de cette chère mère eſt de porter demain avec elle une robe des plus riches, & d'un fond bleu, dont elle ſe vêtira chez miſs Burchill; car elle ne voudroit pas paroître en deuil dans cette joyeuſe occaſion. Vous connoiſſez ſon reſpect pour les préſages.

28 *Juin.*

L'importante affaire eſt accomplie, ma Cécile. Miſs Burchill eſt à préſent madame Falkland. Ma mère, qui vient d'arriver, a vu former les indiſſolubles nœuds. Elle dit que la jeune perſonne étoit fort aimable, & qu'il étoit aiſé d'obſerver qu'elle donnoit ſa main de bon cœur. La contenance de M. Falkland étoit libre & gracieuſe; mais, dans ſes attentions pour la compagnie, on voyoit plus de galanterie que de tendreſſe; & tous ces mouvemens étoient ceux d'un homme qui s'efforce de remplir de bonne grâce un devoir, plutôt qu'un

ngagement d'inclination. La dernière partie de otte obſervation eſt de moi, & non de ma mère; nais je l'ai facilement recueillie de pluſieurs petits détails, qu'elle m'a repréſentés à ſa manière, ſans en tirer aucune concluſion.

Il l'a remerciée dans les termes les plus reſpectueux, de l'honneur qu'elle leur a fait, de ſon ancienne affection pour miſs Burchill; mais il n'a pas prononcé mon nom. Tant mieux, ma chère Cécile. J'eſpère qu'il m'oubliera tout-à-fait.

Ma mère eſt auſſi gaie qu'elle puiſſe l'être. C'eſt, dit-elle, un bonheur pour elle & pour moi, d'avoir conduit cette grande entrepriſe à ſa fin; & nous avons uni nos prières pour le contentement mutuel de l'aimable couple. Elle eſt tout-à-fait rendue à ſes anciens ſentimens pour M. Falkland. Quelle pitié, m'a-t-elle dit.... & s'arrêtant, elle s'eſt contentée d'ajouter; mais le ciel fait, ou permet tout, pour le mieux. J'ai compris aiſément ſa penſée; mais je n'ai fait aucune réponſe.

Ils partent demain : que toutes ſortes de félicités les accompagnent!

Je m'attends que le chevalier ſera furieux de ce mariage. Mon dernier refus, joint à mes démarches en faveur d'une femme qu'il n'a jamais pu ſouffrir, pourront l'irriter juſqu'à le rendre irréconciliable avec moi. Je n'y ſais aucun remède. Dans ce que j'ai fait, j'ai cru ſuivre mon devoir; c'eſt

ma consolation : la vie en elle-même est une g
re perpétuelle, & la mienne mérite particuli
mens ce nom.

8 Juillet.

Ma mère est fort éloignée de jouir d'une bo
fanté. Les évènemens de ces derniers jours l'avo
un peu remise en haleine ; mais je m'appe
que le mal gagne du terrein. L'enflure des jam
est revenue, & l'insomnie est continuelle. Je m
bitue d'heure en heure à son dépérissement,
dans d'autres termes, je me prépare au plus g
des maux qui puissent à présent m'arriver. J'es
que l'épreuve ne sera pas au-dessus de mes forc

Juillet,

C'est un orage, ma chère, qui va passer juse
vous ; une lettre de mon frère. J'avois besoin d
incident de cette nature, pour me réveiller de l
soupissement presque léthargique qui se glis
dans toutes mes facultés. M. Falkland a sans do
informé le chevalier de son mariage. Observez
vous prie, le ton fraternel.

6 Juin.

» Madame Arnil, car je désavoue tout lien
» parenté avec vous, une lettre qui m'arrive
» moment, m'informe que vous avez absolum
» rejeté M. Falkland, & qu'il est marié à
» Burchill. A l'égard du premier point, que
» re folie retombe sur vous. Le tems ne
» manqu

» manquera pas pour le repentir ; & je n'ai pas
» besoin de vous souhaiter d'autre punition que
» les suites infaillibles, sur-tout de ma part, de
» votre attachement obstiné à vos folles & roma-
» nesques opinions. Mais quelle aveugle & noire
» infatuation a pu vous faire employer tout votre
» ascendant sur un homme à qui vous avez tant
» d'obligations, pour le précipiter dans l'abîme ?
» C'est vous, je le sais, qui causez sa perte. Il n'a
» pu pousser la folie si loin, sans votre influence.
» Vous & ma mère, vous croyez avoir fait une ac-
» tion fort chrétienne : mais vous en avez fait une,
» pour laquelle j'appréhende que le pauvre Fal-
» kland n'ait raison de vous..... Je supprime le
» terme choquant que mon indignation me pré-
» sente.

» Pourquoi m'a-t-on dérobé ce précieux dessein
» de marier mon ami à l'insinuante petite vipère ?
» Peut-être aurois-je arrêté le mal ; car je ne puis
» croire que si vous ne vous en étiez pas laissé im-
» poser, vous eussiez voulu pousser vos chimé-
» riques notions d'honneur à de tels excès. Vos in-
» tentions peuvent avoir été bonnes ; mais tel
» a toujours été votre malheur particulier, que
» vos bonnes vues n'ont produit que de mauvais
» effets : cette dernière action en sera, je crains,
» une triste preuve. J'ai pris soin de vous précau-

» tionner dans le tems contre cette femme ; mais
» envain : mes avis ont toujours été mépriſés.
» Je finis, ſur cet odieux ſujet. Ce qui eſt fait,
» eſt irrévocable : mais je crois que vous ſerez fort
» embarraſſée à répondre pour vous-même, ſi vous
» apprenez un jour que vous avez condamné un
» homme du plus noble caractère du monde, à
» paſſer ſa vie dans les bras d'une proſtituée.

O Dieu ! ma Céçile, la barbarie fut-elle jamais pouſſée ſi loin ? Avec quelle implacable averſion il pourſuit cette pauvre fille ! mais que peut ſignifier l'horrible épithète, par laquelle il termine ſa lettre ? Sûrement, miſs Burchill ne mérite pas ce nom. Sa foibleſſe pour M. Falkland ne peut entraîner une ſi déteſtable accuſation. Si mon frère a fait quelque choſe de plus que moi, que ne me l'a-t-il appris d'abord ? Il eſt impoſſible. Que ſon averſion pour elle le rend injuſte & cruel ! Ce qu'il dit de vrai, c'eſt que je ne me pardonnerois jamais ſi j'avois ſervi à rendre M. Falkland malheureux ; & ſon obſervation, qu'il n'eſt jamais réſulté que du mal de mes bonnes intentions, ſeroit horriblement vérifiée, ſi ce mariage devenoit infortuné.

20 *Juillet.*

Je reçois une lettre de madame Falkland. Elle eſt arrivée fort heureuſement avec ſon mari dans

leur terre d'Irlande, qui eſt ſituée au nord à trente milles de la capitale. La peinture qu'elle me fait du pays eſt très-agréable; mais cette terre n'étant pas bâtie, ils ſe ſont logés chez le receveur.

Sa lettre contient les plus vives expreſſions de la félicité dont elle jouit. Elle ne changeroit pas ſon ſort, dit-elle, contre celui de la plus grande reine du monde. Puiſſe-t-elle continuer de mériter ſa bonne fortune, & rendre ſon cher mari auſſi content de ſon ſort qu'elle l'eſt du ſien! Je triompherai alors des viles inſinuations du chevalier.

Il m'arrive auſſi une réponſe de miladi V.... à la lettre que je lui avois écrite, pour l'informer du mariage de M. Falkland. Comme je ſavois qu'elle n'avoit pas eu de ſes nouvelles depuis ſon retour en Angleterre, je doutois qu'il l'eût inſtruite du changement de ſa ſituation, & je trouve effectivement qu'il ne l'a pas fait. Miladi n'ayant pas ſu ſa première liaiſon avec miſs Burchill, que je vous ai déjà dit qu'elle connoiſſoit, & dont elle avoit une très-favorable opinion, elle ne me marque aucun déplaiſir de cette alliance: mais elle me dit qu'elle le ſuppoſe marié de chagrin après mon refus, dont je lui donnois les principales raiſons dans ma lettre, à l'exception de celles qui regardoient miſs Burchill, & qui pour leur intérêt commun doivent être enſévelies. Elle ne veut pas, dit-elle, » condamner la délicateſſe de mes ſenti-

» mens, quoiqu'elle ſouhaitât beaucoup que j'euſſe
» pu la ſurmonter, parce qu'elle eſt ſûre que M.
» Falkland ne peut être heureux qu'avec moi.

Il ſe trouve ici une lacune d'environ deux mois, pendant leſquels il ne paroît pas qu'il ſoit arrivé rien d'important.

21 *Septembre.*

Le tems, ma Cécile, le tems approche où ton amie ſera pauvre & deſtituée de tout. Ton généreux cœur te fera prendre une part plus qu'égale à mon infortune, par cette réflexion apparente, qu'il n'eſt pas en ton pouvoir de m'aſſiſter. La connoiſſance, ma chère, que vous m'avez donnée des affaires de votre mari, me fait comprendre ſa ſituation; & ce ne ſeroit pas dans ces circonſtances que je vous communiquerois mes propres craintes, ſi je n'étois dans la plus étroite obligation de ne rien cacher à l'amie de mon cœur.

Mon frère a rompu tout commerce avec nous; je n'ai rien à me promettre de lui; & je ne connois perſonne au monde, excepté vous, à qui je vouluſſe être redevable dans cette occaſion. Je n'ai déjà que trop ſoupiré ſous le poids de ces cruelles faveurs dont on ne peut s'acquitter.

Ma mère marche à grands pas vers un meilleur monde. Elle voit l'approche de ſa fin d'un œil tranquille, & la perſpective de ſon heureux ave

nir avec une ſi pieuſe joie, que j'ai preſque honte de pleurer ſa perte. Quelle autre raiſon puis-je avoir de la regretter, que mon propre intérêt? Il eſt vrai que la mort d'une mère tendre, d'une amie fidelle, dans un tems où toutes les autres conſolations ſont évanouies, eſt un mal dont on voudroit pouvoir ſe garantir, ou du moins qu'on ſouhaiteroit de voir long-tems différé : mais quand je conſidère ſon avantage, dois-je écouter ce déſir? La vie n'eſt qu'un fardeau pour elle; ſes infirmités ſont douloureuſes, & ſa guériſon déſeſpérée... Je la vois languir de l'impatience d'être ſoulagée, & d'obtenir la récompenſe de ſes vertus, qu'elle ne peut eſpérer de ce côté du tombeau.

Si nous avions un ami, que ſa compaſſion pour nos maux & nos beſoins fît conſentir à vivre avec nous, quoique ſous le poids des ans & des ſouffrances du corps, & que cet ami fût invité à paſſer dans une région éloignée, avec aſſurance d'y retrouver la ſanté, d'y voir renouveler ſa jeuneſſe, & d'y poſſéder toutes les richeſſes, l'autorité, les honneurs, & tous les plaiſirs accumulés que ce monde peut offrir; ne rougirions-nous pas de témoigner, par nos regrets ou nos plaintes, le moindre déſir de l'arrêter, c'eſt-à-dire, de le priver des biens qui l'attendent? Quel autre motif que celui d'un amour-propre, inſenſible à l'amitié, pourroit nous en inſpirer la penſée? Combien donc, com-

bien plus désirable est le changement que ma mère a devant elle, avec l'espérance la mieux établie?

Mais l'idée de la mort est terrible. Oui, pour ceux qui sont aveuglés par leurs préjugés. Depuis long-tems, chère amie, j'ai fait mon principal exercice de me familiariser avec elle, & de la considérer uniquement comme le nom d'un pays par lequel ma mère doit passer pour arriver dans une délicieuse contrée, où de puissans bienfaiteurs l'invitent, & où je suis sûre de la suivre. Tel est maintenant mon tour d'esprit. Jugez si cette philosophie sera capable de me soutenir contre le coup que j'attends.

15 *Septembre.*

Il est bien étrange, ma Cécile, que cette meilleure des mères, dont j'ai tant de fois éprouvé la tendresse, ne témoigne pas aujourd'hui la moindre inquiétude sur l'état abandonné dans lequel sa perte va me laisser. Ses pensées ont de plus grands objets; elle paroît dégagée de tous les attachemens terrestres.

Je suis prête à vous quitter, me disoit-elle il n'y a qu'un instant, & je n'ai à vous laisser pour héritage, que la bénédiction d'une mère. Ma mort met votre frère en possession de tout. Je souhaiterois, ma fille, que vous fussiez du moins en état de mener une vie douce; mais contentez-vous du peu qui vous reste, & supportez votre sort avec la

réſignation qui convient à vos principes. Je vois quelle eſt votre affliction de l'extrême abattement où je ſuis réduite ; jugez mieux des apparences, & conſolez-vous, a-t-elle ajouté avec un ſourire. Vous me verrez bientôt délivrée. Elevez vos deux enfans dans les maximes que j'ai eu le bonheur de vous inſpirer, & la protection du ciel ne leur manquera jamais.

Elle m'a dit, en finiſſant avec peine, qu'elle ſe ſentoit un peu aſſoupie, & qu'elle me prioit de la laiſſer ſeule pour quelques minutes. Je l'ai quittée dans l'eſpérance qu'elle alloit un peu dormir. Sa reſpiration eſt ſi difficile, qu'elle ne peut demeurer au lit, & que ſon ſommeil eſt ſans ceſſe interrompu. Elle eſt aſſiſe dans un fauteuil, & ſoutenue par des oreillers.

Que je ſens de peſanteur & d'abbatement dans mes eſprits ! mais je ſais de quoi je ſuis menacée, c'eſt quelque choſe.

C'en eſt fait. Ma mère, ſainte femme ! n'ouvrira les yeux que pour une joyeuſe réſurrection. Ah ! ma chère, la mort n'a pas de terreurs, quand elle ne nous ſurprend pas ſans préparation. Je ſuis retournée dans la chambre de ma mère, une demi-heure après en être ſortie à ſa prière. Je l'ai trouvée renverſée ſur le dos de ſon fauteuil ; les yeux fermés, avec un air de complaiſance répandu

sur son visage ; ce qui m'a fait croire son sommeil plus tranquille & plus profond qu'il n'étoit ordinairement. Je me suis placée près d'elle, pour admirer son aimable contenance, & j'y ai passé quelques minutes sans m'appercevoir qu'elle ne respiroit plus. J'ai pris une de ses mains ; elle étoit sans pouls ; & j'ai bientôt reconnu que l'heureuse ame étoit échappée de son logement de boue. O! puisse ma fin ressembler à la sienne. Nul murmure ; non, non, ma chère Cécile ; je serai la patience même.

25. *Septembre.*

J'ai fait transporter les restes de ma bienheureuse mère en Wiltshire, pour y être déposés avec nos ancêtres. Le jour même de sa mort, je n'ai pas manqué d'en rendre compte à mon frère : il ne m'a pas encore fait de réponse. Fils dénaturé ! Mais je veux suspendre mes reproches. Quelque accident imprévu peut l'avoir empêché de m'écrire aussitôt qu'il a reçu ma lettre ; il n'a jamais oublié le respect qu'il devoit à sa mère. Depuis quelque tems néanmoins il nous avoit extrêmement négligées : sa femme, vaine, impérieuse, le gouverne entiérement.

A présent, ma chère, je dois penser à quelque retraite, qui convienne à l'état de ma fortune. Tout mon revenu ne payeroit pas la moitié de mon loyer, si je gardois le grand logement où

j'étois avec ma mère. Ma pauvre Betty, que cette penſée m'afflige ! ſera obligée de chercher une autre maîtreſſe, qui puiſſe lui faire le ſort qu'elle mérite. Je l'ai déjà prévenue : elle répond que je la ferai mourir de chagrin, ſi je lui parle de me quitter. Il vous faut une ſervante, m'a-t-elle dit, de quelque ordre qu'elle ſoit; pourquoi ne ſeroit-ce pas moi comme une autre? Betty, ai-je répliqué, ſi j'étois en état de vous faire un traitement convenable, vous ne me quitteriez pas : mais il ne m'eſt pas poſſible de vous donner les gages qu'une fille telle que vous a droit d'eſpérer; je ferai à l'avenir ma propre ſervante. Jamais, madame, s'eſt écriée l'honnête créature en fondant en larmes; jamais, pendant que j'aurai des mains pour vous ſervir. Permettez que je demeure auprès de vous & des deux chers enfans : je ne vous demande rien; je n'ai beſoin de rien. Votre bonté vous a rendue ſi libérale pour moi, que je ſuis sûre d'avoir aſſez de nippes pour le reſte de mes jours. Si je ne pouvois me réduire au même genre de vie que ma maîtreſſe, je ſerois une miſérable préſomptueuſe. Mes larmes ont remercié cette reconnoiſſante fille; & la prenant par la main, je lui ai dit que je ne penſois pas encore à nous ſéparer, mais que lorſqu'il ſe préſenteroit quelque occaſion avantageuſe pour elle, je la forcerois de l'embraſſer.

Mon deſſein eſt de me retirer dans quelque

village éloigné de Londres, & là, de louer
petite chaumière, ou de me mettre en pen
avec mes enfans chez quelque honnête ferm
comme je le trouverai plus convenable. Cinqu
livres ſterling par an, ne mettront pas fort à l
trois perſonnes élevées dans l'abondance; m
heureuſement mes petites filles ne peuvent en
être bien ſenſibles à ce changement; & lorſqu'
ſeront plus avancées en âge, j'eſpère qu'elle
trouveront aſſez endurcies à la pauvreté par l
bitude, pour ne pas prétendre à ce qu'elles ne p
roient obtenir ſans danger pour leur vertu.

28 *Octobre.*

Après avoir acquitté les frais des funéraille
ma mère, ſatisfait à mon loyer, & payé quel
autres dettes, il me reſte à peine ce qu'il faut
être à couvert du beſoin, juſqu'au terme de
petit revenu. Ainſi, n'étant rien moins qu'en
d'entreprendre un voyage avec ma petite fam
je ſuis obligée de différer l'exécution de mon
jet; d'autant plus que je ſuis encore incertain
lieu où je fixerai ma réſidence. D'un autre c
quoique je n'attende rien de mon frère, j
veux pas lui donner un nouveau prétexte de
proche, tel qu'il l'auroit aſſez juſtement, ſi je
tois Londres ſans l'avoir conſulté, ou ſans avo
la patience d'attendre ſon retour. Je vais

chercher un logement de bas prix, où je me déroberai à toutes mes connoiſſances juſqu'à l'arrivée du chevalier.

28 *Octobre.*

Que vous me conſolez, chère amie, par l'obligeante approbation que vous donnez à ma conduite ! Depuis hier au ſoir que votre dernier paquet me fut remis, je ſuis plus tranquille, plus contente de mon ſort. Je ne pouvois, dites vous, après la parole que j'avois donnée à miſs Burchill, me diſpenſer de faire tous mes efforts pour le ſuccès de ſon mariage avec M. Falkland. Il eſt très-certain que je ne le pouvois pas; mais j'aurois voulu que vous fuſſiez plus entrée dans mes ſentimens, à l'égard de ces délicateſſes ſur leſquelles vous jugez qu'on auroit pu paſſer, ſi cette jeune perſonne n'avoit pas fait naître un autre obſtacle. Je n'ai pu lire votre ſouhait ſans ſourire, quoiqu'il ne ſoit pas chrétien : mais, ma chère, quand il ſeroit exaucé, croyez-vous M. Falkland aſſez deſtitué de raiſon, ou même de ſentiment, après ce qui s'eſt paſſé, pour perſévérer? Ou, s'il en étoit capable, croyez-vous que je puſſe avoir l'ame aſſez baſſe pour devoir à ſa généroſité mon pain & celui de mes enfans? Souhaiteriez-vous, ma Cécile, de voir votre amie à ce point d'humiliation ? Non, il n'eſt pas au pouvoir de la froide & dure main de la pauvreté même, de me réduire

ſi bas. Mais quel beſoin de former des réſolutions, ou même de déclarer mes ſentimens, ſur ce qui ne peut jamais arriver? Cependant je vous vois bien perſuadée que mon cœur s'eſt fait quelque violence. Vous le connoiſſez ſi bien, ce cœur, que j'entreprendrois envain de vous cacher ce qui s'y paſſe de plus ſecret. Je vous avoue dans l'honnêteté de mes principes, que je ſens à préſent mon malheur dans toute ſon étendue. Je jette les yeux derrière moi, je fais une revue du paſſé, & je ſuis forcée de reconnoître que jamais femme n'eut un ſort tel que le mien.

La perte de l'eſpérance, dans un premier amour, a toujours paſſé pour un de ces grands chagrins que le tems même eſt à peine capable de ſurmonter; mais ce n'eſt peut-être que dans le cas où le cœur, extrêmement facile à bleſſer, tel que celui de miſs Burchill, ſe laiſſe abîmer ſi profondément dans cette paſſion, que tous les autres devoirs de la vie s'y trouvent auſſi comme abſorbés. Ajoutez qu'un tour d'eſprit indolent, le défaut d'occupations raiſonnables, peut être celui d'un nouvel objet, contribuent encore à nourrir & fortifier le mal. Vous ſavez que ce cas n'étoit pas le mien. Je conviens d'avoir aimé, mais avec la modération de la vertu; & quoique le renverſement de mes eſpérances m'ait fort affligée, il ne m'a pas terraſſée. Je me ſuis armée de tout mon courage, & je

crois avoir été victorieuse avant mon mariage même; mais je suis sûre du moins d'avoir triomphé après la célébration. Je formai alors un nouveau plan de bonheur, qui fut quelque tems sans trouble : je ne puis encore rappeler sans amertume, comment il fut renversé. Vous n'avez pas oublié ce que je souffris, lorsque je me vis privée de l'affection de mon mari, & soupçonnée d'un crime, dont le seul nom révoltoit mon ame. Mais il plut à la justice du ciel de me délivrer de cette horrible infortune, & je crois que les plus heureux jours de ma vie furent ceux que je passai avec M. Arnil après notre réunion : j'éprouvai alors que le cœur peut aimer une seconde fois, avec une ardeur sincère. Bientôt je me retrouvai plongée dans l'affliction, par la mort d'un mari que ses infortunes m'avoient rendu plus cher que jamais. Ma douleur fut proportionnée à mes sentimens. Cependant, ma chère amie, le tems, qui triomphe de tout, auroit pu fermer cette plaie comme la première; & quelques années, très-peu d'années, m'auroient disposée peut-être à reconnoître la constante passion de M. Falkland, si quantité de fâcheuses circonstances ne s'étoient fortement opposées à notre union. Dans l'opinion que j'avois des obstacles, j'ai cru suivre les loix de la raison & de la vertu, en persuadant à M. Falkland d'épouser miss Burchill. Il me semble en-

core que j'aurois été fâchée, mortifiée, qu'il l'eût rejetée, & j'étois déterminée à ne le revoir jamais. Cependant que le cœur humain eſt trompeur! Cette même action, que j'ai pouſſée avec tant de ſoins, & ſur laquelle j'avois fondé une ſorte de ſatisfaction pour moi-même, n'a ſervi qu'à ruiner ce peu de tranquillité d'eſprit, que j'avois commencé à goûter. Sûrement cet homme eſt né pour me cauſer une variété de tourmens. Si j'ai vu tourner malheureuſement mon premier amour, j'avois du moins le ſentiment du devoir pour me ſoutenir. Si j'ai ſouffert par rapport à lui, d'outrageantes & cruelles imputations, l'innocence de mon cœur m'a donné la force de les ſupporter. Mais il a trouvé lui-même le moyen de me punir, ſans me laiſſer la moindre reſſource pour ma défenſe ou ma conſolation. Ma fierté ne m'eſt d'aucun uſage; il s'eſt élevé au deſſus de tout dans mon eſtime. Toute ſa conduite, ſi généreuſe, ſi naïve! Un amour ſi déſintéreſſé, ſi conſtant! Quelles nobles, quelles ſingulières preuves ne m'en a-t-il pas données? Et pour couronner le mérite d'une paſſion ſans exemple, quel triomphant ſacrifice a-t-il fait d'une paſſion indomptable, aux motifs communs de la raiſon & de l'humanité? Il m'a laiſſée, ma Cécile, les yeux attachés ſur lui, dans un raviſſement de reconnoiſſance & d'admiration, & ſoupirant quelquefois

peut-être du regret que nos deſtins ayent rendu notre union impoſſible. Mais ſi je ſoupire quelquefois, ce n'eſt pas pour les avantages de la fortune dont j'aurois pu jouir avec lui. Non, non, dans les embarras où je ſuis plongée, je ne porte pas envie à la ſplendeur & à l'abondance de miſs Burchill. Si de tels motifs avoient été de quelque poids pour votre amie, elle auroit été aſſez lâche pour ſe diſpenſer du rôle qu'elle a fait. Ce ſont les perfections de l'ame qui raviſſent mon eſtime dans cet homme. Nos ames, je crois, ont entr'elles quelque choſe d'homogène; & dans l'origine, elles étoient déſignées l'une pour l'autre. Si je croyois la doctrine qui ſuppoſe de petits génies officieux, préſidant ſur les actions des hommes, je pourrois m'imaginer que les deux nôtres ſont d'une eſpèce maligne, & qu'ils ſe ſont joints au démon actif de miſs Burchill pour croiſer & troubler toutes nos meſures.

Il ne me reſte à préſent qu'à prier pour le bonheur d'un homme qui s'eſt remis à ma volonté, de la déciſion de ſon ſort dans ce monde, & de ſupplier le ciel qu'il ne tombe jamais dans la fatale ſituation dont mon frère le menace avec tant de barbarie, dans ſa mépriſable lettre.

Je reviens à moi, c'eſt-à-dire à l'état de mes affaires, que je crois pouvoir nommer l'arrière-

» ſes douleurs ; la dame, de ſon argent, & de
» ſa vertu, s'il faut croire qu'elle en ait, car elle
» a ſans ceſſe les cartes dans ſes mains. Sous la
» conduite d'un ſi bon guide eſt auſſi venue une
» nièce du mari, jeune, extrêmement jolie, non
» moins innocente, & la meilleure danſeuſe que
» j'aie vue. Je ne ſais comment elle s'eſt aviſée
» de prendre pour moi des ſentimens que j'é-
» tois fort éloigné, je te jure, & tu m'en croiras
» ſans peine, de penſer à faire naître, ou de
» vouloir augmenter. Tu ſais quel mépris j'ai tou-
» jours eu pour le vil triomphe d'obtenir un cœur
» avec lequel je ne puis faire l'échange du mien.
» Je n'ai vu croître cette inclination qu'avec peine ;
mais habitant la même maiſon, & rencontrant
» tous les jours la jeune perſonne ſur mon paſ-
» ſage, il ne m'a guères été poſſible de l'éviter
» autant que je l'aurois déſiré. Je me ſuis fort
» bien apperçu que ſa tante avoit les yeux ſur
» moi, & cherchoit auſſi à m'inſpirer du goût
» pour ſa nièce. Ses vues, que j'ai cru pénétrer,
» m'ont tenu en garde ; & toute exercée qu'elle
» paroît dans les affaires d'amour, je crois qu'elle
» commençoit à déſeſpérer de parvenir à ſes fins.
» Cependant l'inclination de la nièce ſembloit
» croître ; deux beaux yeux me le diſoient chaque
» jour, & j'étois en vérité ſur le point de fuir pour
» me garantir de cette douce contagion, lorſqu'un

» incident, que je ne pouvois prévoir, a renverſé
» toutes mes bonnes réſolutions.

» Il s'étoit paſſé deux ou trois jours, ſans que
» la jeune perſonne eût paru; & je demandai
» civilement de ſes nouvelles. La tante me ré-
» pondit, avec un myſtérieux ſourire; la pauvre
» enfant n'eſt pas bien. Que n'entrez-vous, pour
» ſavoir d'elle-même comment elle ſe porte?
» Très-volontiers, répliquai-je, ſi cette liberté
» m'eſt permiſe; & je penſois littéralement à
» m'approcher de ſa porte, pour m'informer de
» ſa ſanté. Vous êtes cruel, reprit la tante: vou-
» driez-vous me perſuader que vous ne vous êtes
» pas apperçu de l'amour qu'on a pour vous? Ho!
» madame, ſerviteur. Si vous me croyez ſi vain,
» je vous rends grâce de la raillerie. Allons, me
» dit-elle, laiſſez l'affectation; nous prendrons le
» thé avec elle cet après-midi. Franchement, ré-
» pondis-je, ſi vous penſez comme vous le dites,
» je ne crois pas devoir accepter la grâce que vous
» me faites. Je ne ſuis pas aveugle pour le mé-
» rite de votre chère miſs; mais j'ai le malheur
» de ne pouvoir lui rendre le retour qu'elle mé-
» rite. Je jugeai, mon cher Bidulphe, que l'oc-
» caſion m'obligeoit d'être ſérieux.

» Si vous n'avez pas d'amour, me dit-elle, vous
» aurez du moins un peu de complaiſance. Où
» eſt le barbare qui refuſeroit de voir une femme

» mourante pour lui? Je lui ai promis de vous
» amener; elle vous attend. De quoi donc le char-
» mant homme eſt-il effrayé? ajouta-t-elle, en
» me paſſant la main ſur la joue; je ſerai pendant
» tout le tems avec vous. Tu vois, mon ami, qu'il
» étoit impoſſible de dire non; je promis ce qu'elle
» déſiroit.

» Vers les ſix heures, elle vint frapper à ma
» porte; & jetant les yeux dans ma chambre,
» elle demanda ſi le froid Narciſſe étoit prêt? Je
» m'avançai pour la recevoir. Elle me mena droit
» à la chambre de ſa nièce. La jeune miſs étoit
» pâle & languiſſante, mais n'en paroiſſoit pas
» moins jolie. Sa ſituation m'affligea réellement;
» & je lui parlai de ſa ſanté avec le plus ſincère
» intérêt. Le thé fut ſervi. Je ne laiſſai pas tom-
» ber la converſation; mais je ſuis trompé, ſi je
» n'évitai pas l'air trop familier.

» Après avoir pris le thé, la tante jeta les yeux
» ſur ſa montre, quitta vivement ſa chaiſe, dit
» qu'elle ſe faiſoit attendre pour une partie de jeu
» promiſe; & me regardant, j'eſpère, monſieur,
» me dit-elle, que vous aurez la bonté de tenir
» compagnie quelques momens à ma nièce. Com-
» me elle prit auſſitôt ſon chemin pour ſortir;
» j'allai après elle, je la priai d'accepter ma main
» juſqu'à ſa chaiſe-à-porteurs, dans la vûe de pren-
» dre cette occaſion pour m'évader, & très-réſolu

» de quitter la maiſon dès le jour ſuivant. Mais
» la coquette étoit préparée à mon compliment;
» & proteſtant que pour aller à deux pas elle n'a-
» voit pas beſoin de guide, elle me repouſſa dans
» la chambre, qu'elle eut même l'adreſſe de fer-
» mer ſur moi. Que va devenir ton pauvre ami,
» chevalier? Ma ſituation n'étoit-elle pas dange-
» reuſe, & réellement critique? Paſſons; la pru-
» dence fut oubliée, & je trouvai le cœur de la
» jeune miſs beaucoup trop tendre.

» C'eſt le premier remors que j'aie reſſenti. Je
» n'avois jamais rien fait de propre à m'en inſpi-
» rer. Je m'accuſe d'indiſcrétion; mais je n'ai pas
» à me reprocher d'avoir aggravé ma faute par
» des promeſſes & des ſermens, qu'on puiſſe me
» rappeler en face. Je n'en fis d'aucune ſorte. Le
» folâtre amour fit tout, & conduiſit à ſon pro-
» pre autel une victime volontaire, qui n'exigea
» rien pour le ſacrifice qu'elle offroit. Ajouterai-
» je que de ma part, elle ne reçut que des té-
» moignages d'un repentir inutile?

» Il n'y a rien à préſent qui pût me cauſer au-
» tant de plaiſir, que d'apprendre que cette fille
» me hait cordialement, quoiqu'elle ne penſe pas
» que je lui en aie donné ſujet.

» Elle ne peut prétendre à des réparations; loin
» cette penſée. Je ne me regarde pas comme li-
» bre; mais dans cette ſuppoſition même, je ne

» l'odieuſe conduite de ſa tante ; mais elle ne me
» fait aucun reproche. Elle ne le peut avec juſti-
» ce : cependant je ſouhaiterois qu'elle m'en fît ;
» il me ſemble que je m'en ferois moins à moi-
» même.

» L'aventure eſt des plus folles, & j'en ſorti-
» rai le plus honnêtement qu'il ſera poſſible. Je
» te prie, Bidulphe, dis-moi quelque choſe de
» propre à me rendre le courage, & tâche de me
» réconcilier avec moi-même. Je t'ai fait ſouvent
» mon confeſſeur ; mais je n'ai jamais eu tant be-
» ſoin d'abſolution ; & jamais auſſi je n'y ai tant
» eu de droit ; car je ſuis réellement pénétré de
» repentir, & je parois ſi confus que je te ferois
» pitié. Ma honte eſt extrême, de m'être laiſſé
» ſurprendre & précipiter dans une folie ; moi qui
» connoiſſant l'impétuoſité naturelle de mon ca-
» ractère, devois être aſſurément ſur mes gardes.

» Je ne finirai pas ſans te dire, que ce matin
» même la précieuſe tante, au lieu de me rendre
» mes deux cens guinées, eſt venue me ſupplier
» très-modeſtement de lui en prêter cent autres,
» pour retirer des boucles d'oreilles de diamans
» que d'autres beſoins l'ont forcée de mettre en
» gage ; & n'épargnant pas les flatteries, elle m'a
» juré qu'avant la quinzaine elle ſeroit en état de
» me payer tout d'une partie de quelques billets
» dont elle devoit toucher la valeur. J'ai été aſſez

vée dans la mémoire de ma mère, agit puiſſamment ſur ſon eſprit. Avec ſa vertu, elle étoit ardente dans ſes paſſions, ſujette aux impreſſions profondes, & toujours étroitement attachée aux opinions dont elle étoit une fois remplie. Son éducation avoit été grave & retirée; mais ſes idées du genre humain s'étoient formées ſur celles de ſon père & du mien, qu'elle m'a toujours repréſentés comme deux hommes d'une vie exemplaire. Je répète que toutes ces conſidérations juſtifient entièrement la conduite de ma mère, à quelque point, ma chère Cécile, que votre malheureuſe amie en ait ſouffert.

31 *Octobre.*

Je ſuis à préſent fixée dans un logement fort humble. L'avouerai-je, ma Cécile? Ce changement m'a frappée. Une chambre au ſecond étage, un cabinet avec une petite antichambre, compoſent tout mon appartement; c'eſt-là que je me ſuis renfermée ce ſoir avec ma Betty & mes deux enfans. Nous n'avons pas eu beaucoup d'embarras à déménager, n'ayant à prendre avec nous que nos hardes, ſeul bien de ce monde que je poſsède à préſent.

Dans ma dernière lettre à miladi V.... écrite deux ou trois jours avant la mort de ma mère, je n'ai pas parlé de ſa dangereuſe ſituation. Je connois le bon & généreux naturel de cette charmante

amie ; mais je lui ai déjà trop d'obligations pour vouloir impoſer à ſon amitié de nouvelles charges, dont je ſuis ſûre qu'elle n'auroit que trop d'empreſſement à s'acquitter, ſi je l'avois informée de mes embarras. Ainſi je veux différer le plus long-tems qu'il ſera poſſible à lui donner avis de ma perte ; & lorſque je le ferai, je ne lui donnerai pas lieu de ſoupçonner que mon frère m'ait entièrement abandonnée. C'eſt le parti qu'il a pris ; tout m'oblige de le croire. Autrement, dans l'eſpace de quinze jours, il auroit trouvé le tems de m'écrire. Je n'attends de lui ni civilités, ni tendreſſe ; mais le ſujet de ma lettre demandoit quelque témoignage d'attention.

2 *Novembre.*

Betty vient d'apprendre que miladi Bidulphe eſt à Londres. Elle a rencontré un de ſes gens, qui lui a dit que mon frère n'eſt pas revenu avec elle. Il paroît qu'ils ſe ſont ſéparés en chemin. Le mari eſt allé viſiter les terres de Wiltshire, qui ſont maintenant à lui ; & ſa femme a mieux aimé revenir droit à Londres. Elle y eſt depuis quatre ou cinq jours, quoiqu'elle n'ait pas encore daigné me faire avertir de ſon retour. Ce n'eſt pas qu'il lui ſoit difficile de me découvrir ; car j'ai laiſſé mon adreſſe dans le logement que j'ai quitté, avec ordre de recevoir les meſſages, ou les lettres qui peuvent venir pour moi ; & j'ai prié ſeulement nos

anciens hôtes de ne pas apprendre à ceux dont les visites me sont indifférentes, le nom de ma nouvelle demeure.

Quoique le chevalier, avec son emportement ordinaire, m'ait renoncée pour sa sœur, il me semble que n'ayant jamais désobligé sa femme, je pouvois m'attendre qu'elle ne s'écarteroit pas assez des termes communs de l'humanité & du savoir vivre, pour ne prendre aucune sorte d'intérêt à la sœur de son mari, dans une affliction si récente, que le devoir l'oblige de partager. Cependant, loin de témoigner que je me ressente de ce mépris, je suis résolue de lui envoyer Betty, pour savoir des nouvelles de sa santé, & lui demander quand elle attend mon frère à la ville.

Betty a fait sa commission. Il faut que je vous apprenne d'après elle, la conversation qu'elle vient d'avoir avec miladi Bidulphe.

Elle a fait rendre d'abord, & très-respectueusement, son message par un des gens de livrée, pendant qu'elle est demeurée sous la porte, pour attendre la réponse, quoique sa jolie figure & sa propreté l'ayent fait inviter par ce domestique à monter chez la femme de charge.

Miladi, qui étoit seule dans l'appartement, lui a fait dire d'entrer. Votre maîtresse, ma fille, lui a-t-elle dit, veut donc savoir si son frère est à la

ville. Il eſt ſurprenant qu'après la lettre qu'elle a reçue de lui, elle ait pu s'imaginer que mon mari veuille entrer dans ſes affaires ? Savez-vous ce qu'elle déſire de lui ? je ſuppoſe que vous êtes du ſecret. J'ignore, madame, a répondu ma pauvre Betty, quelles ſont les affaires de ma maîtreſſe ; mais je me figure que dans ſa triſteſſe, ce ſeroit une conſolation pour elle de voir ſon frère. Je ne ſais, a répliqué miladi, ce qui peut l'affliger tant. L'âge & les infirmités de ſa mère ont dû lui faire prévoir ſa mort, & je ſuppoſe qu'elle n'eſt pas dans le beſoin. L'ingénue Betty déclare qu'elle a rougi de l'indifférence avec laquelle on a fait cette réplique. Non, madame, a-t-elle dit, ma maîtreſſe n'eſt pas réduite au dernier beſoin ; mais vous comprenez qu'avec deux enfans, & ſans autre bien que cinquante livres ſterling de rente, elle n'eſt pas fort à l'aiſe. Que me dites-vous, ma bonne ? s'eſt écriée miladi ; il eſt impoſſible que miladi Bidulphe n'ait pas laiſſé bien de l'argent après elle. Son fils, j'en ſuis sûre, ne doit s'attendre qu'à ce qu'on n'aura pu lui conteſter par la loi. Betty s'eſt contentée de répondre : miladi Bidulphe n'a pas laiſſé après elle plus qu'il n'étoit néceſſaire pour les frais indiſpenſables qui ont immédiatement ſuivi ſa mort. Fort bien ; & je ſuppoſe qu'après en avoir uſé ſi mal avec ſon frère, votre maîtreſſe s'attend qu'il prendra ſoin de la

mettre à l'aiſe, elle & ſes enfans, les enfans d'Arnil, pour le reſte de leur vie. J'ignore, madame, a répondu Betty, quelles ſont les eſpérances de ma maîtreſſe; mais je crois qu'elle ſeroit charmée, avant ſon départ de Londres, ou de voir M. le chevalier, ou de lui communiquer ſes arrangemens. Eh! quels ſont-ils ſes arrangemens? a demandé miladi Bidulphe. De ſe retirer à la campagne, madame, parce qu'elle n'a pas de quoi vivre à Londres. Elle ne ſauroit mieux faire, a dit miladi: où demeure-t-elle maintenant? Ma pauvre ſervante s'imaginant que l'intention de cette orgueilleuſe belle-ſœur étoit de paſſer chez moi, ou du moins de me faire inviter à la voir chez elle, s'eſt hâtée de lui répondre que je demeurois chez une lingère, au bas du marché au foin, à gauche en tournant.... Bonté du ciel! hé doucement ma bonne, votre détail eſt de trop; je ne penſe pas à lui faire ma viſite dans ſa boutique du coin. Ma ſeule raiſon, pour m'en informer, étoit de ſavoir s'il ne lui ſeroit pas tombé à l'eſprit de garder le bel appartement où j'ai vu ſa mère, dans l'idée que mon mari feroit pour elle cette dépenſe. Je ne crois pas, madame, que cette idée ſoit venue à ma maîtreſſe. Hé bien, vous pouvez lui dire que ſi c'eſt ſérieuſement qu'elle penſe à quitter la ville avec ſes enfans, je m'efforcerai d'engager ſon frère à faire quelque choſe pour

elle. Il ne ſera pas à Londres de tout le mois : ainſi rien ne l'oblige d'attendre ſon retour. Que ne s'eſt-elle laiſſée guider par ſon frère ; elle feroit honneur à ſes amis, au lieu de ce qu'elle eſt à-préſent. Betty s'eſt ſentie, dit-elle, ſi preſſée d'indignation, qu'elle a ſouhaité, dans ce moment, de n'être pas une ſervante, pour lui pouvoir reprocher ſa dureté de cœur. O ma chère ! telles ſont les épines de la pauvreté : ce n'eſt pas le mauvais lit, ni la groſſiéreté des meubles, c'eſt l'oppreſſion inſolente de l'orgueilleuſe proſpérité, qui eſt capable de bleſſer une ame noble.

Quant à cette femme, je la mépriſe trop, pour me réſoudre jamais à lui avoir obligation. *Elle s'efforcera d'engager ſon mari à faire quelque choſe pour moi :* ſi ce n'eſt pas le cœur de mon frère qui le détermine en ma faveur, je dédaigne toute protection de ſa femme. D'ailleurs, je ſais combien elle eſt éloignée de l'employer pour moi. Je ne doute pas, au contraire, qu'elle ne s'efforce d'irriter contre moi ſon mari, par de malignes interprétations. Son orgueil lui fait ſouhaiter de n'avoir pas ſi près d'elle une belle-ſœur indigente, pendant que ſon avarice ne lui permet pas d'aider à ma retraite. Vous verrez qu'elle prendra prétexte de la continuation de mon ſéjour à la ville, pour arrêter la bonne volonté de mon frère. Mais à la bonne heure ; je me ſoumettrois à la plus abjecte

mendicité, plutôt que de devoir une malheureuse & dépendante exiſtence à des ames de ce caractère. Je ſuis sûre que le chevalier, malgré ſon reſſentiment, ne me traiteroit pas avec cruauté s'il connoiſſoit la réalité de ma ſituation; mais tombée comme je le ſuis, je ne me ſens pas le cœur aſſez lâche, pour implorer la pitié d'autrui. Tirons le rideau, ma chère Cécile, & que mon mauvais deſtin ne trouble pas votre heureuſe vie.

4 Novembre.

Je reçois une lettre de madame Falkland; une lettre où ſon cœur nage dans la joie. Elle me raconte « que le pays qu'ils habitent a tant d'agrémens pour eux, & que leur terre peut recevoir » tant d'améliorations, qu'ils penſent à s'y arrêter » plus long-tems que M. Falkland ne ſe l'étoit » d'abord propoſé, d'autant plus qu'il ſoupçonne » ſes gens d'affaires d'avoir manqué de fidélité » & qu'il eſt bien sûr que ſes nouveaux plans » ſeront mieux exécutés ſous ſes yeux. Il a formé le » deſſein de bâtir un petit pavillon dans un lieu » charmant, au milieu de ſes domaines, pour » réſider pendant toute la durée du travail. Il lui » promet des plaiſirs continuels, tantôt dans cette » demeure, tantôt à Dublin. Elle a déja fait un » grand nombre de connoiſſances, & ſes éloges » ne finiſſent pas ſur les politeſſes & les amitiés » qu'elle

» qu'elle reçoit de tous les honnêtes gens du » canton. »

Elle paroît ignorer la mort de ma mère ; mais je ne puis guères éviter d'en parler dans ma réponse. Plusieurs raisons néanmoins peuvent me la faire différer ; & vous les devinerez facilement. M. Falkland fait la ruine de notre fortune ; & quoiqu'il ne puisse me supposer si fort à l'étroit, pendant que j'ai un frère vivant, je sais ce que son généreux cœur peut lui suggérer dans cette occasion, & je ne voudrois pas m'exposer à de nouvelles difficultés.

J'informai hier miladi V... de ma perte ; mais je me suis bien gardée de lui parler de toute autre affliction que celle de me voir privée d'une tendre mère, & d'une aimable compagne. J'ai poussé même la dissimulation jusqu'à la prier de ne rien changer à mon adresse, dans la crainte que si je lui donnois celle d'aujourd'hui, elle ne pût croire que c'est la nécessité qui m'a fait changer de logement. J'userai de la même précaution avec madame Falkland pendant que je serai à la ville ; & lorsque je serai à la campagne, une adresse générale au bureau de la poste peut suffire.

Je vais m'occuper sérieusement à faire chercher quelque petite retraite champêtre, où le bon marché des vivres puisse aider à me soutenir. Dans

deux mois je recevrai ma petite portion de revenu, que je réſerve pour me conduire hors de Londres, & pour m'établir à la campagne, dans mon nouveau plan d'économie. Si je pouvois perſuader à cette pauvre Betty de me quitter, & la voir fixée dans quelque bonne maiſon, il ne me reſteroit pas de ſoin plus important que celui d'élever mes deux filles dans les principes de la vertu, & dans les ſentimens de l'humilité; l'humilité, cette heureuſe diſpoſition d'ame, dont notre bonheur dépend ſi réellement pour le tems & pour l'éternel partage.

9 Novembre.

Qui peut jamais dire; enfin la meſure de mes afflictions eſt remplie, Providence! tu n'y peux rien ajouter. Ah! Cécile, au milieu de mes autres chagrins, je n'ai pas penſé qu'il en reſtoit un par derrière. Mes enfans, mes deux petits anges, tous deux dangereuſement malades. La petite vérole eſt leur maladie, & de la plus maligne eſpèce. Les deux chères petites créatures ont beaucoup ſouffert depuis quelques jours; & mon aſſiduité ſans relâche, auprès d'elles, a ſuſpendu tout uſage de ma plume. Aujourd'hui le cruel mal paroît, avec ſes plus effrayans ſymptômes. L'aînée partageoit toujours mon lit; il a fallu le lui réſigner ces trois dernières nuits, & j'ai conſtamment veillé près

d'elle. Betty a veillé près de la plus jeune. Un habile & complaisant médecin les visite assidument; mais je ne me repose pas sur lui.

20 *Novembre.*

Trois jours & trois nuits d'une mortelle inquiétude m'ont enfin produit une ombre de consolation. Le mal est au point où l'on peut en juger avec quelque certitude, & le médecin permet d'espérer. Espérer! Oh sans ce mot consolant, comment seroit-il possible aux misérables de traîner leur existence de jour en jour? Oui, j'espère; car il est une Providence, qui préside à la conservation de tous ses ouvrages.

21 *Novembre.*

Grâces, grâces au ciel! ma Cécile, les chères petites sont hors de danger. Leur inconsolable mère a veillé quinze tristes jours & quinze nuits encore plus tristes, auprès de ses pauvres petites souffrantes. Mais que je suis pleinement payée, par la joie de les voir rendues à mes prières. Elles sont en état à présent de lever la tête, & d'ouvrir leurs jolis yeux, fermés depuis tant de jours; & ce qui doit mettre le comble à ma satisfaction, j'espère qu'il ne leur restera aucune trace du mal: mais elles sont encore si foibles, que de quinze jours je n'espère pas de pouvoir hasarder leur tendre constitution au grand air.

Les attentions & la diligence du médecin
tient une meilleure récompense que je n'ai p
lui faire : cependant, ce que j'ai fait ne me la
qu'une guinée. Mais rien ne m'afflige moins.
ne ferai pas difficulté de me défaire de l'inu
partie de mon ancienne parure, à l'usage de
quelle mes filles, vraisemblablement, n'auront
mais de prétentions.

22 Novembre.

J'ai senti les pointes de la douleur, le tourm
de voir manquer mes espérances, & l'amertu
de l'indignation. Mais jamais mon cœur ne
plus affecté qu'il vient de l'être, par une ca
toute différente. J'avois tiré d'une armoire q
ques-uns de mes inutiles ornemens, & j'ai cha
ma Betty de s'en défaire, comme s'ils étoien
elle, par l'entremise de notre hôtesse, à qui
négoce est familier : la pauvre fille m'a regar
pendant quelque tems d'un air douloureux,
m'a pénétrée jusqu'au fond de l'ame. Il n'est pas
soin, madame, m'a-t-elle dit d'une voix presq
touffée, il n'est pas encore besoin d'en venir
Vous ne considérez pas Betty, ai-je répondu,
la foiblesse de mes enfans demande un peu p
de recherche dans leur nourriture, & que je
suis pas en état de faire acheter long-tems ce
convient à leur situation. Ces bagatelles ne
servent plus ; & je ne puis voir languir ces p

vres enfans, faute de quelques bons alimens qui ſoient capables de réparer leurs forces. Il ne leur manquera rien, madame, a-t-elle répliqué. Pardonnez, ſi je vous demande la permiſſion de leur procurer ce qui convient. Que voulez-vous dire? ai-je interrompu : je connois vos bonnes diſpoſitions : mais comment pourriez-vous nous aider? Vous ſavez, madame, a-t-elle dit, que je me ſers fort bien de mon aiguille; & l'ouvrage ne manquant jamais à notre hôteſſe, j'ai promis de l'aſſiſter : depuis quinze jours, que je ne ſuis pas ſortie du cabinet de l'enfant, j'ai fini une pièce aſſez curieuſe, pour laquelle j'ai reçu aujourd'hui trente ſchellings.

Vous me ſurprenez, Betty, ai-je encore interrompu; je ne vous ai jamais vue occupée que du ſoin de ma petite Cécile. Je craignois de vous déplaire, a-t-elle répondu, & je cachois mon ouvrage, lorſque vous entriez dans le cabinet; ce qui m'étoit d'autant plus aiſé, que ce n'étoit qu'une belle pièce de point que je bâtiſſois; & comme j'étois debout jour & nuit, j'ai eu la facilité de coudre preſque ſans relâche : auſſi ai-je fait, en quinze jours, ce qui demandoit un mois de travail dans un autre tems. Je puis donc, madame, continuer mon travail, avec votre permiſſion; & ſi je ne gagne pas toujours autant, je ſuis sûre au moins de gagner aſſez pour éviter la néceſſité de vendre,

juſqu'à ce que nous ſoyons en état de quitter une ville où tout eſt ſi cher.

Et vous croyez donc, ma chère Betty, ai-je répliqué avec des larmes de reconnoiſſance & d'affection, que je pourrois conſentir à prendre de vous les fruits de votre honnête induſtrie? Non, non; quand vous trouverez le tems de vous procurer quelque petit ſecours à vous-même, je l'approuverai: mais je ne ſouffrirai pas que vous employez un liard de votre argent pour la dépenſe de ma maiſon. J'ai vu, dans ſes yeux, de l'embarras, & de la confuſion. Excuſez, madame, a-t-elle dit; mais j'ai déjà pris la liberté d'employer une partie de cet argent. J'ai cru que les chères miſs avoient beſoin d'un peu de vin d'Alicante pour les ſoutenir; & vous même, ne ſentez-vous pas, madame, que vos eſprits demandent un peu de réparation, après une ſi longue fatigue? J'ai acheté quelques bouteilles de ce vin, & d'autres petites néceſſités; j'eſpère que vous ne vous en offenſerez pas.

J'ai preſſé la main de l'affectionnée créature: il eſt impoſſible, ma chère Betty, que je m'offenſe de votre bonté; mais les preuves que vous m'en donnez, me cauſent plus d'embarras que tous mes beſoins. J'accepte pour cette fois vos obligeantes avances, à condition qu'elles ne ſoient pas répétées. Si mes affaires demandent plus que je ne

poſſède, j'ai mon éguille, dont je peux me ſervir comme vous; & c'eſt le parti que je prendrai, au lieu de vendre mon linge ou mes habits, puiſque je vous en vois ſi touchée.

La pauvre fille s'eſt réjouie d'avoir obtenu mon conſentement, & m'a préſenté le reſte de ſon petit gain, qui venoit aſſurément fort à propos.

23 Novembre.

Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de miladi V...

» Vous ne doutez pas, ma chère madame, que » je n'aie pris une très-ſenſible part à l'affliction » qui vous eſt ſurvenue, par la mort de votre ex- » cellente mère. Vous ne parlez pas des ſuites de » cet accident; mais je ſais que vous êtes privée, » par la mort de miladi Bidulphe, d'une partie » conſidérable de votre revenu; & dans cette cer- » tude, j'ai pris une liberté, qui me ſemble au- » toriſée par l'amitié. Vos affaires domeſtiques » peuvent vous cauſer de l'embarras, avant qu'elles » ſoient en meilleur ordre.

» Apprenez-moi dans quels termes vous êtes » avec votre frère. S'il n'a pas l'attention qu'il » doit à vous obliger, j'exige que vous me pre- » niez pour votre banquier. Quel meilleur uſage » puis-je faire de mon bien, que de le partager » avec ceux que j'aime auſſi tendrement que vous? » Je ſuis, &c.

Cette liberté, que miladi V.... a prise, est de m'envoyer un billet de banque de trois cens livres sterling, dont sa courte lettre est accompagnée.

J'avoue, ma Cécile, que mes premières émotions ont été celles de la surprise, de la joie & de la reconnoissance, pour un présent si considérable & si peu attendu; mais s'étant un peu calmées, elles m'ont laissé le pouvoir de réfléchir sur la nature & la forme de ce noble témoignage d'amitié. Je connois miladi V.... pour une des meilleures femmes qui soient au monde. Je sais qu'elle est généreuse, sensible à la compassion, & qu'elle m'a toujours honorée d'une haute estime; cependant je ne vous dissimule pas que son présent m'est suspect. Je crois vous avoir écrit qu'elle s'est retirée en Lancashire pour y vivre avec une sœur qu'elle a dans cette province. Cette sœur est une veuve; & j'ai su depuis qu'elle est chargée d'une nombreuse famille, avec un bien qui suffit à peine pour la soutenir; la plûpart de ses enfans sont en âge, & les filles, au nombre de cinq, ne sont pas encore pourvues. Depuis le départ de miladi V..., on m'a dit que c'est principalement en faveur de ces jeunes personnes, pour lesquelles elle est remplie d'amitié, qu'elle s'est déterminée à demeurer chez sa sœur, dans la vue de les soutenir d'une manière convenable à leur naissance; car leur père étoit un officier général de la plus grande distinc-

tion. Le douaire de miladi V.... eſt de mille livres ſterling de rente : mais comme cette maiſon fait une figure reſpectable dans le comté, & que du bon naturel dont je connois miladi V..., elle épargnera tout ce qu'elle pourra pour leur laiſſer quelque choſe après elle, je ne puis concilier avec ſa prudence, malgré la généroſité de ſon cœur & ſon amitié pour moi, qu'elle m'ait fait un préſent ſi conſidérable, & qu'en même tems elle m'ait donné ſur elle une lettre de crédit, comme illimitée. Qu'elle m'eût envoyé la ſixième partie de cette ſomme, je n'aurois pas eu le moindre doute que ce ne fût un effet de ſa généreuſe affection ; auſſi conſidérable même que le permettroit l'attention qu'elle doit à ſa famille : mais la grandeur de la ſomme me fait naître des ſcrupules ; & pour vous découvrir les ſecrètes inſpirations de mon cœur, je crains qu'elle ne vienne d'une autre part.

J'ai informé madame Falkland de la mort de ma reſpectable mère vers le tems où j'ai donné la même nouvelle à miladi. Je n'ai pas donné à l'une plus qu'à l'autre la moindre connoiſſance de ma ſituation : cependant M. Falkland ſait qu'elle ne peut être heureuſe. Il connoît auſſi mieux que perſonne juſqu'où mon frère eſt capable de porter ſon aveugle reſſentiment. N'eſt-il donc pas naturel, ma chère, de s'imaginer que cet homme-là, qui eſt

la générosité même, aura pris la voie de miladi V.... pour faire arriver ses libéralités jusqu'à moi? J'en suis presque sûre. Il n'y a pas moins de trois semaines que j'ai marqué la mort de ma mère à miladi V....; pourquoi n'auroit-elle pas pensé plutôt à me tendre une main secourable, s'il lui étoit tombé dans l'esprit que j'en eusse besoin? Je ne lui ai pas donné le moindre sujet de le soupçonner; sans quoi je ne doute point de l'empressement de son amitié, suivant la mesure de ses forces: mais elle n'a pu savoir aussi-bien que M. Falkland, combien mon frère est irrité contre moi; & par conséquent, ma chère, elle n'a pu supposer mes besoins aussi réels qu'ils le sont. Elle veut savoir dans quels termes je suis avec mon frère: cette question n'est pas d'elle; le chevalier, pour son propre honneur, n'a peut-être pas découvert à M. Falkland la conduite qu'il tient avec moi, & M. Falkland veut en être informé. Mortel inventif! je confondrai son projet, & je ne me laisserai pas accabler d'obligations, jusqu'à ne pouvoir respirer sous le poids. Non, je ne recevrai pas le présent suspect de miladi V.... Mais le point est délicat; & mon refus ne doit pas être offensant: je renverrai son billet à miladi, avec des remercîmens qui lui fassent connoître qu'il n'est refusé que parce qu'il est excessif.

24 Novembre.

Jugez, ma Cécile, ſi j'ai réuſſi dans mes efforts pour refuſer de bonne grâce la généreuſe offre de miladi V.... Voici ma réponſe.

» Vous oppreſſez un cœur tout à vous, ma » très-chère & toujours honorée miladi, par une » généroſité qui ne connoît pas de bornes. Pour- » quoi me forcer de paroître ingrate, ou fière, » en refuſant les faveurs d'une ſi parfaite amie? » Mais jugez mieux de moi, ma chère madame: » je ne ſuis ni l'un ni l'autre. Si vous m'aviez en- » voyé quelque petite marque de votre amitié, » vous auriez été convaincue de ma reconnoiſſance » & de mon reſpect, par l'empreſſement avec le- » quel je l'aurois reçue. Mais ne cherchez pas, » mon aimable miladi, à m'humilier exceſſive- » ment par un ſurcroît de bienfait, dont je ne » prévois aucune poſſibilité de m'acquitter. Per- » mettez, madame, qu'avec autant de reſpect » que de gratitude, je vous renvoie votre exceſſif » préſent. Je ne puis avec honneur recevoir une » libéralité à laquelle j'ai ſi peu de droit, & d'au- » tant moins que la juſtice demande à préſent de » vous que ce noble cœur, ſi prodigue dans ſa gé- » néroſité, ſache un peu ſe reſſerrer.

» Je ne dirai pas que ma ſituation ſoit auſſi » douce qu'elle l'étoit autrefois: cependant, grâces

» au ciel, mes ſentimens s'y ſont conformés. Mon
» frère n'eſt pas revenu à Londres depuis la mort
» de ma mère; mais je ne ſuis pas ſans eſpérance
» de le trouver diſpoſé comme vous croyez qu'il
» doit l'être pour ſa ſœur. C'eſt une raiſon de plus
» pour me perſuader que ma chère miladi V....
» me pardonnera le refus de ſes obligeantes offres,
» & ſera perſuadée elle-même que ſa bonté ne
» s'exercera jamais ſur un cœur plus reconnoiſſant
» que le mien. Je ſuis, &c. «.

J'ai mis ſon billet dans cette lettre, & je l'ai fait partir pour Lancashire. N'ai-je pas bien fait, chère Cécile? S'il vient de M. Falkland, comme j'ai de ſi fortes raiſons de le ſoupçonner, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir gardé. Si réellement il eſt de miladi même, je ſuis ſatisfaite encore de ma conduite: la ſomme, dans ſa ſituation actuelle, eſt aſſurément plus conſidérable qu'elle ne doit la donner & moi la recevoir; & je crois l'avoir inſinué dans le tour de mon refus avec toute la déférence poſſible pour ſon jugement. Elle verra mes motifs; & peut-être l'effet qu'ils auront ſur elle ſervira-t-il à me faire découvrir ſi mes ſoupçons étoient juſtes.

Betty vient me dire qu'à force d'informations, elle peut me procurer une agréable retraite à cinquante milles de Londres, où, pour la ſomme de trente livres ſterling, nous pouvons être logées,

nourris, mes enfans & moi, chez un honnête fermier, qui eſt fort connu de ſa famille. Je pars auſſi-tôt que les deux petites filles ſeront en état de faire cette route.

Le Journal eſt continué par Betty.

C'eſt ſur moi, madame, que tombe encore une fois le fâcheux office de vous rendre compte de nos triſtes jours. Ma chère maîtreſſe, condamnée ſans ceſſe à de nouvelles ſouffrances, eſt ſaiſie d'une fièvre qui la force de garder le lit. Elle m'ordonne d'écrire tout ce qui peut arriver autour d'elle. Seigneur! prends-nous ſous ta garde. Il n'y a que des afflictions dans ce monde, & je vois que ma pauvre maîtreſſe en a ſa pleine moiſſon. Une attention continuelle ſur ſes enfans, & la privation du repos pendant une ſi longue ſuite de nuits, ont attiré ſur elle cette nouvelle diſgrâce. O madame! la perte de la ſanté paſſe pour un rude fléau, avec les richeſſes même; que doit-ce être dans la ſituation de ma maîtreſſe? Mais elle a la patience de Job. Ses épreuves mettroient d'autres femmes hors d'elles-mêmes; mais il ſemble qu'elles augmentent ſon courage. Aujourd'hui je n'ai pu me diſpenſer, quoiqu'avec un ſerrement de cœur, de vendre une de ſes riches dentelles de coëffure. Je lui avois entendu dire qu'elle avoit coûté ſoixante guinées; & quoiqu'elle n'ait été portée qu'une fois,

[illegible]

[illegible]

31 Novembre.

[illegible] est mieux par intervalles [illegible] juge que le mal est particulièrement [illegible]. Il ne le croit pas fort dangereux [illegible] qu'il ne soit long. [illegible] que devenir tous, s'il en juge bien ?

3 Décembre.

[illegible] a reçu aujourd'hui une [illegible] V.... & m'ordonne de vous en [illegible] copie.

A MADAME ARNIL.

« Vous ne sauriez vous imaginer, ma
» madame, dans quelle inquiétude vous
» jetée par le refus du billet que je vous
» envoyé. Je n'en pénètre que trop la
» Mais, puisque vous l'avez refusé, je c
» si bien la force & la sincérité de vos
» tions, que je ne veux pas prendre plus
» tems sur moi le mérite de cette amicale
» néreuse offre, qui seroit même excessive,
» vous, comme vous l'insinuez fort dé
» ment, si c'étoit de moi qu'elle fût venue.
» Vous mettre tout d'un coup dans le secret

» de notre noble ami M. Falkland, que j'ai reçu
» cette ſomme, avec des inſtructions pour vous
» l'envoyer comme de moi, parce qu'il ſavoit
» trop bien que vous ne l'accepteriez pas de lui.
» Mais vous voyant ſi déterminée à la refuſer
» de ma part même, je crois que l'honneur &
» la juſtice m'obligent de rapporter une action ſi
» louable à ſa vraie ſource.

» M. Falkland me marquoit dans la même let-
» tre, qu'ayant appris de ſa femme la mort de
» miladi Bidulphe, il craignoit que cette perte
» ne rendît votre ſituation extrêmement malheu-
» reuſe; qu'il n'ignoroit pas le fâcheux état de
» vos affaires; que d'ailleurs connoiſſant l'ardente
» humeur de votre frère, il appréhendoit qu'il ne
» portât un injuſte reſſentiment, juſqu'à vous re-
» fuſer la tendreſſe & les bons offices fraternels,
» que vous étiez en droit d'attendre de lui. Si ma
» crainte eſt juſte, ajoutoit-t-il, quelle doit être
» la ſituation de madame Arnil! Il me conjuroit
» de faire paſſer entre vos mains cette bagatelle,
» comme il la nommoit, ſous le voile de mon
» amitié pour vous, ſeul expédient qui pût lui
» faire eſpérer qu'elle ne ſeroit pas refuſée. Il
» diſoit auſſi que ſi nous parvenions cette fois à
» vous la faire accepter par mes mains, il imagi-
» neroit de tems en tems d'autres voies, pour
» vous fournir de petits ſecours qui vous me-

» troient un peu plus à l'aiſe, juſqu'à ce
» votre frère ſoit rentré dans les ſentimens
» vous doit. A préſent, chère madame, vou
» vez la vérité de toute l'affaire. J'avoue que
» avec beaucoup de répugnance que j'ai conſe
» prêter mon nom pour vous en impoſer;
» comme c'étoit pour votre avantage, j'a
» monté mes ſcrupules.

» Je ſouhaiterois que votre extrême délica
» vous eût permis d'accepter cette offre, &
» quelque raiſon de n'être pas contente de
» ſur ce point. Cependant, mon aimable &
» nétrante amie, peut-être avez-vous eu
» raiſons. Paſſons là-deſſus, ſi vous le vou
» mais ſouvenez-vous de m'avoir écrit que
» n'auriez pas refuſé un petit témoignage de
» amitié. Que ne puis-je vous en offrir un
» ſoit à la fois digne de vous & de tous mes
» timens pour vous? Nous verrions alors qui
» porteroit, de votre délicateſſe ou de la mi
» Mais c'eſt un petit témoignage d'amitié;
» je vous envoie, & j'exige que vous l'accep
» ſi vous en avez le moindre beſoin. Dan
» cas, je connois la candeur de votre ame;
» avez trop d'ingénuité pour me chagrine
» un refus.

» Je me flatte que M. Falkland ne s'offe
» pas de ce que j'ai trahi ſon ſecret. Que

» vir

viroit-il à-préſent que je l'euſſe mieux gardé ? Je ſuis bien aiſe que vous ſachiez comme moi, ce que ce cher couſin vaut. O ! que je déplore..... Mais, inutiles regrets! Adieu, la meilleure & la plus aimable des femmes ! Vous êtes éprouvée comme l'or, & l'adverſité ne ſert qu'à faire éclater vos admirables perfections. Je ſuis, &c. »

Les eſprits de ma maîtreſſe ont été fort affectés ar la lecture de cette lettre. Je l'ai vue pleurer mèrement ; & pendant tout le reſte du jour, elle 'eſt pas ſortie d'un abbatem ent quim'a fait crain- re de l'augmentation pour ſon mal. La bonne iladi V.... a mis dans ſa lettre un billet de cin- uante livres ſterling. Ma maîtreſſe dit qu'elle ne oit pas le refuſer, & qu'elle en fera ſes remer- imens à miladi, auſſi-tôt qu'elle ſera capable de enir ſa plume. Dieu ſait quand, car le mal avec uelque courage qu'elle y réſiſte, prend encore le eſſus. Les deux jeunes miſs ſe rétabliſſent très- ntement ; elles n'ont pas repris la moindre force ; t l'aînée a dans les yeux une foibleſſe, qui ne lui ermet pas de ſoutenir la moindre lumière. C'eſt n vérité, madame, une famille bien affligée. Je rie le ciel nuit & jour, de me donner un peu de anté, pour leur intérêt plus que pour le mien ; ar je crois que je mourrois de douleur, ſi mes

ſervices venoient à leur manquer, c'eſt-à-dire, ſi je devenois incapable de les leur rendre.

6 Décembre.

Je continue d'écrire, madame, pour remplir mes ordres, ſans avoir preſque rien à vous dire, dans l'enceinte d'une chambre où regnent la triſteſſe & la maladie, & d'ailleurs où je ne vois jamais que le médecin & l'apothicaire. Ma maîtreſſe ne veut pas que ce paquet parte, qu'elle ne ſoit en état de vous écrire, de ſa propre main, qu'elle eſt mieux, de peur que mes pauvres obſervations ne vous cauſent trop d'inquiétude.

7 Décembre.

Il y a, dans la maladie de ma maîtreſſe, des alternatives de bien & de mal, qui ne permettent pas d'en juger. Elle eſt un peu mieux pendant quelques momens; & l'heure d'après elle ſe trouve plus mal que jamais. Le médecin demande une conſultation, quoique ma maîtreſſe y ſoit très-contraire; mais ces médecins aiment à s'attirer l'un à la ſuite de l'autre. Le préſent de miladi V.... eſt venu fort à propos, & je prévois qu'à ce compte, il ne durera pas bien long-tems. Ma maîtreſſe me diſoit tantôt: Betty, les mouvemens qu'on ſe donne pour ma vie, feroient croire qu'elle eſt fort heureuſe, & d'une très-grande importance

u monde; mais voici le nœud, en regardant les nfans; c'eſt pour eux qu'il faut tâcher de me établir.

Après un intervalle de ſix ſemaines, on trouve es premières lignes de madame Arnil, d'un caracère à peine liſible.

20 *Janvier.*

Echappée enfin, par la grâce du ciel, des portes de la mort; rendue à mes chers enfans, ma Cécile; à peine capable de vous écrire d'une foible main, que votre amie eſt vivante....

25 *Janvier.*

Je me retrouve en état, ma chère, de reprendre mon ancien office, autrefois le plus doux de ma vie, lorſque la ſanté, la joie & la proſpérité couronnoient mes jours. Que la ſcène eſt aujourd'hui changée! il me ſemble que rien n'eſt plus le même autour de moi, ſi ce n'eſt ma manière de penſer & de ſentir. Vous ne ſauriez vous imaginer, ma Cécile, combien je ſuis différente de moi-même. Vous ne diriez plus à préſent que vous enviez mon teint; à peine me reconnoîtriez-vous, & rien n'eſt moins ſurprenant, après environ deux mois d'une fièvre lente & douloureuſe, qui n'a pas ceſſé de me ronger. C'eſt encore avec difficulté que je tiens ma plume; mais je ſens que ma main s'empreſſe d'obéir à mon cœur, qui voudroit pouvoir s'élancer lui-même juſqu'à toi. Elle a fait un autre ef-

fort pour écrire quelques lignes de remercîmens à miladi V.... Je n'ai pu refuſer ce qui venoit d'elle. Les termes de ſa ſeconde lettre ne me le permettoient pas. Il faut convenir, ma chère, que ſans ce ſecours, je me ſerois vue extrêmement à l'étroit, attachée, comme je l'ai été ſi long-tems, à un lit de douleur.

26 Janvier.

Betty vient d'apprendre que mon frère eſt ici depuis quelque tems à la ville. Mais il ne prend aucune connoiſſance de ma ſituation. Je n'ai pas d'autre parent que lui dans le monde. Il eſt impoſſible qu'il pouſſât ſi loin la cruauté, s'il étoit inſtruit de tout : mais ſa femme lui cache ce qu'elle a fait, & peut-être me croit-elle retirée dans quelque coin obſcur, où elle m'abandonne à mon ſort. Mon frère n'eſt pas d'un naturel dur ; mais ſon humanité ne va pas juſqu'à lui faire chercher ceux qui ſont dans l'affliction. Je juge d'ailleurs que ſon orgueil me croit volontiers loin des obſervations, & je m'imagine qu'auſſi long-tems que je n'irai pas frapper à ſa porte, il ne cherchera pas à ſavoir ce que je ſuis devenue.

L'hiver étant avancé, & mes forces ne paroiſſant pas revenir, je ne puis penſer, avant l'arrivée du printems, à prendre mon vol vers ma paiſible retraite de province. Je languis pour le tems de ma délivrance ; c'eſt le nom que je dois donner à

non départ ; car en vérité, ma chère, mes eſprits ſont abſolument épuiſés par tout ce que j'ai ſouffert ici dans ma petite priſon.

27 Janvier.

Mon ancienne hôteſſe de la rue Saint-Albans, a dit à Betty, que j'avois chargée d'aller ſavoir d'elle s'il n'étoit pas venu de lettres pour moi, que pluſieurs perſonnes de ma connoiſſance s'étoient préſentées en différens tems : mais je n'apprends pas qu'on ait fait la moindre information chez elle, de la part du chevalier. J'avois laiſſé ordre à cette femme de ne pas dire où je ſuis logée, précaution aſſez inutile : on ne ſe donne guères la peine de ſuivre les malheureux à la trace ; & je crois que parmi ceux que la bienſéance peut avoir portés à me rendre le devoir commun, après la mort de ma mère, il y en a peu qui aient regretté de n'avoir pu me trouver.

30 Janvier.

J'ai formé, ma chère, une petite eſpèce de plan pour ma vie future. Vous vous ſouvenez des conditions dont Betty eſt convenue pour moi avec le Fermier chez lequel je ſuis déterminée à me retirer : mais ne pouvant eſpérer d'y être à ſi bon compte lorſque mes enfans commenceront à grandir, j'ai cherché quelque moyen d'augmenter un auſſi mince revenu que le mien, pour le tems où nos beſoins

ne peuvent manquer de croître auſſi; car j'ai pris la ferme réſolution de ne rien ajouter aux obligations pécuniaires que j'ai à ma généreuſe miladi V.... Vous ſavez, Cécile, que je me ſers aſſez bien de mon aiguille. Mon hôteſſe actuelle fait un bon commerce de broderie, qui eſt maintenant fort à la mode; & de quantité d'ouvrages, qu'elle paye libéralement, je ne ſais ſi j'en ai vu d'égal à quelques-uns des miens. Là-deſſus, ma chère, j'ai conçu que dans ma retraite de province, je pouvois me faire une très-utile occupation de ce travail. J'ai fait voir à mon hôteſſe une broderie d'écran, que j'ai faite avant mon mariage, & qui n'a jamais été montée : elle trouve l'ouvrage ſi curieux, qu'elle donneroit, dit-elle, tout ce qui lui ſeroit demandé, pour une ſi bonne main. Betty s'entend auſſi fort bien à cette ſorte d'ouvrage; & voyant cette chère fille déterminée à ne me pas quitter, je dois prendre ſoin, par reconnoiſſance, qu'elle n'ait pas trop à ſouffrir de ſa bonté. J'eſpère qu'entr'elle & moi, nous ferons beaucoup; & mon obligeante hôteſſe a promis de recevoir & de débiter, pour une rétribution fort légère, tout ce que nous pourrons envoyer.

Vous ne vous imagineriez jamais combien je ſuis ſatisfaite de ce plan. Betty ne ſe poſſède pas de joie, depuis que je lui laiſſe l'eſpérance de me ſuivre. Je commencerois déjà l'exécution de mon

deſſein, ſi ma ſanté me le permettoit : mais, hélas ! Cécile, je ſuis encore ſi foible, que je ne puis être plus d'une heure ou deux hors du lit ; & quelque étroite que ſoit ma chambre, je ne la traverſe pas ſans ſecours. La fraîcheur de l'air, avec un peu d'exercice, contribueroit plus que tout le reſte au rétabliſſement de mes forces : mais les moyens de me procurer ce ſoulagement ne ſont pas encore en mon pouvoir. Il faut attendre ma guériſon de ce lent, mais infaillible remède, qu'on nomme la patience.

10 *Février.*

J'ai, Cécile, un incident merveilleux à vous raconter. Vous allez vous joindre à moi, pour admirer & bénir les miſéricordieuſes diſpenſations de la providence.

Ce matin je ne faiſois que ſortir du lit, & j'étois paſſée dans le cabinet, lorſque Betty m'eſt venu dire qu'un homme demandoit à me voir. J'ai répondu qu'il pouvoit entrer. Il étoit demeuré à la porte, pendant que Betty me l'annonçoit. Elle l'a fait entrer auſſitôt. Je ſuis allée au-devant de lui juſqu'à l'antichambre. Il me ſembloit âgé de quarante à cinquante ans. Son habit étoit commun, mais propre. J'ai fait ſigne à ma Betty de ſe retirer, & j'ai demandé civilement à cet étranger ce qu'il déſiroit.

Comme j'étois debout lorſqu'il s'étoit avancé,

je n'ai pas changé de posture en lui parlant; & j'
voue que sur les apparences, je n'ai pas jugé qu
dût prétendre à s'asseoir avec moi. Vous sav
que j'ai peu de fierté, mais il y a une sorte d'
sage établi, dans lequel on tombe naturellemen
L'étranger a tourné la tête derrière lui comm
cherchant une chaise. J'ai compris ce mouvemen
& m'étant moi-même assise, je l'ai prié de le fai
aussi. Il l'a fait, & d'un air qui sembloit marqu
qu'il croyoit ma civilité dûe.

Je m'imagine, a-t-il dit, que si vous ne me
connoissez pas, madame, vous ne sauriez du moi
ignorer que vous avez un parent nommé Warn
qui s'embarqua pour les Indes il y a plus de vin
ans. J'ai répondu que je me souvenois d'avoir e
tendu parler d'un parent de ce nom.

Vous voyez, madame, a-t-il répliqué, cet ho
me infortuné devant vous. Je suis votre plus p
che parent. Votre père étoit le seul frère de
mère. La fortune m'a fort maltraité. J'ai perd
en revenant dans cette île, ce que plus de vin
ans de travail & d'industrie m'avoient fait gagn
La somme, quoique médiocre, auroit suffi pc
me faire passer décemment le reste de mes jour

Je lui ai demandé comment ce malheur ét
arrivé? J'ai commencé, m'a-t-il dit, par tomb
malade aux Indes; & je suis demeuré dans u
langueur, dont on a pensé que l'air natal ét

ſeul capable de me rétablir. Cet avis s'eſt trouvé ſi conforme à mes propres inclinations, qui depuis long-tems me faiſoient déſirer de revoir ma patrie, que j'ai pris l'occaſion d'un vaiſſeau deſtiné pour l'Angleterre. Mais nous ſommes tombés malheureuſement au pouvoir d'un armateur françois, qui ne m'a laiſſé que mes habits, & m'a mis à terre ſur la côte d'Eſpagne, où j'ai demandé mon paſſage en Angleterre, ſans autre reſſource que quelques piaſtres, qui faiſoient ma part d'une quête, accordée en faveur de mes compagnons & de moi, entre les marchands Anglois.

Pendant ſon diſcours, j'ai cru découvrir ſur ſon viſage une forte reſſemblance avec mon père, qui paſſoit lui-même pour en avoir beaucoup avec ſa ſœur, mère de ce malheureux M. Warner. Elle étoit fort belle femme, & j'avois vu ſon portrait. L'hiſtoire étoit croyable, & je n'avois nulle raiſon d'en douter. Mais il faut ici vous expliquer par quelle aventure cet infortuné parent avoit été ſi long-tems éloigné de ſa famille.

Sa mère, ſœur, comme j'ai dit, de mon père, ne conſulta qu'une folle paſſion pour épouſer un officier réformé, qui mangea ſon bien. Cette conduite irrita ſi vivement mon père, que depuis le jour qu'elle fut mariée juſqu'à celui de ſa mort, il ne voulut pas la voir. Elle perdit ſon mari, qui ne lui laiſſa qu'un enfant, ce même Warner, âgé

d'environ neuf ans. Elle ne ſurvécut pas long-tems, & le petit orphelin demeura ſans autre reſſource que mon père : j'ai ſouvent entendu dire qu'il n'étoit pas heureuſement né, & qu'on ne pouvoit lui faire aimer ſes livres d'étude. Cependant il fut mis au collège, & mon père fit pour ſon éducation la même dépenſe que s'il eût été ſon fils. A ſeize ans, comme il écrivoit fort bien, & qu'il marquoit aſſez de goût pour les comptes, on prit le parti de le mettre en apprentiſſage chez un gros négociant : mais, dans cette ſituation, qui dura près d'un an, il fit quantité d'extravagances que ſon maître ne lui pardonna qu'en conſidération de mon père. Enfin, il en commit une qui l'obligea de ſe mettre à couvert ; & ſans s'ouvrir à perſonne, il trouva l'occaſion de s'embarquer ſur un vaiſſeau qui partoit pour les Indes occidentales, dans lequel il ſe cacha même à ſon départ ; de ſorte qu'on fut long-tems ſans ſavoir ce qu'il étoit devenu. Environ neuf mois après, mon père reçut une lettre de lui, dans laquelle, demandant grâce pour ſes erreurs de jeuneſſe, il l'informoit qu'il étoit entré dans un bureau de commerce, & qu'il étoit réſolu de réparer, par une bonne conduite, toutes ſes folies paſſées. C'eſt l'unique lettre que mon père, ou ſes autres connoiſſances, aient jamais reçu de lui. Mon père lui fit réponſe, mais demeura ſans autre éclairciſſement ; & toutes ſes

informations, pendant l'eſpace de deux ou trois ans, n'ayant pu lui en faire apprendre davantage, on conclut que le jeune fugitif étoit mort.

Je me ſouvenois d'avoir entendu ces circonſtances, & voyant qu'elles s'accordoient parfaitement avec ſon récit, je n'ai pu douter qu'il ne fût l'homme en queſtion. Monſieur, ai-je dit ſans balancer, votre hiſtoire ne m'eſt pas inconnue; & votre reſſemblance avec mon père, qui étoit l'image de votre mère, me perſuade entièrement que vous êtes ce M. Warner que j'ai tant de fois entendu nommer. Vous êtes aſſurément mon parent très-proche, & vos malheurs m'affligent beaucoup; d'autant plus, monſieur, que ma fortune ne me donne pas tout le pouvoir que je ſouhaiterois pour vous aſſiſter; mais c'eſt ſur quoi nous nous expliquerons plus particulièrement, après avoir commencé par déjeûner. Auſſi-tôt j'ai donné ordre à Betty de nous ſervir du caffé. Pendant que nous étions à le prendre, j'ai voulu ſavoir de mon couſin comment il étoit parvenu à me découvrir ſi-tôt; car j'aurois dû vous dire que ſuivant ſon récit, il n'étoit à Londres que depuis deux jours. Il m'a répondu qu'un des commerçans anglois, dont il avoit reſſenti la bonté à Cadix, l'avoit chargé d'une lettre pour Londres, avec ordre de la remettre au caffé de Pall-Mall; qu'en l'y laiſſant, il avoit vu ſur le comptoir une autre lettre adreſſée au cheva-

lier Bidulphe ; que ce nom l'avoit frappé, & que ſuppoſant ſon oncle mort, il avoit jugé que ce devoit être ſon couſin ; qu'il penſoit à s'éclaircir, dans la vue de s'adreſſer à lui pour implorer ſon ſecours, s'il apprenoit que ce fût mon frère ; mais qu'heureuſement il avoit eu l'occaſion de ſe ſatisfaire à l'heure même ; que mon frère étoit arrivé au même moment dans ſon carroſſe, qu'il avoit reconnu & les armes & quelques-uns même de ſes traits. Il étoit à peu-près l'heure du dîner, a-t-il ajouté, & j'ai entendu qu'il donnoit ordre de toucher chez lui. Je remis ma viſite au matin du jour ſuivant ; & m'étant informé de ſa demeure, je ne manquai pas hier de m'y rendre à l'heure que je m'étois propoſé.

Mon nouveau couſin s'eſt arrêté & s'eſt mis à prendre ſon café ſans dire un mot : ma curioſité a pris feu.

Hé, le vîtes-vous, monſieur ? Oui, madame, & je l'entendis auſſi. La maiſon eſt belle, & rien n'y paroît manquer pour l'élégance. Après avoir ſu du portier qu'il étoit viſible, je priai le premier laquais que je rencontrai de dire à ſon maître qu'un honnête homme arrivé nouvellement des Indes occidentales, & chargé d'une commiſſion pour lui de la part de M. Warner ſon parent, ſouhaitoit de lui parler. Le laquais monta l'eſcalier ; & reparoiſſant bientôt, il me demanda ſi j'avois une let-

tre du gentilhomme que j'avois nommé. Non, répondis-je; mais dites à M. le chevalier que j'ai quelque ouverture à lui faire.

Le laquais, après avoir rempli sa commission, ne descendit que la moitié de l'escalier, & se penchant sur la balustrade, me dit assez cavalièrement de monter. Je trouvai dans un grand cabinet votre frère & votre belle-sœur, je suppose, qui étoient à déjeûner. Il y avoit du chocolat & du caffé sur la table. Je fis une très-respectueuse révérence. A peine la dame remua la tête. Votre frère m'ayant regardé de la tête aux pieds, & fixant les yeux sur mon visage, me dit: votre serviteur, monsieur. Le laquais qui m'avoit introduit s'étoit retiré. Monsieur, dis-je enfin, m'auriez-vous tout-à-fait oublié? Pour moi je vous ai remis parfaitement. Il me répondit, en hésitant, avec un changement de contenance qui ne me promettoit rien d'heureux; je vous proteste, monsieur, que je ne vous connois nullement. Quoi? monsieur le chevalier, vous avez oublié votre cousin Edouard Warner! Il se tourna vers sa femme, elle vers lui; ils se regardèrent, lui avec un sourire forcé, qu'elle lui rendit, sans savoir apparemment pourquoi. Je me souviens de ce nom, qui étoit celui d'un parent de la famille, mort, je crois, depuis long-tems; mais quand il seroit encore au monde, s'il falloit me rappeler sa figure, c'est de si loin.... qu'en

vérité... je doute que je le puſſe. Pendant ce préa
bule, il me laiſſa ſur mes jambes; il étoit éten
ſur une chaiſe commode, une taſſe de chocola
la main, l'approchant de ſes lèvres, & me parla
tour à tour. Sa femme excitoit à manger une p
tite perruche qui étoit perchée ſur ſon épaule.

Je dois être plus changé que vous, M. le ch
valier. Ce que j'ai ſouffert, & ma longue réſiden
dans un climat enflammé, en ſont deux bonn
raiſons; mais eſt-il poſſible qu'il ne vous reſte rien
mes traits? Nul ſouvenir de ma voix? Je vous ai po
mille fois dans mes bras. Monſieur, me répond
t-il, je ne veux pas diſputer l'identité de vo
perſonne; mais je ſerai bien aiſe de ſavoir ce q
vous avez à m'ordonner. A vous ordonner, mo
ſieur? Le pauvre demande des grâces, & n'
donne rien.

Je lui racontai ma malheureuſe avanture, da
les mêmes termes que vous venez de l'entend
Sa dame parut n'y faire aucune attention
mais ceſſa de parler à ſon perroquet. Lui, pré
l'oreille à mon récit; mais avec tant d'impatien
dans les yeux, que j'en demeurai interdit. J'ét
encore debout; cependant, pour rendre ma poſt
un peu plus ferme, je m'étois haſardé à me ſo
tenir ſur le dos d'une chaiſe.

Lorſque j'eus fini, votre frère s'emporta bea
coup, & parut avoir médité cette ſcène, pe

dant que j'étois encore appuyé ; il marcha violemment jusqu'au bout de la chambre, & se tournant vers sa dame ; charmante avanture, que celle d'un homme qui s'ouvre à toute sorte de prix l'entrée de cette maison, par l'histoire d'une commission de la part d'un parent, & qui, pour finir par une agréable surprise, devient tout d'un coup ce parent même, & nous demande l'aumône en son propre nom !

Je lui dis : monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise de m'introduire chez vous ; mais vous n'en serez que plus facile à me pardonner, s'il vous plaît de faire attention que c'est par respect pour vous, que dans la situation où je suis, je n'ai pas voulu me faire connoître de vos domestiques. La même raison m'a fait juger que si je ne me faisois pas annoncer d'une manière un peu intéressante, j'aurois pu recevoir ordre de vous envoyer mes explications par la bouche d'un laquais, ce que vous n'auriez pu vous-même approuver. Vous pouviez m'écrire, interrompit-il. Ah ! monsieur, en secouant la tête, quand je l'aurois fait...., & je n'ai rien ajouté. Vous n'en seriez pas plus avancé ; n'est-ce pas ce que vous voulez dire, me répliqua-t-il avec un sourire méprisant. En un mot, monsieur, je ne puis rien faire pour vous ; qu'attendiez-vous donc de moi ? Je lui protestai que mes vues n'étoient pas d'être un fardeau

pour lui. Je ſuis fait, lui dis-je, aux affaires; j'ai la main fort bonne, & j'entends les comptes. Mon eſpérance eſt d'entrer chez quelque négociant; mais dans l'intervalle, je meurs de faim: je ne ſuis ici qu'un étranger, quoiqu'au ſein de ma patrie. J'obſervai qu'il portoit la main à ſa poche, comme pour chercher quelque monnoie. Chevalier, dit ſa femme, qui l'avoit obſervé comme moi, c'eſt perdre ſa peine & ſon argent que d'ouvrir ſa bourſe pour les gens de cette ſorte. Ayez cette généroſité pour l'un, ils en font paroître un autre, qui s'attribue les mêmes droits. Votre frère alors retira la main de ſa poche comme ſi les regards de ſa femme l'euſſent arrêté. Monſieur, me dit-il impérieuſement, je ne puis vous aſſiſter.

Je lui demandai ſi le ciel avoit conſervé vos jours, & s'il pouvoit m'apprendre du moins de vos nouvelles; car toute jeune que vous étiez quand j'ai quitté l'Angleterre, je n'avois pas oublié que mon oncle avoit une fille. Votre frère pour toute réponſe, me dit bruſquement qu'il n'ſavoit rien de vous, depuis que vous aviez préféré l'amitié des étrangers à celle de vos plus proches parens. Auſſi-tôt ayant ſonné, & fait appeler ſon valet de chambre pour l'habiller, il ſortit du cabinet, ſans jeter un regard ſur moi. J'me haſardai à demander votre nom à ſa femme

ſi vous en aviez changé, & quel étoit le lieu de votre demeure? Elle m'apprit votre nom; mais, après m'avoir aſſuré qu'elle ignoroit où vous étiez logée, elle ajouta que je pouvois m'épargner la peine de cette recherche, parce qu'elle ſavoit que vous n'étiez capable de rien pour moi.

Je ne penſai qu'à me retirer. Cependant, en traverſant l'anti-chambre, un laquais, dont je pris les informations, m'adreſſa dans la rue ſaint-Albans, où vous aviez autrefois logé. J'y allai directement; & ce ne fut pas ſans difficulté que j'obtins des gens de la maiſon, l'adreſſe de celle-ci. Mes beſoins ſont ſi preſſans, madame, que je ne ſuis hâté de venir ce matin, pour vous faire connoître ma miſère; mais je crains bien que l'avis de votre belle-ſœur, par rapport à vous, ne ſoit que trop vrai. En achevant ſa réflexion, il a promené ſes yeux ſur l'humble meuble de mon anti-chambre; & portant ſa taſſe à ſes lèvres, l a fini de prendre ſon café, qui devoit être tout froid.

Monſieur, ai-je répondu, ſi ma belle-ſœur vous dit que je ſuis pauvre, elle vous a dit la vérité. Cependant je ne le ſuis pas au point de ne pouvoir vous être bonne à rien. Si vous voulez prendre un logement à bon marché dans mon voiſinage, je m'engage à vous fournir de quoi le payer, ſi vous voulez vous contenter de ce que je

mange avec ma petite famille, vous ſerez le
venu tous les jours, en attendant qu'on p
faire quelque choſe pour vous. Je vois pe
monde; mais je trouverai quelque moyen de
procurer des recommandations pour quelqu
ploi. Alors, portant la main à ma poche, j'
tiré cinq ſchellings, qui étoient tout ce que j'
ſur moi, & je les lui ai mis dans la main:
pouvez devoir une bagatelle, monſieur, d
lieu où vous avez paſſé ces deux nuits. Vot
gement ne peut avoir été ſomptueux; m
cette petite ſomme ne ſuffit pas pour vou
quitter, dites-le moi librement.

Il a ſouffert que j'aie mis l'argent dans ſa
qu'il n'a pas fermée. Il a fixé un regard d'ét
ment ſur mon viſage; mais au lieu de me r
dre, il s'eſt écrié: bon dieu! bon dieu! &
faiſant deux ou trois boutons de ſa veſte dev
poitrine, il s'eſt mis à ſangloter, comme
ſein eût été prêt à s'ouvrir. Sa reconnoiſſanc
très-vivement touchée, & je me ſuis effor
diſſiper quelques larmes, qui me ſont venu
yeux. Je voudrois pouvoir pleurer, a-t-il dit;
je ne puis, & ces chères larmes, puiſſent-
être les dernières que vous ayez jamais ſu
verſer, vous, ma digne, ma généreuſe, ma t
parente! Que dieu me pardonne d'avoir m
tel cœur à l'épreuve! Mais je l'en récompen

Je jure que je le récompenſerai largement de tant de bonté.

Il a tiré auſſi-tôt d'une de ſes poches un petit porte-feuille de chagrin rouge, & l'ouvrant, il m'a mis entre les mains un billet de deux mille livres ſterling ſur la banque d'Angleterre. Jugez, ma Cécile, à quel point cette viſion m'a frappée! Monſieur, vous me confondez! c'eſt tout ce que j'ai pu dire.

Pardonnez ſi je vous ai trompée, m'a-t-il dit; c'étoit avec de bonnes intentions. Je ſuppoſe qu'à préſent il eſt inutile de vous dire que je ne ſuis pas un pauvre miſérable abandonné, tel que je me ſuis repréſenté. Apprenez la vérité de ma ſituation. Vous voyez devant vous un des plus riches particuliers des domaines d'Angleterre. Mon début, comme vous avez pu le ſavoir, n'a été que celui d'un ſimple commis dans le bureau d'un négociant de la Jamaïque, d'où j'ai écrit deux fois à votre père, ſans en avoir jamais reçu de réponſe.

Je n'ai pu m'empêcher de l'interrompre, pour l'aſſurer que j'avois entendu dire à mon père qu'il avoit reçu de lui une lettre, à laquelle il avoit répondu; mais qu'il n'en avoit pas reçu l'autre, & qu'enſuite il avoit fait beaucoup de recherches & d'informations inutiles.

Peut-être m'a-t-il écrit, a repris M. Warner; mais je n'ai reçu aucune lettre, ni entendu parler

d'aucune information, ce qui me piqua si vivement, que je pris la résolution de ne plus écrire. En peu de tems, mes services furent d'une si grande utilité pour mon maître, qu'il me prit en affection; & n'ayant qu'une fille, sa seule héritière, à qui j'avois eu le bonheur de plaire aussi, sans que je me fusse apperçu de ses sentimens, que son père trouva le moyen de découvrir, il me l'offrit naturellement en mariage, avec assurance de me laisser tout son bien à sa mort, & de m'admettre immédiatement en société de commerce avec lui. L'unique retour qu'il demanda de ma part, fut le changement de mon nom, pour prendre le sien. Je ne fis aucune difficulté de le satisfaire, d'autant plus que si je n'avois pas commencé avec sa fille par l'amour, je ne trouvois ni dans sa personne, ni dans sa naissance, aucune raison d'être refroidi par cette condition. Le mariage se fit; mon beau-père remplit ponctuellement sa promesse, & trois ans après je me trouvai, par sa mort, en possession d'un fond considérable. L'année suivante je perdis ma femme en couche de son premier enfant, qui mourut avec sa mère. Le changement de mon nom a fait vraisemblablement l'embarras de ceux qui ont été chargés de me découvrir; & peut-être dois-je aujourd'hui me reprocher trop de négligence à faire savoir ma bonne fortune à mes amis.

Le ſuccès a ſi fidellement accompagné toutes mes entrepriſes de commerce, que mon bien s'accrut prodigieuſement. Environ cinq ans après la mort de ma première femme, j'épouſai la veuve d'un négociant, de laquelle j'eus des biens immenſes. Je l'ai tendrement aimée. Elle étoit d'un caractère charmant. Elle me donna un fils d'une grande eſpérance, & nous vécûmes très-heureuſement enſemble l'eſpace de douze ans, à la fin deſquels il a plu au ciel de m'enlever la mère & l'enfant. Pauvre homme! ſes larmes ont commencé à couler ici. Il a pris un moment pour les eſſuyer.

Après cette perte, a-t-il continué, la vie m'eſt devenue ennuyeuſe. Je me voyois des richeſſes dont je ne pouvois faire l'emploi, & je n'avois perſonne à qui les laiſſer. Ma ſanté commençoit à baiſſer. Le ſéjour de l'Île me déplut, & je réſolus, moitié pour diſſiper ma mélancolie, moitié par affection pour mon pays natal, de revoir encore une fois l'Angleterre. Je mis mes affaires en bon ordre; je fis partir devant moi de groſſes ſommes d'argent, & j'en emportai une très-grande avec moi. Pendant mon voyage, la fantaiſie me prit de m'informer de votre famille & de me préſenter à vous, comme je l'ai fait, pour mettre vos diſpoſitions à l'épreuve; dans la réſolution de partager, autant que je vous en trouverois dignes, mes affections & ma fortune entre vous, parce

que je ſavois que vous êtes les ſeuls parens qui me reſtent au monde.

Il y a plus d'un mois que je ſuis en Angleterre. Je me ſuis rendu d'abord en Wiltshire, où j'ai bientôt ſu que votre père & votre mère étoient morts, & que votre frère ayant fait un mariage avantageux, réſidoit ordinairement à Londres. Vous, on m'a dit que vous aviez été mariée, & que vous étiez demeurée veuve; mais on n'a pu me donner d'autres informations. En rentrant dans Londres, il ne m'a pas été difficile de découvrir la maiſon de votre frère. J'avois eu la ſatisfaction d'entendre parler fort bien de lui; mais j'étois déterminé à faire moi-même l'expérience de ſon caractère; & s'il m'avoit témoigné du moins quelque légère apparence de tendreſſe, j'aurois fait auſſi mon expérience ſur vous, avant que de vous découvrir mes deſſeins à l'un ou à l'autre.

Je me ſuis vêtu exprès avec la ſimplicité que vous voyez, & je n'ai pas beſoin de vous répéter quel ſuccès j'ai recueilli de mon entrepriſe. Votre frère eſt un cœur étroit, un caractère inhumain, que j'efface pour jamais de mes penſées. Votre partage en ſera meilleur, quoique j'aye plus de bien qu'il ne faut pour vous enrichir tous deux.

Votre charmante bonté, je le dis encore, ma reſpectable parente, ſera récompenſée au centuple. Le billet, que vous avez dans la main, n'eſt

que pour votre usage présent. Je sais le besoin que vous en avez; acceptez-le seulement comme les arrhes de ce que mon amitié vous destine. Ce frère, qui jouit lui-même d'une abondante fortune, & qui peut voir dans l'indigence une sœur telle que vous, doit avoir perdu tout respect pour les liens du sang; & je ne suis plus surpris que moi, qui le touche de moins près, il m'ait si barbarement traité.

Voyez, ma Cécile, quelle étonnante révolution! que pouvois-je faire, que de lever les yeux vers le ciel, pour adorer en silence, au fond du cœur, ce dieu qui est le père des orphelins & le défenseur de la veuve affligée?

Il s'est passé quelque tems avant que j'aye pu ramener mon esprit à la forme ordinaire du discours. J'ai cru pouvoir accepter, avec reconnoissance, le noble présent de mon cousin. Il s'est informé de ma situation, jusqu'aux moindres circonstances. Je ne voyois rien à lui déguiser, & la pensée ne m'en est pas même venue. Il m'a fait quantité de questions, sur la conduite de mon frère avec moi. Je l'ai satisfait simplement & de bonne foi; ses invectives n'en ont été que plus amères, contre le mari & contre sa femme: mais je me vengerai d'eux, a-t-il ajouté; je vous ferai triompher de lui & de son orgueilleuse moitié. Dans quel logement je vous trouve ici, ma pauvre chère

couſine ! eſt-ce là votre meilleure chambre ? C'eſt l'unique, ai-je répondu, avec celle où je couche, moi & mes enfans, & un cabinet pour ma ſervante. Il a voulu voir mes deux filles, & je me les ſuis fait amener. Des anges ! s'eſt-il écrié, la larme à l'œil. Il les a tendrement embraſſées. Chers enfans ! vous avez un méchant oncle, mais vous avez la meilleure des mères ; & c'eſt moi qui me charge de vous.

Demain, m'a-t-il dit, je viens dîner avec la chère petite famille. Nous mangerons enſemble un morceau de conſolation ; mais, je vous le recommande, pas un mot à perſonne de tout ce qui s'eſt paſſé. Il m'a dit adieu juſqu'au lendemain, d'un air & d'un ton affectueux ; & prenant lui-même la peine d'ouvrir la porte, il eſt deſcendu après l'avoir fermée.

Permets, Cécile, permets que je quitte ma plume, & que j'admire ma deſtinée !

Je me ſuis ſentie, ma chère, comme oppreſſée par une foule de ſentimens qui m'ont tout d'un coup ôté le pouvoir d'écrire. Quelles ſcènes de bonheur s'ouvriroient à préſent devant moi, ſi le bonheur conſiſtoit dans les ſeules richeſſes ! mais non, non, il n'y conſiſte pas. Mon cœur, briſé de chagrin, ne peut retrouver ſa tranquillité ſitôt. Cependant je vois de réels ſujets de joie par des motifs de raiſon,

d'humanité, & par d'autres conſidérations louables; je veux m'y livrer un peu. Je puis, à préſent, m'acquitter d'une partie des extrêmes obligations que j'ai à M. Falkland, du moins pour ce qui regarde la dette pécuniaire. Je puis à préſent reconnoître avec uſure la bonté de ma chère miladi V... Je puis aſſurer un ſort à mon affectionnée & digne Betty. J'ai la délicieuſe perſpective de donner à mes enfans une éducation convenable à leur naiſſance! &, ſi le ciel prolonge mes jours, je les vois honorablement, heureuſement établis dans le monde. J'aurai l'ineſtimable pouvoir de répandre des bienfaits! O! ma chère, quel bien c'eſt pour moi d'avoir été dans l'affliction! Elle a tellement aggrandi mon ame, que je ſens des tranſports inconnus dans la proſpérité à la ſeule idée du pouvoir où je vais me trouver d'être utile aux miſérables. Qui ne voudroit pas éprouver l'adverſité, pour en tirer ce précieux fruit?

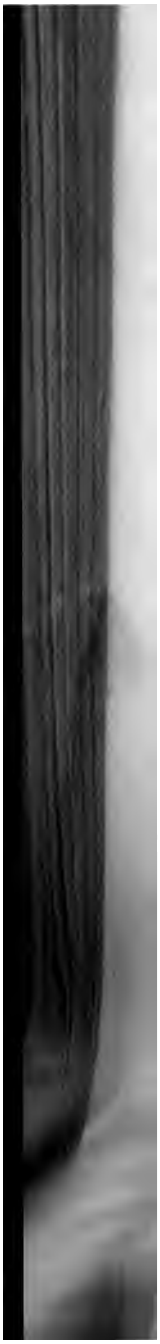
11 *Février.*

Mon nouveau couſin n'a pas oublié ſa promeſſe: il eſt venu dîner avec moi. Betty avoit préparé deux plats ſeulement; mais des meilleurs mets de la ſaiſon; & le plus habile cuiſinier n'auroit pas fait mieux. Je ne vous repréſenterai pas la cordiale ſatisfaction avec laquelle notre petit feſtin s'eſt paſſé. M. Warner m'avoit envoyé dès le matin, une petite proviſion d'excellent vin. Il paroît qu'à

vous donc, madame, que je veuille laiſſer, à ce fat, l'honneur de ce que je vais faire pour vous? Non; ne vous y attendez pas. Ce que je ferai, je veux que tout l'univers le ſache, & que mes raiſons ſoient connues auſſi. Mes volontés me tiennent à cœur. Je me flatte qu'il n'y a pas de mal à ſervir une proche parente, qu'un parent encore plus proche laiſſe périr de misère. Je vous fais mon héritière, voyez-vous, & je veux le publier dans tout Londres. Où eſt donc le mal? Dieu ſait que je n'ai pas plus de méchanceté dans le cœur, qu'un de vos enfans; mais je ſuis peut-être un peu ſenſible : ainſi je n'en parle plus. J'ai trouvé, ma chère, que dans ſon éloquence de l'autre monde, M. Warner étoit aſſez poſitif; & j'ai cru que la prudence m'obligeoit de ne pas inſiſter ſur mon argument. J'ai promis de me ſoumettre entiérement à ſes volontés. C'eſt ce que vous pouvez faire de mieux, m'a-t-il dit; regardez-moi comme votre père, & je ſerai un père pour vous. Enſuite il m'a dit qu'il m'avoit cherché une maiſon proche de mon frère, afin que je puſſe le narguer; c'eſt ſon expreſſion; mais que n'en ayant pas trouvé à louer dans la place St-James, il en avoit pris une très-belle, dans une rue voiſine. Elle étoit meublée, m'a-t-il dit; mais les meubles n'étant pas de mon goût, j'en ai commandé de neufs, & le tapiſſier promet que tout ſera prêt à vous rece-

voir dans huit ou dix jours. Juſqu'à ce tems, je ne puis vous voir dans cette triſte demeure : depuis quand y êtes-vous? J'ai répondu qu'il y avoit près de quatre mois, & qu'avec ſa permiſſion je continuerois de l'habiter juſqu'à ce que la maiſon fut prête, parce que ce n'étoit pas la peine de changer, pour un tems ſi court. A la bonne heure, m'a-t-il dit; je ne conteſte pas là-deſſus, ſi c'eſt votre intention. Je vais prendre ſoin qu'il ne manque rien dans ce logement, qui vous convient un peu mieux. Il m'a quittée, en ſerrant affectueuſement ma main.

Eſt-il rien, ma chère, de ſi merveilleux? Ce *meſſager de bonnes nouvelles* ne m'eſt-il pas envoyé par la providence? Comme ſon intention, dit-il, eſt de ne pas faire un ſecret de ce qu'il médite en ma faveur, je me ſuis hâtée de communiquer ce joyeux évènement à mes amis. Sur le champ j'ai écrit à miladi V....; & je lui ai fait un récit, preſqu'auſſi circonſtancié qu'à vous, de l'étonnante révolution de mes affaires. Mon deſſein, lorſque j'aurai pu fixer mon choix ſur quelque préſent digne d'elle, eſt de lui reſtituer amplement ce que j'ai reçu de ſa bonté. J'informe auſſi madame Falkland de cet heureux tour de ma fortune, & je lui deſtine un magnifique préſent auſſi tôt que j'aurai le tems de le préparer. Je ne lui dis rien de



me faire mieux connoître ſes intentions. Je ne le verrai, dit-il, que lorſque tout ſera prêt. Il ne m'a pas même encore appris dans quelle rue je dois demeurer. Ne trouvez-vous pas qu'il eſt, comme il dit lui-même, un peu abſolu dans ſes volontés ?

22 *Février.*

Il me ſemble qu'à préſent, ma Cécile, je peux me flatter raiſonnablement d'être à la fin de mes afflictions : autant que les richeſſes peuvent ſervir au bonheur, me voilà très-sûre de cette félicité.

Je viens de régler tout avec mon hôteſſe ; & l'ayant ſatisfaite pour ſon loyer, j'y joignois une petite gratification pour la réconcilier avec ma proſpérité, lorſqu'un carroſſe tout neuf & ſuperbement doré s'eſt arrêté à ma porte avec un nègre & deux laquais derrière, leur livrée comme celle du cocher, en galons d'argent. L'un d'eux m'a remis un billet de M. Warner, portant que c'étoit mon équipage, & que je pouvois me rendre chez moi, où je le trouverois à m'attendre, pour me faire ſon compliment à mon arrivée.

Betty n'auroit pas été plus prompte avec des ailes aux pieds : elle eſt montée à perte d'haleine pour m'annoncer la flatteuſe apparition, & m'a preſſée d'obſerver par la fenêtre que la livrée étoit celle de mon mari, avec cette différence que le galon étoit d'argent. Comme j'en marquois quel-

que ſurpriſe, elle m'a dit que M. Warner, dans ſa ſeconde viſite, s'étoit informé, lorſqu'elle l'avoit conduit à la porte, quelle étoit notre livrée, & l'avoit priée de ne m'en rien dire; ce qu'elle avoit promis volontiers, parce qu'elle avoit jugé qu'il penſoit à me ſurprendre. Mais ce n'eſt pas tout: il avoit porté l'attention juſqu'à faire peindre ſur les portières les armes d'Arnil dans un fort bel écuſſon, ſans qu'il m'ait encore appris d'où lui venoit cette connoiſſance. Ma Betty, à demi-folle de joie, eſt deſcendue avec les enfans & les a placés tous deux dans la voiture, en leur diſant que ce beau carroſſe étoit à eux. Les pauvres petites créatures ſe ſont miſes à pleurer, & n'auroient pas été conſolées par la magnificence & la nouveauté du ſpectacle, ſi je n'étois bientôt arrivée. J'ai laiſſé Betty dans le logement que je quittois, pour faire apporter notre petit bagage après nous; & je me ſuis fait conduire à ma nouvelle maiſon de la rue Pall-Mall, où j'ai trouvé mon généreux bienfaiteur, qui m'a donné la main pour deſcendre.

C'eſt l'ame d'un prince, ma chère, qui fait reſpirer cet homme-là. Quel air de grandeur autour de moi! Quelle richeſſe & quelle élégance! Il a pris la peine de me conduire dans chaque chambre, & j'y ai vu l'opulence déployée juſqu'à la profuſion. Du haut juſqu'en bas il ne manque rien de tout ce qui peut être imaginé par le luxe même.

Tentures,

tentures, glaces, tapis, cabinet, porcelaine; de ma vie je n'ai rien vu qui puiſſe entrer en comparaiſon pour la beauté. Ce n'eſt que l'onzième jour, depuis que M. Warner m'a parlé de ſon deſſein; & vous jugerez quelle doit avoir été ſa diligence, puiſqu'il ne m'a laiſſé rien à faire, ni d'autre embarras que de prendre poſſeſſion de cette belle demeure. Tous les domeſtiques néceſſaires étoient loués en mon nom, chacun prêt à ſervir dans ſon poſte; & dans un quart-d'heure je me ſuis trouvée auſſi bien établie que ſi j'avois paſſé dans cette maiſon des années entières.

En nous repoſant un peu dans mon appartement, mon noble couſin m'a dit qu'une bagatelle ne ſuffiſant pas pour me ſoutenir dans un état proportionné, il avoit pris ſoin de m'aſſurer un revenu de trois mille livres ſterling. C'eſt un fond, a-t-il continué, que dès aujourd'hui vous pouvez regarder comme à vous. Je ſuis ſûr que vous l'emploîrez bien; j'en ai la preuve dans vos cinq ſchellings. N'appréhendez pas d'excès dans vos libéralités. Vous trouverez à ma mort de quoi les continuer.

Cher couſin, ai-je répondu, puiſſiez-vous vivre long-tems pour vous voir comblé & ſentir la joie des bénédictions que tant de bonté ne peut manquer d'attirer ſur vous & ſur moi. Je vous laiſſe jouir de vous-même, m'a-t-il dit; mon impatience

eſt à préſent que votre frère ſache ce qu'il a perdu par ſa dureté. Il ne ſauroit l'ignorer long tems, ai-je répliqué : mais je me perſuade encore qu'il n'eſt pas auſſi blâmable par rapport à moi, que nous nous le ſommes figurés tous deux. Vous avez vu qu'il paroiſſoit ignorer ma ſituation, lorſque vous vous en êtes informé de lui, & qu'il m'a fait même une eſpèce de reproche, pour m'être éloignée ſans l'en avoir averti. Je ſuis preſque sûre que ſa femme ne l'a pas inſtruit de la viſite qu'elle a reçue de moi.... Le devoir d'un frère, a-t-il vivement interrompu, étoit de chercher ſa ſœur; ne ſavoit-il pas que vous étiez pauvre ? Il ſavoit, ai-je dit, que mes affaires étoient dérangées; mais il ne ſavoit pas à quel point. Fort bien, fort bien, a repris M. Warner, vous êtes généreuſe de l'excuſer ; mais je le connois pour un homme ſans cœur : & M. Warner a pris congé, en me promettant de revenir bientôt, parce qu'il s'étoit logé dans mon voiſinage.

23 Février.

En vérité, ma Cécile, je doute quelquefois ſi je veille ; c'eſt un véritable enchantement. Je crains que mon vieux parent ne ſoit un magicien. J'ai vu, j'ai examiné mes domeſtiques, je leur ai parlé de près, pour m'aſſurer qu'ils ne ſont pas des phantômes. Je regarde, je manie mes riches tentures, dans le doute qu'elles ſoient réelles. Mais elles le

ſont ; tout eſt exiſtant. Je demande pardon à mon cher couſin de l'avoir ſoupçonné de magie ; je crois qu'il n'emploie pas d'autres charmes que celui dont on connoît la toute puiſſance, l'argent.

A-préſent, ma chère, quel ſpacieux champ je vois ouvert devant moi ! Trois mille livres ſterling de rente ! Combien de cœurs je pourrai rendre joyeux ! & comptez que j'en rendrai joyeux un grand nombre.

O dieu tout puiſſant, qui viens de répandre cette abondance de bénédictions ſur ma tête, daigne m'accorder une telle portion de ta grâce, qu'elle puiſſe me rendre un humble inſtrument de ta bonté, à l'égard de ceux que la verge de l'adverſité a fait tomber dans l'humiliation ! Apprends-moi, ſeigneur, à faire uſage de tes bienfaits, pour ta gloire & non pour la ſatisfaction de mes vains déſirs ; pour l'exaltation éternelle de ton nom, & non pour celle de mon orgueil ! Si tu m'as choiſie pour être la diſpenſatrice de tes faveurs paternelles aux affligés qui crient devant toi, allume au fond de mon cœur un zèle, une humilité, une intégrité, qui puiſſent me rendre moins indigne de cet important dépôt. Mais, grand dieu ! ſi tu ne m'as envoyé les richeſſes que pour éprouver mes forces, ſans le ſoutien de ta main, ſois miſéricordieux ; reprends-les, & replonge-moi dans

cette pauvreté, qui m'a ſi bien appris à me connoître moi-même.

C'eſt à deux genoux, ma chère Cécile, que je viens d'adreſſer cette prière à mon créateur; & je ſouhaite ardemment qu'elle me ſoit accordée.

26 Février.

Vous rirez, ma chère, & de pitié, comme je l'ai fait, pour la baſſeſſe de ma pauvre belle-ſœur; mais l'orgueil eſt toujours bas. A peine ſuis-je ici depuis quatre jours, & j'apprends qu'elle fait déjà ma métamorphoſe. Au fond, je demeure ſi près d'elle, qu'elle ne peut guères l'ignorer. M. Warner n'ayant pas eu de repos qu'il ne m'ait vue ſortir dans mon nouvel équipage, je me ſuis fait d'autant moins preſſer, que nous avions beſoin, mes enfans & moi, d'un peu d'air & d'exercice; & dès hier, je me ſuis fait mener dans Hyde-Park. Je n'avois pas choiſi l'heure où l'on y trouve beaucoup de monde; mais apparemment que ma belle-ſœur elle-même, ou quelqu'un de ſa maiſon, m'y a vue; car ce matin, prodige étonnant! elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ſa femme de chambre. Je l'ai fait monter, & je me ſuis informée civilement de la ſanté de mon frère & de ma ſœur

» Sa maîtreſſe, m'a-t-elle dit, me faiſoit ſes

» complimens, & s'étonnoit de n'avoir pas eu » de mes nouvelles depuis ſi long-tems. Elle » avoit jugé que j'étois partie pour la campagne ; » mais M. le chevalier étant inquiet de mon » ſilence, elle avoit pris le parti d'envoyer à mon » ancien logement du marché au foin, d'où » on l'avoit adreſſée ici. Elle me faiſoit dire qu'elle » avoit parlé à mon frère de l'affaire que je ſa- » vois ; & que ſi je voulois écrire à M. le cheva- » lier, ou prendre la peine de le voir, il entre- » roit volontiers dans ce qu'elle avoit propoſé. »

J'ai reconnu très-facilement que la femme de chambre, entre ſes inſtructions, avoit ordre de feindre dans ſa maîtreſſe une entière ignorance du changement de ma ſituation ; mais j'ai voulu lui faire connoître qu'un ſi pauvre artifice ne m'en impoſoit pas. Il m'étoit aiſé de voir que cette femme obſervoit avec beaucoup de ſurpriſe & de curioſité, toutes les parties de mon appartement, quoiqu'elle affectât de n'y faire aucune attention ; & j'en ai conclu que ſa maîtreſſe ne l'avoit envoyée que pour éclaircir, par les yeux d'autrui, la vérité de ce qu'elle avoit appris de ma nouvelle fortune. Vous direz à miladi Bidulphe, ai-je répondu, qu'il n'étoit pas néceſſaire d'envoyer chez moi pour ſatisfaire ſa curioſité : ma maiſon ſera toujours ouverte pour ceux qui déſireront de la voir, & pour miladi même. Mais vous là

verrez entièrement, pour être en état de lui rapporter ce que mon couſin Warner a la généroſité de faire pour moi : elle jugera ſi j'ai beſoin du ſecours qu'elle prétend aujourd'hui m'offrir. La ſervante a paru très-confuſe, & n'a pas oſé me faire d'autres queſtions. C'étoit la même qui m'avoit fait monter avec ſi peu de cérémonie par l'eſcalier dérobé, lorſque j'avois fait ma viſite à ſa maîtreſſe, & ma ſituation préſente me faiſoit regarder d'elle avec d'autres yeux. J'ai ſonné, & j'ai chargé un laquais de lui faire voir toute la maiſon. Elle m'a fait une profonde révérence, & s'eſt retirée ſans ouvrir la bouche.

Quelle pauvre femme que ma belle-ſœur! M. Warner eſt venu avant que la femme de chambre fût partie. Je n'ai pas manqué de lui faire part de l'avanture. Repréſentez vous ſa joie. Il a fait pluſieurs éclats de rire ; il a plié les épaules, en ſerrant les coudes & ſe frottant les mains : il vouloit voir la femme de chambre ; mais, appréhendant qu'il ne pouſsât l'inſulte trop loin, je l'ai détourné de ce deſſein.

Il m'a dit qu'il s'invitoit lui-même à dîner avec moi ; & j'ai eu ſa compagnie une grande partie de l'après-midi. C'eſt un homme d'un ſens admirable, quoiqu'il néglige de le cultiver. Sa vie s'eſt paſſée dans les affaires, c'eſt-à-dire à multiplier ſes richeſſes. Il s'ouvre peu là-deſſus ; mais

ſur tout le reſte, il eſt très-communicatif, & d'une humeur agréable. Il m'a demandé, pour la première fois, un détail particulier de ma vie, depuis mon enfance. Comme il n'en avoit encore appris de moi que des circonſtances interrompues, j'ai pris mon hiſtoire dès les premiers tems où j'ai commencé à me connoître, & rien n'a manqué à mon récit, juſqu'à l'heure où j'ai reçu ſa première viſite.

J'ai pu remarquer ſans peine, qu'il a le cœur tendre & compatiſſant; ma relation l'a touché plus d'une fois juſqu'aux larmes; & loin d'en avoir honte, il les laiſſoit couler librement ſur ſes joues, pendant qu'il écoutoit mon hiſtoire avec une profonde & muette attention. Il a donné les plus grands éloges à M. Falkland; il a dit que *c'étoit un homme ſelon ſon cœur*, & qu'il méritoit la meilleure femme du monde. Je ſouhaiterois, a-t-il ajouté, que vous en euſſiez fait votre mari; cet homme a le cœur d'un Prince. Il a prétendu que mon frère avoit quelque raiſon de s'être offenſé de mon refus. Notre ſexe, m'a-t-il dit, n'a pas les chimériques notions du vôtre; mais l'avarice du chevalier n'en eſt pas plus excuſable.

J'ai pris cette occaſion pour lui répéter que réellement mon frère n'avoit pas ſu l'extrémité de mon embarras; qu'autant que je connoiſſois le caractère de ma belle-ſœur, j'avois lieu de croire,

ou qu'elle ne l'en avoit pas informé, ou qu'elle y avoit joint quelque mauvaiſe interprétation. Sûrement elle ne l'a pas informé de l'étroite ſituation où je me ſuis vue réduite immédiatement après la mort de ma mère ; & qui ſait ſi l'intention du chevalier, après m'avoir laiſſée ſentir pour un tems les effets de ce reſſentiment, dont il m'avoit menacée dans ſa dernière lettre, n'étoit pas de reprendre les diſpoſitions d'un frère ? S'il ignoroit, comme je ſuis portée à le croire, l'explication de Betty avec ſa femme, il n'a pu s'imaginer que je fuſſe réduite au dernier beſoin ; & peut-être a-t-il recueilli des informations de ma belle-ſœur, que j'avois trouvé des ſommes d'argent après ma mère. Il n'a pas ſu la maladie de mes deux enfans, ni la mienne, & ſincèrement, ai-je dit à mon couſin, ſes expreſſions avec vous-même, me perſuadent qu'il a parfaitement ignoré ma ſituation.

Pour ne vous rien déguiſer, chère Cécile, comme vous ſavez que je n'ai pas le cœur implacable, je ſerois charmée d'être bien avec mon frère, ſeul parent, à l'exception de ce couſin, qui me reſte au monde. Je voulois donc, s'il étoit poſſible, adoucir un peu M. Warner en ſa faveur, n'oſant propoſer une réconciliation ſans l'avoir préparé à cette ouverture.

Oui, couſine, dans ce que vous dites, a-t-il répondu, il peut entrer quelque choſe de vrai :

peut-être ſon deſſein étoit-il de vous laiſſer ronger quelque tems votre mords, & je veux bien ſuppoſer que dans la ſuite il vous auroit accordé quelques vils ſecours : pour une généreuſe aſſiſtance, je vous ſuis garant ſur ſa conduite avec moi, qu'il n'en eſt pas capable. J'ai jugé que ce point lui tenoit au cœur. Mais, monſieur, ai-je répliqué, conſiderez ſeulement que l'empire de ſa femme n'y a que trop influé; mon frère, vous en convenez, étoit prêt à vous offrir quelque choſe; elle s'y eſt oppoſée. Un écu, je le ſuppoſe, a-t-il dit : après tout, je la crois la plus mépriſable des deux. Elle a beaucoup de fierté, ai-je répondu : il s'en eſt communiqué quelque choſe à mon frère : peut-être fut-il mortifié, peut-être déconcerté de voir paroître ſous les yeux de ſa femme un parent, dont les dehors ne lui faiſoient pas honneur. Peut-être, ſi vous vous étiez adreſſé particulièrement à lui, vous auroit-il traité mieux. Votre prudence n'eſt pas de ce monde, a répliqué mon couſin, lorſque vous prenez tant de peine à l'excuſer. Cependant je n'en penſe pas plus mal de vous, quelque réſolution que je prenne à ſon égard. Mais parlons ſincèrement, couſine; ne penſez-vous pas à renouer avec votre frère & ſa femme, ne fût-ce que pour leur donner l'occaſion de vous voir dans toutes vos magnificences? Comme je commençois à connoître l'humeur de M. Warner, j'ai pris le

parti de m'y prêter, perſuadée qu'avec un homme tel que lui, je ne pouvois donner un meilleur tour au déſir de revoir mon frère. Vous voulez de la franchiſe, ai-je dit : Hé bien, je penſe, monſieur, que notre triomphe ſur ma belle-ſœur ne ſera complet que lorſqu'elle aura vu de ſes propres yeux cette éclatante fortune qu'elle auroit pu partager, ſi ſa baſſeſſe d'eſprit ne vous avoit pas choqué. Avec vous, chère Cécile, il faut une autre eſpèce de ſincérité ; j'ai jugé que ma belle-ſœur méritoit cette mortification, quoique ce déſir n'aille point juſqu'à me faire déſirer plus de liaiſon avec elle. Pour mon frère, je n'étois pas gouvernée par un autre motif que l'affection.

Voulez-vous les inviter tous deux à dîner, m'a demandé en riant M. Warner, & m'avoir auſſi le même jour ? un peu galamment paré, car je ſais l'être quand il me plaît. Ils verront qu'ils auroient mieux fait de traiter avec un peu plus de cérémonie ce vieil homme qu'ils n'ont pas cru digne d'être aſſis dans leur préſence. Ah ! monſieur, ai-je répondu, l'inſulte ſeroit trop vive ; d'ailleurs, j'ignore ſi mon frère ſeroit diſpoſé à venir ; vous ſavez qu'il eſt fâché contre moi, & qu'il croit avoir raiſon. Si vous jugiez à propos que je commençaſſe par le voir chez lui, cette démarche, qui pourroit produire une eſpèce de réconciliation, m'autoriſeroit à le prier de venir chez moi, lui &

ſa femme; & quoique je vous connoiſſe trop de bon naturel & de politeſſe pour vous emporter d'abord, & bleſſer les loix de l'hoſpitalité dans cette maiſon, que votre bonté me fait croire à moi, l'occaſion ne peut alors vous manquer pour une petite vengeance, en les traitant à leur tour avec quelque apparence de mépris.

Que tu l'entens bien, avec ce ton doucereux! m'a répondu mon couſin. Mais, je ſuis bien aiſe de vous faire plaiſir, ma chère parente; vous ferez ce qu'il vous plaira. Cependant, je jure par... [& l'honnête Américain a prononcé un ſerment épouventable,] qu'ils n'auront jamais un ſou de moi.

27 Février.

Avec le conſentement de M. Warner, je me ſuis aujourd'hui préſentée à la porte de mon frère. Il n'étoit pas au logis; mais ayant demandé auſſi à voir miladi, on s'eſt empreſſé de m'introduire. Pauvre femme! quelle figure elle a faite! Mon reſſentiment en eſt déſarmé. Mon mépris même ne ſubſiſte plus; dès ce moment je n'ai ſenti que la pitié. Sa confuſion étoit ſi grande, qu'elle ne ſavoit comment me recevoir. Elle m'a fait une révérence, ſans ſavoir que dire ni que faire. Je n'ai pas voulu l'embarraſſer trop; & l'invitant à s'aſſeoir par mon exemple: madame, ai-je dit, du ton le plus obligeant que j'aie pu prendre;

comme vous me fites hier l'honneur d'envoyer chez moi, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'une sœur de vous voir dès aujourd'hui, vous & mon frère. Je me flatte qu'il est en bonne santé. Mon impatience de l'embrasser est très-vive; & j'espère qu'il oubliera toutes les froideurs passées, pour redevenir mon frère.

J'ai rendu exprès mon compliment fort long, pour lui donner tout le tems de se remettre. Elle se frottoit le front de la main, pour cacher apparemment la rougeur dont son visage s'étoit couvert à mon arrivée. » Ciel! madame.... Je suis sur-» prise... Je m'attendois si peu à cette visite... « Vraiment je vous ai crue en province.... Sa femme de chambre, comme vous le savez, étoit venue chez moi le jour précédent; mais j'ai passé là-dessus. Je ne suis pas sortie de Londres, madame, une maladie m'a retenue. » J'en suis plus fâchée » que je ne puis dire.... Je me flatte que vous » êtes entiérement rétablie... Pourquoi, je vous » prie, ne m'avoir pas fait savoir que vous étiez » malade? « Comme il ne m'est rien venu de votre part, madame, après mon premier message, je me suis imaginée que la médiation que vous aviez eu la bonté de me promettre avoit manqué de succès, & que le ressentiment de mon frère alloit jusqu'à ne vouloir plus entendre parler de moi.

» Ah! madame, il n'est que trop vrai.... C'é-

» toit une très-fâcheuſe affaire.... J'en parlai à » votre frère, lorſqu'il fut revenu à la ville : mais » il étoit dans une ſi furieuſe colère, que je n'o- » ſai pas vous nommer deux fois devant lui. Elle n'avoit pas oſé ! remarquez ma chère ; à ce pauvre chevalier, qu'elle gouverne. Je ſuppoſe, madame, que mon frère ne ſavoit pas encore l'excès de mes embarras. » C'eſt en vérité ce que je ne ſais pas... » Vous connoiſſez votre frère, il eſt emporté ; & » lorſque j'entreprenois de parler de vous, il me » coupoit auſſitôt la voix... de ſorte que.... Je » ne ſais ce qu'il penſoit ; mais je n'ai jamais pu » l'informer de votre ſituation. Je ſerois, mada- me, ai-je répondu, en droit de reprocher beau- coup de dureté à mon frère, s'il avoit ſu les cir- conſtances dont vous fûtes informée par ma ſer- vante ; mais s'il les a toujours ignorées, je ne l'ac- cuſe de rien ; & je n'ai rien à vous reprocher non plus, ſi vous n'avez pu l'inſtruire. Je ſuis, grâces au ciel, à la fin de mes ſouffrances, & je viens, madame, vous offrir, comme au chevalier, la tendreſſe d'une ſœur. Je me flatte qu'il ne me re- fuſera pas la ſienne en retour. C'eſt tout ce que j'ai maintenant à lui demander. Elle a rougi en- core une fois, elle paroiſſoit dans le plus grand déſordre. » Vous êtes bonne, madame Arnil ! il » faut oublier, il faut pardonner ». N'obtiendrai-je pas, madame, la permiſſion de voir mon frère ?

Votre meſſage d'hier me faiſoit compter que vous l'aviez ramené en ma faveur. Ici, la pauvre femme a perdu la voix. Elle a cherché ſa tabatière; elle ne l'a pas trouvée dans ſa poche. Elle s'eſt levée, pour la chercher mieux, elle a remué toute ſa toilette; enfin c'eſt dans ſa poche que ſa boëte s'eſt trouvée. Elle m'a préſenté du tabac; enſuite elle s'eſt replacée ſur ſa chaiſe. Vous voyez qu'elle s'étoit donné le tems de méditer ſa réponſe. A vous parler vrai, m'a-t-elle dit, avec un ſourire niais & forcé qui la trahiſſoit, votre frère n'a rien ſu de ce meſſage; mais ayant été ſi longtems ſans avoir de vos nouvelles, j'ai pris le parti de vous faire chercher, & j'étois dans la réſolution d'épargner moi-même tout ce que je pourrois ſur mes menus plaiſirs, pour vous ſecourir de toutes mes forces, en attendant que je puſſe ramener votre frère. Si j'ai fait uſage de ſon nom, c'eſt dans la penſée que vous accepteriez quelque choſe de lui, plus volontiers que de moi. Votre frère vous croyoit en province, lorſque nous avons appris avec étonnement la prodigieuſe fortune qui vous étoit arrivée. Vous la ſaviez donc, madame, ai-je interrompu, avant que vous ayez envoyé chez moi? Queſtion fort à contretems, qui l'a replongée dans ſon limon, & tous les efforts qu'elle a faits pour s'en tirer, n'ont ſervi qu'à l'enfoncer plus avant. Il s'étoit répandu juſqu'à nous, a-t-elle dit avec une

nouvelle rougeur, des bruits fort étranges, dont je n'ai pas cru d'abord un mot; & là-deſſus, à la vérité, je vous ai envoyé ma femme de chambre, pour vous offrir mes ſervices.

Je ne ſuis pas d'aſſez mauvais naturel, ma chère Cécile, pour avoir continué d'embarraſſer cette femme, quoique la duplicité de toute ſa conduite, & les baſſes fauſſetés auxquelles je la voyois recourir, puſſent mériter d'être relevées. J'étois fort contente de trouver mon frère moins coupable qu'il ne me l'avoit paru d'abord; car je voyois clairement dans les diſcours de ſa femme, que loin de l'avoir informé de mes peines, elle l'avoit détourné de me faire chercher, en lui diſant que j'avois quitté la ville; & probablement avec quelques circonſtances aggravantes, ſoit d'un prétendu mépris pour l'un & l'autre, ou peut-être de quelque autre fauſſeté plus injurieuſe encore. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ne m'avoit envoyé ſa ſervante que pour lui ſervir d'eſpion, avec une ſorte de paſſeport dans des offres de ſervices dont elle ſavoit que je n'avois pas beſoin; & ſans doute elle comptoit qu'étant juſtement piquée, ma fierté & mon reſſentiment me feroient éviter toute explication, ſoit avec elle, ſoit avec mon frère. Sa confuſion à ma vue n'a donc rien de ſurprenant; ſurtout lorſqu'elle pouvoit appréhender les reproches que j'étois en droit de faire à mon frère, & dont

il pouvoit ſe laver ſi facilement par l'ignoran
je l'avois laiſſé de ma ſituation. La conduit
ma belle-ſœur n'auroit pu manquer de paroî
mépriſable à ſon mari, qu'avec toute ſa hard
elle auroit eu peine à la juſtifier.

Toutes ces idées m'étant fort préſentes, j'ai
la réſolution de la tranquilliſer tout d'un c
Comptez, madame, ai-je dit, que je ne pen
plus au paſſé. Je vous demande votre amitié
je me promets celle de mon frère. Puiſqu'il n'
ſu votre meſſage, ſoyez sûre qu'il ne l'appre
pas de moi, ni rien qui puiſſe r'ouvrir les an
nes plaies. J'eſpère que ma viſite ſera priſe cor
elle eſt rendue, pour un témoignage d'affect
& que vous, madame, vous aurez aſſez de b
pour faire ma paix avec mon frère, à qui je
très-fâchée d'avoir été forcée de déplaire ; mai
l'ayant jamais offenſé, & sûre de n'avoir ja
été capable de le déſobliger, à l'exception d
ſeul point qui me touchoit de beaucoup plus
que lui, j'eſpère qu'il ceſſera d'y penſer
qu'il me rendra cette place dans ſon cœur,
eſt aujourd'hui tout ce qui manque à ma
licité.

Cette déclaration a produit l'effet que j'en
eſpéré. Miladi Bidulphe, devenue parfaitem
tranquille, a pris une contenance plus brilla
je prens ſur moi, m'a-t-elle dit, ce qui reg

le chevalier; & je vous répons du retour de ſon affection; j'inſiſte de ſa part ſur un acte général d'oubli, & de la vôtre ma ſœur; je vous ſupplie de ne pas faire revivre par des reproches la mémoire des froideurs paſſées.

Les caractères foibles ſont quelquefois très ruſés; cette précaution de miladi, introduite avec aſſez d'adreſſe, m'a fait ſoupçonner une intention fort différente de la raiſon qu'elle m'apportoit: elle craint un éclairciſſement. Je me ſuis néanmoins engagée, lorſque mon frère m'aura permis de le voir, à me conduire avec lui comme s'il n'étoit jamais rien arrivé qui ait pu troubler notre amitié.

Voyez-vous, ma chère, comment cette femme, qui n'avoit pas la hardieſſe de me nommer lorſque j'étois pauvre, a pris ſur elle à préſent de faire ſouſcrire à ſes volontés un mari dont la colère l'avoit rendue ſi timide. Mais je ſuis devenue maintenant un objet digne d'attention. Une plus belle maiſon, une plus belle voiture que celle de miladi, me donnent un droit inconteſtable à cette conſidération, que ma qualité de ſœur, & dans l'infortune, ne me permettoit pas de prétendre.

Elle s'eſt haſardée alors à me demander quelque explication ſur le merveilleux changement de ma fortune. Je l'ai ſatisfaite dans le plus grand détail, ſans oublier la raiſon qui a porté mon couſin à

faire tomber ſur moi toute ſa bonté. Ma pauvre belle-ſœur n'a pu cacher ſon chagrin au récit de ce qu'elle a perdu par ſon orgueil & ſon avarice à contretems. Elle a traité l'honnête M. Warner de cerveau bizarre & de vieux fou, pour s'être aviſé de venir tomber chez eux ſi bruſquement, & dans un ſi ſcandaleux équipage, que le chevalier en avoit eu honte. Cependant je me réjouis, madame Arnil, qu'il vous en ait mieux traitée. J'eſpère que ſa paſſion pour vous ne ſe relâchera point; mais il n'y a pas beaucoup de fond à faire ſur ces vieux capricieux. Ne lui dites pas néanmoins que cela vienne de moi: je ſerai charmée, au contraire, de lui faire toutes les civilités qui ſeront en mon pouvoir, par reconnoiſſance de ce qu'il a fait pour vous.

J'ai pris congé de ma belle-ſœur avec une cordiale invitation à me venir voir; ce qu'elle m'a promis au premier inſtant de liberté.

M. Warner eſt venu paſſer quelques momens avec moi, fort curieux de ſavoir le réſultat de ma viſite. Je n'ai pas ſupprimé une circonſtance de tout ce qui s'eſt paſſé entre miladi & moi. Il a joui de l'embarras & de la confuſion dont j'ai fait une très-naïve peinture, avec un air de triomphe que la ſeule force du reſſentiment pouvoit exciter dans un homme de ſi bon naturel.

Il vient d'ajouter à mon aſſortiment de porce-

laine, qui eſt déjà fort nombreux, deux grands & magnifiques vaſes d'environ quatre pieds de hauteur, qu'il évalue à cent cinquante guinées. Ces deux pièces, avec un ſervice du plus beau nankin, & deux beaux tapis de perſe, ont été miſes à part pour le préſent que je deſtine à miladi V.... Elles partiront à la première occaſion. M. Warner, qui ſait les obligations que j'ai à cette chère dame, approuve fort mon deſſein.

Je lui donne auſſi la commiſſion de me commander une garniture de diamans de la valeur de quinze cens livres ſterling, dont je veux faire préſent à madame Falkland. Cette ſomme n'excédera point ce que je dois à M. Falkland, ſi les articles de ſon traité avec Pernol ſubſiſtent dans toute leur étendue. Mon couſin, qui ſe fait un grand plaiſir d'être employé, me promet qu'il n'y manquera rien pour l'élégance du goût.

Réellement, ma Cécile, la généroſité de cet homme eſt inépuiſable comme ſes richeſſes. Je juge qu'il a toujours quelque intérêt dans le commerce, quoiqu'il ne m'en diſe rien. Ces vaſes, dit-il, il les a nouvellement reçus par l'arrivée d'un vaiſſeau des grandes Indes; & je crois comprendre que ſes anciennes relations n'avoient pas de bornes: dans le monde entier, dit-il, par-tout où le commerce eſt connu, il avoit des fonds en exercice.

9 Février.

Miladi Bidulphe eſt venue me rendre ſa viſite. Vous voyez qu'elle ne m'a pas fait languir. Rien de plus obligeant, de plus poli qu'elle. Elle ne s'eſt pas laſſée de louer, d'admirer; & *ma ſœur*, pour ſecond mot à toutes ſes phraſes, & les enfans careſſés; les enfans d'Arnil, ma chère. La belle choſe que l'indépendance! Je lui ai fait voir toute ma maiſon; mais ſans oſtentation. Il y auroit eu de l'affectation à ne pas lui faire obſerver tant de richeſſes & de parures. Mon ſurtout de table eſt, dit-elle, ce qu'elle a jamais vu de plus achevé. A la vérité, la richeſſe & le travail ſurpaſſent tout ce que j'ai vu dans ce genre.

Miladi m'aſſure qu'elle s'eſt expliquée avec mon frère, & que ſans être tout-à-fait revenu de ce qu'il appelle mon obſtination, ma démarche volontaire le diſpoſe à faire la moitié du chemin, dans l'intention de tout oublier, comme il entend que tout le ſoit de ma part. Il ſeroit venu aujourd'hui, a-t-elle ajouté; mais comme il n'a pas d'empreſſement pour rencontrer ce M. Warnet, il ſouhaiteroit plutôt que notre première entrevue fût chez lui. J'ai promis à miladi d'aller déjeûner demain avec eux; nous nous ſommes quittées dans les termes d'une merveilleuſe politeſſe.

30 Février.

J'arrive de chez mon frère. Il m'a reçue à bras

ouverts, & je lui ai rendu ſes embraſſemens avec toute la tendreſſe d'une cordiale affection. Il y a, ma chère, dans les affections naturelles, une force qui m'étonne. Le chevalier, en dépit de ſon reſſentiment, de ſa turbulente humeur, & des menaces auxquelles il s'étoit emporté contre moi, n'a pu, en me revoyant après une ſi longue abſence, réſiſter aux premiers mouvemens de ſon cœur. Il m'a donné les plus fortes marques d'une tendreſſe fraternelle; quoique, s'il ne m'eût pas vue, peut-être ſes ſentimens fuſſent toujours demeurés comme endormis dans ſon ſein.

Je ſuis auſſi-tôt entrée dans le cours de réflexions qui ſe préſentoit naturellement ſur ma fortune extraordinaire, pour éviter tout ce qui pouvoit conduire aux explications ſi redoutées de ma belle-ſœur; & j'ai cru remarquer que mon frère l'évitoit auſſi ſoigneuſement que moi. Il m'a vivement félicitée de mon heureuſe aventure. Il m'a dit, avec un mêlange de plaiſanterie & de ſérieux, que s'il eût pu deviner que notre couſin Warner fût venu chez lui pour faire des expériences, il auroit eu plus d'attention à le bien traiter: mais je ne ſais, a-t-il ajouté, ce qui ſe paſſoit alors dans ma tête: il avoit pris un mauvais moment, [illegible] n'étois pas de bonne humeur.

Miladi a ſoutenu la converſation avec beaucoup de vivacité, prenant toujours ſoin de nous éloi-

gner de l'écueil qu'elle appréhendoit, juſqu'à l'heure où l'on eſt venu l'avertir qu'une dame qu'elle avoit promis d'accompagner pour quelques emplettes, l'attendoit dans ſon carroſſe à la porte. Mon frère auroit ſouhaité de me retenir; mais elle m'a propoſé de ſortir avec elle & ſon amie, pour leur donner mon avis ſur ce qu'elles vouloient acheter. J'ai compris qu'elle n'étoit pas bien aiſe de me laiſſer ſeule avec mon frère; de crainte que dans la plénitude de nos cœurs, une mutuelle confidence ne mît ſes mauvais procédés au grand jour. Les eſprits rufés le ſont quelquefois trop; elle m'a fait tant d'inſtances, que le chevalier a dû lui ſoupçonner quelque vue ſecrette. Je me ſuis rendue, pour ne pas la chagriner; & je les ai priés tous deux, en ſortant, de venir dîner chez moi vendredi. Ils me l'ont promis; mais ma belle-ſœur a mis pour condition, que M. Warner n'en ſeroit pas. J'ai haſardé de m'y engager, dans l'eſpoir que s'il s'invite lui-même, ſuivant ſon uſage, je pourrai le faire conſentir à prendre tout autre jour, en lui confeſſant de bonne foi la vérité. J'ai cette confiance à la bonté de ſon naturel.

2 *Mars.*

Les deux derniers jours, ma chère, ne vous ont offert que des incidens communs. Je vous annonce aujourd hui des particularités plus intéreſ-

ſantes ; mais, d'abord, un mot ou deux ſur M. Warner. J'avois été ſans le voir depuis la viſite que j'ai rendue à mon frère. Il eſt venu ce matin s'informer de ma ſanté, & me demander comment la *poupée*, c'eſt le nom qu'il donne maintenant à mon frère, s'étoit conduite avec moi. Après avoir ſatisfait à ſa queſtion dans les termes les plus favorables, je n'ai pas attendu d'autre occaſion pour lui déclarer qu'ayant vu le chevalier & ſa femme extrêmement pénitens & mortifiés, je les avois invités à dîner avec moi ce jour même. Que j'en ai de joie ! m'a-t-il répondu très-vivement : je ſerai ici pour rendre leur pénitence un peu plus amère. Cher couſin, ai-je repris, de grâce un peu de compaſſion. Vous auriez peine à vous figurer combien ils ſont humiliés tous deux ; ils n'oſent lever les yeux ; & pour accepter mon invitation, ils ont ſouhaité que vous ne fuſſiez pas du dîner. Ho, ho, m'a-t-il dit, ils commencent donc à changer de note ? Eh bien, je ne veux pas vous chagriner dans votre maiſon, juſqu'au point de les venir mortifier pendant le dîner ; mais s'il m'entroit dans la tête d'y venir l'après-midi, je vous demande à mon tour de ne le pas prendre en mauvaiſe part. Après tout, je ne veux que rire à leurs dépens, & m'amuſer de leur ſotte contenance.

Je n'ai pu m'oppoſer abſolument à ſes volontés ;

mais, en cédant ſur ce point, j'ai bien réſolu de préparer mon frère & ma ſœur à ſa viſite, pour leur rendre la ſcène plus aiſée. Ma réponſe a donc été qu'il n'y avoit rien de mieux; & dans l'agréable idée de ſon triomphe, il eſt parti fort content.

A peine étoit-il ſorti, qu'on eſt venu m'annoncer mon frère : je me ſuis hâtée d'aller au-devant de lui; & le voyant ſeul, je me ſuis imaginée qu'il étoit ſurvenu quelque contre-tems, qui l'empêcheroit de dîner avec moi, & qu'il venoit faire ſon excuſe. Mais il m'a détrompée auſſi-tôt. Comme l'autre jour, m'a-t-il dit, je n'eus pas l'occaſion de vous faire la moindre queſtion, & que vraiſemblablement je ſerai prévenu de même aujourd'hui, je ſuis venu pour me procurer une heure d'entretien avec vous, avant celle du dîner. Nous ſommes paſſés auſſi-tôt dans mon cabinet.

Premièrement, chère ſœur, apprenez-moi, s'il vous plaît, où vous avez demeuré depuis la mort de ma mère, & comment il s'eſt pu faire que dans tout cet intervalle vous n'ayez pas donné la moindre marque d'attention pour ma femme ni pour moi.

A la première de ces deux queſtions, mon frère, la réponſe eſt aiſée. Je n'ai pas mis le pied

hors de Londres. Pour le reſte, évitons de rappeler tout ce qui ne peut nous conduire à rien ni vous ni moi.

Vous me ſurprenez, m'a-t-il dit. J'ai conçu que vous étiez en province. On avoit aſſuré à ma femme que vous étiez allée chez miladi V....

On l'avoit mal informée, ai-je répliqué.

Quelle raiſon, chère ſœur, a donc pu vous empêcher de la voir, ou de lui faire dire un mot? Si j'avois quelque reſſentiment contre vous, elle n'en avoit aucun.

Trève de queſtions, mon cher chevalier. J'ai cru qu'un de nos préliminaires étoit de ne jamais parler du paſſé.

Je conçois, ma ſœur, qu'il y a quelque point ſur lequel vous êtes réſolue de ne pas vous expliquer. Vous ſavez que j'aime, que j'honore ma femme, & qu'il ne me ſeroit pas aiſé de prendre mal quelque choſe qui vient d'elle; mais elle m'a recommandé avec tant de ſoin de ne vous faire aucune queſtion, qu'elle m'a fait ſoupçonner un deſſein de me cacher quelque choſe. Ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt qu'avec l'ouverture de cœur & l'ingénuité que je vous connois, vous m'auriez fait quelqu'excuſe d'une négligence dont vous ne pouviez douter que je ne fuſſe offenſé, ſi vous ne vous étiez regardée vous-même comme la plus injuriée.

C'eſt me preſſer furieuſement, mon frère. Je me ſuis crue fort injuriée, lorſque vous avez renoncé à toute liaiſon avec moi, ſi je n'entrois pas dans certaines vues, où je n'étois pas libre d'entrer.

J'étois dans une vraie colère, a-t-il répliqué. Cependant mon reſſentiment n'auroit pas été plus loin, après la mort de ma mère, ſi vous aviez fait la moindre démarche, ou ſi vous aviez paru déſirer quelque aſſiſtance de moi; plutôt que des étrangers; car miladi V..... n'eſt pas autre choſe, en comparaiſon d'un frère. Je n'ai pu vous ſuppoſer dans un beſoin bien preſſant, lorſqu'il m'étoit revenu que ma mère n'avoit pas laiſſé une petite ſomme après elle, & pour vous parler ſincèrement, j'étois réſolu d'attendre à vous offrir mes ſervices, que vous euſſiez pris la peine de m'informer de votre ſituation.

Ce que je peux vous dire en deux mots, chevalier, c'eſt que vous vous êtes extrêmement trompé ſur mon compte. Ne rappelons pas de ſi fâcheux ſouvenirs : de grâce, qu'il n'en ſoit plus dit un mot.

Un ſeul, je vous en ſupplie; un ſeul mot, ma ſœur, pour ma propre ſatisfaction. Je vous promets qu'il ſera le ſeul : ma femme a-t-elle eu quelque connoiſſance de vos peines? Vous devez avoir vécu dans une miſérable obſcurité, pour

voir été si long-tems à Londres, sans que je aye su.

Vous aimez, & vous honorez votre femme, mon frère; vous ne devez rien prendre en mauaise part de ce qui vient d'elle.

C'est me répondre, ma sœur. Il s'est promené dans le cabinet; & j'ai pu m'appercevoir que la honte & le chagrin l'agitoient.

Vous me rendriez fort malheureuse, chevalier, s'il vous arrivoit de témoigner, par rapport à moi, quelque ressentiment à ma sœur. Peut-être n'a-t-elle pas jugé que mes peines fussent aussi vives qu'elles l'ont été réellement; mais si quelqu'un a pu l'assurer (& chemin faisant, ma chère, je savois que c'étoit une de ses inventions) que ma mère a laissé quelque chose après elle, on l'a tout-à-fait trompée; ma mère n'a rien laissé. Mais changeons de discours, mon frère; avez-vous des nouvelles de M. Falkland? il n'y a pas bien long-tems que j'en ai reçu de sa femme.

Sa femme! a-t-il répeté: & frappant du pied: maudite soit l'heure qui lui a donné ce titre!

Cher frère, que vous me blessez sensiblement! comment pouvez-vous être si peu charitable, si peu chrétien?

Si vous la connoissiez comme moi! m'a-t il répondu; & baissant les yeux, il a secoué la tête.

Votre emportement va ſi loin contre elle, ai-je répliqué, que vous me feriez preſque douter ſi vous la connoiſſez mieux que moi. Excepté ſa foibleſſe pour M. Falkland, je n'ai jamais pu mal penſer d'elle. Mais vous m'avez fait naître une curioſité que je vous prie, en tremblant, de ſatisfaire.

Comptez, chère ſœur, que je ne ſuis pas méchant. La réputation d'une femme eſt trop ſacrée pour en badiner. Si ſa foibleſſe, puiſque vous lui donnez ce nom, s'étoit bornée à M. Falkland, je ſaurois me taire; mais il m'eſt impoſſible de penſer avec modération au ſacrifice que ce noble ami a fait....

Chevalier, expliquez-vous; vous m'épouvantez.

Ma chaleur dans cette occaſion, a-t-il répondu, ſeroit inexcuſable, ſi j'oſois parler ſans preuves. Miſs Burchill, car je ne lui donnerai jamais l'honorable nom de mon ami, eſt un monſtre, compoſé de tout le libertinage de ſon ſexe, & de la plus grande dépravation du nôtre.

Horrible peinture! me ſuis-je écriée: votre haine, vos préventions vous font croire toutes les cruelles fables que vous pouvez avoir entendues....

Entendues? a-t-il interrompu avec un ſourire d'indignation: l'enfer s'en mêle, ſi mes preuves

e ſont pas d'une autre nature que des ouï-dire.

Ciel! mon frère, vous me faites frémir. Que rétendez-vous me faire entendre?

Sa réponſe, ma Cécile, la voici : « Peut-être » ne me croirez-vous pas, ſi je vous aſſure que je » ne ſuis pas moins obligé que M. Falkland, aux » bontés de miſs Burchill. »

Si le chevalier m'avoit plongé un poignard dans e cœur, je n'aurois pas ſouffert une douleur plus igue. Il m'a vue frappée d'étonnement & l'affliction.

Je prévoyois, m'a-t il dit, que cette ouverture ous paroîtroit révoltante ; mais vous avez arraché de moi mon ſecret. Je l'ai gardé juſqu'aujourd'hui, & jamais il ne me ſeroit échappé, ſi vous ne m'aviez forcé de le révéler, pour ma propre juſtification.

Vous ſavez, a-t-il continué, que dès l'origine, je n'ai jamais regardé l'engagement de Falkland avec cette fille comme un lien ſérieux, ni qui méritât la moindre attention ſous aucun titre. J'en vois formé ce jugement, avant que de connoître l'objet, & ſur le ſeul récit que Falkland m'avoit fait de ſon aventure, quoi qu'à dire vrai il m'ait toujours parlé d'elle avec plus de tendreſſe qu'elle n'en mérite, & qu'attribuant ſes fragilités à l'amour qu'elle avoit conçu pour lui, il fût diſpoſé, comme la plupart des hommes dans la

même occasion, à juger favorablement
la vis pour la première fois en Wiltshire
mère l'avoit invitée à l'accompagner, &
pouvez vous souvenir que je me rendis
même temps. Il est vrai qu'elle me parut
ment jolie; ce qui suffisoit pour me f
avec elle un peu plus loin que la simple
Mais l'affection extraordinaire que je vo
elle à ma mère, & le désir de l'obliger
rent mes soins encore plus empressés a
sa favorite. Quand je vous jure sur mon
que je n'avois pas d'autres vues, je me f
vous ne douterez pas de ma bonne foi; mai
la belle fille eût pris mes civilités pour de
ou, comme je le crois plutôt, qu'elle
tempérament si libertin qu'elle s'enf
à la vue d'un homme, il est certain qu'el
des avances auxquelles il falloit être stupi
se méprendre, ou de marbre pour ne pa
dre. L'humeur peu défiante de ma bonne
nous laissoit que trop d'occasions, & les
gères de votre sexe, ne pardonnent p
ment qu'on les néglige.

ver, s'il étoit informé de notre liaiſon. Il m'a fait entendre par ſa femme de charge, qu'après ſon retour en Angleterre, il s'occuperoit de mon établiſſement; & ſa vue, ſi j'en crois cette femme, eſt de me marier à quelque honnête homme de mon choix. Je ne penſe point au mariage: mais l'aiſance de ma vie & la fortune de mon enfant étant entre les mains de M. Falkland, vous ſentez combien il eſt néceſſaire pour moi de me ſoutenir dans ſon eſtime. Il faut donc, mon cher chevalier, que vous me juriez de ne me jamais trahir.

Ces raiſons me parurent ſi plauſibles, & la demande ſi naturelle, que je ne fis pas difficulté de faire le ſerment qu'elle déſiroit. Elle m'en dicta les termes, qui conſiſtoient à promettre ſolennellement que jamais Falkland ne ſauroit notre ſecret de moi. A l'égard de tout autre, les ſermens, me dit-elle, étoient inutiles.

Vous voyez, a continué mon frère, que par cette déclaration elle a ſu me lier doublement. Comme il ne m'entroit pas dans l'eſprit que Falkland pût jamais penſer à l'épouſer, je me crus ſérieuſement obligé de ne pas lui nuire, & j'ai gardé religieuſement ma promeſſe. Falkland n'étoit pas alors dans le royaume; mais lorſqu'il y fut rentré, & qu'il vint me rejoindre en Wiltshire, dans le tems où vous vous ſéparâtes de votre mari, le ton dont il me parla de miſs Burchill put me faire entendre qu'il

qu'il étoit disposé à l'obliger, & qu'il souhaitoit de la voir heureuse : cependant il étoit si peu capable de m'alarmer par ses résolutions, que j'aurois cru me noircir par la dernière bassesse & la plus insigne cruauté, si j'avois détruit cette fille dans son esprit.

Depuis que miss Burchill a quitté la maison de ma mère, je n'ai pas eu le moindre commerce avec elle, soit par lettres ou par d'autres voies. Je ne puis douter qu'elle n'ait continué de dispenser ses faveurs au gré de ses désirs ou de ses caprices ; assez heureuse, comme vous voyez, pour avoir tenu toutes ses galanteries secrètes. Mais quelle espérance qu'une femme aussi corrompue soit capable de fidélité pour un seul homme, quoique le plus aimable du monde ?

O mon frère ! quelle scène d'iniquité me découvrez-vous ? Que n'avez-vous réservé cet horrible secret pour vous-même ? ou pourquoi ne l'avoir pas assez tôt divulgué, pour prévenir la misère où votre malheureuse sœur a précipité votre ami ? Mais je ne puis vous blâmer ; vous avez suivi la voix de l'honneur. Détestable femme ! me suis-je plongée dans mes amers sentimens. Je ne suis plus retenue de ses soins & de ses instances, pour m'empêcher de vous découvrir les bons offices que je lui devois auprès de M. Falkland ; je connoissois peu de son qui lui faisoit craindre, de votre part, des

obſtacles à cette fatale union : hélas ! tout a favoriſé ſes déſirs, tout s'eſt accordé pour le ſuccès de ſon heureux crime. Votre abſence de Londres, la mienne, la preſſante maladie de ma mère, & la trop généreuſe facilité de notre cher malheureux Falkland ! J'ai fondu en larmes ; mon cœur étoit déchiré par la douleur ; & dans cet inſtant, j'ai ſenti revivre toute ma tendreſſe pour lui. Le chevalier n'a pas entrepris de me conſoler. Il étoit trop affecté lui-même.

Je ne vois qu'un motif d'eſpérance, ai-je dit enfin ; l'amour extraordinaire qu'elle a pour M. Falkland, & l'éclat d'un mérite qu'elle m'a paru ſentir, l'attacheront vraiſemblablement à ſon devoir.

Vous n'y faites pas d'attention, a répondu mon frère : tout le mérite d'un ange ne fixeroit pas un cœur tel que le ſien. Son amour eſt un ſentiment groſſier : un nouvel objet aura toujours des charmes pour elle. Si j'étois auſſi crédule que Falkland, je me ſerois cru l'idole de ſon ame, tant elle m'a prodigué ſes expreſſions de tendreſſe.

Il eſt bien étrange, ai-je répliqué, qu'avec un caractère ſi dépravé, elle ait pu conſerver un attachement ſi ferme pour M. Falkland ! car vous ne diſconviendrez pas, du moins, que ſon affection pour lui n'ait été ſincère.

Son affection pour ſa fortune, je le crois ;

m'a-t-il répondu ; ne ſavez-vous pas qu'elle n'a rien ?

Je crains, ai-je dit, qu'elle ne vous en ait impoſé ſur ce point, pour aller plus ſûrement à ſon but, qui étoit de vous lier au ſecret. De ma connoiſſance elle a ſept mille livres ſterling ; & je le ſais de miladi V.... qui connoiſſoit ſes affaires.

Mon frère s'eſt échappé à deux ou trois imprécations contre elle ; il n'y a pas d'impoſture, m'a-t-il dit, qui puiſſe me ſurprendre de ſa part ; elle eſt née pour tromper. Les caractères tels que le ſien ne ſont pas bien rares ; mais vous n'avez jamais eu l'occaſion de les connoître, & je ſouhaite que vous ne l'ayez pas deux fois. Si vous vous rappeliez toute ſa conduite, quelque ſurpriſe qu'elle pût vous cauſer, vous n'y trouveriez rien qui pût le contredire. Ce n'eſt qu'un petit-maître en corſet ; & le nombre en eſt ſi grand, qu'il vous feroit reculer d'effroi, vous autres femmes de bien, ſi vous connoiſſiez leur caractère. Elle regarde les hommes à peu-près comme les libertins de mon ſexe regardent les femmes ; le plaiſir préſent eſt celui qu'elle aime ; elle s'attache à ſéduire ; ſon goût ſe refroidit pour un amant de vieille date, & ſe rallume pour un nouveau viſage. Elle n'a pas eu Falkland aſſez long-tems pour en être laſſe, & peut-être cette raiſon lui fait-elle encore conſerver quelque tendreſſe pour lui. D'ailleurs ſes bril-

lantes qualités peuvent avoir fait impreſſion ſur le cœur même d'une femme de cet ordre ; mais elle ne s'en livrera pas moins à d'autres penchans dans l'occaſion. Mettez en ligne de compte que le haſard lui avoit donné ſur lui une ſorte de priſe, dont elle eſpéroit, par la condeſcendance de ma mère, & par le concours de toutes les autres circonſtances, de tirer bon parti tôt ou tard. Avec une auſſi jolie figure que la ſienne, & la fortune dont vous la croyez maîtreſſe, penſez-vous qu'elle n'eût pas trouvé à ſe marier honnêtement, ſi telle eût été ſon intention ? Non, non, chère ſœur, elle n'avoit pas deſſein de ſe donner des chaînes. Sa paſſion pour Falkland, ſoit réelle ou prétendue, lui a ſervi de prétexte pour conſerver une liberté dont l'uſage déréglé faiſoit ſon bonheur ; & comptez qu'elle n'auroit pas fini par le mariage, ſi la vue d'une immenſe fortune n'eût été capable d'en adoucir la contrainte.

Faſſe le ciel qu'elle ait ce pouvoir ! ai-je répondu ; je ne vois plus à préſent d'autre eſpérance. Vous m'avez donné l'idée d'un caractère que je n'aurois jamais cru poſſible dans mon ſexe.

Je ne vous diſſimule pas, a repris mon frère, que je tremble continuellement de la voir retomber dans le vice. Nul fond à faire ſur une femme ſans principes. L'amour, s'il en mérite le nom dans un tel cœur, l'amour le plus vif & pour le plus

igne objet, n'eſt jamais durable. La crainte, la onte même, ſont étouffées par la répétition du :ime. Quel frein reſte-t-il alors ? le ſeul intérêt, ›rſqu'il s'y trouve mêlé ; mais ſi l'eſpoir du ſecret ient par-deſſus, l'intérêt même perd ſa force.

En me quittant pour aller prendre ſa femme, : chevalier m'a recommandé de ne pas ouvrir la ouche ſur cette viſite du matin. Ainſi je n'ai pas à craindre qu'il lui reprochât la conduite qu'elle tenue avec moi, puiſqu'il ſembloit déſirer lui-ême qu'elle ne l'en crût pas informé. Tant mieux, a Cécile ; je ſerois extrêmement fâchée de cauſer ntre eux la moindre querelle.

Ils ſont arrivés à l'heure du dîner. Je les ai traités agnifiquement ; & la bonne humeur a régné de ›utes parts avec l'harmonie. Au deſſert, je leur i dit qu'ils ne ſeroient pas ſurpris, s'ils voyoient aroître notre couſin l'indien dans l'après-midi ; ue probablement il me rendroit ſa viſite, & que il venoit à découvrir que je me fuſſe fait céler our lui, il ne me le pardonneroit jamais. Miladi 'a pu cacher ſon effroi, & parloit déjà de me uitter : mais le chevalier a déclaré qu'il alloit 'armer d'une raſade, & qu'il étoit réſolu de con-erver ſon terrein.

Je n'ai pas manqué de badiner ſur cette entre-ne ; & mêlant quelques verres de vin grec aux laiſanteries, je les ai diſpoſés tous deux à s'y

prêter de bonne grâce. Je craignois réellement q
ſi je les laiſſois échapper, M. Warner ne le
fort mal, & ne me crût capable de l'avoir m
D'ailleurs, je comptois qu'après s'être accordé
eux une ſorte de triomphe, il oublieroit tout,
qu'ils pourroient dans la ſuite ſe revoir avec mo
de froideur.

Il ne s'étoit pas paſſé plus d'un quart d'heu
lorſque nous avons entendu quelque mouveme
à la porte. Ma belle-ſœur eſt devenue pâle. M
frère l'en a raillée; mais il m'a paru lui-même
peu déconcerté. La porte s'eſt ouverte; un laqu
eſt entré bruſquement.... M. Warner.... Au
tôt mon cher couſin s'eſt avancé d'un pas trè
majeſtueux, paré, je vous en aſſure. Une gran
& belle perruque nouée, où la poudre n'étoit p
épargnée; un juſte-au-corps de velours couleur d
canelle, ſur une veſte d'un riche drap d'or, ave
un volant de gros de naples, petit gris, doublé d
martre, & relevé de brandebourgs d'or à gland
La canne à pomme d'or d'un riche travail; bas d
ſoie blancs à coins brodés d'or; cravatte longu
& manchettes du plus beau point: il avoit réell
ment l'air très-noble & très-vénérable; car M
Warner paroît au-deſſus de ſon âge.

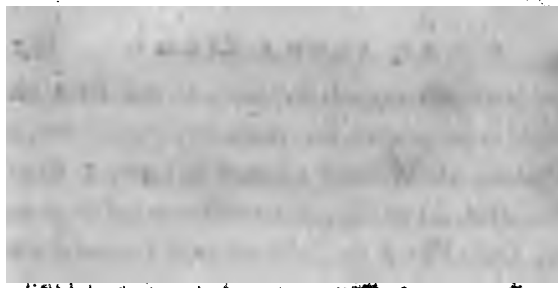
Il a jeté un coup d'œil hautain ſur le chevalie
& ſur ſa femme, qui s'étoient levés à ſa vue; d
continuant de marcher droit à moi, il s'eſt arrê

pipe des Indes, & du tabac à fumer. Cet homme eſt revenu promptement, avec un long roſeau verniſſé, & la tête à la Caraïbe. M. Warner s'eſt fait allumer un flambeau qu'on a placé près de lui; & s'étendant ſur ſa chaiſe une jambe croiſée ſur l'autre, il s'eſt hâté d'allumer ſa pipe, en pouſſant des nuées épaiſſes de fumée au nez de ma belle ſœur, qui ſe trouvoit aſſiſe à ſa droite. Elle a, comme je l'ai ſu d'elle-même, une véritable averſion pour la vapeur du tabac. Après avoir exceſſivement touſſé, elle s'eſt levée les yeux tout en pleurs, & s'eſt retirée à l'autre bout de la ſalle. Mon vieil Indien en a ri juſqu'à perdre haleine, tendant le cou après elle, & me regardant, comme s'il eût voulu dire, que je ſuis joyeux de l'avoir éloignée!

Mon frère, quoique réſolu de ne ſe pas fâcher, a cru que c'étoit aller trop loin. J'étois fort embarraſſée moi-même, & je ne ſavois quel parti prendre : ſi je laiſſois voir de l'attention pour miladi, j'étois sûre que M. Warner s'en jugeroit offenſé. Cependant je me ſuis haſardée à lui dire de paſſer dans le ſallon, où j'allois faire porter le café, & la ſuivre immédiatement. Oui, a dit le chevalier, en s'approchant de ſa femme, & la prenant par la main : ſauvons-nous de l'horrible atmoſphère, que cet honnête gentilhomme éleve autour de nous. *L'honnête gentilhomme* n'a pas

Après avoir excessivement toussé, elle s'est levée
es yeux tout en pleurs.

...cillier dir. C.S. Gaucher inc.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

igné jeter un regard ſur eux, & ma ſœur eſt rtie de la ſalle avec ſon mari.

Auſſi-tôt M. Warner a quitté la pipe, & frapnt la table du poing, il a fait un éclat de rire. ieu, Dieu! a-t-il dit, tôt ou tard l'orgueil eſt batu. Je les crois honnêtement humiliés. Quelle otesque figure ils ont fait tous deux! Couſine, ſuis ſatisfait à préſent; je me trouve bien vengé. ous pouvez les aller joindre, & prendre le café ec eux. Adieu: je vous reverrai. Il eſt ſorti ſur champ, & je me ſuis hâtée de rejoindre mon re & ma ſœur, qui ſe ſont fort applaudis d'en e défaits.

Le chevalier m'a dit que dès le premier moent, il avoit pénétré ſon deſſein; mais qu'ayant s la réſolution de ne lui donner aucune occan d'inſulte, il s'étoit rendu maître de ſa lane. Comme il eſt de vos amis, chère ſœur, a-t-il uté, j'aurois été très-fâché de vous mettre dans mbarras ſur le parti que vous n'auriez pu vous penſer de prendre entre lui & nous; car le vieux arre ne vous auroit pas permis de demeurer utre. J'ai répondu que notre parent étoit à la ité un peu ſingulier, mais qu'étant ſatisfait, nme il l'avoit déclaré lui-même, de les avoir yés en monnoie de même eſpèce, je pouvois aſſurer qu'il ne chercheroit jamais à renou-

veler l'offenſe ; & qu'ils devoient lui pardonner d'auſſi bonne foi.

Ils ont beaucoup ri de ſa bizarre vengeance, & tout s'eſt terminé en plaiſanteries, quoique ma belle-ſœur n'ait pas ceſſé de ſe plaindre de ce dégoûtant tabac, qui l'avoit rendue tout-à-fait malade.

3 Mars.

La ridicule ſcène d'hier a détourné pour quelques inſtans mes idées du triſte ſujet dont mon cœur eſt à préſent le plus touché, cet affreux portrait, ma chère, que le chevalier m'a fait du caractère de madame..... puis-je ſoutenir de la nommer madame Falkland ! mais il me revient à l'eſprit avec toutes ſes horreurs. Cécile ! quel fatal tiſon d'enfer je ſuis pour M. Falkland ! Mes plus louables intentions ſont perverties par quelque inviſible main. Je m'étonne que les alimens dont je me nourris, ne ſe changent pas en poiſon lorſque j'y touche. Cependant j'ai cette reſſource, pour calmer mon trouble, que je n'ai pas cru faire mal. M. Falkland, dans l'ignorance de ſon malheur, peut, comme mille autres dont la ſituation n'eſt pas différente, être encore heureux, s'il reſte à cette légère créature un ſeul grain d'honneur & de reconnoiſſance. Je ſouhaiterois, & je m'efforce de n'y pas penſer. Vous me reprochez ſouvent

d'anticiper ſur mes peines ; hé bien, je veux bannir de mon imagination cette odieuſe penſée.

12 *Mars.*

Vous y attendez-vous, ma Cécile ? Madame Goring échappée des mains de ſon mari, eſt préſentement dans la capitale du royaume de France, en qualité de maîtreſſe d'un jeune ſeigneur, qui l'entretient avec beaucoup de ſplendeur. C'eſt ce que j'apprends dans une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de madame Falkland.

Le pauvre Pernol a triſtement informé ſon maître de ſa fâcheuſe aventure. Vous n'avez pas oublié que la promeſſe de payer une ſomme annuelle à ce jeune homme étoit conditionnelle. Après la mort de M. Arnil, Pernol, fatigué de l'humeur hautaine, & de l'inſupportable coquetterie de ſa femme, fut très-aiſe de pouvoir ſe relâcher de ſa diſcipline, & déclara que pour mille livres ſterling par an il ne ſe chargeroit pas de la contenir. Il n'y a, dit-il, que ſon extrême reſpect pour M. Falkland, qui l'ait pu ſoutenir ſi long-tems dans une ſi pénible entrepriſe. Aujourd'hui ſa joie eſt très-vive de ſe voir délivré d'elle, & M. Falkland l'ayant mis en état de faire un commerce honnête, je le crois fort heureux de ſa perte.

14 Mars.

Depuis ces deux jours, il s'eſt paſſé, ma Cécile, de profonds mouvemens dans mon cœur. Si je n'avois pas eu le pouvoir de ſoulager une affliction dont mes yeux ont vu le touchant ſpectacle, que je me ſerois crue malheureuſe!

Je rentrois hier chez moi dans ma voiture, lorſqu'une jeune perſonne, qui m'attendoit à la porte, en vieille robe de toile peinte, me préſenta une petite boëte de carton, ouverte, & remplie de fleurs artificielles. Elle ne me parla point; mais la douleur muette de ſes regards s'attira mon attention. Je la trouvai fort jolie, & ſon âge me parut d'environ dix-huit ans. Comme j'ai toujours penſé qu'une apparence d'induſtrie augmente le droit du pauvre à notre compaſſion, je tirai de la boëte une petite branche de jaſmin, très-naturellement imitée, & je demandai à la jeune fille ſi c'étoit ſon propre ouvrage?

Elle répondit modeſtement, oui, madame; & ne pouvez-vous pas, mon enfant, répliquai-je, trouver quelqu'un qui voulût vous occuper conſtamment dans ce genre, pour vous diſpenſer de courir les rues votre boëte à la main?

Je crois, madame, que je le pourrois, me dit-elle; mais j'ai en priſon un père pauvre &

chargé d'années, qui ne peut vivre ſans mon aſſiſtance. Je ſuis avec lui, & je ne ſors qu'une fois chaque ſemaine, pour vendre mes fleurs : je pourrois auſſi me mettre en ſervice ; mais il mourroit de chagrin ſi je le quittois. La douceur de ſa voix, ſa jeuneſſe, & l'air de douleur tendre & naïve qui ſe répandoit ſur ſon viſage en parlant de ſon père, me touchèrent juſqu'au fond du cœur.

Je la fis entrer ; & la prenant avec moi dans l'antichambre, je me ſentis preſſée de lui faire diverſes queſtions.

Il ne paroît pas, lui dis-je, que vous ſoyez née dans la pauvreté ; ne puis-je ſavoir ce qu'eſt votre père ?

Elle rougit, & baiſſant les yeux, elle me répondit qu'il étoit miniſtre.

Miniſtre ? répétai-je : & par quelles infortunes, car je ne puis faire d'autre ſuppoſition, a-t-il pu tomber dans la triſte ſituation où vous le repréſentez ?

C'eſt vraiment une infortune, madame, & rien qui reſſemble au crime, répondit-elle auſſitôt les larmes aux yeux : mon père eſt un des meilleurs hommes qu'il y ait au monde.

Je lui demandai ſon nom ; elle me dit qu'il ſe nommoit Brice.

Toutes ces circonſtances excitèrent ſi vivement

ma curioſité, que je la priai de s'aſſeoir, & de m'apprendre les particularités de ſon hiſtoire. Elle y conſentit, avec un petit prélude de politeſſe, qui me plut beaucoup.

Il y a près de douze ans, me dit-elle, que mon père avoit un petit bénéfice dans le comté de Berks : il paſſoit pour bon prédicateur, pour homme de lettres, & ce qui le faiſoit encore plus reſpecter, pour très-honnête homme. Il y avoit dans la même paroiſſe, un gentilhomme fort riche nommé Ware, qui paſſoit auſſi pour homme de mérite, & qui dans la haute opinion qu'il avoit de mon père, jeta l'œil ſur lui pour accompagner ſon fils dans les pays étrangers, à titre de gouverneur. Mon père, ayant déja voyagé avec cette qualité, n'en étoit que plus propre à la même fonction. Il n'avoit pas d'autre excuſe que le regret de quitter ma mère, qu'il aimoit avec paſſion, & moi leur unique enfant, alors dans le premier âge. M. Ware lui promit d'être notre ami & notre gardien pendant ſon abſence, comme il le fut en effet, & de nous donner le double du revenu qu'il tiroit de ſon bénéfice. Cette libéralité, jointe à ſes appointemens de gouverneur, n'étoit pas une offre qu'il pût refuſer, ſur-tout lorſque M. Ware l'aſſuroit de ſa protection pendant toute ſa vie : & tout le monde lui connoiſſoit aſſez de crédit pour ſervir efficacement

ceux qu'il vouloit obliger. Mon père avoit alors près de ſoixante ans ; mais avec une conſtitution robuſte, il ſe crut capable d'entreprendre, pour l'avantage de ſa famille, un office dont il ne laiſſoit pas de redouter les fatigues.

Je ne pus m'empêcher d'interrompre ici la jeune fille, pour lui demander comment il s'étoit fait qu'un homme tel que ſon père ne jouît pas d'une meilleure fortune à ſon âge, ſur-tout après avoir déjà voyagé avec un élève, que je ſuppoſois riche, puiſque ce n'eſt pas dans la pauvreté qu'on fait cette dépenſe pour ſes enfans ?

Elle me dit que ſon père avoit un petit patrimoine, & que ſon premier deſſein avoit été d'embraſſer la profeſſion de médecin ; mais que ſon amitié particulière pour un jeune gentilhomme, qu'il avoit connu à l'univerſité, l'ayant engagé à l'accompagner dans ſes voyages, il y avoit employé quelques années, & que cette interruption l'avoit fait changer de vue. Son élève, qui l'aimoit beaucoup auſſi, avoit déclaré, à leur retour, qu'il ne pouvoit le quitter, & s'étoit engagé, s'il vouloit entrer dans l'ordre eccléſiaſtique, à faire tomber ſur lui un bénéfice dépendant de ſon père, auſſi-tôt qu'il deviendroit vacant par la mort du poſſeſſeur, dont l'âge n'annonçoit pas une longue vie ; & dans l'intervalle, il lui avoit propoſé de

vivre avec lui. Ce fidelle ami s'étant marié immédiatement après ſes voyages, mon père, continua-t-elle, ne fit pas difficulté d'accepter ſes offres. Il ſe donna tout entier à l'étude de la théologie avec d'autant moins d'impatience de voir le bénéfice vacant, qu'il étoit dans la réſolution de ne pas prendre les ordres, ſans avoir acquis toutes les qualités convenables à la ſainteté de cet état. Il paſſa quatre ans avec ſon jeune patron; & le poſſeſſeur du bénéfice, quoique dans une extrême langueur, n'avoit pas ceſſé de vivre.

Mon père, confirmé par l'étude des ſaints livres dans le choix de l'état eccléſiaſtique, parut alors diſpoſé à prendre les ordres; & ſon jeune ami lui procura par ſes ſoins la cure d'une paroiſſe de ville, qu'il remplit pendant deux ans ſans en être moins cher à ſon bienfaiteur: il eut le malheur de le perdre, & de perdre avec lui ſon unique ami. Combien de fois m'a-t-il dit, qu'il avoit été plus affligé de ſa mort que ſon propre père!

Ce vieux gentilhomme connoiſſant les intentions de ſon fils, dans leſquels il étoit entré par une promeſſe, mon père ne douta pas qu'il ne fût diſpoſé à les remplir, & fit toujours le même fond ſur cette eſpérance. Vers le même tems, le titulaire du petit bénéfice de Berks, dont j'ai commencé à vous parler, préférant le ſéjour d'une ville à celui de la campagne, fit la propoſition d'un

échange

change à mon père, dont il avoit été compagnon l'école, & le trouva d'autant plus facile à l'écouter, que mon père au contraire préféroit la campagne à la ville. Auſſi le traité fut-il conclu, & mon père s'établit dans le comté de Berks. Il y vit ma mère, qui étoit fille du curé de la paroiſſe. Elle prit de l'affection pour lui comme il en avoit pris pour elle, & ſon père qui le croyoit sûr d'un établiſſement conſidérable, ne fit pas difficulté de la lui donner.

Quelques mois après leur mariage, le poſſeſſeur du bénéfice promis vint à mourir. Mon père ſe rendit auſſi-tôt chez le vieux gentilhomme, père de ſon cher élève, avec tant de confiance à ſa généroſité, qu'il croyoit n'avoir que des grâces à lui rendre. Mais loin d'obtenir ce qu'il eſpéroit depuis ſi long-tems, la réponſe qu'on lui fit avec une affectation de regret, fut que le croyant bien établi en Berkshire, par un mariage avantageux, on avoit diſpoſé du bénéfice en faveur d'un ami moins opulent.

Il ne rapporta chez lui que le chagrin de ſe voir trompé; moins ſenſible à cet affront pour lui-même que pour la famille dans laquelle il étoit entré. Son âge approchoit de quarante ans; il voyoit ſa famille augmenter ſans autre reſſource que ſon petit bénéfice, dont le revenu n'étoit que de quarante livres ſterling. Mon grand-père, l'ac-

cuſant de lui en avoir impoſé, en prit droit de le priver de ſon amitié. Ma mère eut pluſieurs enfans; mais ils ſont tous morts fort jeunes. Je ſuis reſtée ſeule. Mon père, qui l'aimoit trop pour lui laiſſer reſſentir l'incommodité de ſa ſituation, engagea ſon petit patrimoine, dont il conſerve encore la propriété, mais qui dépérit journellement. Ma mère ne lui avoit apporté que ſes eſpérances. A la mort de mon grand-père, ſurvenue quelques années après, ſoit qu'il eût augmenté ſa dépenſe, ou diſpoſé autrement de ſon bien, il parut qu'il ne laiſſoit preſque rien derrière lui. Dans cet embarras, mon père, ſans eſpoir d'aucun autre avancement, avec la triſte réflexion d'avoir perdu la plus grande partie de ſes jours dans une vaine attente, a traîné pendant huit ou neuf ans une vie obſcure & malheureuſe, juſqu'au moment où M. Ware le père l'a ſollicité de faire un cours de voyages avec ſon fils.

Je dis à l'aimable fille que je ne regrettois pas d'avoir interrompu ſon récit, parce que cette interruption m'avoit procuré la connoiſſance d'un détail intéreſſant, & je la priai de continuer. Elle ſe baiſſa vers moi, pour me remercier avec beaucoup de grâce & de modeſtie; enſuite elle reprit dans ces termes.

Je crois avoir dit, madame, que mon père ayant accepté les offres de M. Ware, ne penſa

plus qu'aux préparatifs de ſon voyage. Il prit congé fort à contre cœur de ma pauvre mère & de moi, après nous avoir tendrement recommandées aux ſoins de M. Ware, & s'être défait de ſon petit bénéfice, qu'il ne pouvoit conſerver dans une abſence de pluſieurs années, parce qu'il étoit à charge d'ames.

M. Ware le père étoit un parfait honnête homme, qui remplit ponctuellement ſa promeſſe, par ſes attentions pour ma mère & moi, & qui me tint lieu d'un ſecond père pendant l'abſence du mien. Son fils employa quatre ans à ſes voyages, & revint avec toutes les qualités d'un gentilhomme accompli.

Sa conduite & les ſervices de mon père ayant ſi bien répondu à l'attente de ceux qui l'avoient employé, M. Ware lui parla de ſa reconnoiſſance dans les termes les plus tendres. Un âge avancé & des infirmités qui le rendoient indolent, lui firent penſer qu'il valoit mieux ſe charger lui-même de le récompenſer, que de ſe donner la peine de faire des ſollicitations en ſa faveur; & dans cette idée, il réſolut de lui faire pour ſa vie une penſion annuelle de deux cens livres ſterling; il lui dit en même-tems que ſon bien étant ſubſtitué, il n'avoit pas le pouvoir de la confirmer par un teſtament; mais qu'il étoit sûr que ſon fils, auſſi ſenſible qu'il devoit l'être à ſes obligations, ne refuſeroit pas de s'engager ſolennellement à la lui

continuer lorſqu'il deviendroit le chef de ſa famille. Ce jeune homme, qui étoit préſent, reconnut de bonne grâce ce qu'il devoit à mon père, & l'aſſura qu'il ne ſe croiroit jamais quitte avec lui.

Mon père, qui ne ſouhaitoit qu'une vie paiſible & commode, ſe crut très-heureux, & ſe retirant dans ſa petite maiſon de Berkshire, que nous n'avions pas quittée ma mère & moi, il borna tous ſes déſirs à ſa ſatisfaction domeſtique.

M. Ware le père obſerva fidellement ſes conventions, & nous paya conſtamment cinquante livres ſterling par quartier. Il mourut trois ans après. Son fils, qui faiſoit alors ſon ſéjour à Londres, écrivit une lettre fort tendre à mon père, pour l'aſſurer de la continuation de ſon amitié, & je dois dire auſſi qu'il ne manqua pas à ſa promeſſe; il fut très-exact pendant deux ans à nous faire toucher nos quartiers. Tout ce tems s'étoit paſſé ſans qu'il eût reparu en Berkshire, & dans l'intervalle j'avois perdu la meilleure des mères, dont la ſanté s'étoit affoiblie dans ſes dernières années. Quoiqu'elle entendît ſi bien l'économie, qu'avant ſes infirmités mon père avoit pu mettre en réſerve quelque partie de ſon revenu, les fréquens voyages qui lui furent ordonnés aux eaux minérales & dans d'autres lieux pour changer d'air, joint aux frais continuels des remèdes & des médecins, ne nous laiſſèrent rien de reſte à ſa mort; ce qui cha-

grina beaucoup mon père par rapport à moi. Cependant, comme il jouiſſoit encore d'une ſanté ferme, il avoit l'eſpérance de vivre aſſez pour épargner quelque choſe en ma faveur. J'avois alors environ quinze ans, & j'étois l'idole de ſon cœur. Il fut long-tems inconſolable de la perte de ma mère; mais je m'efforçois de calmer ſes peines, & je parvins à les adoucir. M. Ware, qui n'avoit pas quitté Londres depuis la mort de ſon père, fit à la fin un voyage en Berkshire, pour y viſiter ſon bien. Il n'oublia pas ſon ancien ami & ſon gouverneur. Quoique je me ſouvinſſe de l'avoir vu autrefois, j'étois alors dans un âge qui ne m'avoit pas permis d'y faire beaucoup d'attention; il eſt véritablement d'une figure très-agréable.

L'innocente créature ne put prononcer ces derniers mots ſans rougir; mais je feignis de ne m'en être pas apperçue.

Elle reprit, avec un ſoupir. Mon père, qui l'aimoit tendrement, fut charmé de le revoir. M. Ware ne ceſſa pas de lui témoigner le reſpect & l'affection d'un fils, & n'eut pas pour moi des manières moins obligeantes. Il paſſa peu de tems dans ſes terres; mais, chaque jour, il vint s'informer de notre ſanté. Avant ſon départ, il preſſa mon père d'aller paſſer quelques ſemaines à Londres avec lui. Vous êtes ici mélancolique, lui dit-il; un peu de changement dans la ſcène vous divertira, vous

& votre fille. Mon père lui rendit grâces de l'honneur qu'il lui faiſoit; mais il s'excuſa modeſtement.

M. Ware en devina le motif, & lui dit en ſouriant, je ſais votre objection; & pour la détruire tout d'un coup, je vous apprendrai qu'ayant engagé ma ſœur à venir prendre ſoin de ma maiſon, je compte de l'y trouver à mon arrivée. Nous connoiſſions cette dame, qui eſt une veuve un peu plus âgée que lui, retirée depuis la mort de leur père & celle de ſon mari, chez une de leurs proches parentes. Mon père ſouriant à ſon tour, confeſſa qu'il avoit pénétré ſa penſée, & lui dit en me regardant, que ſa ſœur devant être chez lui, il ne vouloit pas m'ôter le plaiſir & l'honneur de vivre quelque tems en ſi bonne compagnie. M. Ware offrit auſſi-tôt de nous mener avec lui dans ſa voiture, & nos préparatifs n'étant pas bien longs, nous partîmes avec lui le jour ſuivant.

En deſcendant à ſa porte, il nous fit les honneurs de ſa maiſon, avec autant de reſpect que de politeſſe. Je fus étonnée de ne pas voir ſa ſœur, pendant toute la ſoirée; mais ſachant qu'elle n'étoit pas prévenue ſur notre arrivée, je jugeai qu'elle étoit en viſite, ou qu'elle n'étoit pas encore à Londres.

Le lendemain, à l'heure du déjeûner, M. Ware nous fit des excuſes ſur l'abſence de ſa ſœur. Leur

parente, nous dit-il, qu'elle quittoit à regret, n'étoit pas en bonne santé; & jusqu'à son rétablissement, qui ne pouvoit être fort éloigné, parce que la maladie étoit légère, il n'y avoit pas d'apparence que sa sœur pût la quitter; mais il espéroit que M. Brice n'en seroit pas moins tranquille lorsqu'il demeuroit le gardien de sa fille.

Mon père, quoique peu satisfait de cette excuse, déguisa son mécontentement à M. Ware; mais il me dit naturellement que si la dame n'étoit pas à Londres en peu de jours, il étoit résolu de prendre congé, & de retourner dans notre province.

Nous fûmes logés fort proprement, & mon père fut mis en possession de la bibliothèque, où M. Ware savoit qu'il passeroit ses plus agréables heures. Pour moi, qui n'avois aucune inclination à voir le jour, du-moins sans une compagne avec laquelle il me convint de sortir, je refusai l'offre que M. Ware me fit très-civilement, d'engager quelques dames de sa connoissance à me procurer les amusemens de Londres. J'attendois sa sœur de jour en jour, & sachant qu'après son arrivée, mon père étoit résolu de passer six semaines à la ville, j'étois sûre de ne pas manquer de tems pour tout voir; ainsi je préférai le travail & quelques lectures dans ma chambre.

Mais je m'apperçus bientôt, madame, que

M. Ware étoit un homme très-vif. Le troisième jour après notre arrivée, commençant à changer de conduite, il prit toutes les occasions de me témoigner des attentions particulières. Je reçus d'abord ses complimens avec une civilité froide, que je crus également incapable de flatter ses vues, & de l'offenser : je le regardois comme un jeune homme de mérite, l'ami, & le bienfaiteur de mon père ; & je crus que dans mon humble condition, je ne devois pas être trop prompte à me ressentir de ses libertés, d'autant plus qu'il n'étoit pas encore sorti des bornes du respect ; mais il ne s'y contint pas long-tems. Le cinquième jour il me vint trouver dans un cabinet où j'étois à lire ; & là, dans les termes les plus enflammés, il se déclara mon amant. Je voulois tourner ses discours en plaisanterie ; mais il eut recours aux protestations & aux sermens, jusqu'à prendre le ciel à témoin, qu'il ne pouvoit vivre s'il n'obtenoit ma tendresse. Je lui reprochai la cruelle insulte qu'il me faisoit dans sa maison même, & je le priai de me laisser, s'il n'aimoit mieux que je le quittasse sur le champ. Je ne me plaindrai pas à mon père, lui dis-je, du vil retour dont vous payez son attachement & ses soins ; mais je puis l'engager aisément à m'éloigner de votre maison. Il se laissa tomber à genoux devant moi, il me demanda pardon, &

me dit toutes les extravagances que j'ai lues dans les romans. A la fin, je le vis sortir du cabinet; & fermant la porte, je résolus de n'y être jamais seule sans avoir pris la même précaution, dans l'espoir d'ailleurs de ne pas demeurer plus d'un jour ou deux à Londres; car je pénètrois fort bien qu'il n'y falloit pas attendre de sœur, & que c'étoit un pur artifice, dont il avoit fait usage pour nous attirer chez lui.

Comme j'étois résolue, ma chère, d'éprouver un peu la jeune fille, je lui demandai ici pourquoi elle avoit reçu si durement la première ouverture de M. Ware, & comment elle avoit pu connoître qu'il ne pensoit pas à l'épouser?

Ah! madame, répondit-elle, je ne pouvois me flatter de cette pensée. Je n'ai pas voulu vous fatiguer par le détail de tous ses discours; mais toute jeune que j'étois, je comprenois trop ses vues: d'un autre côté, la crainte qu'il avoit témoignée que mon père ne s'apperçût de ses sentimens, ne suffisoit-elle pas pour me donner de la défiance?

Vous paroissoit-il aimable, demandai-je encore?

Elle rougit: j'aurois pu, madame, répliqua-t-elle avec une charmante ingénuité, le trouver plus aimable que tout ce que j'avois jamais vu

de jeunes hommes, ſi la diſtance n'avoit pas été ſi grande entre nous. Je la priai de continuer.

Dès le même ſoir, je dis à mon père, qu'autant que j'étois capable d'en juger, il n'y avoit aucune apparence que la ſœur de M. Ware dût venir ; que menant une vie aſſez triſte, ſans une ſeule femme dont la compagnie pût m'amuſer, j'aimois beaucoup mieux être chez nous, avec mes voiſines & mes connoiſſances, & que je lui demandois en grâce de me renvoyer promptement en Berkshire. Mon père me répondit que c'étoit ſon intention, & que nous y retournerions enſemble à la fin de la ſemaine, ſi dans l'intervalle la dame n'arrivoit pas. Je viens, ajouta-t-il, de m'expliquer là-deſſus avec notre ami : il en paroît mécontent ; il craint, dit-il, de m'avoir déſobligé ; mais j'ai proteſté que mon unique motif étoit la perſuaſion où je ſuis que la maiſon d'un beau jeune homme, tel que lui, n'eſt pas une demeure convenable pour une jolie petite fille de Province, quoique ſous les yeux d'un père. Il m'aſſure que ſa ſœur arrivera, & me demande un délai de quelques jours. J'ai peine à le refuſer ; mais je n'aurai pas l'eſprit tranquille, que nous ne ſoyons dans notre campagne. Je repréſentai à mon père que M. Ware étoit trop ſenſé pour ſe

choquer d'un refus, & je le preſſai de s'en tenir au terme qu'il avoit annoncé pour notre départ.

Le reſte du jour, & les deux ſuivans, je ne donnai aucune occaſion à M. Ware de me parler. Il vint pluſieurs fois à la porte du cabinet, où je fus continuellement aſſiſe, & ſes inſtances furent très-vives pour en obtenir l'entrée; mais je m'obſtinai à ne pas répondre, & je l'entendois partir en me reprochant ma cruauté.

Il fit des excuſes à mon père de quelques affaires qui ne lui permettoient pas de paſſer la ſoirée du troiſième jour avec nous: c'étoit la première fois qu'il nous eut quittés depuis que nous étions arrivés chez lui. Il nous avoit donné deux concerts très-agréables, où la compagnie étoit nombreuſe; & mon père aimant beaucoup la muſique, il avoit voulu lui procurer cet amuſement dans ſa maiſon; mais, à l'exception de ces deux jours, je n'y avois vu perſonne, parce qu'il vouloit attendre, diſoit-il, pour y recevoir des étrangers, que j'euſſe une compagne de mon ſexe. Ainſi nous ſoupâmes ſeuls mon père & moi. Nous étions déterminés à partir le lendemain, & nous nous retirâmes dans nos chambres vers onze heures.

La pauvre petite fille s'arrêta ici, comme ſi ſa confuſion l'eût empêchée de pourſuivre.

J'eſpère, lui dis-je, que M. Ware n'aura pas

violé les droits de l'hoſpitalité, en forçant l'entrée de votre chambre.

Oh madame ! il le fit, répondit-elle ; il le fit ! L'indigne homme s'étoit caché quelque part ; je ne puis dire où, car ce ne put être dans le cabinet. Sa femme de charge couchoit près de moi, dans un petit lit de camp, qu'on avoit dreſſé pour elle ; mais elle n'étoit pas encore montée. Une ſervante, qui me conduiſoit ordinairement à ma chambre, m'avoit dit que ſon maître ayant le lendemain beaucoup de monde à dîner, la femme de charge, occupée à faire des gelées & des compotes, ſe retireroit apparemment fort tard, & qu'elle alloit lui recommander de ne pas troubler mon ſommeil en entrant. Je remerciai immédiatement cette fille, parce que j'étois accoutumée à me deshabiller ſeule. Je me mis au lit ; mais n'ayant pas le ſommeil profond, & ſachant que lorſque j'étois une fois réveillée, j'avois de la peine à me rendormir, je réſolus d'attendre la femme de charge. Je plaçai ma chandelle ſur ma table de nuit, & je pris un livre, que j'avois laiſſé ſur une chaiſe, après m'en être ſervie pendant le jour. Il y avoit près d'une heure que j'étois à lire, lorſque j'entendis marcher doucement dans la chambre. Comme j'avois fermé la porte de ma propre main, & que je ne l'avois pas entendu ouvrir, je levai la voix, dans ma première frayeur, pour deman-

det qui c'étoit. On ne me fit aucune réponſe ; mais au même inſtant, je vis M. Ware à genoux devant moi, les deux coudes appuyés ſur mon lit. Je pouſſai un cri. Je ne me rappele pas ce que je lui dis ; mais je me ſouviens que le plus méchant des hommes me tenoit les mains ſerrées dans les ſiennes, & parloit beaucoup. Je continuai de crier ſans interruption, en m'efforçant de me dégager de lui, comme je le fis enfin par une violente ſecouſſe, qui me fit tomber du lit ſur le plancher. Je m'étois cruellement bleſſée par ma chûte ; mais tirant la couverture après moi, je m'enveloppai dedans, & je recommençai à crier plus fort que jamais. Le miſérable homme entreprit de m'appaiſer, & me dit que je réveillerois mon père.

Heureuſement ce cher père n'étoit pas encore au lit, car ſa chambre étoit ſi loin de la mienne, que jamais il n'auroit pu m'entendre ; il étoit dans la bibliothèque, juſtement au-deſſus de ma tête. Mes premiers cris avoient été juſqu'à lui ; mais il s'imaginoit peu que ce fût la voix de ſa pauvre fille ; & jugeant que le bruit venoit de la rue, il ouvrit une fenêtre, pour s'en éclaircir. Tout lui paroiſſant tranquille au-dehors, il ſe hâta de deſcendre, & fut aiſément conduit à ma porte par le bruit, car elle n'étoit pas fermée en-dedans, & mon indigne perſécuteur, sûr apparemment de ſes domeſtiques, avoit négligé ce ſoin. Il n'avoit

pas craint non plus que mes cris puſſent aller juſqu'aux oreilles de mon père ; ce qui n'auroit pas été poſſible en effet, s'il eût été dans ſon lit. Repréſentez-vous, madame, ce que mon père dût ſentir lorſqu'il me vit étendue ſur le plancher, dans mon horrible ſituation, les cheveux épars, car ma coëffure de nuit étoit tombée, & tout le viſage en ſang de ma chûte.

Le miſérable faiſoit ſes efforts pour me ſoulever dans ma couverture, & j'employois tous les miens à lui réſiſter. Grand dieu ! défends-moi ! dit mon père à ce ſpectacle ; où ſuis-je, & que vois-je ? Ah ! ſecourez-moi, m'écriai-je, en me tournant vers lui & paſſant les bras autour de ſes jambes ; emportez-moi de cette maiſon ; délivrez-moi ſur le champ de ce monſtre. Mon père me regardoit d'un œil effrayé. Vous ne parlez pas de M. Ware, me dit-il, il eſt impoſſible ; ce ne peut être lui qui vous ait miſe dans cet état. M. Ware avoit pris la fuite au moment qu'il avoit apperçu mon père, c'eſt-à-dire, lorſque j'eus ſaiſi ſes jambes ; car ayant le dos tourné vers la porte, & dans l'agitation où je dois ſuppoſer qu'il étoit, il n'avoit pu le voir arriver.

Mon tendre père, muet d'étonnement & d'horreur, me prit entre ſes bras, & me porta juſqu'au lit, où m'ayant fait aſſeoir, il prit ſur la table une carafe d'eau, dont il me fit boire un grand coup

Le reſte fut employé à laver le ſang dont j'avois le viſage couvert, & qui ne venoit heureuſement que du nez, où je m'étois bleſſée en tombant.

Lorſque j'eus repris un peu d'haleine, je lui racontai tout ce qui venoit de m'arriver. Son déſeſpoir, madame, ne peut être repréſenté; il s'arracha les cheveux; on l'auroit pris pour un inſenſé. Où eſt-il, le traître, l'ingrat, s'écria-t-il? je veux aller ſur le champ lui reprocher ſon infame lâcheté; il courut à la porte de la chambre, mais il la trouva fermée en dehors. L'impoſſibilité de ſortir, lui donna le tems de revenir un peu à lui-même. Il conſidéra que les reproches ne meneroient à rien contre un ennemi plus puiſſant que nous. La réſolution à laquelle il s'arrêta, fut de quitter cette odieuſe maiſon, auſſi-tôt qu'il entendroit quelques domeſtiques levés pour ouvrir la porte, & de ſortir ſecrettement, ſans voir le maître, & de nous fier à la providence du ſoin de notre fortune & de notre vie.

Il eût été fort heureux pour nous de pouvoir exécuter ce projet; mais le miſérable nous prévint. Nous paſſâmes le reſte de la nuit à nous plaindre de notre miſère. Vers huit heures du matin, la porte s'ouvrit, & nous vîmes paroître M. Ware en robe de chambre; ce qui nous fit ſuppoſer qu'après nous avoir quittés, il étoit allé prendre du repos.

Il dit à mon père qu'il étoit fâché de c
s'étoit passé, & qu'il ne falloit l'attribuer
l'excès du vin, dans sa partie du souper.
j'avoue, ajouta-t-il, que j'aime éperdument
fille, & qu'ayant appris à mon retour la résol
où vous étiez de partir si brusquement, je
pu soutenir l'idée de la perdre. Mon père l
pondit : je ne vous ferai pas les reproches que
méritez ; mais le tendre soin que j'ai pris d
tre jeunesse devoit me faire attendre un aut
tour ; permettez-moi de quitter votre maiso
jamais vous ne recevrez d'importunités de no

Il pria mon père de monter pour un mom
la bibliothèque avec lui ; & ce ne fut pas sans
coup de difficulté qu'il l'obtint. Ils furent en
ble près d'une demi-heure, & j'entendis que
conversation s'échauffoit. Mon père descendit
En allant le recevoir à ma porte, je vis coule
ses joues deux ruisseaux de larmes. Il se jet
une chaise, comme succombant à sa douleu
scélérat, dit-il, en me regardant, vient d'ac
son ouvrage ; il a poignardé le cœur de ton
Je courus à lui comme hors de moi ; je cra
quelque attentat sur sa vie. Mais ne m'app
vant pas qu'il fût blessé, je lui demandai ce
signifioit son langage. Il me propose de vous
dre à lui, me répondit-il ; il veut corromp
père pour faire une infamé de sa fille. O

père ! pourquoi, m'écriai-je, pourquoi demeurer un inſtant de plus ſous ce déteſtable toit ? Oui, oui, reprit-il ; il n'y a plus de ſûreté pour nous dans cette maiſon ; allons, ma fille, ſortons-en ; & nous examinerons enſuite de quel côté nous pourrons tourner.

Mon père ſaiſit une de mes mains, marcha vers la porte, & je le ſuivis dans l'état où j'étois ; c'eſt-à-dire, en petite robe du matin. Nous penſions qu'il ſeroit aſſez heureux pour nous de pouvoir gagner la rue, quoique ſans ſavoir ni l'un ni l'autre où nous retirer, n'ayant pas la moindre connoiſſance à Londres. Je n'y étois jamais venue que cette fois ; & mon père, après une abſence de tant d'années, devoit ſe croire oublié de tout le monde.

Nous étions paſſés de ma chambre de lit, dans une eſpèce de petite antichambre qui donnoit ſur le grand corridor ; mais nous en trouvâmes la porte fermée, & nos efforts furent inutiles pour l'ouvrir.

Alors notre perte nous parut certaine. Je n'entreprends pas d'exprimer notre déſeſpoir. Nous rentrâmes dans la chambre, nous nous y aſſîmes, pour prendre conſeil ſur nos réſolutions. Je vis clairement que notre lâche perſécuteur étoit capable de tout entreprendre ; & je dis à mon père que j'étois réſolue de tout entreprendre auſſi pour l'honneur & la liberté.

Il m'apprit que l'injurieux tyran lui avoit donné jusqu'au lendemain pour délibérer sur ses propositions, & qu'il se flattoit que dans l'intervalle, le père & la fille retrouveroient assez de bon sens pour comprendre la valeur de ses offres.

J'espérois de la faveur du ciel, répondis-je, que dans ce favorable intervalle, je parviendrois à ma délivrance; & j'entrevoyois déjà qu'avec son secours, je pourrois nouer les draps de mon lit, en lier le bout à ma fenêtre, & descendre, en les tenant embrassés, jusques dans la rue.

Cet expédient nous plut beaucoup à tous deux; mais il restoit à chercher dans quel lieu je trouverois un asile. Mon entreprise demandoit le tems de la nuit; & je devois partir seule, car mon père étant dans un âge avancé, & d'une taille assez grosse, je ne pouvois lui laisser courir les mêmes risques, qui menaçoient sa vie d'un trop grand danger, sur-tout lorsque je ne pouvois lui donner l'assistance que je pouvois recevoir de lui. Cet obstacle nous eût arrêtés, s'il ne m'étoit revenu à la mémoire que je connoissois une couturière qui travailloit même actuellement pour moi, & que j'avois son adresse. Après toutes mes autres mesures, ce fut sa maison que je choisis pour retraite, dans la résolution d'y attendre que mon père trouvât le moyen de m'y rejoindre. Je lui dis qu'étant le malheureux objet des desseins de M. Ware, je ne

devois pas appréhender qu'il le retînt après mon évaſion. Il branla deux ou trois fois la tête ; mais il répondit qu'il l'eſpéroit comme moi.

Notre petit plan une fois réglé, nous devînmes plus tranquilles. On vint ſervir à l'heure ordinaire le dîner & le ſouper dans mon appartement. Nous ne donnâmes aucune marque de trouble ; mais nous n'évitâmes pas moins ſoigneuſement de paroître gais, dans la crainte de faire naître quelque ſoupçon.

La femme de charge étoit généralement la dernière de la maiſon qui ſe retiroit le ſoir ; de ſorte qu'il falloit ou prendre mon tems avant qu'elle fût montée, ou patiemment attendre qu'elle fût endormie. Comme j'avois eu l'occaſion d'obſerver qu'elle dormoit très-profondément, ce fut le premier parti que je jugeai le plus sûr. Je levai d'avance une des fenêtres de la chambre de lit, & je fermai le volet deſſus, pour m'épargner dans un autre tems de l'embarras & du bruit.

Il ſe trouva fort heureuſement que mon père ayant reçu ſon quartier de M. Ware, avant que nous fuſſions venus à la ville, il l'avoit preſqu'entier dans ſa bourſe ; il voulut abſolument que j'en priſſe la moitié, pour les incidens qui pouvoient me ſurvenir.

Vers minuit, la femme de charge ouvrit la porte de mon anti-chambre, où l'on nous avoit

ſervi notre ſouper. Nous y étions encore, & c'étoit ſon unique paſſage pour entrer dans notre chambre à coucher. Nous avions entendu ſon approche, quelque légère qu'eût été ſa marche; & mon père, changeant le ſujet de ſon entretien, m'avoit fait un ſigne que j'avois fort bien compris. Il affectoit, lorſqu'elle ouvrit la porte, de repréſenter les charmes de l'opulence & de la grandeur; & de mon côté, je feignois de l'écouter avec une ſorte de plaiſir. Il s'arrêta lorſqu'il vit paroître cette femme; mais ce fut après s'être aſſuré qu'elle pouvoit l'avoir entendu; car nous avions obſervé qu'elle étoit demeurée quelques momens à la porte, avant que d'ouvrir, pour prêter apparemment l'oreille à notre entretien. Nous voyant en train de diſcourir, elle fit un mouvement pour ſortir, en diſant qu'elle attendroit pour venir que M. Price ſe fût retiré. Je lui dis qu'elle pouvoit ſe coucher quand il lui plairoit, parce que notre deſſein n'étoit pas de demeurer bien long-tems. Mais comme elle avoit probablement l'ordre de veiller ſur moi, lorſque mon père m'auroit quittée, elle répondit que le ſommeil ne la preſſoit pas, & qu'elle reviendroit dans une demi-heure. Elle quitta l'antichambre en ſouriant.

C'étoit me donner une occaſion que je réſolus de ne pas perdre. J'entendis bien-tôt dans l'éloignement un de ces gardes de nuit, qui crient l'heure. Avant qu'il paſſât ſous mes fenêtres, j'eus le

tems de préparer un morceau de papier, dans lequel je mis un gros charbon, pour lui donner quelque poids; je l'allumai par un bout, je le jettai dans la rue, lorſque le garde vint à paſſer. L'autre bout étoit lié par une ficelle, à laquelle j'avois attaché plus haut un autre morceau de papier blanc bien plié, qui contenoit une guinée, & deux lignes en gros caractères, par leſquelles je ſuppliois le paſſant de me prêter ſon ſecours pour m'évader, & je lui promettois une ſeconde guinée de récompenſe.

Le papier enflammé s'attira, comme je me l'étois figuré, l'attention de cet homme. Il ſe baiſſa pour le prendre; & s'appercevant qu'il y avoit un autre papier à la corde, il leva les yeux vers ma fenêtre. J'avançai la tête autant qu'il me fût poſſible, & d'une voix baſſe, mais aſſez haute pour me faire entendre de lui, je lui dis de lire le ſecond papier. Il l'ouvrit, & trouva d'abord la guinée, que je lui vis regarder attentivement à la lumière de ſa propre lanterne: enſuite, ayant lu les caractères, il leva la tête encore une fois, & me dit: un moment de patience, & je ſuis à vous.

Il partit avec beaucoup de vîteſſe, & je commençai à craindre qu'il ne ſe fût éloigné pour ne pas revenir. Ma terreur, pendant quelques minutes, fut inexprimable, d'autant plus que dans cet

intervalle j'entendis paſſer pluſieurs perſonnes. Cependant il revînt bien-tôt avec un autre homme; & la rue étant libre alors, je lui vis ſous le bras une échelle, qu'il ſe hâta de dreſſer contre le mur, & qu'il éleva juſqu'au cordon. Il y monta ſans difficulté, pendant que ſon compagnon en tenoit le pied. Alors ſe trouvant plus près de moi d'une moitié de la hauteur, il me dit que ſi je pouvois imaginer quelque moyen de deſcendre juſqu'à lui, il étoit prêt à me recevoir.

Mon père, au milieu de ſes alarmes, me ſerra tendrement dans ſes bras, me donna ſa bénédiction, & m'ayant aidée à lier le bout des draps à la croiſée, eut encore la précaution de me paſſer ſous l'aiſſelle des rubans, dont j'avois lié pluſieurs enſemble dans cette vue. Il en tint le bout dans ſes mains, pendant que je me laiſſai gliſſer le long des draps, que j'embraſſois de toute ma force. Le fidelle garde me reçut dans ſes bras, & deſcendant quelques échelons avec ſon fardeau, il me remit à ſon compagnon qui me dépoſa doucement dans la rue.

La nuit étoit fort obſcure; mais je diſtinguai mon père, lorſqu'il retiroit les draps, & je l'entendis fermer la fenêtre.

Je dis alors à mes deux libérateurs, que j'attendois une autre grâce; celle de me conduire à la rue où je ſouhaitois d'aller. Le garde me répondit

que ſa ſeule eſcorte ſuffiſoit; & laiſſant à l'autre le ſoin d'emporter l'échelle, il prit mon bras ſous le ſien, juſqu'à la maiſon de la couturière.

Toute la famille étoit au lit; & nous frappâmes bien des fois à la porte, avant que d'entendre ouvrir une fenêtre élevée, d'où l'on demanda ce que nous déſirions. Je répondis qu'une connoiſſance de la maîtreſſe du logis ſouhaitoit de lui parler pour une affaire preſſante, & la ſupplioit de paroître un moment à la fenêtre de la boutique. Après m'avoir fait attendre aſſez long-tems, la maîtreſſe deſcendit. Je donnai alors la ſeconde guinée au garde, & je le renvoyai fort ſatisfait de ſon aventure.

La couturière n'eut pas plutôt entendu mon nom, & la prière que je lui fis de m'ouvrir, qu'elle vint me recevoir à la porte. Je lui confiai, ſans crainte, mon évaſion & mes motifs. Elle en fut aſſez touchée pour me promettre l'aſile que je lui demandois, juſqu'à ce que mon père vînt me prendre, pour me conduire dans un lieu plus ſûr; car étant amie de la femme de charge de M. Ware, elle ne pouvoit répondre, me dit-elle, que je fuſſe long-tems à couvert dans ſa maiſon. Cette déclaration m'alarma beaucoup : cependant l'honnête femme me donna les plus fortes eſpérances que je n'avois rien à redouter pour le peu de tems qu'elle ſuppoſoit que je paſſerois chez elle : la moi-

tié de ſon lit fut ce qu'elle pût m'offrir, parce qu'elle n'en avoit pas d'autre, & j'acceptai volontiers ſon offre.

Tout le jour ſuivant, rien ne m'étant venu de mon père, ma douleur & mon inquiétude furent exceſſives. Vers le ſoir du ſecond jour, la couturière reçut une lettre, ou plutôt une enveloppe, ſous laquelle il y en avoit une à mon adreſſe. J'y reconnus la main de mon père, & je l'ouvris avec un extrême empreſſement. Mais hélas! madame, quelle fut mon horreur & ma conſternation, lorſque je la vis datée d'une priſon! Mon malheureux père m'apprenoit que notre cruel perſécuteur, déſeſpéré de ma fuite, qu'il n'avoit découvert que le lendemain, l'en avoit chargé comme d'un crime; que loin d'en diſconvenir, il avoit fait gloire de l'aſſiſtance qu'il m'avoit donnée pour me ſauver de ma perte; & que M. Ware, après l'avoir traité dans des termes fort injurieux, lui avoit demandé le paîment des ſommes qu'il prétendoit nous avoir prêtées depuis la mort de ſon père. A cette demande, mon père ayant répondu que M. Ware ſavoit bien que nous n'étions pas en état de lui rendre cet argent, & qu'il ne ſavoit pas moins que c'étoit un don libre, mais que nous ferions tous nos efforts pour le rendre, plutôt que de lui demeurer obligés; l'infâme avoit eu la barbarie de le faire arrêter, & de l'envoyer dans une priſon,

après lui avoir dit à l'oreille qu'il l'y laiſſeroit juſqu'à ce que ſon opiniâtre humeur fut aſſez domptée pour livrer ſa fille.

Mon père me conſeilloit de me rendre ſur le champ auprès de lui, & de me faire accompagner de quelqu'un, qui pût me ſervir de protecteur en chemin. J'obéis à l'inſtant même, & la couturière m'ayant donné pour eſcorte un honnête marchand de ſon voiſinage, avec une de ſes apprenties. Je pris une voiture de louage, & me fis mener droit à la triſte habitation de mon père, où je fus heureuſement remiſe entre ſes mains. La joie dont je le vis pénétré en m'embraſſant, me fit oublier pendant quelques momens toutes nos peines.

Il me dit, qu'après m'avoir vue hors de danger, & m'avoir recommandée à la providence, il avoit eu ſoin de remettre en ordre tout ce qui m'avoit ſervi pour m'évader, & qu'ayant emporté un de mes flambeaux, il avoit laiſſé l'autre éteint dans ma chambre, afin que la femme de charge, à ſon arrivée, pût me croire au lit; ce qui lui faiſoit juger que cette femme en entrant, m'avoit ſuppoſée dans le plus profond ſommeil. M. Ware n'étoit pas ſorti de de la ſoirée, & s'étoit retiré de bonne heure: ainſi l'on ne s'étoit apperçu de rien cette nuit.

Mon père m'apprit auſſi que M. Ware, dans

la première ouverture de ſes odieuſes propoſitions, lui avoit offert de nous aſſurer à chacun quatre cent livres ſterling de rente viagère ; en inſinuant dans la ſuppoſition d'un refus, la menace qu'il venoit d'exécuter. Il s'imaginoit ſans doute, que mon pauvre père en ſeroit aſſez intimidé pour ſe rendre, après quelques réflexions, & me perſuader de prendre le même parti ; & c'étoit dans cet eſpoir que ce méchant homme avoit permis, ou plutôt ſouffert, qu'il paſsât le jour entier dans ma chambre. Je n'ai pas voulu, ajouta mon père, vous découvrir cette circonſtance, dans la crainte que votre tendreſſe pour moi ne fût capable d'ébranler votre vertu. Mais, grâces en ſoient rendues au ciel, l'épreuve eſt paſſée ; vous êtes ici du moins, ma chère enfant, dans un lieu de ſûreté. Nous ne ſommes pas ſans un peu d'argent, qui ſervira quelque tems à nous ſoutenir ; peut-être le miſérable reviendra-t-il à lui-même. S'il me rend la liberté, je puis encore obtenir quelque petit poſte ; & ſi je puis parvenir à vous faire entrer dans quelque honnête maiſon, où vous ſoyez protégée contre ſa violence, je ſerai content.

Mon père ne pouvant ſe réſoudre à déshonorer ſon ingrat élève, & comptant toujours que lorſqu'il ſeroit un peu refroidi, il auroit honte de ſa conduite, & le feroit élargir, réſolut de ne pas informer de ſa ſituation ſes amis de Berkshire, & ſe con-

tenta d'écrire une lettre plaintive à M. Ware, qu'il finiſſoit en lui demandant ſa liberté pour ſeule faveur. La réponſe de M. Ware fut qu'il étoit toujours prêt à remplir ſes premières promeſſes, & que ſur-tout à préſent que mon père avoit ſa fille avec lui, il ne verroit pas le jour à d'autres conditions.

Pendant plus d'un mois, mon père ne pût ſe perſuader qu'une ſi barbare réſolution pût ſe ſoutenir long-tems. Il prit le parti de laiſſer paſſer un autre mois, à la fin duquel il écrivit à M. Ware une lettre fort touchante; mais au lieu d'une réponſe, il reçut avis qu'il étoit depuis quelques jours en Berkshire. Auſſi-tôt il écrivit à deux ou trois des amis qu'il y avoit laiſſés, pour les informer de ſa déplorable ſituation, & les ſupplier d'agir en ſa faveur auprès de M. Ware. Il ne diſoit rien de ſon énorme conduite; il expoſoit ſeulement qu'à l'occaſion d'une querelle élevée entr'eux, M. Ware l'avoit fait empriſonner, ſous prétexte d'une dette à laquelle il n'étoit pas en état de ſatisfaire; ſon intention n'étoit pas moins de ménager la réputation de ſon élève, que d'éviter tout ce qui pouvoit l'aigrir encore plus.

Il me fit écrire en même tems à la ſervante que nous avions laiſſée pour la garde de notre maiſon, de m'envoyer mes habits, le linge, les livres & d'autres néceſſités. Comme nous n'étions venus

à Londres que pour un mois, nous n'avions pris avec nous que les commodités indiſpenſables; & je n'avois emporté de chez M. Ware qu'un petit paquet de linge. Pour mon père, il avoit eu la permiſſion de prendre tout ce qu'il avoit à Londres. Comme les meubles de Berkshire n'étoient pas d'une grande valeur, il en fit préſent à la ſervante, vieille fille, qui l'avoit ſervi depuis ſon mariage.

Il ne reçut aucune réponſe aux lettres qu'il avoit écrites à ſes amis; mais il m'en vint une de notre vieille ſervante, avec tout ce qu'elle avoit ordre de nous envoyer. Vous aurez peine à croire, madame, juſqu'où nous apprîmes que le miſérable abandonné portoit ſes noirceurs. Non content de nous avoir plongés dans la plus grande affliction, il s'efforçoit de nous ruiner d'honneur dans notre canton. Il publioit que mon père ayant pris avantage d'une ſoirée où lui, M. Ware, étoit un peu pris de vin, avoit mis ſa fille au lit avec lui, & qu'il avoit exigé le lendemain qu'ils fuſſent mariés. C'étoit, diſoit-il, pour punir l'ingratitude de ce vieux coquin, qu'il l'avoit fait renfermer dans une priſon, où ſa réſolution étoit de lui laiſſer pendant quelques mois le tems de ſe repentir.

Quoique l'honneur de mon père fût ſi bien établi dans notre canton que cette hiſtoire dût paroître incroyable, l'influence des richeſſes & du pouvoir eut aſſez de force pour leur faire applaudir à

la clémence de M. Ware dans la punition de mon père. Il ne falloit donc pas s'étonner que nos lettres fussent demeurées sans réponse. Elles avoient été montrées à M. Ware, qui en avoit ri. La pauvre vieille servante, sûre qu'on nous trahissoit cruellement, déploroit notre malheureux sort; mais ne pouvoit que le déplorer. Ce dernier coup abattit entièrement le courage de mon père. Il tomba malade; & pendant plusieurs semaines, il languit dans la plus triste des situations.

Lorsqu'il commençoit à se rétablir de cette maladie, il fut attaqué d'une paralysie soudaine, qui lui fit perdre d'abord le sentiment dans toute la partie droite du corps, & qui s'est réduite à le priver de l'usage de la main droite; de sorte que je suis obligée de le vêtir & de le déshabiller comme un enfant.

L'argent que nous avions apporté dans la prison ayant fondu par degrés, nous nous trouvâmes dans la nécessité de vendre une partie des livres de mon père, & ce que j'avois de meilleurs habits.

Les messages ne nous manquoient pas de la part du cruel homme, & par la bouche de cette misérable femme de charge, dont toute la rhétorique étoit employée à nous prêcher la soumission & la complaisance; mais elle ne trouva dans mon père que du mépris & de l'indignation, jusqu'à ce que M. Ware, las apparemment de ses persécu-

tions, nous laiſſa périr en paix. Il ſuppoſa que mon père ne pouvoit tenir long-tems, & que je me trouverois réduite à ſa diſcrétion : car n'ayant pas fait un pas hors de la priſon, je n'avois pu lui donner la moindre eſpérance de ſe voir maître de moi pendant la vie de mon père.

Quand j'aurois eu plus d'un aſile à choiſir, il n'auroit pu me venir à l'eſprit de l'abandonner, ſans défenſe & ſans ſecours, comme il y étoit réduit. Je m'occupai donc à chercher quelque moyen de gagner du pain, pour le ſoutien de notre malheureuſe vie. Je me mis à compoſer de petites fleurs artificielles, dont j'avois fait autrefois un de mes amuſemens; une femme, priſonnière comme nous, qui travailloit pour quelques magaſins de la ville, me promit de les vendre pour moi. Elle étoit mère d'une fille qui venoit ſouvent la voir, & qui ſe chargea de porter mon ouvrage & le ſien au marchand qui le diſtribuoit.

C'eſt dans cet état, madame, que depuis environ dix-huit mois, nous menions une vie languiſſante, lorſque nous avons appris qu'M. Ware étoit pour quelques ſemaines aux eaux de Bath; & la fille, qui s'employoit pour les ouvrages de ſa mère & les miens, étant arrêtée par une maladie, je me haſardai à ſortir avec le fruit de notre travail. Le marchand que nous ſervons,

demeuroit dans la cité ; mais il a pris depuis peu une boutique dans cette rue, & quoiqu'elle soit fort éloignée de ce que je nomme à présent ma noire demeure, je n'ai pas manqué, depuis un mois, d'y apporter une fois chaque semaine ce que nous avons pu faire entre ma compagne & moi. Il m'a déclaré aujourd'hui qu'il avoit une surabondance des fleurs que j'apporte : & n'en ayant pris qu'un petit nombre des meilleures, il m'a laissé celles que vous avez vues dans mon carton. Je m'en retournois fort affligée, lorsque pour me garantir de votre carrosse, qui rasoit le mur, je me suis jetée sous votre porte, sans savoir qui y alloit entrer ; & quelque chose, madame, que je ne puis expliquer dans votre figure, m'a donné la hardiesse de vous présenter ma petite marchandise.

Je vous ai donné cette intéressante relation, ma Cécile, presque dans les mêmes termes de la jeune fille. J'en fus vivement touchée : si tout ce que vous me dites est vrai, répondis-je, qu'il y a de monstres dans l'espèce humaine !

Ho, très-vrai, madame, je vous en réponds.

Quoique cette fille fût très-jeune, d'une physionomie modeste, comme je l'ai dit, & très ingénue, ce n'étoit pas la première fois que j'avois vu de ces visages trompeurs, & je ne voulois pas m'en rapporter uniquement à son témoignage.

livre ouvert devant lui, que sa forme me fit prendre pour une bible.

Aux premiers pas que sa fille fit dans la chambre, il leva les yeux pour voir qui c'étoit. Sa physionomie me parut belle; la candeur y étoit peinte.

Ma chère, l'entendis-je dire, d'une voix mélancolique, vous vous êtes arrêtée long-tems; je craignois qu'il ne vous fût arrivé quelque chose. Pourquoi n'êtes-vous pas revenue plutôt?

O mon père! lui dit-elle en se tournant vers la porte, je crois avoir rencontré un ange qui est venu vous visiter dans votre prison.

J'entrai à ces mots. Le vénérable homme se leva; un bon ange assurément, ma fille, si l'ame répond à la figure. Il me fit une respectueuse révérence.

De grâce, monsieur, ne quittez pas votre chaise; & j'en pris une, sur laquelle je me plaçai près de lui. Il ne parut nullement embarrassé; mais d'un ton grave & modeste, il me demanda ce qui pouvoit lui procurer l'honneur d'une visite de la part d'une dame de mon apparence; car, ajouta-t-il, l'abondance & la prospérité cherchent rarement l'habitation des malheureux.

Je lui dis que le hasard m'ayant fait rencontrer sa fille, elle m'avoit fait un triste récit de sa situation, & que j'avois souhaité d'en entendre les

particularités de ſa propre bouche. Il s'excuſa ſur la longueur de l'hiſtoire; mais ſi j'avois la patience de l'entendre, il étoit prêt, dit-il, à me ſatisfaire. Je l'aſſurai que j'étois venue dans cette eſpérance.

Il me répèta tout ce que j'avois appris de ſa fille, en donnant plus d'étendue à certaines circonſtances qu'elle avoit touchées légèrement. Il me fit voir les copies de ſes deux lettres à M. Ware, la réponſe de ce gentilhomme à la première, & la lettre de la vieille ſervante à ſa fille, qui me convainquirent de la vérité de tout ce qu'il m'avoit dit.

Je lui demandai à quoi pouvoit monter la prétention de M. Ware.

Il me dit à quatre cens livres ſterling, qu'il avoit reçues de lui depuis la mort de ſon père.

Prenez courage, monſieur, répondis-je; vous ne ſerez pas long-tems ici.

Ah! madame, s'écria-t-il, puiſſe le ciel vous récompenſer de votre bonté! mais mon ennemi n'eſt pas un homme ſur qui la vertu & l'honneur ayent quelque pouvoir.

Je compris que le pauvre infortuné ne s'imaginoit pas que je penſaſſe à payer ſa dette, mais ſuppoſoit que je ferois mes efforts pour adoucir M. Ware en ſa faveur: je vous demande un peu

nce, lui dis-je, & nous prendrons les me-
conviennent.

priai de me confier la lettre de M. Ware,
laquelle il promettoit l'exécution de ſes premières offres, aux conditions qu'il avoit impoſées.

L'heure commençoit à me preſſer. En ſortant, je gliſſai dans la main de ſa fille ma bourſe, qui contenoit dix guinées.

Auſſi-tôt que je fus retourné chez moi, j'envoyai chercher M. Warner, & je lui fis une vive peinture des malheurs de ce digne père & de ſa fille. Son honnête indignation l'emporta bien loin, contre le perfide auteur de leurs peines; honnête, je la nomme ainſi dans ſon principe, car elle ſe ſatisfit d'abord par quantité d'imprécations & de juremens; mais revenant à la cauſe, voilà, voilà, me dit-il, les vrais objets de l'humanité; je veux acquitter leur dette & rendre le reſte de leur vie plus heureux. Vous êtes une bonne femme, ajouta-t-il en m'embraſſant, vous ſavez que ma bourſe vous eſt ouverte.

Je ne penſe pas, lui dis-je, à taxer votre généroſité dans cette occaſion; les deux mille livres ſterling dont vous m'avez fait préſent depuis peu, ne ſont pas beaucoup diminuées, & ma ſeule vue, dans ce récit, eſt de ne rien faire ſans votre

participation. Bon, bon ! me répondit-il ; je vous ai donné cette ſomme pour vos colifichets & vos friandiſes ; elle n'entre pas dans notre marché : vous ſavez que le quartier eſt commencé ; demandez de l'argent ; envoyez quand il vous plaira.

Je le ſuppliai d'écrire immédiatement à M. Ware, qui n'a pas encore quitté Bath, & de lui faire l'offre de ſon argent, pour nous mettre en état de lever l'écrou le plutôt qu'il nous ſera poſſible. Je lui ai remis la lettre de ce méchant homme, en lui conſeillant de ne pas lui cacher que nous ſommes informés de toute la vérité de l'hiſtoire ; ce qui ſera peut-être capable de l'effrayer aſſez pour lui faire rabattre quelque choſe de ſa demande.

Mon couſin me dit qu'il connoiſſoit à Briſtol un négociant de ſes anciennes correſpondances, auquel il alloit écrire ſur le champ, pour le charger de payer la ſomme, ſi l'honnête Ware inſiſtoit. Il ſe fit donner une plume & du papier, & la lettre fut écrite ſous mes yeux. Comme il me laiſſa le ſoin de la cacheter & de la faire mettre à la poſte, j'en tirai d'abord une copie.

» Cher ami, je vous demande en grâce, au » moment que vous recevrez cette lettre, de pren- » dre la peine d'écrire à Bath, & d'y faire cher- » cher un homme riche nommé Ware, qui eſt

» nn s grands vilains d'Angleterre, comme
» v ourrez le lui dire de ma part. Il ſait que
» s environ dix-huit mois il fait mourir de
» m. dans une priſon, un pauvre vertueux ec-
cl tique, parce qu'il ne veut pas lui vendre
» ſa fille. Il prétend que cet honnête père lui doit
» quatre cens livres ſterling; mais c'eſt un lâche
» menſonge. On convient d'avoir reçu cette ſom-
» me; mais elle étoit dûe par convention. Ce-
» pendant comme le pauvre eccléſiaſtique eſt ſans
» titre pour obtenir juſtice, je vous prie de payer
» pour lui ſur mon compte, & de tirer quittance
» totale; car je veux voir ce pauvre homme en
» liberté. Vous trouverez ſous mon enveloppe une
» lettre du coquin, & de ſa main propre. Ne
» manquez pas de la lui montrer, afin qu'il n'i-
» gnore pas que l'aventure eſt connue, & que
» l'eccléſiaſtique a des amis qui prennent ſes in-
» térêts. Vous ne ſauriez apporter trop de dili-
» gence à cette affaire, ſi vous voulez obliger
» votre très-humble, &c. EDOUARD WARNER.

M. Blalw, négociant à Briſtol.

Il faut ſuppoſer, ma Cécile, que le correſpondant de M. Warner aura la diſcrétion de ne pas faire lire à M. Ware une lettre de ce ſtyle; mais j'eſpère qu'il nous rendra bon compte de ſa négociation.

22 *Mars.*

J'étois fort impatiente de recevoir une réponſe à la ſingulière lettre de M. Warner; il vient de me l'apporter. Je trouve que ſon ami de Briſtol s'eſt conduit fort prudemment. Ayant eu *l'honneur*, dit-il, terme ſur lequel M. Warner s'eſt fort récrié, de chercher & de voir lui-même M. Ware, il l'a d'abord informé de ſa commiſſion, & de ſuite il a produit ſa lettre à M. Price, ſous prétexte de vérifier la perſonne, parce que M. Ware ſembloit avoir peine à ſe rappeler l'affaire. Mais voyant ſa propre lettre dans les mains d'un étranger; oui, je me ſouviens de cette ridicule aventure, a-t-il dit; l'homme eſt un vieil hypocrite, & la fille en eſt une jeune; mais n'ayant jamais penſé à les perdre, je veux bien leur remettre la dette; & ſans ajouter un mot, il a donné une décharge totale, que le négociant nous envoie dans ſa réponſe.

Il ne reſte maintenant qu'à payer les frais & les droits ordinaires, pour délivrer le pauvre vieillard auſſi promptement que nous le pourrons. M. Warner a pris tout ſur lui, & s'eſt mis en mouvement avec une ardeur qui marque la bonté de ſon caractère.

Comment ſe fait-il, ma chère, que ſouvent la honte ait plus de pouvoir que la vertu? Cet indigne Ware, que les loix de dieu ni celles des

hommes n'ont pas été capables de contenir, eſt dompté par cette ſeule paſſion. Il a vu que ſa lâche conduite étoit connue de pluſieurs perſonnes auxquelles il ne pouvoit en impoſer; & cette prétendue généroſité à ſe relâcher, n'eſt qu'un artifice pour empêcher que ſa perverſe action ne ſoit publiée. M. Ware a pu vivre & dormir tranquille ſous le poids accumulé des crimes de fraude, de perfidie, de cruauté, d'oppreſſion & d'ingratitude: & n'a pas réſiſté à la crainte du reproche & du ridicule; j'en conclus du moins, qu'il n'eſt pas accoutumé par une longue pratique aux mêmes noirceurs.

24 *Mars.*

Depuis mon dernier article, je n'avois pas vu M. Warner avant ce matin, qu'il eſt entré dans ma chambre en ſe frottant les deux mains de joie. M. Price & ſa fille étoient avec lui. Les voici tous deux, m'a-t-il dit; je vous les amène, & je me ſens le cœur ſatisfait d'avoir délivré de ſi bonnes gens de leur miſère.

A ma vue l'excellent vieillard a pouſſé au ciel des ſoupirs ſi profonds & de ſi ferventes prières, avec des remercîmens ſi naïfs & ſi tendres, pour le ſervice que je leur ai rendu, que mon cœur ſautoit de raviſſement, d'avoir pu ſervir à rendre ce digne père & ſa fille auſſi contens qu'ils le paroiſſoient tous deux. La reconnoiſſance de la jeune

fille étoit muette, ſans en être moins ardente; elle s'eſt miſe à genoux devant moi; elle m'a baiſé les mains. J'avoue, ma Cécile, que la tendreſſe & l'humilité de ſon action m'ont pénétrée.

J'ai pris le parti d'interrompre la charmante effuſion de ces cœurs honnêtes. J'ai fait peu pour vous, ai-je dit; M. Ware ayant refuſé la ſomme, je l'employerai pour vos uſages futurs; ſans quoi la liberté vous ſerviroit peu. Nous raiſonnerons ſur les moyens de vous faire paſſer une vie douce; en attendant vous vivrez avec moi, vous & votre fille.

Il a fallu de nouveaux efforts pour arrêter encore ſes remercîmens, & j'ai abſolument exigé qu'il n'ajoutât rien ſur ce ſujet. Le pauvre vieil homme eſt extrêmement foible & languiſſant, d'une ſi longue priſon; mais comme il eſt naturellement robuſte, j'eſpère qu'avec de l'attention & des ſoins on pourra le rétablir.

1 *d'Avril.*

Délicieuſe joie, ma chère, que celle qui naît des actions généreuſes! jamais je n'ai rien éprouvé de ſi doux, que la ſatisfaction de mon cœur, depuis que j'ai procuré de la conſolation à deux infortunés qui méritoient mon ſecours.

J'ai fait acheter pour ma jeune amie quelques nouvelles robes, ſimples, mais de fort bon goût; & vous ne vous imagineriez pas combien elle eſt

jolie à préſent qu'elle eſt un peu vêtue. Son père eſt un homme d'un ſens admirable, & d'une immenſe lecture. Il a dans les manières une ſimplicité vraiment engageante, avec une politeſſe qui fait aſſez voir que le grand monde n'eſt pas étranger pour lui. Son intégrité ne demande pas de nouvelles preuves. Loué ſoit le ciel qui nous a rendus l'honnête M. Warner & moi, des inſtrumens propres à délivrer un tel homme de l'affliction. Il ſe fortifie de jour en jour : mais j'appréhende qu'il ne recouvre jamais parfaitement l'uſage du bras. Comme cette diſgrâce n'eſt accompagnée d'aucune douleur, il ne paroît pas qu'elle lui cauſe beaucoup de chagrin.

10 *Avril.*

Je ſuis charmée du commerce de mes deux amis. La petite fille eſt d'un caractère extrêmement raiſonnable, & ne manque d'aucune bonne qualité. Je voudrois la voir mariée à quelque honnête homme, qui fût capable de ſentir ce qu'elle vaut; car je m'apperçois qu'il lui reſte des terreurs de M. Ware, & que ſon père même n'eſt pas ſans alarmes. Il me diſoit ce matin; ſi je venois à mourir, madame, je vous conjure, pour dernière grâce, de prendre ma fille à votre ſervice : avec un modèle tel que vous, elle ſeroit vertueuſe; avec une telle protectrice, je n'aurois rien à craindre pour elle. J'ai répondu qu'il pouvoit compter ſur

moi; mais que j'eſpérois qu'il vivroit aſſez longtems, pour la voir heureuſement mariée. Si je pouvois voir ce jour, m'a-t-il dit, le monde n'auroit plus rien qui pût me troubler.

Ce paquet, ma chère, ſera d'énorme groſſeur: mais je n'ai pas cru devoir couper des récits, que vous auriez trouvés moins intéreſſans, ſi vous les aviez reçus diviſés.

14 *Mai.*

Un de mes vœux, vous ai-je marqué dans mon dernier journal, étoit de voir miſs Price engagée dans un heureux mariage; mais je ne me ſuis pas hâtée de vous apprendre ſur qui je jetois les yeux pour elle. C'eſt un jeune homme, qui me paroîtroit lui convenir beaucoup, s'il étoit du goût de ſon père & du ſien. Vous ne ſauriez avoir oublié Henri Maine, ſecond frère de ma Betty, que nous avons connu vous & moi, dans notre première enfance, & dont nous entendions louer ſouvent la douceur, la ſageſſe & la modeſtie. Il eſt à préſent marchand de toile dans une des plus grandes rues de Londres. A la fin de ſon apprentiſſage, ſon frère aîné s'eſt fait un devoir de le bien établir. Vous ne doutez pas que je ne ſois une de ſes pratiques. C'eſt à ce jeune garçon que je deſtine l'aimable fille. Mais j'ai jugé que mon entrepriſe demandoit quelque ménagement.

J'allai hier acheter quelques pièces de toile pour miſs Price; je la pris avec moi, comme j'avois déjà fait une fois ou deux auparavant. Après avoir fini nos emplettes, je dis au jeune marchand avec la liberté d'une ancienne connoiſſance, que je me réjouiſſois de le voir ſi bien établi; mais que pour achever ſon bonheur, il lui falloit une bonne femme. Il me répondit qu'il ſe croiroit heureux en effet, s'il pouvoit trouver quelque honnête jeune fille, pour en faire la compagne de ſa vie. Que ne cherchez-vous? répliquai-je: ce n'eſt pas un tréſor ſi caché. Il me dit qu'en vérité il croyoit avoir beſoin que quelqu'un prît cette peine pour lui; que ſes amis l'en railloient ſouvent, & lui reprochoient d'être ſi timide, qu'il n'oſeroit jamais parler pour lui-même: qu'il eſpéroit néanmoins, quand ſon cœur ſeroit touché, de trouver aſſez de courage pour le dire.

Et vous n'avez donc encore vu perſonne qui vous ait touché le cœur? Ma queſtion le fit rougir, & par un mouvement involontaire, ſes yeux ſe tournèrent vers la jeune Price; ce qui me fit juger qu'il avoit ſu toute ſon hiſtoire de ſa ſœur Betty, qui le viſite ſouvent. Il me répondit: ſi vous m'ordonnez, madame, de vous dire mon ſecret, vous le ſaurez dans un autre tems. C'en étoit aſſez. Je lui demandai en ſouriant, s'il ſeroit

liſpoſé à prendre une femme de ma main? Plus volontiers, me dit-il, que de toute autre au monde.

Nous remontâmes dans ma voiture; & je voulus ſavoir de Betty, en rentrant chez moi, ſi jamais elle avoit parlé de miſs Price à ſon frère? La pauvre Betty changea de couleur, dans la crainte d'avoir commis une faute, mais n'en confeſſa pas moins qu'elle l'avoit informé de toutes les circonſtances de l'hiſtoire. Son frère, me dit-elle, n'avoit pas ceſſé de lui faire des queſtions, depuis la première fois qu'il avoit vu miſs Price avec moi; & ſi je déſirois de ſavoir tout, elle lui croyoit de l'amour pour elle.

Je lui dis que ſi miſs Price avoit du goût pour ſon frère, & que M. Price n'y trouva rien à redire, je ne voyois aucune raiſon qui pût empêcher cette alliance; ſur-tout dans le deſſein où j'étois de faire à miſs Price une fortune digne d'un honnête homme. Betty m'aſſura que rien ne pouvoit cauſer tant de joie que cette offre à ſon frère, & qu'elle ne pouvoit lui ſouhaiter elle-même un meilleur choix.

La difficulté n'étoit plus qu'à ſavoir comment la jeune perſonne étoit diſpoſée pour lui. Betty, pour qui miſs Price avoit conçu beaucoup d'amitié, ſe chargea de cette commiſſion. Je m'imaginai que l'ouverture en ſeroit plus libre, parce qu'il

v t arriver que les obligations que la jeune croyoit m'avoir, liaſſent un peu ſa langue, & la ti nt avec moi dans une plus grande réſerve. tois réſolue de ne pas apporter une ombre de ontrainte à ſes inclinations.

Betty s'en eſt ſi bien acquittée, que, ſans marquer le moindre deſſein, elle a tiré de miſs Price un aveu très-favorable à ſon frère. Lorſque je me ſuis crue ſûre des deux jeunes gens, je n'ai pas remis plus loin à communiquer mes vues au père. Avec quelle joie le bon vieillard a reçu la propoſition d'un heureux établiſſement pour ſa chère fille! il ſe repoſe de tout ſur moi. Ainſi je me flatte de la voir bientôt placée, à l'extrême ſatisfaction de toutes les parties.

18 *Mai.*

La nobleſſe de M. Warner fait mon admiration. Je réclame, eſt-il venu me dire, ma part au bonheur de ces honnêtes gens, que vous avez pris ſous votre protection; j'aime paſſionnément le bon vieillard, & je ſuis ſi prévenu à l'avantage de la petite fille, que ſi vous ne lui deſtiniez pas un meilleur mari, je ne ſais ſi je n'aurois pas été tenté de la prendre pour moi-même: mais puiſque c'eſt une choſe réglée, il faut que nous en uſions honorablement avec elle.

J'ai dit à mon généreux couſin que m'étant in-

formée des affaires du jeune homme, je trouvois que mille livres ſterling ſerviroient beaucoup à les faire proſpérer, & que mon intention étoit de faire cette dot à la jeune fille.

Oui; je crois, m'a-t-il répondu, que c'eſt fort bien fait : mais je veux faire mon préſent de nôce à la pauvre petite créature. Et le bon vieillard, ne ferons-nous rien pour lui?

Que vous êtes bon, mon cher couſin! ai-je répliqué. Vous me feriez ſouvenir de mon devoir, ſi j'étois capable de l'oublier; mais ſoyez tranquille; j'ai déjà pris ſoin de lui faire un petit revenu de cent livres ſterling. Eſt-ce aſſez? a-t-il repris. Cela ſuffit-il pour mettre le bon homme à ſon aiſe? C'eſt, monſieur, plus qu'il ne déſire. Sa réſolution eſt de vivre avec ſa fille; ſes infirmités, qui peuvent augmenter, demandent les ſoins d'un cœur ſi tendre.

C'eſt ce ſoir, ma chère, que tout doit être conclu. M. Price eſt extrêmement ſatisfait de ſon gendre; & la célébration ne ſera différée que juſqu'à l'arrivée des réponſes que M. Maine attend à diverſes lettres qu'il s'eſt hâté d'écrire à ſes amis de province, pour les informer de ſon mariage.

26 Mai.

Je ſuis bien ſûre que ma Cécile prendra part à la joie de ſon amie, pour l'accroiſſement de ſon

r, par celui qu'elle vient de procurer à
mables familles. La nouvelle épouſe a pris
'hui poſſeſſion de ſon propre domicile, avec
tueux père, auſſi charmé qu'elle. Les priè-
s bénédictions de ces cœurs vraiment bons
noiſſans me demeurent; récompenſe, ma
tiche, avantageuſe pour le rôle, déjà trop
natteur, j'ai fait dan ces évènemens.

Ma e Betty, d le mérite eſt fort au-deſſus de ſa condition, ne ſera plus regardée comme une ſervante. Elle a toujours été mon amie, dans le ſens le plus tendre & le plus étendu de ce terme; elle ne ceſſera pas de l'être. J'ai pris une autre femme de chambre; & pour donner quelque choſe à la joie du jour, je l'ai affranchie, avec une cérémonie badine, immédiatement après le mariage de ſon frère : je l'avois fait habiller auſſi richement que ſa nouvelle belle-ſœur, l'objet de la fête, & je l'ai fait aſſeoir à ſa droite au feſtin de noce. Je la conſidère comme ma compagne; mais je ne parviendrai pas à lui faire oublier que j'ai été ſa maîtreſſe. Ce n'eſt pas à ſes diſcours, c'eſt par ſa conduite qu'elle me le fait connoître.

On trouve dans cet endroit du journal un intervalle de treize mois, pendant lequel il ne ſe préſente rien d'eſſentiel par rapport au fil de l'hiſtoire.

C'eſt

C'eſt une ſuite d'actions qui continuent de faire éclater le noble & pieux uſage que madame Arnil fait des richeſſes dont elle eſt redevable à la providence. Le reſte contient une variété d'incidens communs ; les uns relatifs au chevalier ſon frère, d'autres à M. Warner, & pluſieurs lettres de miladi V.... avec laquelle ſes communications de cœur ſe ſoutiennent avec la même ouverture & la même tendreſſe. A la fin de cet eſpace de tems, le journal recommence par la lettre & la date ſuivantes.

28 *Juin* 1708.

Eſt-il vrai, ma chère & fidelle amie, que j'aurai le bonheur de vous embraſſer auſſi-tôt que vous m'en donnez l'eſpérance ? O Cécile ! après une abſence de cinq mortelles années, que mon cœur ſaute de joie à la ſeule idée de votre retour ! Les deux mois que vous me donnez pour terme, vont m'être bien ennuyeux. Mais il n'en eſt jamais autrement d'un bonheur que nous commençons à nous promettre. Avant cet eſpoir, je regrettois votre abſence ; mais je me faiſois une raiſon pour la ſupporter patiemment, & je n'étois pas incapable de m'entretenir d'autres objets : à préſent, je ne puis vous dire juſqu'où va mon inquiétude, & l'impatience que j'ai de vous voir. Cependant, Cécile, nous n'aurons rien de nouveau à nous dire, puiſque depuis notre ſéparation, nous

avons su toutes les circonstances de la vie l'une de l'autre. La mienne, ma chère, a dû vous paroître une vie bien étrange! mais enfin, mon partage est devenu plus heureux, & j'espère de la bonté du ciel, qu'il ne changera plus dans ce monde. La noble, je dirois presque la royale fortune que M. Warner m'a prodiguée, me met en état de procurer de grands établissemens à mes filles, & de leur laisser après moi d'immenses richesses. Que je vive seulement assez pour embrasser ma Cécile, & qu'alors, providence, ta volonté s'accomplisse!

29 Juin.

Bonté du tout-puissant! à quoi suis-je encore réservée! ma tremblante main peut à peine soutenir ma plume; mais je ferai mes efforts pour vous raconter l'évènement d'hier.

Je ne faisois que sortir de table; & n'ayant eu personne à dîner, j'étois seule avec Betty & mes deux enfans. On m'apporte un billet auquel on me dit que le porteur attendoit réponse. Je l'ouvre & le lis. Mes yeux sont frappés du nom de Falkland, que je découvre au bas de la page, sans avoir pensé à l'y chercher. Six lignes qu'elle contenoit me remplissent de terreur & de surprise. Je ne sais ce que je fis du billet; mais M. Falkland m'informoit qu'il étoit arrivé à l'instant, & me demandoit une heure à laquelle il pût me voir seule le soir, avec cette addition, que son arrivée

à Londres étoit & devoit être un ſecret pour tout autre que pour moi.

Malgré mon ſaiſiſſement & mon trouble, je répondis par le même meſſager que je l'attendrois à ſix heures préciſes. Il eſt inutile de vous dire comment je paſſai le tems dans l'intervalle. Entre mille conjectures, il m'étoit impoſſible d'en former une qui pût avoir amené cette étonnante viſite, ſi ſingulièrement annoncée, ſi peu attendue, & d'un homme que je devois croire dans une autre région.

A ſix heures j'entendis un carroſſe qui s'arrêtoit à ma porte. Betty avoit ordre de s'y trouver pour le recevoir; & preſqu'auſſi-tôt je vis entrer M. Falkland dans ma chambre. Ses yeux étoient égarés. Je me levai pour le recevoir; mais troublée de la tête aux pieds; & je ſentois que le ſang abandonnoit mon viſage. Il accourut comme dans le deſſein de m'embraſſer; mais ſe renverſant ſur lui, il s'arrêta ſans s'y préſenter. Je fis quelque mouvement pour lui donner une chaiſe, & je fus obligée de m'aſſeoir moi-même, car je n'étois plus capable de me ſoutenir. Vous êtes en Angleterre, monſieur..., je ſuis charmée de vous y revoir.... ſachant à peine ce que je diſois: je me flatte que votre épouſe eſt en bonne ſanté. Il me jeta un regard farouche, comme ſi ma queſtion l'eût pénétré d'horreur; & ſaiſiſſant

tout d'un coup mes deux mains, il tomba ſur ſes genoux devant moi, les yeux triſtement fixés ſur mon viſage; quelques momens ſe paſſèrent avant qu'il pût me répondre.

Je ne pus parler. Je verſai un déluge de larmes. Il y avoit quelque choſe de terrible dans notre ſilence. Il me baiſa les deux mains; mais je les retirai des ſiennes. Monſieur, monſieur, parlez, je vous en conjure. Vous m'avez mortellement frappée. Je le vois, me répondit-il, & je tremble de continuer; mon récit vous fera mourir. Au nom du grand dieu, monſieur, expliquez-vous.

Vous voyez un malheureux, me dit-il, dont la vie appartient à la juſtice publique.... Ma femme eſt morte... & par cette main....

Je ne ſais s'il dit quelque choſe de plus, car mes ſens m'abandonnèrent. Il paroît qu'il n'appela perſonne au ſecours, & que par ſes propres ſoins il parvint à me rappeler la connoiſſance. En ouvrant les yeux, je le trouvai pleurant amèrement ſur ma main. Le ſon des horribles mots, que j'avois entendus les derniers, retentiſſoit encore à mes oreilles. Je le ſuppliai de me les expliquer.

Cette femme, me dit-il, cette créature que vous m'avez perſuadé d'épouſer, je l'ai priſe en adultère, & j'ai puni de mort l'infame qui m'outrageoit. Elle a partagé ſon ſort contre mon

intention. Ma juſte vengeance, qui ſera déclarée meurtre par la loi, m'entraîne au ſupplice, & je viens recevoir de vous un dernier regard..... voyez ce que vous croyez devoir à l'homme, ſur la tête duquel vous avez attiré la misère, la honte & la mort.

Ses regards & le ton de ſa voix glacèrent mon ſang, & je ſentois mon cœur expirer.

Je tordis mes mains, & redoublant mes larmes: vos reproches répondis-je, ne ſont pas néceſſaires pour faire de moi la plus miſérable femme qui ſoit ſur la terre. Que puis-je faire en effet pour vous? hélas! vous dire que ſi vous voulez fuir à l'inſtant, ma fortune eſt à votre diſpoſition, & que je me charge de pourvoir à tous vos beſoins, dans quelque partie du monde que vous choiſiſſiez une retraite.

Et pouvez-vous après ce qui s'eſt paſſé, reprit-il, vous obſtiner dans la barbarie, juſqu'à m'éloigner de vous? ou ſeriez-vous déterminée à me voir périr? Si c'eſt votre réſolution, je vous aurai bientôt délivrée du miſérable que vous haïſſez. Il tira ſon épée comme un furieux, & tournant la pointe vers ſon eſtomac, avec une imprécation qui me fit frémir, il jura que ſi je ne lui promettois pas ſur le champ de lui tenir compagnie dans ſa fuite, il alloit ſe la plonger dans le ſein, & même devant mes yeux. Grand dieu, quelle ſcène

ır ! Oui, j'y conſens, m'écriai-je. Je ſuis
rous accompagner juſqu'au bout du monde.
ſon bras, je tombai ſur mes genoux,
hors de moi, s'il étoit poſſible, que lui-
même.

Je lui demandai en grâce de remettre ſon épée, qu'il fit, me voyant preſque morte de frayeur. Vous ſavez, me dit-il, que les moyens de mourir ſont toujours en mon pouvoir. Gardez-vous de m'en impoſer, & de dire enſuite, pour vous diſpenſer de votre promeſſe, que votre deſſein n'étoit que de me ſauver d'une mort préſente.

Je le conjurai de ſe calmer un peu, & de me permettre d'envoyer chercher mon frère. Vous ſavez, lui dis-je, que le chevalier vous eſt entièrement dévoué; vous pouvez lui confier votre vie & votre ſûreté.

Je l'avois oublié, me dit-il. Le pauvre Bidulphe! il ſera bien affligé lorſqu'il apprendra ma triſte hiſtoire.

J'écrivis au moment même deux mots à mon frère, pour le prier de ſe rendre immédiatement chez moi. Il étoit heureuſement chez lui, & mon billet le fit partir ſur le champ.

Dans l'intervalle, voyant à M. Falkland des marques d'un trouble exceſſif, je m'efforçai, par une peinture vague de ma propre ſituation, d'éloigner de ſes idées les horreurs qui l'obſé-

doient : ma crainte étoit qu'il ne retombât dans l'eſpèce de frénéſie qui m'avoit ſi mortellement effrayée, & je remis à lui demander les circonſtances de ſon infortune, juſqu'à l'arrivée du chevalier.

Mon frère ne fut pas moins ſurpris que moi, de voir ſon ami. Ils s'embraſsèrent tendrement. Le pauvre Falkland pleura ſur le cou du chevalier. Il étoit aiſé de voir qu'il avoit le cœur oppreſſé d'une étrange affliction.

Mon frère tourna les yeux vers moi, comme s'il m'eût demandé quelque explication. Il ſembloit ſe défier, d'une partie du moins de l'horrible vérité. Falkland, lui dit-il, êtes-vous arrivé ſeul en Angleterre? Je me hâtai de prévenir la réponſe. Il eſt ſeul, mon frère; il a d'affreux récits à vous faire. Madame Falkland eſt morte; je n'ai pas oſé demander comment, que vous ne fuſſiez venu pour calmer les tranſports de votre ami.

Mon cœur, répondit mon frère en s'adreſſant à M. Falkland, m'annonce que l'ingrate femme dont vous avez fait la vôtre, vous a lâchement trahi. Tu l'as deviné, répliqua M. Falkland. Mais je n'ai pas eu deſſein de tremper mes mains dans ſon ſang : toute perfide qu'elle étoit, que ſa mort retombe ſur elle-même.

Mon frère le regarda d'un œil étonné : qu'elle

ſoit morte, lui dit-il, je t'en félicite ; mais comment ſe peut-il, cher Falkland, que tu aies part à ſa mort ?

Nous fumes interrompus dans cet inſtant. M. Warner, paſſant devant ma maiſon, entra pour s'informer de ma ſanté ; & comme le carroſſe de mon frère étoit à la porte, on ne put lui dire que je n'étois pas au logis, quoique j'euſſe averti mes gens que je n'y voulois être pour perſonne.

On m'avertit néanmoins qu'il étoit en bas, & je deſcendis pour le recevoir. Dans le fond, je ne fus pas fâchée d'avoir une excuſe pour m'abſenter un moment : mes eſprits étoient tout-à-fait abbatus.

M. Warner s'apperçut facilement qu'il étoit arrivé quelque choſe d'extraordinaire ; & comme il ſavoit déja la plus grande partie de l'hiſtoire de M. Falkland, à la réſerve de quelques particularités qui touchoient ſa femme, je ne fis aucun ſcrupule, dans l'opinion que j'avois de ſa prudence & de ſa diſcrétion, de lui communiquer le ſujet de mon embarras préſent. Il y parut prendre l'intérêt d'un véritable ami, & même d'un père.

Auſſi-tôt qu'il m'eut quittée, je retournai à ma chambre, où j'avois laiſſé M. Falkland & mon frère. Tous deux paroiſſoient dans une extrême

agitation ; ils ſe promenoient à grands pas dans la chambre.

Mon frère s'arrêta pour me dire : voilà, chère ſœur, une malheureuſe affaire, & qui peut avoir de terrribles ſuites, ſi Falkland ne garde pas plus de ménagemens qu'il n'y paroît diſpoſé. Je m'efforçois de le faire conſentir à ſe retirer pour un jour ou deux, dans un lieu que je peux lui procurer pour s'y rétablir de la fatigue de ſon voyage ; car depuis deux fois vingt-quatre heures, il a marché nuit & jour, ſans avoir pris ni repos ni nourriture. Le chevalier me regardoit fixement, & me fit connoître par un ſigne douloureux, qu'il appréhendoit quelque déſordre dans la tête de ſon ami.

Monſieur, lui dis je auſſi-tôt, au nom du ciel, laiſſez-vous conduire par mon frère, qui vous aime : ſouffrez qu'il vous mène dans quelque lieu ſûr. Lorſque vous y aurez pris un peu de repos, nous vous y verrons tous deux, & nous pourrons concerter enſemble les meſures convenables à votre ſituation.

Il me prit la main. Votre frère eſt mon véritable ami, me dit-il ; mais, madame, gardez-vous de me tromper. Je me ſens la tête vide, de pure inſomnie. Je conſens qu'on diſpoſe de moi pour cette nuit. Mais promettez-moi d'honneur que je vous verrai demain.

Oui, monſieur, je le promets, répliquai-je. Comptez là-deſſus, lui dit mon frère; je promets auſſi de vous la mener moi-même.

Il parut irréſolu, comme s'il n'eût ſu que dire; enſuite ſe tournant vers mon frère, & lui mettant la main ſur l'épaule : allons, cher Bidulphe, mène moi dans quelque lieu où je puiſſe prendre un peu de repos; car mes eſprits ne ſuffiſent plus pour me ſoutenir. Mon carroſſe eſt à la porte, lui dit le chevalier en le prenant ſous le bras; je vais vous conduire dans une maiſon où vous ſerez le maître abſolu.

Il avoit les yeux collés ſur moi, en ſortant avec mon frère; mais il ne prononça pas un mot de plus. Le chevalier me dit à l'oreille qu'il me reverroit avant la fin du jour. Ils montèrent fort tranquillement dans la voiture, & s'éloignèrent bientôt.

Il étoit dix heures avant que mon frère fût revenu. M. Falkland, me dit-il, étoit logé avec ſûreté dans une maiſon d'ami, & non chez lui-même, parce qu'il n'avoit pas cru la ſienne aſſez ſûre dans le cas d'une recherche. Il ajouta qu'il l'avoit vu au lit, & qu'il eſpéroit qu'un peu de ſommeil calmeroit ſes ſens, qui lui paroiſſoient dans un grand trouble. Je priai mon frère de me raconter toutes les circonſtances du terrible événement dont M. Falkland ne m'avoit parlé qu'à

demi. Le chevalier me fit la relation ſuivante, quoique ſon ami, me dit-il, n'eût pas mis beaucoup de liaiſon dans la ſienne.

La conduite de madame Falkland n'avoit pas donné le moindre ſujet de plainte à ſon mari, pendant plus d'une année de mariage. Son affection pour lui paroiſſoit vive & ſincère, & de ſon côté il faiſoit l'étude de ſa vie de la rendre heureuſe. Il ne s'étoit jamais apperçu qu'elle ſe fût refroidie; & juſqu'au dernier moment, il avoit eu toutes les raiſons du monde de ſe croire entièrement maître de ſon cœur.

Pendant qu'on lui bâtiſſoit une maiſon dans ſes terres, un gentilhomme de ſes voiſins, à la diſtance de deux ou trois milles, l'avoit prié de prendre la ſienne pour demeure, & M. Falkland avoit accepté d'autant plus volontiers cette offre, qu'elle le mettoit à portée de voir tous les jours ſes ouvriers, & de preſſer le travail. M. Bond, c'eſt le nom du gentilhomme, avoit une femme aimable, & deux filles qui l'étoient beaucoup auſſi, avec leſquelles madame Falkland, dans un commerce ſi continuel, avoit contracté une amitié fort étroite, mais ſur-tout avec l'aînée, jeune perſonne fort vive, âgée d'environ vingt ans. Il y avoit trois ou quatre mois que M. & madame Falkland demeuroient chez M. Bond; & leur bâtiment, qui n'étoit qu'un pavillon, étant achevé, ils atten-

doient seulement qu'il fût sec, pour s'y meubler & s'y établir. M. Falkland avoit fait tracer des jardins fort étendus, & se proposoit pour amusement de les finir; car, dans le récit qu'il fit à mon frère, il avoua qu'il ne pensoit pas encore à passer en Angleterre.

Pendant leur séjour chez M. Bond, ils avoient fait deux ou trois voyages à Dublin, d'où revenant une fois après une absence de quinze jours, ils trouvèrent chez leur ami un autre étranger. Son nom étoit Smyth, officier militaire, d'une figure agréable. On leur fit entendre qu'il rendoit des soins à l'aînée des filles, qu'il avoit long-tems aimée, sans avoir osé déclarer ses sentimens au père; mais que venant d'obtenir un régiment de cavalerie, il étoit parvenu à les faire approuver. Miss Bond n'avoit pas déguisé à madame Falkland l'inclination dont elle étoit prévenue pour lui: & M. Falkland, à qui sa femme avoit communiqué ce secret, vit avec joie qu'une intrigue à laquelle il s'intéressoit par estime pour miss Bond, promettoit un heureux dénouement. M. Smyth étoit déjà si bien dans l'esprit du père, qu'à chaque visite il passoit deux ou trois jours au château, & son régiment n'étant en quartier qu'à douze ou quinze milles du canton, on l'y voyoit fréquemment.

Il avoit des qualités brillantes & beaucoup de

:es talens qui font le charme des femmes. Il chan-
:oit fort bien ; il étoit d'une vivacité qui touchoit
l l'extravagance, plein d'agréables bagatelles, &
:oujours d'une humeur gaie. Miſs Bond ne déguiſant plus ſes ſentimens, & toute la famille commençant à le regarder comme un homme qui devoit bientôt en être, M. Falkland forma volontiers une étroite liaiſon avec lui, & M. Smyth parut fort empreſſé à la cultiver. L'alliance fut enfin conclue, & différée néanmoins juſqu'à la majorité du jeune Bond, dont le conſentement, par la nature des biens, étoit néceſſaire avec celui de ſon père, pour aſſurer l'établiſſement de ſa ſœur. Quatre mois étoient le délai qu'on s'impoſoit ; mais avec la liberté de voir continuellement ſa maîtreſſe, l'amant prit aiſément patience.

Les choſes étoient dans cette ſituation, quand M. Falkland, croyant pouvoir habiter ſon nouvel édifice, en fit la propoſition à ſa femme ; mais elle y trouva quelque difficulté, priſe encore de l'humidité des murs. Quoiqu'en apparence il n'y reſtât rien qui pût l'alarmer pour ſa ſanté, M. Falkland n'étoit pas capable de combattre ſes inclinations. Cependant il auroit d'autant plus ſouhaité de la trouver diſpoſée à ſuivre la ſienne, que depuis peu, il croyoit s'être apperçu que l'aînée des deux miſs Bond tenoit avec elle une conduite plus froide : non qu'il en ſoupçonnât la

maison ; mais il jugea que c'étoit assez pour l'obliger de se retirer. Sa crainte étoit que sa femme et lui n'eussent fait un trop long séjour dans un logement d'emprunt, & que malgré toute l'amitié qu'on y avoit pour eux, on n'y souhaitât secrètement leur départ. Quoiqu'il fût dans l'intention de reconnoître honorablement les faveurs qu'il y avoit reçues, il ne pouvoit supporter la pensée d'être à charge, surtout lorsqu'ayant renouvelé sa proposition à sa femme, miss Bond qui étoit présente, sembla prendre parti contr'elle, & soutint que la nouvelle maison étoit en état d'être habitée. Ce langage étoit si clair, que madame Falkland en parut embarrassée, & se rendit aussitôt aux désirs de son mari. Dès le jour suivant, ils prirent congé de la famille de M. Bond, & se retirèrent dans leur terre.

M. Falkland remarqua bientôt du changement dans la conduite de son épouse : elle devint mélancolique & chagrine ; mais comme elle se plaignoit de sa santé, il n'attribua qu'à cette cause l'altération de son humeur, sur-tout ne lui voyant rien rabbattre de son apparente affection pour lui. La famille de M. Bond leur rendoit de fréquentes visites ; & M. Smyth étoit toujours de la compagnie. Quoique la distance entre les deux châteaux ne fût que d'environ trois milles, la route étoit si mauvaise pour les voitures, que souvent les

dames ſe laiſſoient engager à paſſer la nuit chez M. Falkland; & par conſéquent M. Bond & M. Smyth y demeuroient auſſi lorſqu'ils étoient du voyage. Quelque éloigné que fût M. Falkland de former d'injurieux ſoupçons, il obſerva que les plaintes de ſa femme s'évanouiſſoient chaque fois que cette famille étoit chez eux; mais il n'en cherchoit pas d'autre cauſe que ſon goût, pour une compagnie amuſante. S'il croyoit s'appercevoir que l'air de froideur, entr'elle & l'aînée des miſs Bond, ſubſiſtoit toujours, les autres du moins témoignoient tant de franchiſe & de gaieté, qu'il ne put prendre cet incident que pour une petite querelle de femme, qui ne méritoit pas d'être approfondie. Comme ſes viſites n'étoient pas moins régulières que celles qu'il recevoit, madame Falkland lui propoſoit toujours de paſſer la nuit chez leurs aimables voiſins, pour les engager, lui diſoit-elle, à n'en pas uſer moins familièrement. Il obſervoit que dans cet occaſion madame Falkland ſe levoit toujours plutôt qu'à l'ordinaire; mais peu ſoupçonneux, comme il l'étoit, il s'en tenoit ſimplement à la raiſon qu'elle en apportoit, celle de jouir des agréables heures du matin, dans un des plus beaux jardins du monde; plaiſir qu'elle n'avoit pas chez elle, où les entrepriſes de M. Falkland étoient encore au berceau.

Les devoirs de l'amitié ſe ſoutinrent avec cette

chaleur entre les deux familles pendant environ trois mois, c'eſt-à-dire juſqu'au tems où le mariage de miſs Bond devoit être célébré, & tout ſe préparoit pour la fête. Son frère étant revenu de l'univerſité, ce fut le ſujet d'une nouvelle joie. Un ſoir dans un bal où M. & madame Falkland n'avoient pas manqué d'être invités, madame Falkland, après avoir danſé fort longtems, ſe plaignit d'être exceſſivement mal, & réellement ou par artifice, fut prête à s'évanouir. On s'empreſſa de la mettre au lit, & ſur ſa prière une autre chambre fut préparée pour M. Falkland. Lui fort alarmé de l'indiſpoſition de ſa femme, prit un fauteuil auprès d'elle, dans la réſolution d'y paſſer toute la nuit; & la plus jeune des deux miſs Bond s'offroit pour le même office. Madame Falkland les refuſa l'un & l'autre; & vers minuit, aſſurant qu'elle ſe ſentoit de la diſpoſition au ſommeil, elle les pria inſtamment de ſe retirer; elle ne voulut pas même qu'il reſtât un domeſtique dans la chambre, & ſe réduiſit à demander qu'on y laiſſât un flambeau de nuit.

M. Falkland, dont les ſentimens pour ſa femme étoient ceux d'un honnête homme, fut impatient le lendemain de ſavoir l'état de ſa ſanté. Il la trouva dans la même ſituation, & ſe plaignant des mêmes douleurs.

La famille fut extrêmement déconcertée de ce fâcheux

fâcheux accident, & témoigna la plus grande inquiétude; à l'exception de miſs Bond l'aînée, qui demeura ſans ouvrir la bouche, & qui entendit les complimens de ſa mère & ſa ſœur à M. Falkland, non-ſeulement ſans y prendre part, mais avec un ſourire contraint de mépris, qui n'échappa point à l'obſervation de M. Falkland. Il ſe reſſentit alors d'une conduite qui lui parut très-déſobligeante; & retournant à ſa femme, il lui dit qu'il étoit fâché que ſa ſituation ne lui permît pas de retourner chez elle, parce qu'il craignoit qu'on ne fût incommodé de la voir malade, ſur-tout dans un tems où la maiſon n'étoit occupée que de plaiſirs & de fêtes.

Elle répondit qu'elle ſe ſentoit très-foible, & que c'étoit la ſuite ordinaire de ces évanouiſſemens, dont elle étoit affligée depuis l'enfance. Cependant, ayant fait un effort pour ſe lever, elle ſe flattoit, dit-elle, que dans quelques jours elle ſeroit en état de quitter ſon lit.

Madame Bond, la douceur & l'humanité même, la pria de ne pas penſer à mettre le pied hors de la maiſon, ſans être entiérement rétablie. Cette offre fut acceptée avec les plus vifs remercîmens: & M. Falkland ſe vit obligé, quoiqu'involontairement, d'y donner les mains. Ils demeurèrent deux jours de plus. Les plaintes de madame Falkland qui ne ceſſoient pas, lui donnèrent un prétexte pour coucher ſeule; & ſe retranchant d'ail-

leurs ſur la crainte d'incommoder la famille, elle ne voulut ſouffrir perſonne auprès d'elle.

M. Smyth, qui n'avoit pas quitté le château dans cet intervalle, fut appellé à ſon régiment; & M. Falkland l'entendit donner des ordres pour ſon départ. Sa femme gardoit toujours la chambre, & n'en étoit pas ſortie depuis qu'elle s'étoit trouvée mal. Le haſard ou l'intention des maîtres, avoit fait donner à M. Falkland une chambre qui touchoit à celle de ſa femme, & n'en étoit ſéparée que par une cloiſon, qui lui laiſſoit le pouvoir d'entendre tout ce qui ſe paſſoit dans la chambre voiſine.

Le mari injurié, quoique ſans ſoupçon, à qui ſon inquiétude pour une infidelle épouſe avoit fait prêter l'oreille à ſes moindres mouvemens, y fut cette nuit plus attentif que jamais. Toute la maiſon étoit depuis quelques heures dans le plus profond ſommeil : il régnoit de toutes parts un profond ſilence. M. Falkland commençoit à s'endormir en faiſant des vœux pour le repos de ſa femme, lorſqu'il l'entendit faire quelques mouvemens. Il s'excite; & levant la tête ſur ſon oreiller, il eſt convaincu qu'elle eſt ſortie de ſon lit. Quoiqu'elle parût uſer de la plus grande précaution, il ne peut douter qu'elle n'ait ouvert ſa porte, & qu'elle ne ſoit ſortie de ſa chambre. Malgré ſa ſurpriſe, l'unique penſée qui lui vient à l'eſprit, eſt que

madame Falkland ſe trouve plus mal, & veut appeler quelque femme de chambre. Dans cette prévention, il ſaute lui-même de ſon lit, & ſe couvrant des premiers habits qui lui tombent ſous la main, il court à la chambre de ſa femme, où le flambeau continuoit de brûler.

Sa première idée fut qu'elle alloit revenir; il paſſa quelques minutes dans la chambre: enfin voyant ſes juppes ſur une chaiſe, il appréhenda qu'elle ne fût ſortie ſans avoir rien mis ſur elle; & quoique la nuit ne fût pas froide, il craignit que dans ſon apparente foibleſſe ſa ſanté n'en reçut une nouvelle atteinte. Là-deſſus il réſolut de ſuivre ſes traces; & jugeant qu'elle étoit allée au corridor des femmes de chambre, qui étoit au-deſſus du ſien, il monta l'eſcalier avec auſſi peu de bruit qu'il lui fut poſſible.

En paſſant devant la porte d'une chambre, il y entendit parler d'une voix baſſe; il prêta l'oreille, & s'imagina que c'étoit ſa femme. Comme il ignoroit par qui la chambre étoit occupée, il ne douta point que ce ne fût madame Falkland, qui étoit entrée pour éveiller une des femmes; & ſans autre réflexion, ſe hâtant d'ouvrir la porte, il entra portant d'une main le flambeau de ſa femme, dont il s'étoit ſervi pour monter. Au bruit qu'il fit en entrant, la perſonne qui étoit couchée dans le lit;

cria fortement, qui est-là? Il reconnut aussi-tôt à la voix que c'étoit le colonel Smyth; & d'abord il étoit prêt à lui faire des excuses, d'avoir troublé son sommeil; lorsqu'appercevant sur le plancher la robbe de chambre de madame Falkland, & se rappelant que du corridor il avoit entendu la voix d'une femme, l'horreur le saisit, & sans faire de réponse au colonel, il tira brusquement les rideaux du lit, dans lequel il vit manifestement que le colonel n'étoit pas seul, quoique sa compagne fût la tête sous les couvertures.

A l'instant, le colonel sauta à terre: il put voir que M. Falkland étoit sans armes; mais il ne s'en jeta pas moins sur un de ses pistolets, qui étoient sur une table, & chargé dès le soir, parce qu'il devoit partir le lendemain. M. Falkland, dans le premier transport de sa rage, eut assez d'agilité pour saisir l'autre. La misérable observant leurs mouvemens furieux, se précipita hors du lit. M. Falkland étoit dans un trop grand trouble, pour être aujourd'hui capable de donner un détail bien exact de cet horrible incident: tout ce qu'il peut dire, c'est que M. Smyth tira son coup, mais en vain, parce que le pistolet ne prit pas feu, & que lui dans le même instant il tira le sien avec un plus fatal succès; car sa femme, qui s'étoit jetée entr'eux sans rien consulter, poussa un grand cri, &

fut renverſée; & le colonel ayant fait quelques pas chancellans, alla tomber contre un des piliers du lit, & cria: il nous a tués tous deux.

M. Falkland, après cette épouvantable ſcène, deſcendit l'eſcalier ſans ſavoir, dit-il, ce qu'il faiſoit, ouvrit la porte du veſtibule, & prit ſon chemin à pied vers ſa terre, avec une précipitation qui répondoit à ſon trouble. Le tranſport de ſes eſprits alla juſqu'à lui faire perdre toute idée de pourvoir à ſa ſûreté. Il entra dans ſa maiſon, ſans intention d'aller plus loin; mais, moins d'un quart d'heure après, ſon valet de chambre, homme fidelle qui le ſert depuis longtems, arriva tout en ſueur & hors d'haleine, ayant couru de toutes ſes forces pour joindre ſon maître. O monſieur! s'écria-t-il en le retrouvant, partez, & le plus vîte qu'il ſera poſſible: tout eſt en confuſion chez M. Bond; vous ſerez infailliblement arrêté, ſi vous ne partez à l'heure même.

Aurois-je tué quelqu'un? demanda M. Falkland.

Ah! monſieur, répondit le valet de chambre; vous avez tué ma maîtreſſe, & mortellement bleſſé le colonel Smyth. Je ne ſais ce que j'ai fait, répliqua M. Falkland; mais je n'ai pas eu deſſein de faire le moindre mal à votre maîtreſſe. Je le crois, monſieur, reprit le valet; mais peut-être ſerai-je le ſeul, car ce malheureux, quoiqu'on ne lui donne

pas deux heures de vie, vous poignarderoit s'il en étoit capable. Le fracas du coup de piſtolet a mis toute la maiſon en alarme, & tout le monde a couru à ſa chambre, maîtres & domeſtiques. M. Smyth parloit encore; mais madame étoit tout-à-fait morte. Le récit du colonel eſt que la chandelle de ma maîtreſſe s'étant éteinte, elle eſt montée pour la rallumer, & qu'elle cherchoit la chambre d'une des femmes, lorſque paſſant devant ſa porte, & voyant de la lumière, parce qu'il ne faiſoit que ſe mettre au lit, elle étoit entrée; & qu'avant qu'elle eût pu ſe retirer, vous aviez paru d'un air furieux, vous aviez ſauté ſur les deux piſtolets, qui s'étoient rencontrés ſous vos mains, & vous en aviez déchargé un ſur madame, que vous aviez tuée ſur la place, l'autre ſur lui, pendant qu'il vouloit ſortir du lit. Je ſuis ſûr, monſieur, que c'eſt une fauſſe hiſtoire; cependant comme elle peut être crue dans la maiſon, je vous ſupplie à genoux de penſer à votre ſûreté. Miſs Bond étoit à s'arracher les cheveux pour ſon amant: mais je lui ai entendu dire qu'elle étoit bien aiſe que cette méchante femme, en parlant de ma maîtreſſe, eût perdu la vie. On a fait partir des courriers pour faire venir des chirurgiens, & moi j'ai fait toute la diligence que j'ai pu pour vous donner avis du danger.

L'honnête valet ne ſe contentant pas de preſſer ſon maître, fit ſeller deux des meilleurs chevaux

de l'écurie. M. Falkland convenant enfin de la néceſſité de fuir immédiatement avec ce ſeul homme, ne fit qu'un galop juſqu'aux portes de Dublin, & s'y étant rendu à ſept heures du matin, il eut le bonheur à ſon arrivée de trouver un vaiſſeau prêt à faire voile. Il s'y embarqua, & douze heures de navigation le rendirent à Holy-Head : là, prenant la poſte, il ne s'arrêta que pour changer de chevaux, & le troiſième jour il entra dans Londres, où ſon premier ſoin fut de m'écrire dans les termes que vous avez lus.

Telles ſont, chère Cécile, les circonſtances de cette tragique hiſtoire. Mon frère ne me quitta que fort tard. Nous employâmes le tems à délibérer ſur les moyens de mettre l'infortuné Falkland à couvert. Le chevalier partit dans la réſolution d'employer toutes les perſuaſions de l'amitié à le faire paſſer en Hollande. Il ne doutoit pas que ſi l'hiſtoire inventée par l'exécrable Smyth prenoit cours, comme il y avoit beaucoup d'apparence, s'il mouroit de ſa bleſſure ſans avoir changé de diſpoſition & de langage, M. Falkland, qui n'avoit pas le moindre témoin en ſa faveur, ne fût dans le plus grand danger pour ſa vie.

Imaginez-vous dans quelle horreur j'ai paſſé toute la nuit. Je me ſuis levée à la pointe du jour,

& je finiſſois de m'habiller, lorſque j'ai reçu la viſite de M. Warner.

Il m'a dit, ſans la moindre préparation, qu'il n'avoit pu fermer l'œil de toute la nuit, & que ſon impatience étoit ſi vive d'apprendre l'aventure de M. Falkland, qu'il avoit cru ne pouvoir venir trop tôt, pour me demander des informations qu'il ſuppoſoit que j'avois reçues le ſoir précédent.

J'ai fait le récit des circonſtances dans le même détail que vous avez lu, & M. Warner n'a pas tenté une fois de m'interrompre. Lorſque j'ai fini; quelle eſt votre intention, m'a-t-il dit; que prétendez-vous faire pour Falkland? Je ne ſais, ai-je répondu; mais de quoi je ſuis bien ſûre, c'eſt que s'il étoit au pouvoir des richeſſes de ſoulager ſon affliction, il auroit un droit certain à la plus grande partie de ma fortune: il me ſemble que je ne puis faire moins pour l'homme qui m'a tant de fois offert la ſienne pendant que j'étois dans le beſoin. Si nous pouvons parvenir à lui faire faire plus d'attention à ſa ſûreté, comme je l'eſpère auſſi-tôt qu'il aura l'eſprit un peu plus calme, je vous ſupplierai, monſieur, de m'aider à rendre ſa ſituation auſſi douce que ſon infortune le permettra. Eſt-ce tout, m'a demandé froidement M. Warner, & votre reconnoiſſance ne vous inſpire-t-elle

rien de plus ardent que de le ſecourir de votre bien ?

Cette queſtion m'a frappée ; & ma réponſe ne ſuivant pas immédiatement ; il faut l'épouſer, a-t-il repris d'un ton déciſif ; rien ne s'y oppoſe à préſent ; ſon déſaſtre vous met en état de faire pour lui ce que vous ne vous êtes pas cru permis dans le tems de ſa proſpérité : vous êtes maîtreſſe aujourd'hui de l'obliger, & tous les ſcrupules ſont levés. A l'égard des frivoles interprétations que vous avez redoutées, n'avez-vous pas déjà fait plus qu'il ne faut, pour convaincre le public qu'elles ont été ſans fondement ? Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que ſa Jéſabel de femme fût morte par les voies ordinaires : mais puiſqu'il n'eſt pas coupable dans l'intention, il y auroit de la barbarie à lui faire une objection de cet accident, & j'oſe répondre qu'il ſera juſtifié aux yeux de tout l'univers, quand il ne le ſeroit pas à ceux de la loi.

J'ai dit à M. Warner, qu'à la vérité M. Falkland avoit propoſé quelque choſe d'approchant ; mais qu'il ne falloit l'attribuer qu'au trouble de ſon imagination, d'autant plus qu'il avoit déclaré d'abord qu'il venoit uniquement pour me faire ſon dernier adieu ; & que lorſqu'il ſeroit un peu revenu à lui-même, il y avoit apparence qu'il ne penſeroit plus à me preſſer ſur ce point.... Je ne vous en crois que plus obligée, a-t-il interrompu,

de le traiter généreuſement. Qu'en dit votre frère? Il ne m'en a rien dit, ai-je répondu : j'étois ſi remplie du triſte récit qu'il me faiſoit, que je ne lui ai pas dit moi-même un mot de l'étonnante propoſition de ſon ami; & M. Falkland ayant paru beaucoup plus tranquille lorſqu'il s'eſt mis au lit, je préſume qu'il n'a fait à mon frère aucune ouverture de ce genre.

J'entends, j'entends, s'eſt écrié mon couſin; le chevalier changera de ton, n'en doutez pas. Falkland eſt à-préſent un homme perdu; comptez que votre frère ne ſera plus d'avis que vous l'épouſiez. Mais c'eſt par cette raiſon même que j'inſiſte ſur une généreuſe action de votre part. Couſine, ſi vous avez un grain d'honneur & de reconnoiſſance, vous n'héſiterez pas un moment; & me voyant garder le ſilence : je n'exige pas, a-t-il continué, que vous portiez la reconnoiſſance juſqu'à devenir la femme d'un fou, s'il a le malheur de l'être : mais dans la viſite que vous avez promis de lui faire ce matin, ſi vous le trouvez plus compoſé, & rendu à l'uſage de ſes ſens, offrez-lui franchement votre main, & n'épargnez rien pour le faire de bonne grâce. Ne conſultez pas là-deſſus votre frère; je veux que dans cette occaſion tout vienne de moi. Allez, a-t-il ajouté; ſi je n'avois reconnu que vous adorez Falkland au fond du cœur, peut-être ſerois-je moins preſſant;

mais, malgré tous vos embarras prétendus, je sais à quoi m'en tenir.

Désavouer que je l'aime, ai-je répondu, ce seroit manquer de bonne-foi; & loin d'en être capable, j'avoue que je le préférerois au monde entier, si son étrange situation ne m'effrayoit. Soyez tranquille sur cet article, m'a dit mon cousin: si votre Falkland revient au bon sens, faites ce que je vous conseille, & mettez vos soins à le faire avec honneur.

Il m'a quittée, sans attendre ma réplique. Que dire, que faire, ma chère Cécile? Mon cœur & ma raison sont en guerre ouverte. A quelle alternative suis-je réduite! & personne autour de moi pour me secourir de ses conseils! Mon cousin, précipité, capricieux dans ses résolutions, me pousse à je ne sais quoi. Epouser M. Falkland! ciel! quel excès imprévu de félicité! mais recevoir une main souillée du sang.... O! la seule pensée en est terrible!

Que diroit le monde d'une union de cette nature? Non, non, elle est impossible. Cet infortuné, ce déplorable Falkland, n'insistera pas lui-même, lorsqu'il jouira de sa raison, sur une promesse arrachée de moi par son désespoir, & par ma propre terreur.

Je veux essayer de convaincre le bon jugement de M. Warner. Il ne s'obstinera pas, je l'espère,

à me preſſer ſur un point auquel mon eſprit n'oſe un moment s'arrêter.... Mon frère arrive, pour me mener chez M. Falkland.... Plaiſe au ciel, dans ſa bonté, que je puiſſe trouver ſa raiſon parfaitement rétablie !

Je rentre chez moi, je reviens de chez M. Falkland. Quelle ſcène ! Il m'a déchiré le cœur. Pourquoi l'ai-je jamais vu.

Nous l'avons trouvé debout, ſe promenant dans ſa chambre. Ses regards étoient plus compoſés qu'hier au ſoir.

A notre arrivée, ſes yeux ont jeté des étincelles de joie. Il eſt accouru vers ſon ami ; il l'a ſerré dans ſes bras. Grâces immortelles, cher Bidulphe, a-t-il dit ; vous me la donnez enfin, & c'eſt avec ſon conſentement. Adorable épouſe ! en ſe tournant paſſionnément vers moi, & me ſaiſiſſant la main.

Mon frère a paru troublé, & m'a regardée d'un œil triſte : j'ai ſenti les miens humides ; je me ſuis tournée en appliquant mon mouchoir deſſus.

Des larmes ! s'eſt écrié M. Falkland d'un ton de ſurpriſe, & le jour de notre noce !

Je n'ai pu ſoutenir ce nouvel égarement, un ſanglot m'eſt échappé. Mon frère a tenté de faire prendre un autre cours à ſes idées, parce qu'ignorant ce qui s'étoit paſſé le ſoir précédent, il a pris

ſon exclamation pour quelque nouvel accès de frénéſie. Cher Falkland, a-t-il répondu pour moi, vous affectez trop ma ſœur; nous avons paſſé le tems à délibérer ſur votre ſûreté, & vous nous voyez ici pour en raiſonner avec vous. Je penſe qu'il n'y a pas un inſtant à perdre, & que vous devez partir immédiatement pour la Hollande.

Je ſuis prêt, a-t-il répliqué; mais madame Arnil part avec moi: je compte ſur ſa promeſſe.

Elle partira ſans doute, a répondu mon frère, en faiſant un mouvement vers moi, pour m'avertir qu'il falloit flatter ſon imagination, & nous prêter doucement à ſon délire. Je ne pars pas ſans elle, s'eſt-il écrié: rien dans l'univers ne nous ſéparera plus. Je tremblois de crainte, & je ne ſavois ce que je devois répondre; mon frère paroiſſoit confondu, & demeuroit muet.

M. Falkland s'eſt approché de moi, avec le regard ſombre du déſeſpoir, & s'adreſſant à mon frère: Bidulphe, a-t-il dit, je vous ai toujours cru mon ami. Je m'étois flatté auſſi que madame Arnil ne déſiroit pas ma mort; mais je ſuis trompé dans l'un & dans l'autre, la vie n'eſt plus rien pour moi. L'homme à qui j'avois donné toute ma confiance, me trahit; la femme que j'idolâtre, à laquelle j'ai ſacrifié toutes mes eſpérances de bonheur, me paie d'ingratitude; quelle raiſon

pourroit attacher plus long-tems à la vie un malheureux tel que moi? Je ne l'ai que trop patiemment ſupportée. Mais le remède n'eſt pas éloigné, en jetant un œil furieux ſur ſon épée, qui étoit dans ſon fourreau ſur la table.

Je n'ai pu me contenir plus long-tems, & fondant en larmes : O monſieur! ai-je dit dans mon tranſport, ne m'accuſez pas d'ingratitude. Plût au ciel que les peſantes afflictions que j'ai attirées ſur vous, puſſent être rachetées par ma mort! je m'y livrerois à l'heure même. Vos reproches ſont cruels, mais je les pardonne ; je me reconnois la cauſe de toutes vos infortunes : nous avons été funeſtes l'un à l'autre. Vous ſavez que je vous ai toujours honoré, toujours eſtimé, & je ſuis aſſez punie par votre malheur même, de la part que j'y ai eue. Que vous dirai-je, monſieur? Ma fortune entière me paroît une trop foible, une trop indigne récompenſe, pour un homme à qui j'ai des obligations dont il eſt impoſſible que je m'acquitte jamais. Cependant qu'ai-je de plus à vous offrir? Pouvez vous, monſieur, pouvez-vous me propoſer un mariage, dans une ſi malheureuſe conjoncture? Songez à quelle cenſure ce ſeroit nous expoſer tous deux. Votre long attachement pour moi n'eſt pas un ſecret. Songez combien d'horribles interprétations nous aurions à redouter

pour votre conduite, & ſans doute pour la mienne, ſi l'on voyoit ſuccéder une union, amenée, comme il paroîtroit, par un ſi terrible évènement.

Il eſt demeuré dans un profond ſilence, les yeux fixés contre terre. Mon frère a repris mon raiſonnement : en vérité, cher Falkland, les craintes de ma ſœur me paroiſſent juſtes. Vous ſavez à quel point je ſuis votre ami ; mon opinion, vous le ſavez auſſi, a toujours été qu'elle devoit être votre femme : ſes anciennes objections m'ont paru des ſcrupules romaneſques, & j'ai eu peine à lui pardonner de vous avoir refuſé. L'obſtacle préſent eſt de plus grand poids.... Prenez ma penſée, s'eſt-il hâté d'ajouter, en voyant M. Falkland lever ſur lui des yeux pleins de reſſentiment : je n'en ſouhaite pas moins que ma ſœur ſoit à vous, & je conſentirai de tout mon cœur à votre union ; mais je vous conjure, permettez-le moi, cher ami, de choiſir de plus favorables circonſtances. Ne penſons d'abord qu'à vous mettre à couvert. Vos affaires ne ſont peut-être pas auſſi déſeſpérées que vous vous l'imaginez. Si l'infâme Smyth en revient, ſa conſcience, réveillée par le remord, pourra le porter à vous rendre juſtice. Dans ce cas, vous ſerez purgé de toutes ces imputations, que ma ſœur nous fait entendre, &

qui l'alarment avec raiſon. Irréprochable alors, convaincus comme nous le ſommes elle & moi, de l'innocence de vos intentions, il ne reſtera qu'à vous préſenter ſa main.

Smyth n'en peut revenir, a-t-il interrompu d'une voix bruſque; frivole eſpérance. Hé bien, a repris mon frère, votre pis-aller ſera de vivre avec elle dans les pays étrangers; tout lieu du monde eſt égal pour une femme auſſi philoſophe que ma ſœur; & probablement, dans les fatales circonſtances de votre mariage, ſa préférence ne ſera pas pour le ſéjour d'Angleterre.

Il a ſecoué la tête avec un ſourire d'indignation. Laiſſez-moi, Bidulphe, a-t-il répliqué; l'adreſſe avec laquelle vous tentez de me ſurprendre, m'eſt inſupportable; vous me croyez fou, & vous avez la cruauté de vouloir m'en impoſer. J'ai l'eſprit troublé, je le ſais; mais qui m'a réduit au déſeſpoir, à la folie, à la mort? & l'infortuné m'a jeté un regard qui m'a glacé le ſang.

Tranquilliſez-vous, madame; vous ſerez promptement délivrée de ce viſage funeſte, de cet homme déteſté, trahi, abandonné! Il a prononcé ces quatre mots, les mains fortement preſſées l'une contre l'autre, & les yeux levés au ciel. Enſuite, ſe frappant la poitrine du poing, il a verſé deux ruiſſeaux de larmes; & lorſqu'il les a ſen-

ties

ties couler ſur ſes joues, il s'eſt précipité vers ſon cabinet, dont il a fermé violemment la porte, & s'y eſt enfermé par dedans.

Ses ſanglots ont pénétré juſqu'à nous. Je les entendois diſtinctement, & j'étois preſque dans le même état.

J'ai prié mon frère d'employer tous ſes efforts pour lui faire ouvrir ſa porte; je tremblois qu'il n'entreprît quelque choſe contre ſa propre vie; mais le chevalier m'a raſſurée, en me faiſant voir l'épée, qui étoit encore ſur la table, & que je l'ai preſſé de mettre à l'écart.

Il s'eſt approché de la porte du cabinet, & dans les termes les plus engageans, il a ſupplié ſon ami de l'ouvrir. M. Falkland, pour toute réponſe, l'a prié de le laiſſer à lui-même.

Je n'ai pas jugé que le tems fût propre aux raiſonnemens: j'ai dit à mon frère qu'il falloit attendre que ce tranſport fût paſſé, & qu'avec un peu de réflexion ſur tout ce qu'il avoit entendu, il ſe laiſſeroit peut-être gouverner par une raiſon plus froide.

Mon frère ne pouvoit conſentir à l'abandonner dans un ſi grand trouble. Il a recommencé ſes efforts, pour lui perſuader d'ouvrir ſa porte, mais en vain.

Chevalier, a-t-il répondu, je vous conjure de me laiſſer; je ne ſuis pas en état d'entrer en ex-

plication..... Il m'eſt impoſſible de ſoutenir la vue de madame Arnil.... Laiſſez-moi le tems de me remettre..... Peut-être ſerai-je plus capable une autrefois de diſcourir avec vous.

Promettez-moi donc, a répliqué mon frère, que dans l'intervalle, vous ne ferez rien qui puiſſe nous alarmer pour votre vie ou votre ſanté. En vérité, cher Falkland, vous nous cauſez plus d'inquiétude que vous ne ſauriez vous l'imaginer. Nommez l'heure où vous trouvez bon que je revienne; & pour dieu, mon cher ami, ſongez à votre propre conſervation : ce point, ce ſeul point une fois obtenu, il n'y a rien que nous ne faſſions, ma ſœur & moi, pour vous rendre heureux. Falkland, pouvons nous compter ſur vous? Nous promettez-vous de ne rien entreprendre de téméraire? Vous êtes maître de mon épée, a-t il répondu impatiemment; ou prendrois-je d'autres armes? laiſſez-moi, Bidulphe, laiſſez-moi, je ne puis parler.

Dites ſeulement que vous ſouhaitez de me revoir, a répliqué mon frère; je me retire, & je ne vous importune plus. Il a ſoupiré profondément. Dites, a repris le chevalier, dites ſeulement, je vous reverrai. Il a répété, ah Bidulphe! & ſa voix paroiſſoit étouffée. Mon frère n'a pu retenir ſes larmes : je ſerai ici ce ſoir, Falkland.... Vous me trouverez votre véritable ami.... je ſerois fâché de

vous contraindre le moins du monde, dans une naiſon où je vous aſſure que vous êtes le maître; nais aſſurez-moi qu'il n'en eſt pas beſoin; pronettez.... une parole ſuffit; je ſais que mon cher Falkland ne violera pas ſa promeſſe.

Hé bien.... je n'attenterai pas à ma vie, a-t-il épondu impatiemment, eſt-ce aſſez ? laiſſez-moi, & ſur-tout qu'on ne m'inſulte pas ici.

Je vous laiſſe, a dit mon frère, & j'eſpère de vous trouver plus tranquille dans quelques heures. Madame Arnil vous exhorte auſſi à calmer un peu vos ſens. Penſez à la conſervation d'une vie qui nous eſt ſi chère à tous deux.

M. Falkland n'a fait aucune réponſe. Nous ſommes ſortis mon frère & moi; j'ai ſuivi l'idée du chevalier, qui m'a conſeillé de ne lui rien dire.

Il m'a ramenée chez moi, & m'a dit en me quittant, qu'il reverroit ſon ami avant le ſoir, & qu'il m'apporteroit auſſitôt de ſes nouvelles.

Mon frère eſt exceſſivement touché, & ne ſait, dit-il, à quel parti s'arrêter. Il craint que le ſeul moyen, pour calmer la frénéſie de M. Falkland, ne ſoit mon conſentement à notre mariage; & dans les circonſtances préſentes, cette penſée eſt terrible. Cependant, ſi je perſiſte dans mon refus, je réduis le plus noble des cœurs au déſeſpoir. O Cécile! eſt-ce le retour que je dois au plus généreux des hommes, qu'un ardent amour pour moi

a rendu si constamment malheureux ? D'un côté, comment lui donner ma main ? Mes a scrupules, de quelque poids qu'ils m'ayent ont-ils jamais approché de ceux qui m'arrêt jourd'hui ?

Si cette malheureuse femme étoit morte voies communes, avec quelle joie, quel tri me serois-je vue en état de récompenser l sévérence d'un honnête amour ! Tous mes c se seroient trouvés remplis, obéissance à ma justice pour une femme qui me paroissoit inj respect pour la mémoire de mon mari, égar à mon propre caractère. N'est-il pas vrai Cécile, qu'après m'être acquittée si fidelleme toutes ces obligations, vous m'auriez jugé mable, si pour terme de tant d'infortunes, nées de mon étroit attachement aux même voirs, j'avois refusé de rendre à la fin justice a digne, comme au plus charmant des hom Quand je réfléchis sur le passé, quand je con le présent, & que les mouvemens de mon m'avertissent en secret des tourmens qui vo le partage de notre cher & malheureux Fall toute ma philosophie m'abandonne. J'ai so mes propres afflictions; les siennes m'ont en ment abattue. Il faut que je quitte ma pl mes yeux sont si gros de larmes, qu'ils ne son capables de la conduire.

Ah! ma chère, que deviendrons-nous? Je ſuis preſque morte de frayeur. Malheureux, malheureux Falkland! il s'eſt évadé de la maiſon où mon frère le tenoit caché; je ne ſais ce que j'écris, mes craintes ont égaré tous mes ſens. Il n'y a pas plus de deux heures que nous l'avons quitté. Mon frère ſe repoſant ſur ſa promeſſe, & ne voulant pas le chagriner par une apparence de contrainte, n'a pas recommandé au maître de la maiſon d'obſerver ſes mouvemens. Il ſe tueroit volontiers pour cette négligence; mais ſe fiant à la parole que M. Falkland avoit donnée de ne pas attenter à ſa vie, il n'a pas eu le moindre ſoupçon qu'il pensât à s'échapper. Hélas! s'échapper? je dois dire à ſe précipiter dans une perte certaine. Il eſt parti pour l'Irlande. Le ciel ſait quelles en ſeront les ſuites, ſi mon frère ne l'atteint pas en chemin, & ne lui perſuade pas de revenir avec lui. Il s'eſt mis heureuſement ſur ſes traces, & notre couſin Warner avec lui; tous deux en poſte, & ſur des chevaux de ſelle.

Mes idées ſont ſi confuſes, que je n'en puis mettre deux en ordre. A peine l'avions-nous laiſſé ſeul, qu'ayant appelé ſon valet de chambre, le même dont je vous ai dit qu'il s'eſt fait ſuivre d'Irlande, il lui a dit qu'il vouloit quitter la ville, & l'a chargé de ſe rendre à je ne ſais quelle hôtellerie, avec ordre d'y faire amener deux chevaux de

poſte. Je vous ſuis dans un inſtant, a-t-il ajouté. Le valet n'a pu ſe diſpenſer d'obéir; & moins d'une demi-heure après, ſon maître eſt arrivé dans un carroſſe de place, à l'hôtellerie où ſes ordres portoient de l'attendre.

Le poſtillon ayant demandé quelle route il devoit prendre, M. Falkland a répondu, S. Albans. Il ſembloit impatient & chagrin. Son empreſſement extraordinaire, ſes yeux égarés & la route qu'il nommoit, ont alarmé ſon valet de chambre, qui doit être un homme ſage, puiſque ſa prudence l'a porté à charger le maître de l'hôtellerie, en lui mettant une petite libéralité dans la main, d'aller rendre compte ſur le champ du départ & de la route à mon frère; il a même eu la précaution de ne pas nommer ſon maître, & de faire dire ſeulement à M. le chevalier Bidulphe, que ſon ami quittoit Londres par le chemin de S. Albans.

Le meſſager s'eſt acquitté fidellement de cette commiſſion. Mon frère pénétré de ſurpriſe & d'horreur, eſt entré chez moi, en paſſant devant ma porte, pour m'apprendre un malheur ſi peu prévu. M. Warner étoit arrivé quelques minutes auparavant, pour me demander ce qui s'étoit paſſé dans l'entrevue du matin, & je n'avois pas eu le tems de lui faire la moindre réponſe. A la nouvelle que mon frère m'apportoit, il a paru fort mécontent de lui & de moi; mais voyant le chevalier dans la

réſolution de courir après ſon ami, il a déclaré qu'il vouloit l'accompagner, & tous deux ſont partis avec la plus grande précipitation.

L'homme de l'hôtellerie avoit raconté que M. Falkland étoit monté à cheval avant qu'il eût pu ſortir de ſa maiſon, & qu'à peine le valet de chambre avoit eu le tems de lui donner ſa commiſſion.

Je crains, ma Cécile, je crains bien qu'il ne ſoit impoſſible à mon frère de le joindre dans ſa courſe; M. Falkland ſeroit perdu pour jamais! & quel deviendroit mon ſort? Ne ſeroit-il pas heureux pour moi, comme cette chère mère me l'a dit un jour dans l'amertume de ſon cœur, d'être morte au berceau?

Mardi à minuit.

Loué ſoit le ciel! ils ſont revenus; revenus tous, ma chère Cécile! Il s'eſt laiſſé perſuader de retourner ſur ſes pas. M. Warner à fait ce miracle, il a ſauvé une malheureuſe vie; mais la tranquillité d'ame, le ſort paiſible de votre amie, eſt le prix, le ſeul prix auquel on a pu racheter cette victime dévouée volontairement au déſeſpoir.

Mon couſin s'eſt engagé par un ſerment ſolennel, à me rendre enfin ſa femme; ſans quoi le déſeſpéré Falkland, obſtiné à ſa ruine auroit, malgré leurs efforts, continué ſon fatal voyage en Ir-

lande, dans la réſolution de ſe livrer lui-même à la Juſtice.

Il étoit dix heures avant qu'ils ayent pu rentrer dans Londres. Mon frère a conduit M. Falkland chez le même ami dont il avoit quitté la maiſon; & M. Warner les a laiſſés enſemble pour me venir rendre compte de ce qui s'étoit paſſé.

Il m'a dit que le maître de la maiſon avoit paru fort ſurpris de le revoir. L'infortuné fugitif avoit pris congé de lui le matin, avec une parfaite apparence de tranquillité; & l'ayant remercié de l'aſile qu'il avoit trouvé chez lui, avoit dit fort naturellement qu'il alloit quitter la ville.

Mon frère & notre couſin n'ont pu le joindre, qu'à deux milles au-deſſus de S. Albans. Ils ont l'obligation de ce ſuccès à la prudence du valet de chambre: ce pauvre homme ſe voyant pouſſé avec la dernière diligence, tandis que ſon maître ne faiſoit plus un ſecret de ſon retour en Irlande, a pris la réſolution de prévenir ſa ruine à toute ſorte de prix; & dans l'eſpérance que mon frère paroîtroit bientôt, il s'eſt d'abord aviſé pour abréger ſon chemin, d'enclouer le cheval de M. Falkland. Cette ruſe a ſi bien réuſſi, que l'innocent animal n'a pas été capable de marcher long-tems; & le maître ne pouvant ſe monter mieux, s'eſt vu obligé de rallentir la vîteſſe de ſa courſe, juſqu'à la première poſte.

M. Warner & le chevalier ſont parvenus à le découvrir dans cette ſituation. Mon frère l'a reconnu au premier coup d'œil. Ils n'ont pas ceſſé de le ſuivre à quelque diſtance, les yeux toujours attachés ſur lui, juſqu'à ce qu'ils l'ayent vu deſcendre à la poſte. Etant deſcendus auſſi, ils ſont entrés l'un & l'autre enſemble, dans une chambre qu'il s'étoit fait ouvrir pendant qu'on étoit à lui ſeller des chevaux frais.

Il a treſſailli en appercevant mon frère. Enſuite, jetant les yeux ſur M. Warner, qu'il voyoit pour la première fois, il l'a regardé fixement : mais il eſt demeuré ſans parler.

Votre frère, m'a dit mon couſin, s'eſt avancé juſqu'à lui : cher Falkland, a-t-il dit affectueuſement, eſt-il digne de votre amitié de vous être dérobé à ceux qui vous aiment ? & me prenant par la main, il m'a préſenté à lui comme un de ſes plus proches parens. M. Falkland m'a conſidéré de ces yeux brillans que vous lui connoiſſez ; il a ſaiſi vivement ma main que mon frère ſembloit lui préſenter dans la ſienne ; ſeroit-ce monſieur Warner, a-t-il demandé, qui me fait l'honneur de paroître ici ? Votre mérite, monſieur, m'eſt connu. Vous êtes trop bon de vous intéreſſer à ce point pour un malheureux proſcrit, qui ſe voit abandonné du monde entier.

deux vous le mépriſiez dans ſes malheurs. Il avoit paru, lorſqu'il s'eſt ſauvé en Angleterre, qu'il avoit la raiſon aſſez libre pour ne pas négliger ſa ſûreté: & quoique votre préſence, jointe au tumulte de ſes eſprits, à la fatigue, & ſurtout à la veille de deux ou trois nuits, puſſent avoir produit dans un homme de ſon âge & de ſon tempérament, une fort grande révolution, je ſuis sûr qu'elle ſe ſeroit calmée ſi vous vous étiez conduite avec lui comme vous le deviez, & comme je vous l'avois recommandé: & je ne vois pas ce que vous aurez à répondre pour vous-même, après avoir attiré tant d'afflictions ſur cet admirable homme; car je n'ai jamais vu ſon égal ſoit pour l'ame ou la figure, ſi vous perſiſtez dans une conduite qui lui a déjà renverſé l'eſprit & qui cauſera infailliblement ſa mort, puiſqu'il eſt déterminé à mourir ſi vous refuſez d'être ſa femme.

De quels efforts, ma Cécile, n'avois-je pas eu beſoin pour me contenir? Ah! monſieur, me ſuis-je écriée, ne l'abandonnez pas à lui-même! retournez à lui, je vous en conjure! vous voyez l'empire que vous avez ſur ſon eſprit; vous avez fait un miracle en lui perſuadant de revenir.

Un moment, a répliqué mon couſin; il faut que vous ſoyez informée des moyens que je me ſuis vu forcé d'employer. Je vous ai dit combien j'étois touché de ſa ſituation, & de la prière qu'il

ne faiſoit de tenir lieu de père à ſon fils. Cette dée ne pouvoit venir d'un inſenſé. Il m'a paru lair que ſi la cauſe du mal étoit une fois levée, l retrouveroit bientôt le parfait uſage de ſa raiòn; & je ne pouvois ſoutenir la penſée de laiſſer ›érir un ſi noble ouvrage de la nature, avec celle ncore de vous en voir accuſée.

Monſieur, ai-je dit, je ne m'imagine pas que ous penſiez à retourner en Irlande; vous ſavez trop bien à quel danger vous ſeriez expoſé ſi vous tombiez au pouvoir d'une famille furieuſe, de laquelle vous ne pouvez attendre que la plus ardente perſécution.

Je vais me livrer à la juſtice, m'a-t-il répondu: ma mort eſt réſolue; que m'importe par quelle voie?

Suppoſons, ai-je repris, que madame Arnil conſente à vous épouſer; cet eſpoir ne vous réconcilieroit-il pas avec la vie?

Ho, monſieur, m'a-t-il dit en ſecouant la tête; on ne me trompe pas deux fois. Votre frère ſe promenoit dans la chambre, ſans prendre part à la converſation.

Vous tromper, monſieur? ai-je répliqué; ce n'eſt pas aſſurément mon intention. Madame Arnil doit être à vous: j'ai quelque pouvoir ſur ſon eſprit: revenez ſeulement avec moi, & je m'engage d'honneur à faire tous mes efforts pour la diſpoſer

à recevoir immédiatement votre main. Son cœur eſt endurci pour moi, m'a-t-il dit; elle n'y conſentira jamais : je n'ai plus d'ami, monſieur, pour la preſſer en faveur d'un malheureux ; ne ſuis-je pas un proſcrit qui n'eſt plus digne de vivre? C'eſt moi qui la preſſerai, ai-je répondu ; elle a des égards pour moi; elle écoutera mes repréſentations, elle exécutera ce qu'elle vous a promis. Ah! monſieur, a-t-il répliqué, vous vous trompez à préſent vous même : elle trouvera de nouvelles excuſes, & je ne veux plus être amuſé par de fauſſes eſpérances.

Il a marché alors vers la porte, & l'ouvroit déjà pour nous quitter. Votre frère l'a ſuivi, & j'ai fait de même : nous l'avons retenu par le bras. Il a dit à votre frère : chevalier, point d'inſulte. Pourquoi me perſécuter? Laiſſez-moi, monſieur. Je ne ſuis pas fou, quelle que ſoit l'apparence... mais je ſuis *déterminé* : & le ton dont il a prononcé ce dernier mot, témoignoit aſſez qu'il l'étoit réellement.

Falkland ! cher ami ! a répondu votre frère, au nom de dieu, demeurez. Vous avez la parole d'honneur de M. Warner, recevez auſſi la mienne, que nous emploierons tout notre pouvoir à preſſer ma ſœur de répondre à vos déſirs. Mon plein conſentement vous eſt aſſuré, vous avez acquis l'affection de M. Warner ; ma ſœur cédera ſans doute

à nos inſtances réunies. *Céder*, a-t-il répété ; non, non, chevalier, elle a le cœur inflexible : j'en avois une autre idée.... mais il s'eſt changé en marbre ; ma mort ſeule eſt capable de la ſatisfaire... & comptez qu'elle ſera ſatisfaite.

Il a fait quelques efforts pour nous échapper. Arrêtez, M. Falkland, ai-je dit en lui ſaiſiſſant la main : je vous jure ici, par tout ce qu'il y a de reſpectable au ciel & ſur la terre, que ſi vous nous permettez de vous conduire chez madame Arnil, j'exigerai d'elle qu'elle vous accepte ſur le champ pour mari, ou qu'elle renonce pour jamais à mon amitié. Je ſais qu'elle vous eſtime plus que le reſte du monde enſemble ; ainſi je ſuis sûr de ne faire aucune violence à ſes inclinations. Si par un refus, qui m'étonneroit, elle s'obſtine dans ſes ſcrupules, je fais le même ſerment de ne plus m'oppoſer à vos réſolutions, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Chevalier, ai-je dit à votre frère, joignez-vous à moi, pour donner à notre ami la même aſſurance. Oui, Falkland, a-t-il répondu, je jure ſolennellement par toutes mes eſpérances dans cette vie & dans l'autre, d'agir de concert avec M. Warner, ſur tous les points auxquels il s'eſt engagé.

M. Falkland a laiſſé voir quelque émotion. Il nous a regardés ſucceſſivement d'un air morne, comme s'il avoit appréhendé de ſe rendre à nos

inſtances. A la fin je crois, a-t-il dit, pouvoir me fier à vous; vous ne violerez pas un ſerment: mais cette femme a le cœur de fer; voilà ce que vous ne ſauriez changer.

Nous n'y épargnerons rien, avons-nous répondu tous deux d'une ſeule voix. Souvenez-vous donc, a-t-il repris, en nous préſentant une main à chacun, d'avoir juré que ſi rien n'eſt capable de la fléchir, vous me laiſſerez à moi, & vous n'oppoſerez plus rien à mes réſolutions. C'eſt notre ſerment, avons-nous dit. Hé bien, je pars avec vous, s'eſt il écrié, & d'un pas léger, il s'eſt mis en chemin vers la porte.

Ne ſeroit-il pas prudent, ai-je dit en l'arrêtant encore, de louer une voiture qui nous méneroit tous trois? je ne vois aucune néceſſité de prendre la poſte, & nous ſerons bien moins expoſés aux obſervations dans une berline qu'à cheval.

Il m'a regardé, comme s'il eût ſoupçonné quelque deſſein: n'allons-nous pas droit à Londres? m'a-t-il demandé. Sans doute, ai-je répondu. Et verrai-je ce ſoir madame Arnil? Oui, ſi vous le déſirez. Partons, a-t-il dit: un carroſſe eſt une ennuyeuſe voiture; mais je me ſoumets à votre conduite.

J'ai laiſſé le chevalier avec lui, & je me ſuis mis en mouvement pour trouver une berline & quatre chevaux, que je n'ai pu me procurer ſans quelque

quelque délai. Pendant les préparatifs, nous l'avons forcé de prendre un peu de rafraîchiſſement. Il a déſiré d'apprendre comment nous avions ſu ſon départ.

Votre frère croyant lui devoir cacher que nous le ſavions de ſon valet de chambre, s'y eſt pris fort adroitement pour éluder la queſtion : penſez-vous, Falkland, que dans l'humeur où je vous avois laiſſé, j'aie pu vous perdre de vue ? Je ne ſuis pas fou, Bidulphe, a-t-il répliqué, & je ne dois pas être traité comme ſi je l'étois. Vous ne l'êtes pas aſſurément, a dit votre frère; mais je vous connois ardent, & ſupérieur au danger.

Lorſque la voiture eſt arrivée, M. Falkland y eſt monté très-volontairement avec nous ; il a peu parlé pendant la marche & n'a pas ceſſé de paroître rêveur.

Le cocher, après avoir fait environ quinze milles, s'étant arrêté devant une hôtellerie pour faire rafraîchir ſes chevaux, il en a paru frappé, juſqu'à déclarer qu'il ne deſcendroit pas. Nous lui avons dit qu'il étoit le maître; & nous n'en ſommes pas moins deſcendus votre frère & moi, de peur qu'il ne ſe crût obſervé : cette franchiſe a paru lui plaire; il a ſouri à notre retour, mais ſans prononcer un mot.

En entrant dans Londres, je lui ai dit : à pré-

ſent, monſieur, nous irons directement, ſi vous le ſouhaitez, chez madame Arnil. Comme je ſuis ſûr que votre départ précipité l'a vivement affligée, je ne le ſuis pas moins de la joie que votre retour va lui cauſer. Nous ſommes donc prêts à vous conduire chez elle. Mais ſi vous me permettez de m'expliquer naturellement, il me ſemble qu'il ſeroit plus à propos que je la viſſe d'abord. Je crois qu'il convient de la préparer à votre entrevue, & de lui donner du moins l'eſpace d'une nuit pour réfléchir ſur le grand évènement qui doit ſuccéder demain. Chevalier, quel eſt votre avis? Je penſe de même, a répondu votre frère. Il me ſemble, comme à vous, que nous ne pouvons donner moins de tems à ma ſœur pour recueillir ſes idées. Si Falkland ne s'y oppoſe pas, nous le ménerons chez le même ami dont il connoît la maiſon; & lorſque vous aurez vu madame Arnil, vous viendrez nous informer de ſa réſolution.

Vous voyez, a répondu M. Falkland, que juſqu'à préſent je me ſuis ſoumis à toutes vos volontés; mais demain ſouvenez-vous que je ſerai libre. Encore une fois, Bidulphe, il ne ſera plus queſtion de m'obſerver.

Votre frère alors nous a fait mener droit à la maiſon de ſon ami, & M. Falkland ne s'y eſt pas oppoſé. J'y ſuis entré pour quelques minutes, dans

la ſeule vue de ſatisfaire ma curioſité ſur les circonſtances de ſon évaſion, & de pouvoir vous en informer.

Il m'a fort preſſé de me rendre ici : ne me tenez pas en ſuſpens, m'a-t-il dit; je puis connoître mon ſort aujourd'hui comme demain.

Je ne l'ai quitté qu'après avoir promis de lui porter votre explication déciſive. Vous ſavez mes ſentimens, vous connoiſſez ceux de votre frère : c'eſt à vous de prononcer une ſentence de vie ou de mort; car votre réponſe n'emporte rien de moins, pour un homme digne de la plus grande reine de l'univers. Que dites-vous, madame Arnil? Condamnez-vous Falkland à mourir?

O! m'en préſerve le ciel! me ſuis-je écriée. Non, non, cher couſin, je ſerois ſans doute une barbare, une inflexible, ſi j'étois capable de réſiſter plus long-tems. Je me rends, monſieur, à votre demande, à celle de M. Falkland, à celle de mon frère; & j'avoue que je trouve dans mon cœur de fortes raiſons pour y conſentir. Cependant, mon cher M. Warner, ſoyez sûr que j'aurois continué de réſiſter aux mouvemens de mon propre cœur, ſi j'avois pu me promettre que les ſuites de mon refus ne fuſſent pas ſi terribles que je frémis d'y penſer. Il n'y a donc pas d'alternative. Je dois être la femme de M. Falkland!

Plus nous apporterons de diligence, a-t-il dit;

plus nous serons utiles à sa conservation. M. Falkland est sur un terrein glissant. Qui sait s'il n'est pas déjà venu d'Irlande quelques émissaires de M. Bond qui le cherchent ? Votre mariage ne sauroit être trop prompt ; & nous le ferons partir ensuite pour la Hollande : je suppose qu'aussitôt qu'il sera sûr de vous, il se laissera persuader aisément de partir sans vous. Ah ! monsieur, ai-je dit, pressez-le sur ce point, je vous en conjure ; il est de la dernière importance pour moi qu'il y consente, & c'est à présent mon seul préliminaire pour notre union. Oui, oui, m'a répondu mon cousin, nous le convaincrons de la nécessité d'y consentir. Je me chargerai de vous escorter moi-même en Hollande, où j'ai des affaires qui m'y auroient appelé, quand cette occasion ne se seroit pas offerte. Notre voyage ne sera retardé que par un petit nombre d'arrangemens qui me restent à faire ici, & nous le suivrons, après avoir observé ce que nous pourrons faire de mieux pour son service. Prenez courage, ma chère, a-t-il continué, me voyant dans une profonde tristesse ; tout prendra bientôt une heureuse face. J'aime les avantures extraordinaires, & celle-ci en est une. Nous vivrons en princes, quelque séjour que nous choisissions. Ce que je souhaiterois uniquement, c'est que votre frère fût contraire à ce mariage, parce que j'en aurois encore plus de plaisir à presser la célébra-

tion; mais je ne veux pas lui ôter le mérite d'avoir donné une fois dans ſa vie, quelque ſigne de généroſité..... Je vais rejoindre Falkland, a-t-il ajouté; il me tarde de mettre ſon noble cœur à l'aiſe. Etrange ſexe que le vôtre! je ne comprends pas ce qui peut vous avoir fait balancer à prendre un tel homme. Si j'étois femme, un Falkland m'auroit fait courir les champs. Enfin je retourne à lui, & je vais lui déclarer que, ſans plus de délais & de ſcrupules, vous êtes à lui demain. Notre honnête ami M. Price fera la cérémonie; je l'avertirai auſſitôt que j'aurai vu M. Falkland, de ſe tenir prêt pour l'heure. Quel plaiſir j'aurai de vous livrer de ma propre main! A revoir, couſine, & M. Warner s'eſt hâté de me quitter d'un air ſatisfait & plein de ſon entrepriſe.

J'ai repris ma plume auſſitôt que je l'ai vu partir, & n'ai pas ceſſé d'écrire juſqu'ici, ſans permettre à mes réflexions de m'interrompre. Mais il faut reprendre haleine, avant que de ſauter dans l'effrayant précipice qui s'eſt ouvert devant moi.

Demain..... ah! chère Cécile, qu'eſt-ce que ce demain va produire? Il me joint pour jamais à M. Falkland, le choix de mon cœur, mon premier amour, l'homme qui m'adore, qui mérite toute ma tendreſſe, qui m'a plus obligée que je ne ſuis

capable de le reconnoître, qui s'eſt acquis un inviolable droit à ma plus ardente gratitude, à mon eſtime, à toute l'étendue de mon cœur! Je ſauve ſa vie, j'ai le pouvoir de le rendre heureux; mon frère, mon couſin me preſſent; mon propre cœur s'élance vers lui! pourquoi donc ne puis-je me réjouir de mon ſort? ah! je trouve la réponſe à cette queſtion, dans je ne ſais quels affreux phantômes qui ſe préſentent à mon imagination. Je ne ſuis pas ſuperſtitieuſe; cependant, croyez-moi, ma chère, à cet inſtant même je me ſens glacée d'horreur.

J'ai honte de confeſſer ma foibleſſe; mais il faut que j'appele mes femmes, pour leur faire paſſer près de moi le reſte de cette nuit. Je ne puis penſer à fermer l'œil.

Mercredi matin.

Tout le tems que je devois donner au ſommeil s'eſt paſſé à fortifier mon ame, pour l'importante ſcène qui doit être accomplie dans peu d'heures. Si M. Falkland redevient tranquille, comme on m'a fait eſpérer qu'il va l'être en voyant ſes déſirs ſatisfaits, je dois me garder, avec le plus grand ſoin, de renouveler ſon trouble, par un air de répugnance à lui préſenter ma main. Un ange, qui m'auroit dit que ma main ſe donneroit un jour avec répugnance à M Falkland, je ne l'aurois pas

voulu croire. Cependant les fatales circonſtances de notre mariage ne permettent pas que je penſe autrement.

La déciſion ſubſiſte néanmoins; il faut que je ſois à lui.... Je lui dois un grand ſacrifice, & je ſuis prête à le faire. Je ſuis parée pour la fête, & diſpoſée à partir. Je n'attens plus que mon frère, ou mon couſin, dont l'un ou tous deux peut-être, ſeront ici dans l'inſtant.

M. Warner eſt venu. Je n'ai qu'un moment, pour ajouter que mon frère & M. Price ſont avec M. Falkland. Mon couſin m'aſſure qu'il eſt tout-à fait un nouvel homme. Ils m'attendent; je pars. Ciel! guide mes pas.

Jeudi.

Mon ſort eſt rempli. Quelle révolution! joignez-vous à moi, ma chère Cécile, pour obtenir du ciel un regard propice ſur ma nouvelle condition. Qu'il guide, qu'il protège mon cher Falkland, l'objet des adorations de mon cœur, mon mari deſtiné dans les conſeils éternels de ſa providence! Hélas, ma chère! il eſt à préſent éloigné de moi de pluſieurs milles.

Le digne M. Price nous a donné la bénédiction nuptiale. Mon couſin a fait l'office de père. Lui & mon frère compoſoient toute l'aſſemblée.

Il y a dans cette complication d'aventures, quel-

que chose, ma chère, de si merveilleux, qu'à peine en crois-je encore mes sens. Mais toute ma vie n'a-t-elle pas été une chaîne d'étranges événemens ?

Je suis dans une mer d'enchantement, qui ne permet guères de liaison dans mes idées : cependant je veux faire un effort pour vous raconter ma vision d'hier ; car je ne me persuade pas aisément que tout ce que je trouve dans ma mémoire ait été réel.

Je partis brusquement avec mon cousin, qui m'étoit venu prendre à neuf heures pour me conduire chez l'ami de mon frère. En allant, il me dit qu'ayant informé M. Falkland le soir précédent, que je consentois à l'épouser dès le lendemain, il avoit paru douter d'abord de son témoignage ; il l'avoit conjuré plusieurs fois de ne le pas tromper, & que persuadé enfin par la force de ses assurances, il s'étoit livré à des extases, qui leur avoient fait appréhender d'aussi funestes effets de sa joie, qu'on en redoutoit auparavant de son désespoir.

M. Warner crut devoir un peu modérer ces transports, en lui remettant devant les yeux le danger de son séjour à Londres. Madame Arnil, lui dit-il, consent à vous rendre heureux, & ma joie en est extrême ; mais il n'est pas tems de nous y livrer. Votre vie est ici fort exposée ; il faut à

ent la conſerver pour madame Arnil. Pour dame Arnil ! interrompit-il avec extaſe ; oui, ma vie mérite à préſent d'être conſervée. M. rner, mon ami ! mon ſauveur ! en ſerrant ma in, diſpoſez de moi comme il vous plaît : vous derez tous mes pas. L'intention de madame Ar- n'eſt-elle pas de m'accompagner, lorſque nous ons à jamais unis ?

M. Warner répondit : ſi vous continuez de le ſirer, après avoir bien peſé ce que nous avons dire ſur ce point, elle vous accompagnera ſans ute : mais conſidérez, mon cher monſieur, ce e penſeroit le monde, ſi dans les circonſtances vous êtes, elle prenoit le parti de fuir avec us. Ce ſeroit jeter une tache ineffaçable ſur ſon ractère, bien plus précieux pour elle que la vie, quel je ſuis sûr qu'avec un peu plus de ſang oid, vous n'attacherez pas moins de prix. Votre ariage ſera d'abord un profond ſecret ; il peut être auſſi long-tems que vous le jugerez conve- ible. J'ai quelques affaires en Hollande qui m'o- igeront inceſſamment d'y paſſer. Elle peut faire ce oyage avec moi ſans donner ſujet au moindre ſoup- n. Je ferai toute la diligence poſſible pour vous conduire.

La joie qui éclatoit auparavant dans ſes yeux ; ntinua mon couſin, parut s'obſcurcir de quel- es nuages. Il fit un tour ou deux dans la cham-

bre pour considérer apparemment ce que j'avois dit; ensuite nous regardant, votre frère & moi, & nous adressant à tous deux sa réponse : vous avez l'esprit plus tranquille que moi, peut-être jugez-vous mieux : que je puisse uniquement le nommer ma femme, & j'embrasse alors tous vos conseils. Je ne me sens pas capable à présent de prendre une résolution.

Aussitôt que vous serez marié avec ma sœur, dit le chevalier, mon opinion, Falkland, est que vous devez promptement quitter l'Angleterre. La séparation sera courte; ma sœur vous suivra bientôt. Quelles sont vos vues à l'égard de votre fils? Je n'y pensois plus, s'écria M. Falkland. Pauvre enfant! Il s'est passé tant de choses dans mon cœur, depuis le retour de M. Warner, que je n'ai pu m'occuper que de la bienheureuse nouvelle qu'il m'apporte. Mais je ne dois pas négliger mon fils; j'écrirai, je donnerai ordre qu'on l'amène à Londres. Vous, mon cher Bidulphe, vous vous chargerez de lui jusqu'à la première occasion qui se présentera de me l'envoyer.

Je me flatte, répliqua le chevalier, qu'il ne sera pas besoin de le faire sortir d'Angleterre. Vos affaires peuvent encore tourner assez heureusement pour vous laisser le pouvoir de revenir dans votre patrie. Non, je ne l'espère pas, interrompit M. Falkland. Quand Smyth se rétabliroit, la couleur qu'il a donnée à

'autre accident, rend mon retour impoſſible. Pour on propre honneur, il ſe gardera bien d'avouer la érité, & la fatale erreur de ma main continuera le paſſer pour un attentat prémédité. Le ciel ſait ue malgré la noire perfidie d'une infame, je n'auois rien entrepris contre ſa vie; mais j'étois né our venger des crimes, ou c'eſt moi peut-être qui 'avois entraînée le premier. A l'égard du miſéable ſuborneur, je ne regrette pas de l'avoir puni; quoique vraiſemblablement ſi les circonſtances m'euſſent laiſſé quelque liberté d'eſprit, j'en aurois tiré une vengeance plus digne de moi.

Je prenois plaiſir, ajouta M. Warner, à le voir ſi calme & ſi raiſonnable dans ſes réflexions. Il continua de me parler avec le même ſang froid & la même préſence d'eſprit, du fond de ſes infortunes; mais, en revenant à vous, il retomba dans tous ſes tranſports. Cependant il me parut qu'ils n'étoient cauſés que par la joie de voir ſon bonheur certain pour le jour ſuivant. Après que je l'eus quitté, je me rendis droit chez M. Price, qui me promit d'être prêt à l'heure que je nommai.

Nous arrivions à la porte de l'ami de mon frère. M. Warner me donna la main pour monter quelques dégrés qui conduiſoient à l'appartement, où nous trouvâmes M. Falkland, mon frère & M. Price aſſis familièrement enſemble.

L'agitation de M. Falkland fut ſi forte à ma vue, que s'étant levé pour me recevoir, il ne put ouvrir la bouche pour me dire un mot. Mais ſaiſiſſant mes deux mains, il les baiſa vivement l'une après l'autre & les mouilla de larmes, en les preſſant de ſes lèvres. Un profond ſilence règnoit dans la chambre. Nous étions tous trop touchés, pour être capables de le rompre. Mon frère fut le premier qui ſe fit entendre : eh bien ! cher Falkland, lui dit-il, avons-nous rempli notre promeſſe ?

M. Falkland ſe tourna vers lui : Ah ! Bidulphe, pardonnez-moi d'en avoir douté. Je crains même d'avoir pu vous offenſer : pardonnerez-vous un égarement qui n'eſt venu que de mon déſeſpoir ? Madame, chers amis, je m'imagine que vous m'avez cru l'eſprit troublé. Non, ma raiſon n'a rien ſouffert ; j'étois ſeulement .... il a paru héſiter pour trouver une expreſſion, j'étois fatigué de vivre... je croyois tout perdu pour moi.... le monde ne me ſembloit plus qu'un déſert... perſonne à qui je puſſe tendre les bras.

Vous voyez, répondit M. Warner, que vous n'en jugiez pas bien : vous vous retrouvez avec des amis ſincères, c'eſt ce que nous ſommes tous deux, le chevalier & moi ; & votre chère madame Arnil eſt prête à vous accorder ſa main. Oui, monſieur, lui dis-je, & ſi c'eſt de moi que votre bonheur dépend encore, ma joie eſt extrême de pou-

voir enfin me donner toute entière à vous.

Les expreſſions me manquent, la voix ... tout ſe paſſe ici, répondit-il, en étendant la main ſur ſon cœur, & les yeux fixés ſur mon viſage, avec le regard d'un homme tranſporté de plaiſir.

Alors, ma Cécile, je le vis, je le conſidérai ſous un jour ſous lequel je ne l'avois jamais regardé; accablé d'infortunes, dont je m'accuſai d'être la ſource, exilé, dépouillé probablement de ſon immenſe fortune, le cœur percé de remords pour un crime involontaire! je le vis en même-tems plein d'amour pour moi, & d'un ardent, d'un inſurmontable amour! Quelle preuve n'en avoit-il pas donné dans les tourmens de ſon cœur, & dans un tems où nous l'avions vu poſſédé d'une véritable phrénéſie? Vous l'avouerai-je, Cécile? je crois ne l'avoir jamais tant aimé que dans cet étrange moment. Je ſentis mon cœur aſſailli tout-à-la-fois par une variété de paſſions, entre leſquelles, ma chère, la reconnoiſſance & la plus tendre compaſſion me preſſèrent auſſi vivement que l'amour même.

Je demeurai en ſilence pendant que M. Falkland continuoit de me regarder, avec des yeux où tout le feu de ſon cœur étoit exprimé.

Mon frère nous crut apparemment trop graves. Les circonſtances le demandoient ſans doute; mais ſes craintes pour M. Falkland, le firent penſer à

rendre la ſcène un peu plus gaie. Allons, chère ſœur, me dit-il, ne différons pas l'heureux événement pour lequel nous ſommes raſſemblés. Vous vous ſouvenez du proverbe favori de ma mère; bien des choſes peuvent arriver entre le verre & les lèvres. Il ſe leva de ſa chaiſe après cet avis. M. Warner prit l'occaſion pour s'approcher de la mienne; il me prit la main: que j'aie le bonheur, dit-il affectueuſement à M. Falkland, de donner la meilleure des femmes à l'homme qui la mérite le mieux.

M. Falkland ne fit aucune réponſe; mais en recevant ma main, que M. Warner mit dans la ſienne, ſon raviſſement parloit dans ſes yeux. Je vis néanmoins qu'il ſe contraignoit pour prendre un air convenable à l'importance & à la ſolennité de l'occaſion.

Auſſi-tôt que M. Price eut formé le nœud indiſſoluble, mon frère pria M. Falkland de paſſer avec lui pour quelques minutes, dans une chambre voiſine. Je jugeai & j'appris bientôt plus certainement, que c'étoit pour preſſer ſon départ, & le faire conſentir à partir ſans moi.

Ils revinrent un quart-d'heure après, M. Falkland d'un air moins embarraſſé qu'il ne l'avoit en ſortant. M. Price nous ayant quittés, mon frère nous dit, à M. Warner & à moi: Falkland eſt bien convaincu de l'indiſpenſable néceſſité qu'il y a pour

ui de quitter immédiatement l'Angleterre, & ſe liſpoſe à partir cette nuit ; car doutant s'il n'a pas quelqu'un ſur ſes traces, je ſouhaite abſolument que le jour ne le trouve pas à Londres. Il conſent que vous, ma ſœur, vous y attendiez que les affaires de M. Warner lui permettent de paſſer la mer avec vous. Dans l'intervalle, le petit Falkland arrivera ; & ſi vous ne pouviez partir avant qu'il ſoit ici, vous le ménériez avec vous en Hollande.

M. Falkland écouta cette explication en homme qui la ſouffre plus qu'il n'y conſent. Nous la prîmes pour accordée mon couſin & moi ; & paſſant à nos intérêts domeſtiques, nous raiſonnâmes ſur les meſures convenables dans une conjoncture ſi critique.

M. Falkland entra dans la converſation de l'air le plus compoſé ; & figurez-vous quelle fut ma joie, de lui voir l'eſprit dans un ſi grand calme. Peut-être lui reſta-t-il un peu de contrainte & d'attention marquée ſur lui-même, qui venoit apparemment de la crainte de laiſſer voir quelque reſte d'une imagination trop échauffée ; mais M. Warner me fit enſuite obſerver avec plaiſir, que M. Falkland s'appercevoit de l'égarement qui nous avoit ſi fort alarmés ; & qu'ayant le cœur actuellement à l'aiſe, il ne reſtoit pas pour lui le moindre danger d'une rechute.

Il nous dit qu'il avoit des lettres à faire pour

l'Irlande, & qu'il vouloit ſe hâter pour ne rien avoir qui pût l'interrompre pendant quelques heures de la ſoirée qu'il comptoit de paſſer avec nous.

M. Warner déclara qu'il étoit appelé par des affaires preſſantes; mais qu'il reviendroit après le dîner; & mon frère, pour laiſſer M. Falkland tout-à-fait libre, me propoſa d'aller faire un tour à ma maiſon, où ma longue abſence pourroit alarmer mes gens, & d'où nous reviendrions enſemble dans l'après-midi. M. Falkland n'oppoſant rien à cette propoſition, je partis avec mon frère.

Nous revînmes de bonne heure. Mon frère ayant mis le maître de la maiſon dans le ſecret, nous montâmes à l'appartement de M. Falkland, ſans qu'on parût s'en appercevoir.

Il avoit écrit deux lettres; l'une extrêmement longue, qu'il fit lire au chevalier; mais je n'ai pas ſu ce qu'elle contenoit : l'autre à ſon concierge d'Irlande, dont il nous vanta la prudence & la fidélité, portant ordre d'amener avec la diligence convenable le jeune Falkland à Londres, & de le remettre entre les mains de mon frère.

M. Warner arriva preſqu'auſſi-tôt que nous, mais ne fit que paroître un moment, & nous confeſſa que les affaires qui l'avoient appelé n'avoient été que ſes ſoins pour les préparatifs du voyage de M. Falkland. Il ajouta qu'étant réſolu de l'accompagner juſqu'à la mer, il viendroit le prendre à

dix

dix heures dans un carroſſe qui les conduiroit à la première poſte, où des ordres qu'il avoit déjà donnés leur feroient trouver des chevaux prêts. Tendre & généreux couſin ! que je vous aime pour cette honnête chaleur d'amitié.

Mon frère & M. Falkland eurent enſuite un long entretien ſur les meſures que chacun de nous avoit à prendre dans nos embarras communs, & nous paſſâmes une partie de la ſoirée dans une eſpèce de ſatisfaction réſervée, qui, ſi près de notre ſéparation, ne put s'élever juſqu'au bonheur.

Vers dix heures, mon frère commença des adieux fort tendres à ſon ami. Il s'excuſa de ne pouvoir l'eſcorter dans ſon voyage ſur la ſanté de ſa femme, qui n'étoit pas bien depuis quelques jours. Dans un autre tems, la ſeule vue d'une ſéparation ſi touchante m'auroit profondément affectée; mais le moment de la mienne approchoit. Il arriva; & M. Warner, exact à l'heure promiſe, preſſa M. Falkland de monter dans ſa voiture, juſqu'au point d'employer preſque la force pour l'y traîner, & la fit mettre en marche auſſi-tôt.

Je me jetai dans une chaiſe à porteurs, qu'il avoit fait appeler pour moi, & je fus ramenée à ma maiſon. Je ne me mis pas au lit, & j'eus recours à ma plume. Que le ciel préſerve mon cher fugitif ! Je ne ſuis capable que de pleurer.

: *Juillet.*

. .œur & l'esprit t
.. .aison dans m
. . suis bien plus t
.. & sa femme c
.. . au jour avec moi ,
. .mployant à me con
.. avoir repris pour moi
.. est charmé de la justi
.. à son cher ami. Ma be
.. touchée de l'évènemen
.. ecte de parler comme s
.. ma générosité.
.. sens plus soulagée, à p
.. sente M. Falkland plus
.. frère m'assure qu'il pe
..
..endrai certainement que
.. prendre avec moi. Mes
.. passionnément leur frèr
..ant.
. chevalier me flatte toujours
..tablissement de Smyth, & r
.. supposition, M. Falkland
..stice pour l'autre accident, s
.. ne persiste pas dans sa basses
.. le parjure à ses autres crime

le la conſcience d'un ſi méchant homme; mais je ne veux pas me refuſer aux efforts de mes amis pour ma conſolation.

3 Juillet.

Mon couſin eſt revenu d'Harwich, après avoir vu M. Falkland embarqué ſur le paque-bot, & mettre à la voile pour la Hollande. Quel cœur, que celui de ce cher parent! ſon retour a ranimé mes eſprits, & je commence à perdre mes craintes. Il étoit chargé pour moi, d'une courte lettre de M. Falkland; courte, mais où le cœur parle à chaque ſyllabe. Je ne vous la tranſcrirai pas, ma Cécile; vous trouveriez trop extravagant, trop romaneſque pour un mari, d'écrire de ce ſtyle à ſa femme.

6 Juillet.

Je ſouhaite vivement, & tremble tout à la fois, de recevoir des informations d'Irlande. Ma plus grande crainte eſt que ce miſérable Smyth ne ſoit mort. Il n'eſt arrivé depuis huit jours, aucun courier de Dublin. Fort ſouvent, dit-on, les lettres y ſont retenues quinze jours entiers, par les vents contraires. Quel bonheur, par conſéquent, pour M. Falkland, d'avoir pu ſaiſir un tems favorable pour quitter le rivage d'Irlande!

Je m'imagine que la famille de M. Bond, qu'il a rendue très-malheureuſe, particulièrement l'aînée des filles, ſont tous à-préſent ſes impla-

cables ennemis, & ſouffrent beaucoup de voir leur vengeance retardée. Mais qu'ils viennent déſormais, quand il leur plaira ; il eſt à couvert de leur haine.

Je ſouhaiterois beaucoup, s'il étoit poſſible, que ma Cécile pût arriver en Angleterre avant mon départ pour la Hollande. En vérité, chère amie, je ne ſerois pas fâchée d'être ſéparée de M. Falkland, juſqu'au jour où j'aurois le bonheur de vous embraſſer, d'autant plus que notre nouvelle ſéparation peut durer long-tems. Je ſuis réſolue d'attendre l'arrivée du jeune Falkland ; & qui ſait ſi je ne ſerai pas retenue par les vents, juſqu'à la vôtre ? Oh ! qu'il me ſoit accordé de paſſer du moins un jour avec la chère compagne de ma jeuneſſe, avant que notre éloignement recommence.

J'attendrai, pour faire partir cette dépêche, le moment de mon départ d'Angleterre, qui ſera comme la concluſion d'une importante partie de ma vie. Que ne donnerois-je pas, pour voir arriver ma plus chère amie, & lui faire mes récits de ma propre bouche, au lieu d'une inſipide relation par écrit ? Mais ſi mes vœux n'étoient pas exaucés ſur ce point, ne pourriez-vous prendre par la Hollande ? M. Falkland ſe propoſe, juſqu'à mon arrivée, de faire ſon ſéjour à la Haye.

9 Juillet.

Cécile, ai-je murmuré contre les décrets de la Providence ? Ai-je été un rebelle impie quand la main du tout-puiſſant s'eſt appeſantie ſur moi ? Si je puis répondre non, mon cœur eſt innocent ; pourquoi ſuis-je donc marquée pour l'objet de la vengeance du ciel ? Avant que j'aye perdu tout-à-fait la raiſon ou la vie, car il m'eſt impoſſible de conſerver l'une & l'autre, apprenez le dernier acte de la tragique hiſtoire de votre amie.

Mon frère m'eſt venu voir aujourd'hui. Il m'a remis une lettre adreſſée à M. Falkland, qu'il avoit reçue ſous enveloppe, à ſa propre adreſſe. Ouvrez-la, m'a-t-il dit ; elle vient d'Irlande, & peut contenir quelque choſe qu'il nous importe de ne pas ignorer.

Elle étoit de cet honnête concierge, à qui M. Falkland a donné ſa confiance. Liſez, ma Cécile, & dites-moi ſi je dois vivre un moment de plus.

« Monſieur & mon très-honoré maître,

» J'ai le bonheur de vous informer d'une nou-
» velle ſi favorable, qu'elle m'a fait déſirer des
» ailes, pour traverſer auſſi-tôt les airs, & vous
» la porter moi-même. Madame, que le ciel en
» ſoit béni ! n'eſt pas morte, & n'a pas eu la

» le ſoir, m'a dit que madame, étant un peu
» revenue à elle-même, quoique l'eſprit fort
» troublé, comme je l'ai pu comprendre, n'a
» pas long-tems ignoré la mort du colonel, qui
» l'a pénétrée d'une ſi vive terreur, que dans ſa
» ſituation, qui l'épouvantoit auſſi, elle a con-
» feſſé toute la vérité de l'aventure, & prouvé,
» par conſéquent, que le colonel eſt mort le
» menſonge dans la bouche. Ainſi j'eſpère que la
» famille des Bond ne ſera pas aſſez emportée,
» pour pouſſer plus loin l'affaire.

» Auſſitôt que madame a repris ſes forces, ils
» l'ont miſe dans ſa voiture, ne pouvant ſouffrir
» plus long-tems ſa vue dans leur maiſon. Elle
» ne fait que parler; mais nous béniſſons le ciel
» qu'elle ſoit en vie.

» Je mettrai, ſuivant les ordres que vous m'avez
» laiſſés, cette lettre ſous l'adreſſe de M. le che-
» valier Bidulphe; & vous ne m'aurez pas plutôt
» fait ſavoir vos intentions ſur mon jeune maître,
» que je les exécuterai fidellement. Je ſuis, &c.

FRÉDÉRIC HILDY. »

Adieu, ma Cécile, adieu; la mort ſeule peut fermer cette ſcène.

Ici l'éditeur s'afflige d'avoir trouvé l'intéreſſante hiſtoire de madame Arnil, tout-à-fait interrompue;

Il paroît que cette malheureuſe dame ne pouſſa pas plus loin ſon journal.

Cependant, comme l'interruption arrive dans une des plus touchantes parties, l'éditeur jugeant que ſon ami, de qui le manuſcrit lui venoit, devoit avoir reçu d'autres connoiſſances de ſa mère, ne manqua point de lui faire cette queſtion. Son ami convint que ſa mére, à la ſollicitation de quelques perſonnes de mérite, avoit dreſſé une petite relation des évènemens les plus remarquables, arrivés dans la ſuite à madame Arnil, & qu'il en avoit entendu la lecture, mais qu'étant alors très-jeune, elle avoit fait peu d'impreſſion ſur lui; qu'enſuite, lorſqu'avec plus de diſcernement, ſa curioſité s'étoit réveillée, ſa mère, qu'il avoit priée de le ſatisfaire, avoit répondu qu'elle ne pouvoit retrouver le manuſcrit, & qu'elle craignoit de l'avoir perdu. Cependant il promit de le chercher entre les papiers qui lui viennent d'elle.

Quelque tems après, il informa l'éditeur qu'avec la plus ſoigneuſe recherche, il n'avoit trouvé, concernant madame Arnil, qu'un petit nombre de feuillets détachés, qui ſembloient avoir été les matériaux ou l'eſquiſſe du commencement de la relation, & les remit volontiers entre ſes mains.

Ces fragmens, l'éditeur ſe fait un devoir de les offrir au public, tels qu'il les reçut.

RELATIO

Pour ſervir de Supplément a de Madame ARNI

JE PARTIS pour l'Angleterre, im après avoir reçu la dernière partie de dont la triſte fin m'avoit pénétrée d'affliction.

En rentrant dans Londres, je vol de mon cœur. Elle occupoit encore Pall-Mall.

Je trouvai cette chère femme ſeu cabinet. Elle étoit préparée à me re mon côté, je m'étois efforcée de m ſolution pour cette tendre entrevue fus pas maîtreſſe de moi même, venir au-devant de moi. Les larmes ne venoient pas de cette douce ém fait ſentir à deux amies, en ſe revo longue ſéparation. Je pleurai de t les infortunes de la plus aimable d leure des femmes.

Madame Arnil, toujours elle-mê tieure à l'adverſité, me reçut, n avec les plus tendres marques d'amit air ſi compoſé, que j'en fus frap

ment. La douceur, la patience & la piété avoient toujours fait le fond de ſon caractère ; elles paroiſſoient alors ſi fortement peintes ſur ſon beau viſage, que je ne pus la regarder ſans admiration.

Surpriſe, comme je le fus, de lui voir tant de tranquillité dans un ſi mortel ſujet d'affliction, il m'en échappa d'abord quelques marques ; mais elle me ferma la bouche par cette réponſe ; « je » ſuis choiſie, ma Cécile, pour ſervir d'exemple ; » c'eſt à moi de répondre à l'intention de mon » créateur, par une parfaite réſignation à ſes vo- » lontés. Je me flatte que ma tâche eſt preſqu'à » ſa fin, & qu'il me ſera bientôt accordé de ren- » trer dans la pouſſiere dont je ſuis ſortie. »

Frédéric Hildy étoit arrivé d'Irlande depuis plus de quinze jours, avec le petit Falkland, enfant très-joli d'environ cinq ans. Ils étoient logés tous deux chez madame Arnil.

Elle me dit que M. le chevalier Bidulphe & M. Warner étoient partis enſemble pour la Hollande, immédiatement après avoir ſu que madame Falkland étoit vivante. Mon frère, continua-t-elle, s'eſt cru indiſpenſablement obligé d'être lui-même le porteur d'une ſi fatale & ſi importante nouvelle pour ſon ami. Il compte d'ailleurs l'engager à revenir avec lui, perſuadé qu'il peut faire face pour la mort du colonel Smyth, dont perſonne ici ne doute qu'il ne ſoit déchargé. Toute la fa-

famille de M. Bond est à présent convaincue par la déclaration même de madame Falkland, qu'il n'y a rien eu de prémédité dans ce funeste accident, & que M. Falkland n'a rien fait que pour la défense de sa propre vie.

Depuis le départ de ses amis, ajouta madame Arnil, j'ai cru lui devoir écrire une lettre, où je m'efforce de le consoler dans notre mutuelle infortune.

Je la priai de me faire lire la copie de cette lettre, & je l'obtins aussitôt. Elle y promettoit, à M. Falkland, les plus tendres soins pour son fils jusqu'à la première occasion de le faire passer sûrement entre ses mains. Elle conjuroit le père pour l'amour de cet enfant, d'être attentif à sa conservation. Leur mariage entrepris sous de si mauvais auspices, étant un profond secret pour tout autre que leurs fidelles amis, elle espéroit qu'il auroit la force d'éloigner ce souvenir, ou d'empêcher qu'il ne troublât la paix de sa vie. Elle finissoit par le supplier d'oublier entièrement qu'elle existât, puisqu'ils étoient condamnés à ne se revoir jamais.

C'étoit la substance de ce qu'elle avoit écrit. Il n'y avoit pas de murmures contre son destin, pas de plaintes qui se ressentissent de son sexe, mêlées, comme il arrive souvent, de tendresse & même de nobles sentimens. Elle s'efforçoit de cacher les tourmens de son cœur sous le masque du conten-

rement, pour aider M. Falkland à ſoutenir la ruine de toutes ſes eſpérances.

Je lui demandai ſi depuis le départ de ſon frère, elle avoit eu quelques nouvelles de M. Falkland? Elle me dit qu'il n'avoit pas encore fait réponſe à ſa lettre, mais qu'elle en avoit reçu pluſieurs du chevalier & de M. Warner; qu'ils lui marquoient l'un & l'autre, que M. Falkland, après les premiers tranſports de ſurpriſe & de douleur, étoit devenu plus ferme, & paroiſſoit diſpoſé à retourner en Angleterre avec eux; que le chevalier, dans ſa dernière lettre, parloit de quitter la Haye auſſitôt que M. Warner auroit fini ſes affaires, & qu'il eſpéroit qu'avant quinze jours ils auroient la ſatisfaction de ramener leur ami.

Il y en a dix, ajouta madame Arnil, que j'ai reçu cette lettre, & je me flatte qu'ils peuvent être en mer à préſent.

Elle continua de me dire qu'elle n'attendoit que le retour de ſon frère, pour remettre le petit Falkland entre ſes mains, & qu'elle penſoit à ſe retirer dans une campagne peu fréquentée avec ſes deux filles & Betty, la fidelle compagne de ſes douleurs, accoutumée depuis long-tems à les partager.

Miladi Bidulphe qui auroit fait volontiers le voyage de Hollande avec ſon mari, s'étoit rendue aux raiſons qu'il avoit employées pour lui perſua-

der de tenir compagnie à ſa belle-ſœur dans ſon affliction; & madame Arnil me dit qu'elle avoit à ſe louer des ſoins & de l'aſſiduité de cette dame. J'étois encore chez elle, lorſque miladi vint ſe faire une viſite : Je ne l'avois jamais vue, & nous fumes préſentées l'une à l'autre. Mais comme le jour commençoit à baiſſer, je pris congé de madame Arnil, en lui promettant de la voir le lendemain.

Le matin du jour ſuivant, je me diſpoſois à reprendre le chemin de ſa maiſon, lorſque je reçus un billet de miladi Bidulphe, qui me preſſoit inſtamment de paſſer chez elle, place de St. James, avant que de me rendre chez madame Arnil.

Je ne balançai point à la ſatisfaire, & je me fis conduire ſur le champ chez elle. C'eſt, madame, à la prière de mon mari, me dit-elle en me voyant arriver, que j'ai pris la liberté de vous demander cette viſite : il arriva de Hollande hier au ſoir; il nous apporte d'étranges nouvelles.

M. Bidulphe entra dans la chambre, pendant qu'elle ouvroit ainſi la ſcène. Après les politeſſes ordinaires entre d'anciens amis qu'une longue abſence a ſéparés, je crains, dis-je au chevalier, & cependant je brûle d'apprendre des nouvelles de M. Falkland. Miladi m'a terriblement alarmée. M. Falkland n'eſt pas revenu; je n'oſe vous en demander la

aiſon. Des larmes ſortirent auſſitôt des yeux de M. Bidulphe. Ce cher ami ne reviendra plus, me dit-il; ſes reſtes ſeront bientôt apportés en Angleterre pour être dépoſés dans le tombeau de ſes pères.

Ah! monſieur, m'écriai-je; que deviendra l'infortunée madame Arnil? & comment lui faire entendre ce nouveau déſaſtre?

C'eſt cette raiſon, me répondit-il, qui nous a fait déſirer de vous voir un moment avant que vous retourniez chez elle. Vous êtes, madame, ſa meilleure amie; tout autre ne peut l'informer de ce triſte évènement avec plus de tendreſſe & de circonſpection que vous. Je n'ai pas le courage de la voir. Nous vous demandons en grâce, madame, de préparer notre malheureuſe Sidney à cette cataſtrophe.

Je lui demandai comment M. Falkland étoit mort? Je ne puis vous rien dire de poſitif, me répondit-il; mais je crains beaucoup qu'il n'ait précipité la fin de ſes jours.

Nous ne l'avons pas quitté, M. Warner & moi, depuis le moment où nous l'avions informé des fatales explications d'Irlande. Son caractère ardent que nous connoiſſions, nous faiſoit appréhender quelque réſolution ſoudaine & terrible: mais il nous a trompés l'un & l'autre.

Après de premiers tranſports qui nous ont fort affligés, ſans nous alarmer autant que nous nous y étions attendus, il a pris une contenance calme & comme réſignée à ſon ſort : il a parlé des étranges circonſtances de cet incident d'un air ſi raiſonnable & ſi compoſé, que nous avons commencé à nous flatter que les efforts de ſa raiſon, joints aux nôtres pour le diſtraire & le conſoler, réuſſiroient tôt ou tard, ſinon à rétablir la paix de ſon cœur, du moins à lui faire ſupporter la vie aux conditions qui lui étoient impoſées par la loi du ciel.

J'étois avec lui, continua le chevalier, lorſqu'il reçut la lettre de ma ſœur : ſes mains tremblèrent juſqu'à la laiſſer tomber en reconnoiſſant qu'elle venoit d'elle. Liſez-là pour moi, Bidulphe, me dit-il, & vous m'apprendrez qu'elle eſt la ſituation de madame Arnil.

J'ai ſatisfait auſſitôt à ſes déſirs ; & remarquant d'abord à la date que la lettre étoit arrivée plus tard qu'elle ne devoit, je me hâtai de lui faire cette obſervation, parce qu'il avoit paru ſouvent inquiet de ne rien apprendre de ma ſœur. Après avoir lu : madame Arnil ſe porte aſſez bien, lui dis-je en lui rendant la lettre : liſez-vous même, & prenez d'elle une leçon de courage.

Il ſe retira près d'une fenêtre, pour la lire ſans témoin. Lorſqu'il eut fini, j'admire, dit-il en retournant

ournant à ſa chaiſe, le ſtoïciſme de votre ſœur : & poſant le doigt ſur la lettre, voilà ce qui s'apelle de la vraie philoſophie. Sa grande ame n'eſt mue de rien, & s'élève au-deſſus de l'adverſité. Heureuſe madame Arnil ! & quelle étoit ma folie, de croire qu'une ame telle que la ſienne pût mais être abattue ! Il s'arrêta, & pendant quelques minutes il parut enſéveli dans ſes penſées. Enſuite, mettant la lettre dans ſa poche, il fit tourner notre converſation ſur d'autres ſujets.

Nous paſſâmes enſemble toute la ſoirée ; & quoique fort éloigné de paroître gai, il me ſembla plus tranquille qu'il ne l'avoit été depuis notre première entrevue.

Je lui propoſai de retourner en Angleterre avec moi. Il me répondit avec un ſourire, qu'il s'y croyoit obligé, ne fût-ce que pour y mêler ſes cendres à celle de ſes ancêtres ; & c'eſt un office, ajouta-t-il, que j'attens de vous, Bidulphe, ſi vous me ſurvivez.

Je ne fis que rire de ce langage. Je vous crois, lui dis-je, de plus fortes raiſons pour hâter votre retour. Vos affaires ne ſont pas en ordre ; & s'il vous arrivoit de mourir dans les circonſtances où vous êtes, que deviendroit votre fils ?

J'ai déjà fait pour mon fils, répliqua-t-il, tout ce que j'ai cru pouvoir juſtement en ſa faveur. Il y

a long-tems que j'ai pris ſoin d'aſſurer à cet enfant mes biens propres, dans la crainte que les difficultés qui peuvent s'élever ſur ſa naiſſance, ne lui faſſent conteſter les ſubſtitutions; & d'ailleurs quoique je l'aime fort tendrement, je n'ai jamais ſouhaité de priver mes autres héritiers de leurs légitimes droits.

Cet entretien fut pouſſé plus loin; & nous étant ſéparés fort tard, nos diſcours tombèrent ſur une variété de ſujets, mais il ne prononça pas une fois le nom de ma ſœur.

En me retirant, je crus le laiſſer en bonne ſanté, & dans une ſituation d'eſprit aſſez compoſée. Nous devions partir ſix jours après. Mais on vint me dire le matin que M. Falkland avoit été trouvé mort dans ſon lit.

On ne découvrit aucun ſymptôme autour de lui, ni dans aucune partie de ſon corps, qui puſſent jeter le moindre jour ſur la cauſe de ſa mort. Mais trop éclairci par mes propres craintes, je ne jugeai pas à propos de pouſſer les recherches plus loin; & quel que fût le fatal ſecret, je ſouhaitai qu'il pût demeurer enſéveli dans un éternel ſilence.

M. Warner a trouvé que ſes affaires pouvoient le retenir plus long-tems qu'il ne ſe l'étoit promis; & moi, ne voyant plus rien qui fût capa-

ble de m'arrêter, j'ai pris le parti de quitter la Haye le lendemain du jour où j'ai perdu mon ami, laiſſant à M. Warner le ſoin d'apporter ici ſes reſtes, conformément au déſir qu'il m'a déclaré, & que je regarde comme la dernière loi d'une longue & fidelle amitié.

Ainſi, conclut l'ami de M. Falkland, par une ſuite d'incidens funeſtes, nés chacun de quelque vue louable en elle-même, un des plus aimables & des plus nobles hommes du monde a vu couper le fil de ſes jours dans la fleur de ſa jeuneſſe... O Falkland! pourquoi ta belle ame s'eſt-elle laiſſée vaincre...?

L'émotion de M. Bidulphe lui coupa la voix. J'étois trop touchée pour lui répondre; & je pris auſſi-tôt congé de ſa femme pour me rendre chez madame Arnil.

A mon arrivée : Cécile, me dit-elle, ſi votre viſage eſt un auſſi fidelle interprète de vos penſées qu'il l'eſt ordinairement, vous avez quelque déſaſtre à m'apprendre. Parlez, vous pouvez tout dire : l'infortune m'eſt ſi familière, que je ne frémirai pas à ſon approche.

Votre frère eſt revenu, lui dis-je, vous le verrez aujourd'hui. Eſt-il venu ſeul? me demanda-t'elle. Seul, répondis-je. Vous répétez mes termes, Cécile, ſans y joindre un mot de vous.

a long-tems que j'ai pris [illegible] M. Falkland ne vit
fant mes biens propres, [illegible]
ficultés qui peuvent s'é[illegible]
lui faſſent conteſter le[illegible]er. Oh! je le connoiſſois
quoique je l'aime fort [illegible]a voix avec force, pour
ſouhaité de priver m[illegible] ce dernier coup.
gitimes droits. [illegible]-je d'ajouter, eſt arrivée

Cet entretien fut [illegible]u opinion qu'on en puiſſe
ſéparés fort tard, [illegible]ous le ciel, s'écria-t-elle; je
variété de ſujets, [illegible]ent en paix.
le nom de ma fo[illegible] moments de ſilence, pendant

En me retiran[illegible]es yeux fermés, & lorſque je
& dans une ſitu[illegible]n alarmer, elle les rouvrit, &
devions partir[illegible]s nouvelles de M. Warner &
dire le matin[illegible] elle ne parla plus de M. Fal-
mort dans

On ne d[illegible] entretien, le petit Falkland en-
lui, ni dans [illegible]ce. Il étoit à jouer avec les deux
jeter le m[illegible], qui le pourſuivoient; il cou-
Mais tro[illegible]mere, pour ſe cacher dans ſa
jugeai p[illegible] tendrement entre ſes bras, &
loin; [illegible] voyez cet enfant, me dit-
haita[illegible] image de ſon père.
file[illegible] ou mon papa? s'écria-t-il, en
[illegible] & ſe pendant à ſon cou.
le [illegible] queſtion, & ſi peu prévue, fit éva-
pr[illegible] courage de madame Arnil.
[illegible] terre, ſans être capable de ré-

ia Cécile, me dit-elle; je ſou-
ajourd'hui ſeule. Il n'étoit pas en-
n'employer à ſa conſolation; je

aſſa que deux jours à Londres après
ment; & ſuivant la réſolution qu'elle
formée, elle ſe retira dans une terre que
in avoit achetée pour elle en Buckingham-
. Elle prit, avec le conſentement de ſon frère,
ne Falkland près d'elle, & M. Price, qui con-
cit non-ſeulement à l'accompagner, mais à ſe
rger de l'éducation de l'enfant. Toutes ſes in-
ntions furent approuvées de M. Warner, qu'elle
n informa par une lettre. Etant revenu à Lon-
dres après qu'elle en fut partie, il trouva la mai-
on qu'elle avoit quittée prête à le recevoir com-
me elle le déſiroit & telle qu'il avoit pris ſoin de
a préparer pour elle.

Avant que d'accompagner madame Arnil dans
a ſolitude, je veux obſerver d'avance que les pa-
ens de M. Falkland réclamèrent ſa ſucceſſion,
comme il l'avoit prévu, & l'obtinrent à la fin ſui-
vant les loix, après avoir prouvé la naiſſance illé-
gitime de ſon fils. La miſérable madame Falkland
abandonnée & mépriſée en Irlande, vint jouir
de ſon douaire à Londres; mais elle y fut ſuivie

de l'opprobre qu'elle méritoit. Tout le monde paroissant la détester & la fuir, elle fut réduite à mener une vie obscure, qui pendant quelques années lui rendit son existence fort ennuyeuse. Les maladies succédèrent, sans qu'on ait appris qu'elles soient venues de ses remords; & j'ai su qu'elle étoit morte sans être plainte ou regrettée de personne.

Mais je reviens à madame Arnil, pour laquelle il semble que dans la paisible retraite d'une campagne éloignée, on pouvoit attendre un reste de vie plus heureux & plus tranquille. L'unique source de son héroïsme avoit été la religion, dont les principes bien entendus avoient eu la force de la soutenir dans les plus cuisantes adversités. En réfléchissant sur les souffrances dont le nombre & l'amertume faisoient sa propre admiration, elle s'étoit persuadée, comme on l'a vu dans ses lettres, que le ciel l'avoit choisie pour servir d'exemple; & j'ai souvent remarqué, non-seulement que cette pensée servoit à la consoler, mais qu'elle élevoit merveilleusement son ame, en augmentant ses efforts pour répondre à la grandeur de sa destination. Dans les dernières parties de sa vie, qui furent obscurcies par quantité de nouvelles infortunes, elle n'eut plus d'autre consolation; & son exemple fait voir en effet que ce n'est pas sur la

terre que la vertu doit attendre ou chercher ſa récompenſe.

Avec un admirable jugement, un eſprit fort étendu, & des lumières extraordinaires pour ſon ſexe; dans la plus profonde ſolitude, elle trouvoit toujours des reſſources en elle-même. Sa diſpoſition naturelle, toujours douce & complaiſante, avoit été convertie par les ſouffrances, en patience d'un rare degré dans une femme; & cette réſignation, à laquelle on a vu qu'elle avoit été formée dès ſes premiers ans, par une éducation rigide, étoit élevée par la religion à l'ordre le plus ſublime de ſoumiſſion aux décrets du ciel, & de renoncement à ſes propres inclinations.

Je paſſe ſur les dix premières années de ſa retraite, où je ne me rappele rien de plus important que le mariage de Betty Maine avec un homme riche & bien né, & la mort du digne M. Warner, qui laiſſa toute ſa fortune à ſa chère & vertueuſe couſine.

Miſs Arnil, l'aînée des deux filles, avoit alors environ quinze ans, & répondoit à l'eſpoir qu'elle avoit donné dans ſon enfance, de la voir un jour une parfaire beauté. Miſs Cécile, plus jeune d'un an, quoique régulièrement moins belle que ſa ſœur, paſſoit pour une des plus aimables perſonnes de ſon tems.

noit à ne pas mettre leur confiance dans les biens qui dépendent de la fortune.

Elle revenoit ſi ſouvent à ces grands principes, qu'elle y ſembloit ramenée par quelque preſſentiment des nouveaux malheurs qui ſe préparoient à fondre ſur elle.

Providence ! que tes conſeils ſont impénétrables ! Son opulence, c'eſt-à-dire l'avantage même dont elle devoit attendre dans la maturité de ſes jours quelque compenſation pour ce qu'elle avoit ſouffert dans la fleur de ſa jeuneſſe, devint pour elle une ſource de nouvelles & terribles afflictions, qui ne manquant pas d'envelopper les malheureuſes filles d'une malheureuſe mère dans des ſcènes de la plus vive douleur, lui ravirent ce dernier fond d'eſpérance dans la vie, & rendirent la concluſion de ſon hiſtoire encore plus.....

LA RELATION de la dame ceſſe ici, avec la dernière ligne de la page ; & toutes les recherches de l'éditeur n'ayant pu lui faire trouver les feuilles ſuivantes, c'eſt avec un extrême chagrin qu'il ſe voit réduit à publier ce fragment.

Fin du ſecond Volume.